

**AKADEMIJA NAUKA I UMJETNOSTI BOSNE I HERCEGOVINE
SRPSKA AKADEMIJA NAUKA I UMETNOSTI**

I. ILIRO - TRAČKI SIMPOZIJUM

PALEOBALKANSKA PLEMENA

IZMEĐU JADRANSKOG I CRNOG MORA

OD ENEOLITA DO HELENISTIČKOG DOBA

SARAJEVO - BEOGRAD 1991



I ILIRO-TRAČKI SIMPOZIJUM

**PALEOBALKANSKA PLEMENA IZMEĐU
JADRANSKOG I CRNOG MORA OD
ENEOLITA DO HELENISTIČKOG DOBA**

I SYMPOSIUM ILLYRO-THRACE

**TRIBUS PALEOBALKANIKES ENTRE LA MER
ADRIATIQUE ET LA MER NOIRE DE
L'ENEOLITHIQUE JUSQU'A L'EPOQUE
HELLENISTIQUE**

Niš — Blagoevgrad
30. maj — 4. jun 1989.

UDC 903"636/638" (496/497-[262.3-262.5])
UDC 572 + 938 (093)

YU ISBN 86-7123-031-7

AKADEMIJA NAUKA I UMJETNOSTI BOSNE I HERCEGOVINE

**POSEBNA IZDANJA
KNJIGA XCIV**

**Centar za balkanološka ispitivanja
Knjiga 14**

**SRPSKA AKADEMIJA NAUKA I UMETNOSTI
Balkanološki institut**

**POSEBNA IZDANJA
Knjiga 44**

I ILIRO-TRAČKI SIMPOZIJUM

**PALEOBALKANSKA PLEMENA IZMEĐU
JADRANSKOG I CRNOG MORA OD
ENEOLITA DO HELENISTIČKOG DOBA**

Redakcija

Alojz Benac, Milutin Garašanin, Borivoj Čović, Nikola Tasić i Edina Alirejsović

**Odgovorni urednici
Borivoj Čović i Nikola Tasić**

**Glavni urednik
Alojz Benac**

SARAJEVO—BEOGRAD 1991

UDC 903"636/638" (496/497-[262.3-262.5])
UDC 572 + 938 (093)

YU ISBN 86-7123-031-7

ACADEMIE DES SCIENCES ET DES ARTS DE BOSNIE
ET HERZEGOVINE

PUBLICATIONS SPECIALES

LIVRE XCIV

Centre d'études balkaniques

Livre 14

ACADEMIE SERBE DES SCIENCES ET DES ARTS

Institut des études balkaniques

PUBLICATIONS SPECIALES

Livre 44

I SYMPOSIUM ILLYRO-THRACE

**TRIBUS PALEOBALKANIQUES ENTRE LA MER
ADRIATIQUE ET LA MER NOIRE DE
L'ENEOLITHIQUE JUSQU'A L'EPOQUE
HELLENISTIQUE**

Rédaction

Alojz Benac, Milutin Garašanin, Borivoj Čović, Nikola Tasić et Edina Alirejsović

**Rédacteurs responsables
Borivoj Čović et Nikola Tasić**

**Rédacteur en chef
Alojz Benac**

SARAJEVO—BEOGRAD 1991

Knjiga je štampana uz finansijsku pomoć Samoupravne interesne zajednice
nauke Bosne i Hercegovine i Republičkog fonda za nauku Srbije

CONTENU

SADRŽAJ

Préface (Alojz Benac) — — — — —	7
<i>1ère partie</i>	
<i>Milutin Garašanin</i>	
Problèmes de l'ethnogenèse des peuples paléobalkaniques (Régions centrales et occidentales de la Péninsule) / Problemi etnogeneze paleobalkanskih naroda (zapadni i centralni Balkan) — — — — —	9
<i>Alojz Benac</i>	
Cultures néolithiques en Yougoslavie dans les régions illyriennes et dans les régions avoisinantes / Neolitske kulture u Jugoslaviji na ilirskim i susjednim područjima — — — — —	33
<i>Nikola Tasić</i>	
Aneolithische Kulturen zwischen dem Adriatischen Meer und dem Morava—Vardar—Tal / Eneolitske kulture između Jadranskog mora i Moravsko-Vardarske kotline — — — — —	43
<i>Borivoj Čović</i>	
Die Bronzezeit im »illyrischen« Raum und das Problem der ethnischen Zuschreibung archäologischer Funde / Bronzno doba »ilirskog« prostora i problem etničkog atribuiranja arheoloških nalaza — — — — —	57
<i>Rastko Vasić</i>	
Cultural Groups of the Early Iron Age in the West and Central Balkans and the Possibilities of their Ethnical Identification / Kulturne grupe ranog željeznog doba na zapadnom i centralnom Balkanu i mogućnosti njihove etničke identifikacije — — — — —	73
<i>Draga Garašanin</i>	
Zum Problem der Päonier / O problemu Peonaca — — — — —	83
<i>Radoslav Katičić</i>	
Die Quellaussagen zur Paläoethnologie des zentralen Balkanraumes / Iskazi povijesnih vrela o paleoetnologiji središnjega Balkana — — — — —	91
<i>Zef Mirdita</i>	
Encore une fois sur le problème d'ethnogenèse des Dardaniens / Još jednom o problemu etnogeneze Dardanaca — — — — —	101
<i>Živko Mikić</i>	
Über Anthropologie der Illyrer auf dem Boden Jugoslawiens / O antropologiji Ilira na tlu Jugoslavije — — — — —	111

Leonid A. Gindin

A propos d'un des originels foyers de la langue et de la culture indo-européennes dans la Méditerranée de l'est et les données paléobalkaniques et anatoliennes / O jednoj od prvobitnih postojbina indoevropskog jezika i kulture na istočnom Mediteranu i paleobalkanski i anadolijski podaci — — — — — 119

Conclusions concernant les rapports de la première partie du symposium (Alojz Benac) — — — — — 125

IIème partie

Alexander Fol

Der Stand der Forschungsarbeiten über die östliche Hälfte der Balkanhalbinsel bis zur Mitte des 1. Jahrtausends v. u. Z. / Stanje istraživanja istočne polovine Balkanskog poluostrva do sredine 1. milenija prije n. e. — — — — — 129

Henrieta Todorova

Kulturblöcke und Kulturkomplexe im Neolithikum und in der Kupferzeit auf der Balkanhalbinsel / Kulturni blokovi i kulturni kompleksi u neolitskom i bakarnom dobu na Balkanskom poluostrvu — — — — 153

Kalin Porozanov

La vie des cités ouest-pontiques au bronze ancien (problèmes des prospections) / Život zapadnopontskih gradova u starijem bronzanom dobu (problemi terenskih istraživanja) — — — — — 163

Rumjana Georgieva

Les relations culturelles dans l'interfluve du Vardar et de la Struma au premier âge du fer / Kulturne veze u međuriječju Vardara i Strume u ranom željeznom dobu — — — — — 169

Velizar Velkov

Ursprung und Entwicklung des Siedlungslebens im Altthrakien (bis zur hellenistischen Zeit) / Porijeklo i razvitak naseobinskog života u staroj Trakiji (do helenističkog doba) — — — — — 179

Kiril Jordanov

Les Thraces dans les sources écrites anciennes / Tračani u starim pisanim izvorima — — — — — 191

Otto-Herman Frey

Griechische Schutzaffen und ihre Nachahmungen im illyrischen und thrakischen Gebiet / Grčko odbrambeno oružje i njegove imitacije na ilirskom i tračkom području — — — — — 199

Jan Lichardus

Die Bedeutung Südosteuropas für die Herausbildung und Verbreitung der kupferzeitlichen Zivilisation Alt-Europas / Značaj jugoistočne Evrope u nastajanju i širenju eneolitske civilizacije Stare Evrope — — 211

Conclusions concernant les rapports de la deuxième partie du symposium (Alexander Fol) — — — — — 225

Schlussfolgerungen (Milutin Garašanin) — — — — — 227

PRÉFACE

Les Illyriens et les Thraces sont, à côté des peuples helléniques, les «peuples» paléobalkaniques les plus connus. Les études concernant la formation et le développement de la culture matérielle et spirituelle de ces peuples durent assez longtemps, mais il n'y a pas de doute qu'après la Deuxième guerre mondiale ces études ont été intensifiées et surtout dans les pays balkaniques ont été effectués nombreux nouveaux résultats. Tout cela nous dirige vers les nouveaux points de vue dans la science concernant les «peuples» paléobalkaniques et leur participation dans la genèse des peuples contemporains. Il y est surtout très important démontrer l'accès interdisciplinaire et l'utilisation combinée des résultats effectués dans l'archéologie, la linguistique, l'histoire, l'anthropologie, l'ethnologie et dans quelques autres disciplines. Justement, à cause de tout cela, il est très important d'embrasser l'état actuel de ces recherches par une ou plusieurs réunions scientifiques et démontrer les directions possibles d'une activité future.

Grâce à une bonne collaboration entre les institutions yougoslaves et bulgares s'occupant de ces problèmes et les spécialistes s'intéressant au progrès des recherches mêmes, les représentants bulgares et yougoslaves ont envisagé il y a quelques années l'organisation des réunions en question. A la réunion organisée en avril 1988, les représentants du Centre d'études balkaniques de l'Académie des sciences et des arts de Bosnie et Herzégovine de Sarajevo, de l'Institut balkanique de l'Académie serbe des sciences de Belgrade, de l'Institut thracologique de l'Académie bulgare des sciences et du Comité de culture de la RP de Bulgarie de Sofia sont tombés d'accord d'organiser trois réunions scientifiques successives, chronologiquement séparées, qui auront à traiter des problèmes illyro-thraces: la première concernant l'époque entre l'énéolithique et l'époque hellénistique, la deuxième de l'époque hellénistique jusqu'à l'époque du dominat à Rome, tandis que la troisième embrasserait l'époque de l'Antiquité récente et de Byzance ancienne. La première de ces réunions traiterait en général les problèmes du processus de formation de ces tribus paléobalkaniques et de leur élargissement géographique. L'une des questions actuelles dans cette phase d'activité est la détermination de l'appartenance ethnique, à vrai dire tribale, des population qui ont vécu sur le territoire entre — d'une certaine manière sûrement fixées — les communautés tribales illyriennes et thraces.

Entre le 30 mai et le 4 juin 1989 a été organisée la première des réunions mentionnées sous le titre «Tribus paléobalkaniques entre

la Mer Adriatique et la Mer Noire de l'énéolithique jusqu'à l'époque hellénistique». La première partie du symposium a été organisée à Niš, et la deuxième à Blagoevgrad, et de cette manière on peut dire que c'était symboliquement une réunion illyro-thrace. A Niš ont été traités en général les problèmes illyriens et le rapport d'introduction a tenu l'académicien Milutin Garašanin, tandis qu'à Blagoevgrad ont été traités les problèmes thraces, avec le rapport d'introduction de l'académicien Alexander Fol. La première partie du symposium a embrassé 11 corapports, et la deuxième 13. La première et la deuxième partie ont inclus une discussion vivante concernant certains problèmes. Cette discussion a été nécessaire pour les conclusions; la discussion a été enregistrée et ces bandes sont déposées à Sarajevo et à Sofia. Il faut remarquer que certains auteurs des corapports n'ont pas envoyé leurs textes pour la publication (R. Katinčarov, I. Panayotov, M. Čičikova, M. Petrova, I. Duridanov), et ils manquent dans cette publication.

Il est tout à fait sûr que ce premier symposium illyro-thrace a donné des résultats positifs et qu'il a résumé d'une certaine manière la connaissance concernant les résultats les plus récents dans les études des questions posées. Le suivant symposium aura lieu en Bulgarie et en Yougoslavie et il sera certainement l'élargissement thématique et chronologique des connaissances sur le développement et le rapport des tribus paléobalkaniques en question.

Alojz Benac

PROBLEMES DE L'ETHNOGENESE DES PEUPLES PALEOBALKANIQUES

(Régions centrales et occidentales de la Péninsule)

MILUTIN GARAŠANIN

Abstract — L'auteur élabore un aperçu critique des possibilités de recherches interdisciplinaires fournies par les données de l'archéologie, de l'histoire ancienne, de la linguistique et en partie de l'anthropologie physique. Celles-ci permettent de distinguer en premier lieu les ethnies illyriennes et dacomyysiennes. Les Liburnes, les Japodes et les Pannoniens doivent à coup sûr être distingués des Illyriens. Le modèle d'ethnogenèse élaboré par A. Benac pour les Illyriens peut être appliqué aux Daco-Mysiens, ethnie dont le nom ne se trouve pas attesté dans l'Antiquité, mais dont l'existence est prouvée par l'archéologie et la linguistique, et peut être confirmée par certaines données historiques (surtout Dion Cass. LI, 27, 2—3).

Il est certainement impossible de présenter, dans un aperçu général de synthèse, tous les problèmes relatifs à la formation et aux origines des peuplades qui, dans l'Antiquité, avaient habité les régions centrales et occidentales de la Péninsule balkanique, soit le bassin de la Morava et du Vardar et, à l'Ouest, le territoire depuis la côte adriatique jusqu'aux confins de la Pannonie, dans la vallée de la Save, et des Alpes. Un quart de siècle nous sépare du Symposium consacré à la délimitation chronologique et territoriale des Illyriens, organisé par le Centre d'études balkaniques de l'Académie des sciences et des arts de Bosnie-Herzégovine. C'est à cette réunion que furent présentés pour la première fois les résultats des recherches de nos savants se rapportant à ces problèmes dans des disciplines différentes—archéologie, linguistique et en partie déjà histoire. La discussion de ces résultats et un échange d'idées fructueux ont posé les bases des recherches à l'avenir. Celles-ci, présentées à une série de colloques organisés avant tout par le Centre d'études balkaniques et l'Institut de balkanologie de l'Académie serbe des sciences et des arts ainsi que dans plusieurs ouvrages de synthèse,¹ ont sensiblement contribué à enrichir nos con-

¹ Simpozijum o teritorijalnom i hronološkom razgraničenju Ilira u praistorijsko doba. Centar za balkanološka ispitivanja Akademije nauka i umjetnosti Bosne i Hercegovine (Centar ANUBiH), Pos. Izd. IV (1), Sarajevo 1964 (Simpozijum I); Simpozijum Iliri u rimsko doba, Centar ANUBiH, Pos. izd. V (2), Sarajevo 1966 (Simpozijum II); Utvrđena ilirska naselja, Međunarodni kolokvij Mostar 1975. Centar ANUBiH, Pos. izd. XXIV (6), Sarajevo 1975; Duhovna kultura Ilira, Simpozijum Hercegnovi 1982, Centar ANUBiH, Pos. izd. LVII (11), Sarajevo 1984;

naissances et à rectifier certaines conclusions. C'est de ce fait que, partant toujours de la recherche interdisciplinaire a été abordée ou intensifiée l'étude d'autres populations anciennes, avant tout des Daco-Mysiens, mais aussi des Pannoniens, et des populations de la partie nord du littoral adriatiques et de son arrière-pays. Nous voulons présenter l'état de ces recherches et les résultats obtenus jusqu'ici.

La solution satisfaisante à ces problèmes, bien entendu au niveau actuel de nos connaissances, implique certaines propositions d'ordre général et méthodologique. Ces dernières avaient été définies déjà dans les grands traits au Symposium en 1964.

1. Qu'entendons-nous, tout d'abord sous les notions d'Illyriens, Thraces, Daco-Mysiens, appliquées aux populations paléobalkaniques? On a beaucoup parlé et on parle même aujourd'hui encore de peuples, en avouant toutefois que ce terme ne correspond pas exactement aux concepts contemporains. Si, pour l'Antiquité nous devrions considérer un peuple comme «la somme de plusieurs groupes plus petits et apparentés, habitant un territoire (plus ou moins) défini, et reliés entre eux par la parenté ou communauté du langage et de la culture spirituelle (coutumes, croyances, traditions) et matérielle, mais chez lesquels existe la conscience de cette unité»,² cette définition ne peut s'appliquer en tous points aux groupes de populations dont il est question ici. On oubliait souvent que la formation d'un peuple exige un niveau atteint dans l'évolution sociale et dans les structures économiques. Celui-ci n'existait certes pas à l'époque du néolithique, où cependant il est souvent question aussi de peuples. Il a été atteint au cours d'une longue évolution comportant une série d'intégrations et d'assimilations, mais aussi de désintégrations et de regroupements de groupes humains différents ayant amené à des rapprochements, dont l'effet final fut la formation de ce que l'on peut désigner par ce terme. Dans le monde barbare ce niveau a été définitivement préparé au début de l'Age du Fer, approximativement vers 1050 avant n.e., c'est plus ou moins depuis lors que l'ont pourra parler aussi de l'apparition de peuples différents dans le cadre de groupes de populations plus vastes et apparentées. C'est dans ces derniers que l'on devra chercher l'identification des groupes dont nous nous occupons ici.³

Constatons de prime abord que l'historiographie antique nous apprend l'existence de nombreux peuples, rattachés explicitement aux Illyriens, Thraces et autres. Qu'il suffise de mentionner à titre d'exemple et pour rester dans les cadres de notre exposé, les Ardiéens

Sahranjivanje kod Ilira, Srpska Akademija nauka i umetnosti, Naučni skupovi, VIII, Beograd 1979; A. Benac, *O etničkim zajednicama starijeg željeznog doba u Jugoslaviji*, PJJZ. V 1987, 737—804; M. Garašanin, *Nastanak i poreklo Ilira — Formation et origine des Illyriens*; dans: *Illyriens et Albanais* 9—80 (en serbo-croate), 81—144 (en français); S. Islami, S. Anamali, M. Korkuti, F. Prendi, *Les Illyriens, aperçu historique*, Tirana 1985. V. pour ce livre les nombreuses remarques et corrections de A. Benac et F. Papazoglu, *Godišnjak CBI.*, XXV, 1987, 219—223 et 201—218.

² M. Garašanin, *ouvr. cité* 10, 81 et suiv.

³ Pour le système chronologique cf. M. Garašanin, *Cosidérations sur l'Age du fer en Macédoine*, *Živa Antika*, Skopje 1960, 173 et suiv.; K. Kilian, *Trachtzubehör*, 16—20.

(Aristote, Mirab. 138) ou les Autariates (Strabo VII, 5, 11) identifiés comme des peuples illyriens (Mirab 138: 'Εν 'Ιλλυρίοις δὲ τοῖς 'Αρδιαίοις καλουμένοις; Strabo VII, τ, 11: Αὐταριάται τὸ μέγιστον καὶ ἄριστον τῶν 'Ιλλυριῶν ἔθνος). Ceci exclue déjà de considérer les Illyriens comme un peuple unique. C'est à juste titre que F. Papazoglu attirait l'attention sur le fait que, en parlant du monde barbare, les auteurs antiques se servent de termes tels ἔθνος (populus) γένος (gens), mais jamais de ceux de φύλη ou tribus, unités de base plus petites et avant tout consanguines auxquels correspond peut-être la decurie de Pline⁴. L'explication de ces termes ne saurait certes être rapportée à un dénominateur commun. Il peut s'agir avant tout de grandes tribus plus ou moins monolithes, mais aussi de groupes de tribus désignés en leur ensemble par le nom du groupe dominant. C'est notamment le cas des Dardaniens (Strabo VII, 5, 7). dont font partie (Δαρδαναίων εἰσι) les Galabrii et les Thunatae. C'est-là que la notion «peuple», au sens que nous venons de définir, peut être envisagée. Moins claire est la situation des Autariates. Il est difficile d'admettre l'existence d'un peuple possédant un territoire aussi vaste que celui qui leur est attribué par les auteurs antiques et qui a été confirmé par les recherches archéologiques: depuis le Sud-Est de la Bosnie et le Sud-Ouest de la Serbie jusqu'au Mati, aux sources du Drim Blanc (Δρίλων) à la Metohija actuelle et même jusqu' à la Morava. L'unité de civilisation attestée par le complexe archéologique de Glasinac, démontre certes des liaisons très étroites dues à des contacts, en partie aussi à des déplacements: nous savons qu'à un moment donné les Autariates avaient soumis les Triballes (Strabo VII, 5, 11). La tradition antique ne parle toutefois jamais d'un état des Autariates. L'idée d'une grande confédération de tribus nous semble plus acceptable. Finalement le terme Moesicae gentes appliqué par Pline (IV, 3) aux Moesi (Mysi) indique l'existence d'un ensemble de tribus apparentées.⁵

La linguistique moderne a sensiblement contribué à mieux définir le caractère des grands groupes de population dont nous nous occupons. L'idée d'un «Urvolk» indo-européen, qui dans sa «Urheimat» parlait une «Ursprache», dans laquelle se distinguaient déjà les noyaux des grands groupes indo-européens, point de vue dirigeant de la linguistique, élaborée au XIX^{ème} siècle et longtemps soutenue par les préhistoriens, a été sérieusement ébranlée. On admet aujourd'hui que l'indo-européen se compose de toute une série d'idiomes différents mais apparentés, se rapprochant entre eux de plus en plus grâce à des contacts, des fusions et des regroupements de populations dynamiques sur un territoire très étendu.⁶ Il devait en être de même des grands groupes de populations paléobalkaniques. Les recherches de R. Katičić

⁴ *Politička organizacija Ilira za vreme njihove samostalnosti*, Simpozijum II, 11—31, surtout 11—13.

⁵ Pour l'histoire de ces peuples: F. Papazoglu, *Central Balkan tribes* 10—86 (Triballi); 87—130 (Autariatae); 131—270 (Dardaniens); 392—438 (Moesians). Pour les Autariates; B. Čović, *O izvorima za istoriju Autarijata*, God. CBI V, 1967, 103—122; M. Garašanin, *ouvr. cit.* (n. 1), 61—63; 130—131.

⁶ *Ibid.*, 12—16; 83—87; G. Poghirc, *Considérations linguistiques sur l'ethnogenèse paléobalkanique*, Revue des études sud-est européennes XIV, 2, 1976, 207—221, surtout 208—209.

dans le domaine des andronymes ont démontré pour la partie occidentale de la Péninsule l'existence de plusieurs groupes dont certains sont rattachés aux Illyriens.⁷ Si nous apprenons par Strabon (VII, 3, 13) que les Daces et les Gètes étaient *ὁμόγλωττοι* cela implique qu'existaient aussi d'autres peuples et tribus apparentées qui ne possédaient pas cette unité de langue.

La conscience d'unité ne paraît non plus pouvoir être prouvée. Rappelons les conflits parmi les différents peuples attribués à une même souche tels notamment ceux entre les Ardiéens et les Autariates (Arist. Mirab. 138). C'est avec raison que M. Suić a insisté sur le particularisme des Illyriens.⁸ Cette conscience a certes était très faible même dans l'Etat illyrien. N'oublions pas que le royaume de Gentius s'est effondré en trente jours à peine sous les coups des armées romaines. Les conditions imposées alors par L. Anicius, ressortent du principe »divide et impera.« Elles devaient servir, entre autres, à susciter, par différents privilèges, les anciennes rancunes et le particularisme propres aux Illyriens.⁹

Les notions d'Illyriens, Thraces, et d'une manière plus indirecte de Daco-Mysiens, nous ont été transmises par la tradition des historiens anciens. Pline l'Ancien (III, 14) et Pomponius Mella (II, 55—56), nous font connaître l'existence d'Illyrii proprie dicti, soit d'une sorte de noyau de base auquel ont été rapportées plus tard d'autres populations. R. Katičić et M. Suić ont interprété les deux passages au sens de l'existence d'une tribu, éponyme des Illyriens, qui fut la première à attirer l'attention de l'historiographie ancienne. Plus tard ce nom a été appliqué également à d'autres peuplades apparentées de la partie occidentale de la Péninsule balkanique. La formation et l'extension de l'Etat illyrien ont-elles aussi pu contribuer à ce phénomène.¹⁰ La tribu (ou le peuple) des Illyriens résidaient dans l'extrême Sud du territoire, aux confins de l'Épire, là où se forma le premier état de Bardylis. F. Papazoglu a fait remarquer que c'est précisément dans cette zone que la tradition la plus ancienne ne connaît d'autres désignations ethniques.¹¹ Les Illyriens sont mentionnés par Thucydide (I, 24 *Ταυλάντιοι... ἔθνος Ἰλλυρικόν*) au début des guerres du Péloponnèse, et au sujet de leur guerre contre le roi Perdikas II (IV, 124—128).¹² Une analyse fine du traité de Scylax, entreprise par M. Suić, a démontré que son texte original limitait les Illyriens aux régions situées au Sud de la Neretva.¹³ L'Illyricum romain ne peut être compris qu'au sens

⁷ Etude de base: R. Katičić, *Suvremena istraživanja o jeziku starosjedelaca ilirskih provincija*, Simpozijum I, 9—30 (en serbo-croate), 31—58 (en allemand).

⁸ M. Suić, *Illyrii proprie dicti*, God. CBI. XII, 1975, 175—193.

⁹ M. Garašanin, *Istoriska i arheološka razmatranja o ilirskoj državi*, Glas SANU, Odelenje istoriskih nauka knj. 1, Beograd 1974, 1—32.

¹⁰ M. Suić, *ouvr. cité*; R. Katičić, *Illyrii proprie dicti*, *Živa antika* 1966, 243 et suiv. Pour l'état illyrien cf. aussi F. Papazoglu, *Ilirska i dardanska kraljevina — Les royaumes d'Illyrie et de Dardanie*, Illyriens et Albanais, 145—172 et 173—200.

¹¹ F. Papazoglu, *ouvr. cité*, 149; 178.

¹² *Ibid.* 146—147; 174—175.

¹³ M. Suić, *Istočnojadranska obala u Pseudo Skilakovu Periplusu*, Rad Jugoslavenske Akademije znanosti i umjetnosti 306, 121—185 (tirage à part).

géographique et administratif.¹⁴ Une situation analogue doit être envisagée dans le cas des Thraces. Celui des Daco-Mysiens est quelque peu différent. Cette est due aux recherches du linguiste V. Georgiev. Malgré les critiques d'une partie de ses arguments, elle a été plus ou moins acceptée et surtout confirmée par les résultats des recherches archéologiques.¹⁵ Elle nous semble être confirmée du reste, bien que non explicitement, par l'historiographie ancienne. Dion Cassius (LI, 27, 2—3) nous fait connaître qu'autrefois (τὸ πάλαι), les Mésiens et les Gètes habitaient tout le territoire entre Haemus et l'Istros, et que, au cours des temps (προϊόντος τοῦ χρόνου) certains d'entre eux changèrent de nom. Les Mésiens habitent le territoire au Nord de la Dalmatie, de la Macédoine et de la Thrace, mais il y a, dans leur cadre d'autres peuples et aussi les Triballes... et les Dardaniens (καὶ ἔστιν ἐν αὐτοῖς ἄλλα τε ἔθνη πολλὰ καὶ οἱ Τριβαλλοὶ... οἱ τε Δάρδανοι). Nous savons par le même auteur (LI, 22, 7) que les Daces habitaient sur les deux rives du Danube mais que dans cette dernière région (au sud) ils sont appelés Mésiens. Rappelons aussi le terme de Moesicae gentes que nous retrouvons chez Pline (IV, 3). Tout ceci indique l'existence de groupes différents et apparentés, tribus et peuples. Et c'est en ce sens que selon nous les notions d'Illyriens, Thraces, Daco-Mysiens et autres doivent être interprétées. Il s'agit réellement de groupes, proches les uns des autres dans leurs origines, leur langue et leur civilisation, mais se répartissant eux-mêmes en tribus et peuples différents dont il est souvent impossible de définir le caractère avec toute la précision désirable. Le terme de groupe ethnique ou ethno-culturel, proposé par A. Benac nous semble correspondre le mieux à cet état de choses.¹⁶ Les études parallèles et conjointes de la linguistique, de l'archéologie, de l'histoire et ces derniers temps aussi de l'anthropologie physique nous permettent de restituer leurs origines et le processus de leur formation. C'est ce que l'on désigne le plus souvent du terme d'ethnogenèse.

2. Les résultats de ces recherches dépendent avant tout de l'application de certaines propositions méthodologiques propres à chacune des disciplines différentes et qui avaient déjà été définies dans les réunions scientifiques dédiées à ces questions. Qu'il soit permis de les récapituler ici d'une manière si brève soit-elle.

a. L'histoire ancienne, malgré toute son importance de premier ordre, ne saurait satisfaire à elle seule à la solution des problèmes d'ethnogenèse. Avant tout du fait que son intérêt est dédié surtout à l'histoire politique. Les données sur le caractère et le développement historique et culturel des peuples «barbares» sont donc le plus souvent brèves et incomplètes. Il s'agit, en plus et souvent, de données de seconde main et reprises de sources de dates différentes et, de ce fait,

¹⁴ M. Garašanin, *ouvr. cité* (n. 1), 88; M. Suić, *Illyrii proprie dicti* (n. 8), 81.

¹⁵ V. Georgiev, *L'ethnogenèse paléobalkanique d'après les données linguistiques*. Ethnogenèse des peuples balkaniques, Colloque Plovdiv 1969, *Studia balcanica* V, Sofia 1971, 155—170. Pour la critique de ces points de vue: C. Polomé, *Balkan languages*, CAH. III, 1, 882; F. Papazoglu, *Central Balkan Tribes*, 76—81.

¹⁶ A. Benac, *O identifikaciji ilirskog etnosa*, *God. CBI*. XI, 1973, 93—108, surtout 100—103.

contradictoires. Apportons à titre d'exemple le cas des Ardiéens. Le Pseudo-Aristote (Mirab. 138), nous les fait connaître comme un peuple habitant le continent. Plus tard au contraire (Strabon VII, 5, 11 et fragm. 4) nous les connaissons comme les habitants du littoral au Nord des Bouches de Kotor. Leur rôle dans l'histoire de l'Etat illyrien est suffisamment connu. Enfin, encore selon Strabon, ils furent transférés à nouveau, en 135 av. n.è. dans l'arrière-pays.¹⁷ Il s'agit donc de trois étapes de leur histoire qu'il est possible de restituer uniquement par une analyse critique des textes. Il en est de même des Labiates et des Docléates. Le rôle joué par les Labiates dans le royaume de Gentius est bien établi. C'est dans leur pays que se trouve la capitale Scodra (Liv. XLV, 31,2) et la cité de Meteon, actuellement Medun (Liv. XLIV, 23). Plus tard le territoire de cette même ville est proche, sinon englobé à celui des Docléates tribu importante mentionnée alors qu'il n'est plus question des Labiates. Les inscriptions de Riječani nous font connaître un princeps civitatis Docleatium et un princeps castelli Salthua appartenant à la famille des Epicades. Le fait ne saurait s'expliquer que par leur intégration, à un moment donné de l'histoire, à la communauté des Labiates au sein de laquelle ils avaient été refoulés. Ceci paraît être confirmé du fait qu'un Epicade est mentionné parmi les partisans de Plator, frère du futur roi Gentius, lors de leur conflit relatif à l'accès au trône.¹⁸ La situation des peuples Daco-Mysiens sur le Bas Danube a déjà été interprétée dans les lignes précédentes. Ajoutons enfin que les données historiques se rapportent le plus souvent à des périodes relativement tardives. Ce n'est que rarement qu'elles peuvent être confrontées directement aux données d'autres sciences. Ainsi notamment quand Hérodote (IV, 49) nous parle du Τριβαλλικὸν πεδίον pouvant être identifié, au V^{ème} siècle, à la plaine de la Velika Morava et quand les observations archéologiques nous confirment à cette époque l'apparition des Autariates dans ces régions, concordant à merveille avec les affirmations de Strabon sur la conquête des Tribales par les Autariates.¹⁹ Dans la plupart des cas les faits historiques doivent être restitués par l'analyse comparative des textes et être projetés dans le passé par une confrontation prudente avec les observations fournies par les recherches d'autres disciplines.

b. Le point faible le plus important de la linguistique est le manque de données servant à reconstruire le cours chronologique des faits. Les résultats excellents des études de R. Katičić, se rapportent à une époque très récente, celle de l'Empire romain allant tout au plus jusqu'au III^{ème}-II^{ème} siècle avant n.è. Il s'agit donc d'une période bien éloignée des débuts et même de la fin du processus de formation des groupes ethniques au sens des propositions de A. Benac. La chronologie linguistique, basée sur l'évaluation du temps nécessaire à l'introduction de certaines caractéristiques dans l'évolution de la langue, ne reste que très approximative. La durée de l'évolution parallèle dans plusieurs langues apparentées, dépend de nombre de conditions culturelles et

¹⁷ M. Garašanin, *ouvr. cité* (n. 9), 12—16.

¹⁸ *Ibid.*, 18—20.

¹⁹ L'interprétation du Τριβαλλικὸν πεδίον est due à N. Vulić, *Dardanci* Glas Srpske kralj. Akademije CLV, 1933, 76.

géographiques de même du reste que celle de la civilisation, qui elle, peut être contrôlée par les moyens de l'archéologie. Rappelons aussi que si le proto-grec avait été parlé au plus tôt à l'Helladique ancien II, la formation du grec mycénien a pris un laps de temps relativement court d'après les propositions de la chronologie linguistique.²⁰ En outre ces approximations nous amènent à des époques où, selon les observations archéologiques il est encore impossible d'envisager l'existence de langue tel le grec ou le thrace.²¹ Si l'on affirme que des hydronymes ou oronymes, les plus anciens connues, sont de ce fait les plus anciens ayant existé, dans certaines régions, ce qu'il est bien entendu impossible de prouver, nous en arriverions à considérer les porteurs de certaines civilisations néolithiques de Grèce et de Thrace comme des Proto-Grecs ou Proto-Thraces, peut-être même des Grecs et des Thraces propre dicti. On néglige alors le fait que le mode sédentaire de vie des néolithiques ne se prêtait aucunement à de grands mouvements d'assimilation et d'intégration, condition sine qua non de la formation de grandes unités linguistiques et ethniques. On passe également sous silence les grands bouleversements intervenus à la fin du néolithique, soit à l'énéolithique ou à l'époque de transition des archéologues, représentant une coupure infranchissable, au cours de laquelle par la fusion d'éléments autochtones et nouveaux et de différents éléments de civilisation et de culture, furent posées les bases d'une évolution ininterrompue, aboutissant à l'apparition des nouveaux groupes ethniques et aussi de peuples. C'est cette étape, qu'avec la plupart des archéologues nous considérons comme celle de formation du substrat indo-européen se trouvant à la base de la formation des groupes ethniques. Il va de soi que cette confrontation de points de vue et d'arguments nous impose elle aussi de faire preuve, dans la recherche interdisciplinaire, de toute la prudence et de l'objectivité indispensables, pour pouvoir en tirer des conclusions satisfaisantes et acceptables.

c. L'archéologie, elle aussi, n'en a cependant pas moins ses points faibles. C'est avant tout le fait qu'il a été impossible par les moyens de cette science d'apprendre, jusqu'ici quoi ce soit de la langue des groupes et complexes de civilisation dont l'étude représente par excellence son domaine propre.

Toutefois, par ses méthodes de travail, l'archéologie se trouve en mesure de restituer dans des cadres géographiques déterminés, l'existence d'ensembles bien établis basés sur une civilisation mais aussi sur certains traits de culture spirituelle communs et dont il est possible de poursuivre la formation et l'évolution dans le temps et dans l'espace. Ces complexes et groupes archéologiques peuvent être rattachés aux groupes ethniques à condition que leurs territoires concordent avec les données de l'histoire et dans la mesure du possible avec celles de la linguistique. Ils peuvent être définis à la base d'ensembles archéologiques de préférence scellés: horizons d'habitats ou habitations respectives, sépultures, dépôts. Des analogies si frappantes soient-elles entre des objets isolés, arrachés à leur contexte et provenant de pério-

²⁰ M. Sakellarios, *Les Proto-Grecs*, Athènes 1980, 72 et suiv.

²¹ Thèse de V. Georgiev, *ouvr. cité*. Pour la critique de ces points de vue cf. M. Garašanin, *ouvr. cité* (n. 1), 14—16; 85—87.

des et de régions différentes, ne sont que l'effet de convergences fortuites et trompeuses. Des migrations ne peuvent être prises en considération que dans le cas de l'existence de groupes analogues et contemporains dans les régions de départ et d'aboutissement des déplacements supposés. Enfin, précisons, que la valeur des documents archéologiques est elle-aussi différente. Les agglomérations et les sites fortifiés dépendent des conditions topographiques et de besoins pratiques. Ce n'est que dans le cas de systèmes de défense bien réfléchis dans des microrégions qu'on peut les attribuer à des groupes ethniques. Ainsi notamment dans les grandes plaines carstiques de Duvno, Livno et Glamoč, rattachées aux territoires des Dalmates ou autour de la Velika Morava, en relation avec l'apparition des Triballes.²² Nombre de types d'outils, d'armes et de parures sont aussi l'effet de besoins pratiques ou du goût de l'époque, de la mode, et dépassent de ce fait des limites ethniques. Par contre l'ensemble de l'armement du guerrier ou des objets rattachés à l'habillement — ce que l'on désigne du nom de *Trachtzubehör*²³ — sont plus importants à ce sujet. L'élément de base des archéologues est la céramique de production massive et régionale, et, dans la vie spirituelle, les rites funéraires conservatifs par excellence.

C'est à la base de toutes ces propositions méthodologiques que fut élaboré un modèle d'ethnogenèse, rapporté d'abord aux Illyriens et qui permit de les ramener sur leur territoire historique. Il fut appliqué aussi et avec succès à d'autres groupes ethniques, avant tout au Daco-Mysiens.²⁴

Le modèle en question comprend plusieurs étapes, soit: une étape introductive, celle de formation des substrats indoeuropéanisés, correspondant en archéologie à la période de l'énéolithique et de la transition à l'âge des métaux; une étape de stabilisation à l'Age du bronze avec de nombreux groupes régionaux, qui toutefois s'apparentent déjà sur les territoires recouverts plus tard par les groupes ethniques. C'est l'époque de formation de groupes culturels protoethniques; une nouvelle phase de regroupements d'assimilation et de déplacement, à la fin de l'Age du bronze et au début de celui du fer où se termine le processus de l'ethnogenèse. A l'Age du fer nous trouvons formés les groupes ethniques et peuples connus par la tradition écrite.

d. Reste enfin l'anthropologie au sens classique de cette science non dans celui de l'anthropologie culturelle américaine. Le mérite de cette science est d'avoir réussi à se libérer de l'héritage néfaste, maintenu jusqu'à la Deuxième guerre mondiale, où était identifiée la notion biologique de races aux notions sociologiques et culturelles de peuple et de langue. Il est regrettable que la documentation de cette science soit encore insuffisante pour nos études. L'étude de l'évolution et des mutations biologiques, processus interne et renforcé par des mélanges de groupes différents, suppose l'existence de grandes séries de documents qui nous manquent toujours. Qu'il suffise de mentionner

²² A. Benac, *Utvrdena ilirska naselja I*, ANUBiH, LV (4), Sarajevo 1983.

²³ K. Kilian, *Trachtzubehör*, cartes, cf. surtout Pl. 76.

²⁴ A. Benac, *Prediliri, Prailiri, Protoiliri*, Simpozijum I, 59—73; (serbo-croate); 74—95 (allemand); pour les Daco-Mysiens: M. Garašanin, *ouvr. cité* (n. 1), 43—50; 66—71; 112—119; 134—139.

que les grandes fouilles de Glasinac nous ont laissé à peine 18 crânes dont l'état de conservation permet une analyse anthropologique. C'est de ce fait que tout en notant l'état d'avancement de l'anthropologie, nous ne saurions encore nous baser sur les résultats de cette science.²⁵

* * *

Nous avons dédié la seconde partie de notre exposé à un aperçu général de synthèse sur le processus d'ethnogenèse dans les régions centrales et occidentales de la Péninsule balkanique. Les problèmes régionaux et chronologiques seront certes traités dans les contributions des savants participants à ce colloque.

1. L'étape introductive de l'ethnogenèse et, nous le disions déjà, celle de formation des substrats indoeuropéanisés, en archéologie la période énéolithique et de transition à l'Age du bronze. Nous avons défini cette période comme celle de la désintégration du monde néolithique, due en partie à un processus interne, mais plus encore à l'introduction des activités minières et de la métallurgie, très ancienne dans les Balkans (Ajbnar, Rudna Glava), et à des déplacements et migrations de populations venant des régions de steppes et de silvo-steppes au nord du Pont, régions considérées comme particulièrement importantes dans la formation des Indo-européens.²⁶ Ces événements recouvrent les périodes du IV^{ème} et du III^{ème} millénaire. Il s'agit en partie de migrations de petits groupes nomades (porteurs des nécropoles de type Decia Mureşului, des sceptres de type Suvorovo — Casimcea et des grandes lames du type de Kladovo), mais aussi de groupes plus importants (Cucuteni C) et même de groupe archéologique entier comme celui de Černavoda I. Ces migrations déclanchèrent ensuite toute une série de déplacements et de ce fait d'intégrations d'éléments autochtones et nouveaux-venus. C'est de ce fait que se formèrent aux confins des Carpathes et de la Pannonie, des groupes mixtes-Mischkulturen (Salcutza IV, Hunyadihalom, Herculane II et autres) et qu'intervient l'extension des porteurs du complexe de Salcutza-Krivodol-Bubanj jusqu'en Pélagonie et en Albanie. Le processus se termine par la formation, toujours sur les bases des composantes mentionnées, des grands complexes de Baden et de Vučedol avec leurs faciès différents.²⁷

Il va de soi que le développement de ce processus n'a pas toujours et partout été identique. C'est ainsi que dans le nord des régions

²⁵ Pour Glasinac: B. Čović-Z. Mikić, *Praistorijske lubanje iz grobova glasinackog područja*, God. CBI. XI, 1973, 29—43, surtout 73—74. Pour l'état général de la recherche: Z. Mikić, *Stanje i problematika fizičke antropologije u Jugoslaviji*, praistorijski period. Centar za balkanološka ispitivanja ANUBiH, Pos. izdanja LIII (9).

²⁶ Pour cette définition: M. Garašanin, *Kulturgeschichtliche und ethnische Probleme des Äneolithikums an der unteren Donau*, dans: *Hügelbestattung in der Karpathen-Donau-Balkan Zone während der äneolithischen Periode*, Symposium Kladovo, Balkanološki institut SANU, 1986, 31—36.

²⁷ Pour l'ensemble de l'énéolithique et la transition à l'Age du bronze: Id., dans: *Illyriens et Albanais*, 22—26; 92—97; Id. *The Aeneolithic Period in the Central Balkan Area*, CAH. III, 1, chapt. 2, surtout 136—142; 147—162; Id. *The Bronze Age in the Central Balkan Area*, Ibid., chapt. 3, surtout 170—175.

centrales de la Péninsule et dans la partie occidentale, les civilisations néolithiques florissantes de Vinča et de Butmir ont gardé longtemps encore leurs attributs externes de civilisation malgré la connaissance et l'emploi du métal. C'est ce que B. Čović a désigné de civilisation métallisante.²⁸ Elle ne se termine qu'à l'époque du complexe de Baden. Sur la côte adriatique et dans son arrière-pays le groupe de Lisičići-Hvar est remplacé par celui de Nakovani, dont la céramique cannelée nous semble — elle aussi — se rattacher au même complexe. Elle est suivie un peu plus tard par l'apparition du complexe de Vučedol sous forme de deux faciès différents: l'un de Ljubljana, et l'autre sur le littoral sud et jusqu'en Albanie, plus proche des formes provenant de l'arrière-pays balkanique. Cette évolution se termine par l'apparition du groupe de Cetina, recouvrant, lui-aussi le nord de l'Albanie et dont les rites funéraires dans leur ensemble (tumuli avec tombes à squelettes et à incinération) et dans le détail se rattache étroitement au groupe de Belotić-Bela Crkva appartenant déjà au grand complexe balkano-danubien du bronze ancien. C'est en majeure partie par l'intermédiaire de ce groupe que furent transmis les rites funéraires des régions steppiques accompagnés aussi sur le littoral par d'autres éléments d'origine analogue, notamment la céramique cordée.²⁹

La formation du substrat indoeuropéanisé s'est déroulée d'une façon différente dans les régions balkaniques centrales. Il y eut tout d'abord l'extension du complexe Salcutza-Krivodol-Bubanj vers le sud de ce territoire avec les groupes régionaux de Bubanj-Hum Ia sur la Morava-Sud, Šupljevec-Bakarno Gumno en Pélagonie, Maliq II en Albanie du Sud, auxquels se rattache récemment un nouveau groupe identifié sur le cours inférieur de la Strumešnica, un confluent de la Struma.³⁰ Dans la vallée de la Morava cette immigration fut suivie d'autres intrusions successives des porteurs des groupes mixtes (Bubanj Ib), du complexe de Baden-Baden-classique et plus tard d'un faciès de Cotzofeni-groupe de Bubanj-Hum II. En Pélagonie et en Albanie le rôle de ces incursions est sensiblement moins important. On observe ici une évolution interne de Šupljevec-Bakarno Gumno et de Maliq II, commencée à l'époque de Černavoda I (céramique cordée et sceptre accompagnant à Šupljevec, les types du complexe Salcutza-Krivodol-Bubanj) jusqu'au début de l'âge du bronze. C'est alors que nous assistons à l'introduction d'un élément nouveau, propagé par migration depuis le complexe balkano-danubien du bronze ancien. C'est une période de stabilisation définitive après les bouleversements au temps du processus d'indoeuropéisation. Elle est représentée en Pélagonie par le groupe d'Armenochori, dont la date correspond à l'Helladique ancien III, en Albanie par celui de Maliq IIIab, sur la Morava par le groupe de Bubanj-Hum III. C'est à ce complexe que se rattachent aussi d'autres groupes des régions pannoniennes et carpathiques tels ceux de Vinkovci, Belotić-Bela Crkva, Glina-Schneckenberg et autres.

Ces observations archéologiques montrent en fait qu'il s'agit de plusieurs substrats indoeuropéanisés recouvrant le territoire des groupes

²⁸ B. Čović, *Einige Bemerkungen zur Entstehung der Bronzezeitkulturen*, God. CBI. XXI, 1983, 9 et suiv.

²⁹ M. Garašanin dans: *Illyriens et Albanais* (n. 1), 22—26; 92—97.

³⁰ *Ibid.*, 25—26; 95—97.

ethniques connus à une période plus tardive et dont la répartition géographique ne correspond pas toujours aux territoires de ces groupes. Ce n'est donc que plus tard que commence le processus d'intégration menant à la formation de proto-groupes ethniques.

2. Nous arrivons de ce fait à la seconde étape, représentée en archéologie par la période du bronze proprement dite en chiffres ronds entre 2000/1900 et 1300/1200 av. n. è. C'est à cette date que commence une nouvelle période de bouleversements, de migrations et de regroupements dont l'effat finale est la formation des groupes ethniques dont nous nous occupons. En archéologie cette période est considérée par certains auteurs comme début de l'Age du fer, par d'autres comme étape finale du bronze. En Pannonie et en Europe centrale c'est l'époque des champs d'urne. Du point de vue historique et culturel, c'est assurément une époque de transition suivie par une nouvelle période stable, âge du fer proprement dit, qui, alors se poursuit jusqu'aux invasions celtiques et à la domination romaine. C'est toutefois au cours de cette période, aux alentours des années 1050—1000 (début du protogéométrique en Grèce) que semblent se dégager de plus en plus les éléments de civilisation et de structures économiques définissant la période nouvelle.

Comme nous l'avons déjà indiqué, nous assistons déjà à l'époque de stabilisation, âge du bronze des archéologues, à des groupements de population à civilisations apparentées dans les régions où plus tard, l'histoire et d'autre part la linguistique nous font connaître l'existence des groupes ethniques. Rappelons notamment que les premières informations sur les Illyriens se rapportent aux régions depuis les confins de l'Épire plus ou moins jusqu'à la Neretva. Celles-ci, avec leur arrière-pays, concordent presque absolument avec le groupe sud des andronymes de Katičić, attribuées aux Illyriens. C'est plus au nord que s'étendent ensuite les groupes de la Dalmatie centrale entre Cetina-Rama et Krka avec des andronymes comportant des éléments illyriens et panoniens et à la suite le groupe liburne, concordant lui aussi avec des formes bien définies de civilisation. L'évolution ininterrompue à Glasinac depuis les débuts de l'âge du bronze, jusqu'à la formation du complexe de Glasinac qui à l'âge du fer s'accorde avec le territoire historique des Autariates, nous permet d'encadrer également ces régions dans l'ethnogenèse illyrienne.³¹ La situation est absolument différente dans les régions balkaniques centrales se rattachant par leur civilisation au Bas-Danube, entre l'Haemus et les Carpathes et même au-delà. C'est là la zone habitée par les populations daco-mysiennes identifiées d'après les données historiques et, du point de vue linguistique, par les études de V. Georgiev. Nous la rattachons donc à l'âge du bronze, à la formation des Proto-Daco-Mysiens. C'est de ces faits que notre aperçu de l'âge du bronze et des débuts de l'âge du fer (Age

³¹ *Ibid.*, 27—51; 97—120. Pour les matériaux v. F. Prendi, *Die Bronzezeit und der Beginn der Eisenzeit in Albanien*, dans: *Prähistorische Archäologie Südosteuropas*, Band I, Berlin 1982, 203—235; Š. Batović, *Južnodalmatinska kulturna skupina*, PZJ IV, 357—363, *Id.*, *Dalmatska kulturna skupina*, *Ibid.* 331—357; *Id.*, *Liburnska kulturna skupina*, *Ibid.* 304—330; B. Čović, *Glasiuačka kulturna skupina*, *Ibid.* 413—432; R. Drechsler-Bižić, *Japodska kulturna skupina*, *Ibid.* 374—389; B. Čović, *Prelazna zona*, *Ibid.*, 390—413. Cf. R. Katičić, *ouvr. cité* (n. 7), 18—21, 41—45.

du fer I de M. Garašanin-K. Kilian) sera réparti d'après les zones géographiques en question.

L'interprétation des faits archéologiques dans la partie occidentale de la Péninsule balkanique, est encore assez incomplète, vu l'état des recherches et des publications de l'âge du bronze qui, encore, laissent à désirer. Constatons tout de suite sur le territoire des Illyriens l'existence de deux zones de civilisation délimitées plus ou moins par la vallée du Shkumbin. La première, au sud correspond au substrat de Maliq II et à la formation du groupe Maliq III, l'autre, au nord en Albanie et dans le Sud du littoral Yougoslave au substrat du groupe de Cetina.³² Ceci pose déjà de prime abord le problème de leur place dans la formation des Illyriens. On a pensé pouvoir rattacher les populations du sud à d'autres groupes, tels les Grecs ou les Phrygiens.³³ Cette interprétation est rendue difficile du fait que c'est-là justement que se trouve le territoire des Illyrii proprie dicti. On devrait envisager alors une migration tardive des Proto-Illyriens vers le sud, dont, d'autre part, nous ne possédons pas de preuves archéologiques. Les différences entre les deux zones qui se maintiennent aussi à l'âge du fer, sont probablement l'effet de contacts plus étroits des régions du sud avec le monde grec et sa civilisation. Malgré ces différences il n'en est pas moins plusieurs éléments de civilisation dénotant, sans doute, la parenté des populations des deux régions. C'est en partie le nombre très restreint d'agglomérations fortifiées, bien attestées à la première étape - soit énéolithique. Il s'agit selon toute vraisemblance d'un fait dépendant des structures économiques, soit de la forme transhumante de l'économie pastorale qui, elle-aussi a sensiblement pu influencer les contacts et de là aussi l'assimilation des groupes à origines différentes. Mentionnons en ce sens l'existence de vases du groupe Belotić—Bela Crkva de la Serbie occidentale à Maliq IIIc en Albanie du sud.³⁴ Plus importante est par contre l'identité des rites funéraires, avec bien entendu certains groupes régionaux, tels ceux de Mati-Kukës en Albanie du nord dont les débuts commencent à se dessiner déjà à l'âge du bronze. Il s'agit de tertres funéraires avec des inhumations à squelettes ou à crémation maintenant les traditions du groupe de Cetina. Une situation analogue peut être observée également à Glasinac et dans le Sud du littoral yougoslave. En Albanie l'unité dans la civilisation est confirmée par certains éléments de civilisation, notamment des vases à anses de forme bilobé ou à languette, caractéristiques aussi dans l'arrière-pays et jusqu'à Glasinac. Au sud du Shkumbin elle est attestée par la continuité du groupe de Maliq depuis les phases IIIa et IIIb. C'est à partir de la phase IIIId, vers la fin de l'âge du bronze et à la transition à celui du fer, que cette céramique emprunte un décor géométrique peint, désigné de style de Devoll ou de Bubušti-Tren. Ce style a été bien étudié par B. Čović et désigné du nom de style géométrique des Balkans occidentaux. Il est présent dans l'arrière-pays depuis la Bosnie centrale et, en partie Glasinac, jusqu'au littoral et se

³² M. Garašanin dans: *Illyriens et Albanais* (n. 1), 29; 99.

³³ N. L. Hammond, *A History of Macedonia I*, 1972, 422. A. Benac, *God. CBI*, XXVII, 1989, 197—198.

³⁴ F. Prendi, *ouvr. cité*, fig. 4, 5—6.

retrouve tant sur la céramique que sur les objets en métal.³⁵ Il fait son apparition aux alentours de 1200—1000 av. n. è. Son extension s'explique par la formation d'un goût, d'une époque définie, rendu possible par des contacts de populations différentes avant tout dans le cadre de mouvements de pasteurs transhumants. L'unité de la civilisation du bronze est voilée en partie, surtout en Albanie, par les influences et les importations d'objets provenant de Grèce, notamment de la céramique mynienne, de couteaux courbés en bronze, finalement de rapiers mycéniennes de types différents et parfois de production locale, qui s'échelonnent sur les périodes allant de l'helladique moyen jusqu'à l'helladique récent III.³⁶ Un exemple intéressant en est celui d'Iglarevo en Metohija (cours supérieur du Drim Blanc en Yougoslavie), appartenant à l'origine au type mycénien IIIa, remanié plus tard en rapière du type C est finalement en une lame à soie dénotant des influences d'Europe Centrale.³⁷ Des influences des champs d'urne deviennent bien saisissables surtout à la période du bronze final et des débuts de l'âge du fer. C'est alors que l'on trouve nombre d'épées à soie, souvent de production locale, mais aussi, dans la céramique des formes typiques de la civilisation des champs d'urne de Pannonie. Le fait a été observé aussi à Glasinac à la phase Glasinac IIIB (Halstatt A2).³⁸ Le rôle joué par la civilisation des champs d'urne dans d'autres régions des Balkans occidentaux et en partie du centre, sur lequel nous aurons encore à revenir, dénote une influence importante de ce groupe et en partie même la présence de ses porteurs. Il a dû jouer, en partie du moins un rôle important dans les déplacements et regroupements d'éléments différents, qui à la transition de l'âge du bronze à l'âge du fer mena à la formation définitive de grands groupes ethniques, soit aussi des Illyriens. C'est partout où nous disposons d'informations archéologiques suffisantes, que depuis cette période la continuité de la civilisation rattachée aux territoires historiques de ces groupes ethniques peut être observée sans interruptions.

Dans les régions de la Morava, mais aussi à ce que nous apprennent les matériaux malheureusement peu nombreux de Kosovo, nous nous trouvons en présence d'une situation foncièrement différente. Il s'agit avant tout du groupe de Paraćin de l'âge du bronze (vers les périodes C—D du système chronologique de Reinecke) sur la Morava et auquel

³⁵ M. Korkuti, *La céramique peinte du bronze récent et du fer et le caractère illyrien de ses porteurs* dans: Des Illyriens aux Albanais, Tirana 1971, 55—76. Pour le style géométrique balkanique: B. Cović, *Umjetnost kasnog bronzanog i starijeg željeznog doba na jadranskoj obali i u njenom zaleđu*, Duhovna kultura Ilira (v. n. 1), 7—40, surtout 9—20 et 21—25 (Devoll).

³⁶ Pour les formes céramiques myniennes v. notamment: F. Prendi, *ouvr. cité* fig. 4, 10—11; 5, 7, 10, avec variantes *ibid.* fig. 5, 11, 13, 15. Pour les objets de provenance mycénienne, *Ibid.* fig. 6; A. F. Harding, *Illyrians, Italians and Mycenians*, Iliria IV, Tirana 1976, 157—163. Aperçu complet avec bibliographie M. Garašanin, dans: *Illyriens et Albanais* (n. 1), 30—32, 100—102, carte 3; Cf. aussi K. Kilian, *ouvr. cité*, 41—43.

³⁷ K. Kilian, *Nordgrenze des ägäischen Kulturbereichs in mykenischer und nachmykenischer Zeit*, Jahrbuch f. Vorgeschichte d. Universität Frankfurt/Main, 1976, 112—129, surtout 113—115.

³⁸ M. Garašanin, *ouvr. cité* (n. 1), 32—41, 102—108; K. Kilian, *Trachtzubehör*, 43 et suiv.; F. Prendi, *ouvr. cité* 223, fig. 12, 1, 4. V. aussi les ouvrages cités à la note 31.

se rapportent les découvertes de cette période de Karagač et de Donja Brnjica en Kosovo. Le tumulus est absolument inconnu, la crémation est le seul rite funéraire attesté. La civilisation de Paraćin comporte de nombreux traits communs avec des groupes des régions carpatho-danubiennes, tels ceux de Verbicioara, Vattina, Coslogeni et autres. Il s'agit donc d'une base foncièrement différente de celle dans les régions attribuées aux Illyriens, et se rattachant aux territoires habités par les Daco-Mysiens. Aux alentours de 1200 av. n.e on constate ici d'abord la présence d'éléments rattachés aux champs d'urne du Banat (Belegiš II), sans que toutefois l'ensemble de l'inventaire ait sensiblement changé.³⁹ Une situation analogue s'observe aussi jusqu'aux alentours de l'an 1000 (début de Hallstatt BI, âge du fer IB de Kilians-Garašanin), avec les nouvelles découvertes de la région de Svetozarevo sur la Velika Morava, et le groupe de Mediana où toutefois des influences des champs d'urne, surtout du complexe de Gava dans les régions occidentales des Carpathes, sont bien saisissables. En Kosovo et autour de la Južna Morava, cette évolution est terminée aux environs de 800 av. n. è. par l'apparition du groupe de Donja Brnjica-Gornja Stražava qui, par ses rites funéraires et sa civilisation, s'encadrent également dans la zone culturelle proto-daco-mysienne.⁴⁰ C'est toutefois sur la Velika Morava que depuis environ l'an mille, a été formé sur les bases de l'évolution antérieure un nouveau groupe, mieux connu en Voïvodine et dans les régions carpathiques occidentales, celui de Gornea-Kalakača,⁴¹ qui contribua à la formation du complexe de Basarabi dont nous aurons à nous occuper un peu plus tard.

Il existe toutefois dans ces régions certains éléments quelque peu différents et dont en partie du moins le rôle reste encore à élucider. C'est avant tout le groupe de Dubovac-Žuto Brdo-Ghîrla Mare, avec des variantes régionales, sa céramique incrustée et ses idoles, dont les origines doivent être recherchées sur le Danube en amont de l'embouchure de la Save et de la Drave. Son apparition ne saurait s'expliquer que par une migration en aval, jusqu'à l'Isker. Son rôle dans la formation de la civilisation d'Insula Banului et de ce fait du complexe de Basarabi, démontre toutefois qu'elle a forcément participé à la formation des Daco-Mysiens.⁴²

En Serbie occidentale et sur le cours moyen de la Drina l'âge du bronze est représenté par une variante du groupe de Vattina. Cette identification se base sur le caractère de l'ensemble de son inventaire. D'autre part, à l'encontre du groupe de Vattina cette variante dénote dans les rites funéraires une continuité indubitable avec le groupe de Belotić-Bela Crkva, ce qui, assurément, plaide en faveur d'une attribution plutôt protoillyrienne. Cette évolution s'interrompt

³⁹ M. Garašanin, *ouvr. cité* (n. 1), 43—48; 112—117.

⁴⁰ Pour les groupes respectifs cf. Id. CAH. III, 1, chapt. 3, 180—181 (Paraćin); Id., *The Early Iron Age in the Central Balkan Area*, Ibid., Chapt. 14, 593—596 (Mediana); 596—598 (Donja Brnjica—Gornja Stražava). Id. *Paraćinska grupa*, PJZ. IV, 727—735; *Mediana grupa*, Ibid. 761—772; Id., *Bronzано doba na Kosovu*, Ibid. 754—760. Pour la vallée de la Morava: M. Stojić, *Gvozdeno doba u basenu Velike Morave*, Centar za arheološka istraživanja 8, Beograd 1986, 27—52.

⁴¹ Cf. n. 57.

⁴² M. Garašanin, CAH. III, 1, Chapt. 3, 177—180; Id., PJZ. IV, 520—535.

brusquement, au bronze final et au début de l'Age du fer (Age du fer I selon Garašanin-Kilian, bronze D et Hallstatt A dans la périodisation d'Europe Centrale). C'est à ce moment qu'avec les découvertes de Kohnjuša disparaissent, plus ou moins, les sépultures sous tertres funéraires. Le site fortifié de Likodra a été habité à nouveau, après une longue interruption au cours de l'âge du bronze, par les porteurs du complexe des champs d'urne.⁴³

A l'ouest du territoire attribué aux Proto-Illyriens et plus tard aux Illyriens, soit au-delà de la Neretva, ou plus exactement, selon R. Katičić, d'une ligne qui réunit l'embouchure de la Cetina au coude de la Neretva, soit à son confluent la Rama, la tradition mentionne à l'époque historique le peuple des Dalmates, dont les andronymes, toujours d'après R. Katičić, représentent un mélange d'éléments illyriens et pannoniens.⁴⁴ Il est regrettable que l'âge du bronze de cette zone géographique et culturelle soit encore insuffisamment étudié. Nous savons toutefois qu'à partir du bronze final et des débuts de l'âge du fer, soit vers 1100 av. n. è., (Age du fer Ib de Garašanin-Kilian, Hallstatt A2) les inhumations à squelette et en caisse, deviennent le rite funéraire dominant. Le mobilier d'objets en métal, comprend, outre des types d'origine locale, des formes empruntées au complexe des champs d'urne. Il en est de même de la céramique où, outre les éléments continuant la tradition de l'âge du bronze, se trouvent aussi des formes de vases des champs d'urne: écuelles à bord incurvé, décorées de facettes ou de cannelures obliques, grands vases, improprement désignés d'urnes, à bord évasé, cette fois encore souvent décoré de facettes. Selon A. Benac, cette céramique semble s'être maintenue très longtemps, dans les sites fortifiés des plaines karstiques dalmates.⁴⁵ Aux derniers siècles du I^{er} millénaire, avant tout avec la colonisation grecque, la civilisation de ce territoire s'encadre de plus en plus dans une vaste koinè hellénistique.⁴⁶

Plus loin, entre Krka et Zrmanja, en Liburnie territoire attribué au I^{er} millénaire aux Liburnes, dont les andronymes doivent être distinguées de ceux illyriens, une évolution analogue a pu être observée. Elle débute déjà à l'âge du bronze où outre les sépultures sous tumuli prédominent déjà des tombes à squelettes à cistes, pour continuer cette fois encore jusqu'aux derniers siècles du I^{er} millénaire. Des influences du complexe des champs d'urne sont saisissables là aussi vers le 11^{ème} siècle (âge du fer Ia/b, Halstatt A2-B1) dans le mobilier en métal et dans la céramique. Cette civilisation se distingue toutefois par des rapports étroits avec la rive opposée de l'Adriatique, aboutissant à son intégration à une grande koinè adriatique.⁴⁷ Le fait est dû surtout à la thalassocratie liburne, attestée par la tradition écrite. Ici

⁴³ M. Garašanin, CAH. III, 1. Chapt. 3, 181—186; Id., *Zapadnosrpska varijanta vatinske grupe*, PJZ. IV, 736—753.

⁴⁴ Š. Batović, PJZ. IV, 331—357 (v. n. 31); R. Katičić, *ouvr. cité* 18—21; 41—45.

⁴⁵ A. Benac, *Utvrdena ilirska naselja I*, ANUBiH. Djela LV (4), Sarajevo 1933. Pour la situation à l'Age du fer: B. Čović, *Srednjodalmatinska grupa* PJZ. V, 442—481.

⁴⁶ B. Čović, *ouvr. cité*, 457—459.

⁴⁷ Š. Batović, *Liburnska grupa* PJZ. V, 339—391.

encore, aux derniers siècles av. n. è., nous nous trouvons en présence de l'incorporation au monde culturel hellénistique qui toutefois ne saurait avoir influencé l'appartenance ethnique indépendante des Liburnes.⁴⁸

Un processus analogue peut être envisagé sur le territoire des Iapodes, dans l'arrière-pays du littoral, en Lika, Bosnie du sud-ouest, dans la vallée de la Kupa et jusqu'aux confins des Alpes, de même que dans le groupe de Bosnie centrale, entre le Vrbas et la Bosna, sur le territoire des Dessidiates, peuple attribué par l'histoire à la souche pannonienne: évolution continue depuis l'âge du bronze et au cours de l'âge du fer avec, toujours à peu près à la même date, des incursions ou des influences sensibles du complexe des champs d'urne. Celles-ci se manifestent dans le groupe Iapode par l'apparition de la crémation. C'est alors également que les sépultures sous tertres sont remplacées par les grandes nécropoles plates à squelette. En Bosnie centrale les sépultures sous tumuli ne semblent jamais avoir tenu un rôle dominant, les tombes à crémation ne deviennent communes qu'aux derniers siècles avant n. è., à la période de Latène. Dans les deux cas le mobilier archéologique comporte des éléments importants du complexe des champs d'urne.⁴⁹ Les informations de Strabon, (VII, 313) appuyées en partie par Denys d'Halicarnasse (Dionis. Hal. XVI), selon lesquelles les Iapodes auraient été un peuple issu d'un mélange d'Illyriens et de Celtes et qui eurent pour effet de nombreuses interprétations erronées, ont été réfutées par la recherche archéologique. Nous savons aujourd'hui que dans l'ensemble du territoire occidental des Balkans, l'influence celtique se borne à des emprunts ou des imitations de parures ou d'armes celtiques. Ce n'est que dans les régions alpines, que l'on doit leur attribuer une place importante dans l'identification ethnique et dans la civilisation.⁵⁰

Nous aboutissons donc à la conclusion que, dans les différentes régions habitées à l'époque historique par des groupes ethniques différents, on constate depuis la période de formation des substrats indoeuropéanisés (énéolithique et époque de transition à l'âge des métaux) et jusqu'à leur formation définitive aux débuts de l'âge du fer, un processus culturel et historique analogue, mais qui selon les conditions différentes sur des territoires différents, aboutit finalement à la séparation et à l'apparition de ces grands groupes dont l'étude fait l'objet de ce colloque.

3. C'est alors que, à l'âge du fer, soit au I^{er} millénaire, nous nous trouvons en présence de grands groupes ethniques, et parfois, en leur sein, de peuples ou d'autres organisations, telles les confédérations de tribus, pouvant être identifiées ou restituées par la tradition écrite de l'Antiquité. Il va de soi que les problèmes régionaux et de détail, relatifs à ce sujet, seront traités dans les contributions respectives des

⁴⁸ *Ibid.* 351.

⁴⁹ R. Drechsler-Bižić, *Japodska grupa*, PJZ. V, 391—442; B. Čović, *Srednjobosanska grupa*, PJZ. V, 481—530. Cf. aussi Id. *Srednjobosanska kulturna skupina*, PJZ. IV, 433—447.

⁵⁰ Cf. Z. Marić, *Keltski elementi u kulturi željeznog doba Bosne i Hercegovine*, Glasnik Zemaljskog muzeja — Sarajevo, N. S. XVIII, 1963, 63—83.

participants aux colloques. Nous nous bornons ici à certaines remarques d'ordre général, les plus importantes.

a. En Albanie, la séparation de deux zones géographiques et de civilisation, attestée par la recherche archéologique dès l'énéolithique et la formation des substrats indoeuropéanisés, l'une au sud (zone illyrienne au sens propre du terme), l'autre au nord du Shkumbin (zone illyrienne dans un sens plus vaste), se maintient toujours à l'âge du fer. Au sud de ce fleuve, se développe au cours de cette période, du VIII^{ème} au VI^{ème}-V^{ème} siècle (Age du fer Ia/IIa-III de Garašanin-Kilian, Hallstatt B3/C1 -D2) la civilisation de Kuç i Zi, avec ses deux étapes successives. Elles se distinguent par leurs rites funéraires-sépultures (le plus souvent à squelette et en caisses ou cistes), dont l'ensemble et les détails poursuivent les traditions des époques plus anciennes. La céramique du groupe appartient à une phase tardive de la céramique géométrique peinte du style de Devoll, le mobilier en métal comporte des formes locales mais aussi des emprunts et des importations, en partie des bronzes macédoniens, produits d'ateliers situés en majeure partie dans la Macédoine grecque. Le grand tumulus de Kuç i Zi I avec 124 sépultures ne peut être interprété qu'au sens d'une nécropole gentilice. Les trois tombes à incinération de ce tumulus, dont l'inventaire comporte des vases d'une forme usitée dans le groupe de Donja Brnjica—Gornja Stražava, mais dont le décor peint appartient au style de Devoll, ne peuvent s'expliquer que par des contacts et même la présence de porteurs de ce groupe, dûs probablement à des mouvements de pasteurs transhumants. Plus tard la civilisation de Kuç i Zi commence à s'identifier à la grande koinè de civilisation grecque qui s'explique par des relations de plus en plus étroites et par la fondation des colonies sur la côte albanaise. Ce fait est confirmé du reste par ce que nous savons de l'histoire du premier Etat illyrien de Bardylis.⁵¹

b. Les régions au nord du Shkumbin, appartiennent toutefois à cette époque au grand complexe de Glasinac, attribué aux Autariates et dont l'évolution peut être poursuivie depuis les débuts de l'âge du fer. Il va de soi, que sur ce territoire très étendu on devra s'attendre à l'existence de groupes régionaux, pour la plupart insuffisamment étudiés. Mentionnons avant tout les groupes de Mati et de Kukës-Drilon, dont le dernier comprend aussi en Yougoslavie le cours supérieur du Drim Blanc (Drilon) et la Metohija.⁵² Il est digne d'attention que

⁵¹ M. Garašanin, dans: *Illyriens et Albanais* (n. 1), 53—55, 121—123. Pour un aperçu détaillé: Zh. Andrea, *Tumate e Kuç i Zi*, *Iliria* VI, 1976, 163—203 (rés. français 204—215); Id., *Tumat e Kuç i Zi*, *Iliria* VII—VIII, 1977—1978, 127—156, (rés. français 142—147). Tombes à incinération avec inventaire du groupe de Donja Brnjica—Gornja Stražava: *Kuç i Zi Tumulus I*, no. 5a, 5b, 35. Cf. les illustrations dans: *Iliria* VI 204, fig. 2. Pour le premier état illyrien F. Papazoglu, *Les origines et la destinée de l'Etat illyrien*, *Historia* 1965, 150—176; Id. dans: *Illyriens et Albanais* (n. 1), 146—151; 174—179.

⁵² Pour l'ensemble du complexe de Glasinac: B. Cović, *Glasinačka kultura*, *PJZ*. V, 575—643; M. Garašanin, dans: *Illyriens et Albanais* (n. 1), 55—61; 123—130. Pour les groupes régionaux d'Albanie: E. Shukriu-Hoti, *Sličnost sahranjivanja kod Ilira u Metohiji i severoistočnoj Albaniji*, dans: *Sahranjivanje kod Ilira* (v. n. 1), 115—122. Pour l'Age du Fer en Albanie: F. Prendi, *Un aperçu*

l'extension du complexe de Glasinac en Serbie occidentale, n'a eu lieu qu'à une date relativement tardive, soit après l'invasion des porteurs des champs d'urne attestée à Likodra, à l'époque de Glasinac IVc1 selon B. Čović, (Age du fer IIB de Garašanin-Kilian, Hallstatt C2-D1), après la moitié du VII^{ème} siècle.⁵³ C'est plus tard encore—phase Glasinac IVc2 et plutôt Va (Age du fer III de Garašanin, depuis Hallstatt D2), que se place l'intrusion des Autariates sur le cours inférieur de la Velika Morava, mentionnée par Strabon et attestée par les découvertes, probablement sépulcrales du type de Mramorac, avec leurs ceintures en métal précieux richement décorées d'ornements géométriques. Les riches tombes princières de Pilatovići, Novi Pazar, Atenica, et celles insuffisamment étudiées de Pečka Banja (Metohija) et de Lisje Polje (Monténégro), appartiennent avec de petites différences, à la même période.⁵⁴ Leur existence, de même que l'étendue du territoire des Autariates avec une civilisation unique dans son ensemble, viennent à l'appui de l'explication par l'existence de confédération tribale, à une époque antérieure à la floraison de la puissance ardiéenne. La disparition subite de cette civilisation à Glasinac—même à l'époque de Latène (Čović phase Vb) ne peut toutefois être interprétée jusqu'ici du point de vue historique.

c. Les Dassarètes, habitant les régions de Lychnide (lac et ville d'Ohrid) et le cours supérieur du Devoll ont été désignés à maintes reprises par la tradition antique comme un peuple illyrien.⁵⁵ C'est sans doute à eux que l'on doit attribuer les tombes princières bien connues de Trebenište. Les recherches plus récentes ont pu prouver que ces tombes se rattachent à un complexe de sépultures dites «pauvres» (Vrtuljak, Tri Čeljusti, Suva Češma) comportant des tombes à squelette en caisse réparties dans de grandes enceintes séparées. Ceci implique une relation étroite entre les aristocrates de la classe dirigeante et leurs sujets. Après les découvertes de Sindes les détails du rite funéraire des tombes princières (masques et sandales en métal précieux) semble devoir s'expliquer plutôt par des propositions d'ordre sociologique et non ethnique.⁵⁶

de la première époque du fer en Albanie, Iliria III, 1975, 109—138. Nécropole de Romaja: N. Đurić, J. Glišić, J. Todorović, Praistorijska Romaja, Priština 1975.

⁵³ M. Garašanin, *ouvr. cité*, 56—58; 124—127. Pour les matériaux: M. Zotović, *Arheološki i etnički problemi bronzanog i gvođenog doba u jugozapadnoj Srbiji*, Beograd 1975, 58 et suiv.

⁵⁴ Pour le type de Mramorac: M. Garašanin, *Praistorija na tlu SR Srbije*, Beograd 1973, 505—508, Pl. 108—110. Tombes princières: Pilatovići — M. Zotović, *ouvr. cité*, 88—100, Pl. XXVI—XXXI; Atenica — M. Đuknić, B. Jovanović, *Ilirska kneževska nekropola u Atenici*, Čačak 1968; Novi Pazar — Đ. Mano-Zisi, Lj. Popović, *Novi Pazar, ilirsko-grčki nalaz*, Narodni muzej — Beograd 1969; Id., *Der Fund von Novi Pazar*, 50. Bericht der Röm.-Germ. Kommission, Frankfurt/Main, 1969; Č. Marković, *Ilirski predmeti iz kneževskog groba sa lokaliteta Lisje Polje kod Ivangrada*, dans: *Duhovna kultura Ilira* (v. n. 1), 81—87; Pečka Banja — A. Palavestra, *Kneževski grobovi starijeg gvođenog doba na Centralnom Balkanu*, Bgd. 1984, 56—58.

⁵⁵ F. Papazoglu, *Les villes de Macédoine à l'époque romaine*, Ecole française d'Athènes 1988, 74—75.

⁵⁶ M. Garašanin, dans: *Illyriens et Albanais* (n. 1), 71—72, 139—140 (avec bibliographie).

d. Dans les régions centrales de la Péninsule Balkanique, bassin de la Morava et régions danubiennes avoisinantes, faisant partie du territoire des Daco-Mysiens, on aperçoit à l'âge du fer une certaine désintégration de l'unité de civilisation, constatée par les recherches archéologiques, au cours de l'âge du bronze et en partie de l'âge du fer jusqu'à l'époque du groupe de Donja Brnjica-Gornja Stražava, vers le VIII^{ème} siècle (Age du fer IB3/IIA de Garašanin-Kilian, Hallstatt B3/C1). C'est depuis lors qu'il est possible de distinguer ici deux zones culturelles: l'une au nord qui dans les grands traits correspond au bassin de la Velika Morava et aux régions danubiennes voisines, depuis la Pannonie du sud jusqu'au delà des Portes de Fer danubiennes (Đerdap), atteignant la Roumanie et le nord de la Bulgarie; l'autre au sud, distincte surtout depuis le VII^{ème} siècle, dans le bassin de la Južna Morava, en Kosovo et dans le bassin de Skopje. Celle-ci correspond plus ou moins à la Dardanie et au territoire des Dardaniens au sens géographique et ethnique de ce terme.

C'est dans la zone nord que se forme au bronze final et vers les débuts de l'âge du fer, aux alentours de l'an mille (âge du fer IB1 de Garašanin-Kilian, Hallstatt B1), le grand complexe de Basarabi avec ses groupes régionaux de Gornea-Kalakača à l'ouest et d'Insula Banului sur et en aval des Portes de Fer. La formation des deux groupes se base sur les traditions de l'âge du bronze, avec des incursions des porteurs des groupes de champs d'urne de Belegiš, rattachés immédiatement à la civilisation de Vattina et de ceux du complexe de Gava dans les régions occidentales des Carpathes. Par sa céramique à riche décor incrusté exécuté le plus souvent par impression à l'aide d'un instrument, le groupe d'Insula Banului se rattache immédiatement à celui de Dubovac-Žuto Brdo-Ghirla Mare.⁵⁷ C'est à Insula Banului que se rattache également toute une série de groupes à céramique analogue sur le Bas-Danube, jusqu'en Dobrudža (Babadag), Moldavie (Cozia), mais même jusqu'en Thrace (Pšeničevo).⁵⁸ Une seconde phase du complexe Basarabi, depuis la fin du VIII^{ème} siècle (Age du fer IB3-IIa de Garašanin, Hallstatt C3/B1) est représentée sur l'ensemble du territoire par les groupes de Basarabi et de Bosut, et la civilisation correspondante dans le bassin de la Velika Morava. L'extension du style géométrique est avant tout une question de mode: l'évolution ininterrompue depuis Gornea-Kalakača est confirmée par les formes identiques de la céramique. C'est à la troisième phase que se forme en Roumanie le groupe de Ferigile et dans le sud de la Pannonie celui, encore insuffisamment étudié à céramique cannelée.⁵⁹ Dans le bassin de la Velika Morava et sur le

⁵⁷ Ibid. 65—66; 133—134. Pour Kalakača — P. Medović, *Kalakača, naselje gvozdenog doba*, Novi Sad 1988. Insula Banului: B. Hänsel, *Beiträge zur regionalen und chronologischen Gliederung der älteren Hallstattzeit an der unteren Donau*, Beitr. zur Archäologie der Mittelmeerländer 16, 1976, 151—165. M. Garašanin, CAH. III, 1, Chapt. 14, 589—590.

⁵⁸ B. Hänsel, *ouvr. cité* 118—229.

⁵⁹ A. Vulpe, *Zur Entstehung der dako-getischen Zivilisation, Die Basarabi Kultur I, Dacia*, N. S. XXX, 1—2, 1986, 49—89. Id., *Ferigile Necropolis Hallstattiana*, București 1967; N. Tasić, *Jugoslovensko Podunavlje od indoevropske seobe do prodora Skita*, Beograd 1983, 121—136. Pour la continuité des phases: D. Popović, *Keramika starijeg gvozdenog doba u Sremu*, Beograd 1981.

Danube, jusqu'à l'Isker la civilisation de la seconde phase s'est maintenue plus longtemps jusqu'au VI^{ème} siècle (Age du fer IIB de Garašanin-Kilian, Hallstatt C2-D1) dans une étape définie par le décor en tremolo de la céramique attestée dans la stratigraphie de Lanište sur la Morava, ainsi que dans la grotte de Zlot et à Sofonijevo,⁶⁰ ici toutefois avec des éléments cimmériens. Ceux-ci accompagnent du reste l'ensemble de la seconde phase. Cette extension correspond au territoire des Triballes attesté par l'histoire, au moins dans une phase ancienne.⁶¹ Les données de l'archéologie sont moins sûres pour les périodes suivantes. Le décor du groupe récemment identifié de Ljuljaci-Rača dans le bassin de la Velika Morava a été rapproché de celui des découvertes du type Mramorac. Les rites funéraires comportent des inhumations à squelette plates mais aussi sous tumuli.⁶² On pourrait donc penser à une fusion des Triballes avec les nouveaux-venus Autariates.

e. C'est dans l'extrême ouest de la Dardanie, là où la Metohija rejoint la plaine de Kosovo, sur le plateau de Široko, que l'on constate l'existence de tumuli avec des sépultures à incinération sans urnes. Ce rite est connu dans le complexe de Glasinac. La céramique appartient en partie au groupe de Kukës-Drilon, mais aussi à la poterie typique dans l'ensemble de la Dardanie (Belačevac, Lapotince, sites fortifiés de la région de Vranje), immédiatement après le groupe de Donja Brnjica-Gornja Stražava, soit vers la transition du VIII^{ème} au VII^{ème} siècle (Age du fer IIa de Garašanin-Kilian, Hallstatt C1). Les formes et le décor de cette céramique: écuelles à bord incurvé et cannelé «urnes» à bord évasé, décor de rainures verticales sur la panse proviennent des groupes plus anciens du bassin de la Morava ceux de Mediana, du bronze final et de l'âge du fer dans le bassin de la Velika Morava et même, en partie du groupe de Paraćin. Les urnes pansues à anses horizontales, notamment celles de Lapotince et de Belačevac et les cruches à bord oblique ou à bec, différentes de celles du groupe de Kukës-Mati, de même que le décor à la roulette sont des éléments spécifiques de la Dardanie.⁶³ Le mobilier en métal offre un tableau analogue: outre des types d'usage plus général à l'âge du fer, on connaît surtout des formes rattachées au complexe de Basarabi (fibules à appendices globulaires sur l'arc, ceintures composites, objets d'harnachement) et seulement en Kosovo et dans les tombes-plates cette fois à ciste, de Vučedol dans le bassin de Skopje des objets usités dans le complexe de Glasinac (fibules à arc tordu et

⁶⁰ M. Stojić, *ouvr. cité* (n. 40), 74—77, Pl. 30—33; pour les phases plus anciennes, (Kalakača et Bassarabi classique): *Ibid.*, 52—55, Pl. 16—20; 67—74, Pl. 25—29. R. Vasić, *Chronology of the Early Iron Age in Serbia*, BAR. suppl. 31, 1977, 19—20, Pl. 20—21 (groupe de Zlot).

⁶¹ F. Papazoglu, *Central Balkan Tribes* (n. 5), 58—67.

⁶² Groupe Ljuljaci — Rača: R. Vasić, *PJZ. V*, 657—660.

⁶³ M. Garašanin, dans: *Illyriens et Albanais* (n. 1) 66—69, 134—137; R. Vasić, *BAR. Suppl. 31* (v. n. 60), 11—12. Pl. 15—18; K. Kilian, *Trachtzubehör*, 57—59, Pl. 67—74. Céramique Kukës-Drilon: *Ibid.* Pl. 70, 4; 72, 11; céramique dardanienne: *Ibid.* Pl. 69, 1, 3, 5, 9; 72, 5, 6. Urnes de Belačevac et de Lapotince: R. Vasić, *PJZ. V*, 676 fig. 38,1; M. Garašanin, *Praistorija na tlu SR Srbije*, 1973, Pl. 55, 1.

pied en clépsydre, fibules à pied du type bouclier béotien).⁶⁴ Une situation analogue a été observée plus tard dans les sépultures de Karagač, toujours en Kosovo, probablement déjà du V^{ème} siècle (fin de Glasinac IVc2, mais surtout Va selon B. Čović, âge du fer III de Garašanin-Kilian, Hallstatt D2-3). Recouvertes de petits tertres ces sépultures se rattachent toutefois par la forme et la construction générale au groupe de Donja Brnjica-Gornja Stražava. Elles contiennent des parures du groupe de Glasinac, ainsi des fibules à pied trapézoïdal et à bouton, mais aussi des formes tardives provenant des régions carpathiques et balkaniques centrales, notamment une variante des ceintures composites.⁶⁵ Tout ceci nous incite à admettre dans la formation des Dardaniens un élément de base daco-mysien, auxquels s'adjoint et s'entremêle à l'âge du fer une composante importante illyrienne du complexe de Glasinac.⁶⁶ Ces conclusions s'accordent à merveille avec les observations de F. Papazoglu, basées sur l'andronymie dardanienne, de même que sur les données historiques relatives à leur organisation sociale et à l'état des Dardaniens, foncièrement différents de celui des Illyriens.⁶⁷ Avouons cependant que l'élément thrace n'a pas été confirmé jusqu'ici par l'archéologie.

Les données archéologiques sur la situation en Dardanie au cours des derniers siècles avant n.è., ne sont encore qu'insuffisantes et surtout insuffisamment publiées. On perçoit à cette époque et de plus en plus l'intégration à la grande koinè de la civilisation grecque. Elle est bien saisissable dans le site urbain de Krševica au sud-est de Vranje que nous aimerions identifier à la πόλις ἀρλαία attribuée par Strabon aux Galabrii.⁶⁸

F. Papazoglu et V. Sokolovska ont émis l'hypothèse que la Dardanie avait été habitée jusqu'au IV^{ème} siècle par les Triballes ou les Péoniens.⁶⁹ La première de ces hypothèses est réfutée déjà par les différences constatées à l'âge du fer entre les civilisations des territoires attribués avec des arguments suffisants aux deux peuples en question. Le problème des Péoniens et leur rapport avec les Dardaniens sera traité en détail dans l'une des communications prévues (D. Garašanin). Qu'il suffise de mentionner ici que des contacts très étroits ont réellement existé entre les deux peuples et leur territoire surtout celui à l'est du Vardar et dans la vallée de la Bregalnica. Ariston, roi des Péoniens se refugia auprès des Dardaniens (Polyaen. IV 12, 33)

⁶⁴ K. Kilian, *Trachtzubehör*, Pl. 67, 7—8; 71, 6; 10 (fibules à appendices globulaires); 71, 3—5, 8 (harnachement); 55, 6—8 (ceinture composite); 54, 8 (fibule à pied en bouclier béotien); 67, 10 (fibule à pied en clépsydre). Pour l'ensemble des découvertes v, aussi R. Vasić, *Oblast istočnog Kosova, južne Srbije i istočne Makedonije*, PJZ, V, 673—689.

⁶⁵ D. Srejšević, *Karagač, and the Problem of the Ethnogenesis of the Dardanians*, *Balkanica*, Balkanološki institut SANU. 4, 1973, 39—82, surtout 55—59, fig. 10—12, Pl. IV—V.

⁶⁶ M. Garašanin, dans: *Illyriens et Albanais* (n. 1), 68—69; 137.

⁶⁷ F. Papazoglu, *Central Balkan Tribes*, 218—245; 481—489; Id. dans: *Illyriens et Albanais* (n. 1) 161—162 167—169; 190—191, 197—199.

⁶⁸ M. Garašanin, *Agglomérations fortifiées dans la région frontière de l'Est du territoire illyrien*, dans: *Ilirska utvrđena naselja* (v. n. 1), 112—120, surtout 118—120.

⁶⁹ F. Papazoglu, *Central Balkan Tribes*, 61—63; V. Sokolovska, *Isar-Marvinci i Poverdarjeto vo antičko vreme*, Skopje 1986, 21—27, surtout 22.

pour éviter le piège malicieusement tendu par Lysimache. Cela suppose au début du III^{ème} siècle des relations amicales difficiles à concevoir dans le cas d'un assujettissement d'une partie du territoire péonien par les Dardaniens. D'autre part, nous savons que lors de la réorganisation romaine de la Macédoine en 167, les Dardaniens revendiqueront le territoire de la Péonie, qui leur aurait appartenu autrefois (Liv. XLV, 29, 12).⁷⁰ Les recherches archéologiques montrent dans un délai de temps très bref vers la fin du VIII^{ème} (apparemment au cours de la période de l'âge du fer IIa, Hallstatt C 1) une intrusion d'éléments proches des Dardaniens avec leur composante illyrienne (Orlovi Čuki) et immédiatement après (sur le site voisin de Krivi Dol à Radanje), d'une civilisation certes péonienne, mais avec, surtout dans la céramique, des influences dardaniennes indubitables. On pourrait bien admettre de ce fait et sous réserve un substrat de base daco-mysien dans l'ethnogenèse péonienne.

f. Nous avons montré déjà à plusieurs reprises, l'insuffisance de l'apport archéologique à l'étude des populations des régions centrales et occidentales de la Péninsule balkanique au cours des derniers siècles avant n. è. Le fait n'est dû qu'en partie aux lacunes de la recherche. Il s'agit et surtout pour l'Albanie du sud, une grande partie de la Macédoine et pour le littoral adriatique, de l'intégration dans la koinè de civilisation hellénique et surtout hellénistique, qui bien entendu n'a rien à faire avec les attributions ethniques à l'exception, il en va de soi, des colonies. Les éléments spécifiques de la civilisation traditionnelle se font de plus en plus rares. Un bon exemple en est fourni par les tombes hellénistiques de Done Selce attribuées à juste titre aux Dassarètes et où l'on connaît que quelques éléments de la civilisation locale, telles les ceintures à représentations mythologiques.⁷¹ On ne peut donc que dans le cas d'objectifs précisément datés appartenant à un territoire dont l'attribution est assurée par la tradition historique, se permettre d'entreprendre des identifications ethniques. C'est notamment le cas de la grande nécropole gentilice de Gostilj, sur le lac de Skadar datée du règne de Gentius et de la période suivant immédiatement la débâcle illyrienne, et dont l'appartenance aux Labiates ne peut être mise en doute.⁷² Dans l'arrière-pays on constate le plus souvent une continuité ininterrompue à cette époque soit à la période de Latène. Le rôle des Celtes, nous le constatons déjà auparavant est resté insignifiant, à l'exception bien entendu, des régions situées aux confins des Alpes, de la Pannonie et sur le territoire des Scordisques, sur le cours inférieur de la Save et plus à l'est sur les deux rives de la Morava. Cette période est encore insuffisamment étudiée dans son ensemble.

* * *

Le tableau que nous venons de brosser des origines et de la formations des groupes ethniques paléobalkaniques en envisageant des

⁷⁰ F. Papazoglu, *ouvr. cité.* 160.

⁷¹ N. Ceka, *La ville illyrienne de la Basse-Selce*, Iliria II, 1973, 167—216. Pour l'interprétation des ceintures: A. Jovanović, *Prilog proučavanja pojasnih ploča sa ilirskog prostora*, Godišnjak CBI, XXVII, 1989, 115—134.

⁷² M. Garašanin, *Die späteisenzeitliche Nekropolen — Gruppe vom Typ Gostilj im Labiatenlande*, Godišnjak CBI, XI, 1973, 5—28.

documents provenant des disciplines différentes et d'un laps de temps de presque quatre millénaires est certes encore incomplet, approximatif et peut même sembler parfois arbitraire. Il se base néanmoins sur l'état actuel des recherches dans le domaine de différentes sciences et sur leur interprétation interdisciplinaire. Nous sommes les premiers à admettre que cette présentation de l'ethnogenèse devra être rectifiée et corrigée sur plus d'un point. Cela dépend toutefois et avant tout des recherches à venir qui, nous l'espérons, seront pour le moins aussi intensives que les nôtres. C'est-là j'ose le dire une des missions et non des moins importantes des générations nouvelles des savants de notre et de nos pays du Sud-est européen.

Abbreviations

- CAH. — Cambridge Ancient History, Vol. III, 1, II, edition. Univ. Press 1982.
- Central Balkan tribes ... — F. P a p a z o g l u, *Central Balkan tribes in preroman times*. Adolf Hacker publ., Amsterdam 1978.
- God. CBI. — Godišnjak Centra za balkanološka ispitivanja. Akademija nauka i umjetnosti Bosne i Hercegovine (ANUBiH). Sarajevo
- Illyriens et Albanais — Iliri i Albanci — Les Illyriens et les Albanais, Srpska akademija nauka i umetnosti, Naučni skupovi XXXIX. Odeljenje istoriskih nauka 10, 1988. Réd. M. Garašanin
- PJZ. — Praistorija jugoslavenskih zemalja ANUBiH, Centar za balkanološka ispitivanja. Rédacteur en chef A. Benac. Vol. IV. — Bronzano doba, Sarajevo 1983; Vol. V. Željezno doba, Sarajevo 1987
- Trachtzubehör ... — K. K i l i a n, *Trachtzubehör der Eisenzeit zwischen Agäis und Adria*. Prähistorische Zeitschrift 50, 1975. W. de Gruyter. Berlin—New York.

PROBLEMI ETNOGENEZE PALEOBALKANSKIH NARODA

(zapadni i centralni Balkan)

Kratak sadržaj

Pri obradi ovih problema potrebno je odrediti definiciju naroda u antičkom periodu. To je skup više srodnih grupa povezanih među sobom zajedničkom materijalnom i duhovnom kulturom, jezikom i poreklom kod kojih je prisutna svest takvog zajedništva. Iliri, Tračani i Dako-Mizijci su veće grupacije povezane sličnom labavom srodnošću, a obuhvataju često i više naroda. Otuda se oni pre mogu nazvati etnosima ili etničkim grupama u smislu definicije A. Benca. Dok su imena Iliri i Tračani posvedočena pisanim izvorima, naziv Dako-Mizijci je tvorevina savremene nauke, ali se odnosi na niz srodnih grupa i naroda naseljenih na određenoj teritoriji — između planine Balkan i Karpata i u centralno-balkanskom području. Njima pripadaju i Tribali i Dardanci. Njihov karakter i nastanak dobro je definisan kod Diona Kasija (LI, 27, 2—3).

Praćenje formiranja etnosa dopuštaju arheologija, antička istorija, lingvistika, u novije vreme i fizička antropologija. Otuda se njihova etnogeneza proučava interdisciplinarno, pri čemu je posebno ukazano na slabosti i nedostatke svake od ovih disciplina i na metodski pristup rešavanju problema. Istorijskim izvorima treba se koristiti kritički zbog njihove česte, mahom prividne kontradiktornosti, pošto se odnose na razne etape života naroda ili grupe. Otuda se, npr., vidi da

se pojam Ilira širio od jedne, najpre uske, zajednice (Illyrii proprie dicti) na druge srodne zajednice. Tako je kod Skilaksa pojam Iliri obuhvatao stanovnike jadranskog priobalja južno od Neretve, dok je iz njihovog imena izveden pojam Ilirik geografski i administrativan. Lingvistički metod R. Katičića daje mogućnost izdvajanja više jezičkih grupa na zapadnom Balkanu, tako da se od Ilira izdvajaju Liburni, Istri i Panonci. Pri tome, međutim, lingvistička građa kojom se u ovom proučavanju koristi pripada veoma kasnom periodu. Arheologija prati etnogenezu pojedinih etnosa i naroda polazeći od kasnih etapa, dokumentovanih na određenim teritorijama na osnovu pisanih izvora. Na osnovu toga, ona svojim izvorima i metodom dopušta praćenje procesa etnogeneze u daljoj prošlosti. Tako je za Ilire A. Benac izgradio model etnogeneze u kojem se izdvajaju sledeće etape: Pred-Iliri u periodu raspada neolitskih zajednica i eneolita, kada je izvršena indoeuropeizacija zapadnobalkanskih područja; Proto-Iliri tokom bronzanog doba, sa stvaranjem širih međusobno srodnih kulturnih grupa na određenim teritorijama; Pra-Iliri u vreme prelaza u gvozdeno doba (kasno bronzano doba u periodizaciji *Praistorije jugoslavenskih zemalja*, Zeljezno doba I, po M. Garašaninu i K. Kilianu, period polja sa urnama srednjo- i zapadnoevropskih arheologa). U ovo vreme dolazi do novih pregrupisanja, delimičnog raspada starih i formiranja novih grupacija, uz jake uticaje nosilaca polja sa urnama iz panonsko-karpatkog područja. U razvijeno gvozdeno doba, proces je završen i pojavljuju se i pojedini istorijski posvedočeni ilirski narodi, kao Autarijati, Taulanti, Ardijeji. Ovaj model se uspešno može primeniti i na centralnobalkansko područje, gde se, kroz iste etape prati formiranje posebnog etnosa uslovno nazvanog Dako-Mizijci.

Tok procesa etnogeneze Ilira i Dako-Mizijaca sintetički je prikazan u ovom radu na osnovu studija A. Benca (*Praistorija jugoslavenskih zemalja*, V) i M. Garašanina (Iliri i Albanci), pri čemu su kritički vrednovani i rezultati ranijih istraživanja.

CULTURES NEOLITHIQUES EN YOUGOSLAVIE DANS LES REGIONS ILLYRIENNES ET DANS LES REGIONS AVOISINANTES

ALOJZ BENAC

Abstract — Sur le sol de la Yougoslavie on distingue quatre zones des cultures néolithiques: adriatique, balkanique-centrale, celle du nord ou pannonienne-alpine et la zone soi-disant de transition. L'auteur parle des complexes principaux des cultures néolithiques et des variantes.

On pose aujourd'hui souvent la question si les populations qui appartenaient aux cultures néolithiques précédentes avaient-elles participé à la genèse des tribus illyriennes et des tribus dans le voisinage. Il a fallu avant tout se décider pour la question si la genèse des Illyriens a eu lieu dans la région des Balkans ou s'ils se sont installés dans ces régions comme communautés tribales déjà formées. Selon de nombreuses recherches effectuées dans les dernières décennies, la théorie migratoire est, en général, réfutée, tandis que la genèse autochtone a obtenu la prédominance absolue. Dans une telle situation les études concernant la tradition néolithique ont leur justification complète. Il est important, ensuite, de décider aussi pour le territoire sur lequel ont vécu justement les tribus illyriennes, parce qu'existent encore aujourd'hui différentes opinions, concernant le territoire très vaste jusqu'au territoire très limité. Nous allons nous arrêter sur le territoire qu'on a proposé déjà en 1964 au premier symposium illyrien à Sarajevo.¹ Le territoire principal s'est trouvé dans les régions centrales des Balkans du nord-ouest, et l'élargissement des régions illyriennes vers le nord et vers les Balkans centraux fait toujours l'objet de nombreuses recherches interdisciplinaires.

Dans la région de la Yougoslavie on a constaté quatre zones principales des cultures néolithiques et elles sont présentées en détails dans la publication «Préhistoire des pays yougoslaves» II (1979). Il s'agit des zones suivantes: adriatique, balkanique-centrale, celle du nord ou pannonienne-alpine et la soi-disant zone de transition. Chacune de ces zones est caractérisée par différents complexes culturels et seulement dans la zone de transition ont eu lieu les contacts mutuels plus faibles ou plus forts. Par rapport au territoire qui nous

¹ B. Cović, *Traits caractéristiques essentiels de la culture matérielle des Illyriens — région centrale*, Symposium sur la délimitation territoriale et chronologique des Illyriens à l'époque préhistorique, Sarajevo 1964, 112—134, carte I—III.

intéresse ici il est tout à fait clair que la plus grande importance pour les études en question revient monde néolithique dans la zone adriatique. De l'autre côté, nous pouvons tout de suite exclure de nos considérations la zone du nord, parce que sur ce territoire ont vécu plus tard, en général, les tribus pannoniennes, tout à fait différentes des communautés tribales illyriennes. On n'y peut pas prendre en considération aussi les deux autres zones, quoiqu'elles soient moins importantes pour la genèse des tribus illyriennes.

Alors, tout d'abord quelques mots sur *la zone adriatique*.

Dans cette zone il est tout à fait sûrement établi le système de trois périodes dans la chronologie des cultures néolithiques, c'est-à-dire les phases: cardium-impresso, celle de Danilo et celle de Hvar ou de Hvar—Lisičići. Deux premiers complexes culturels appartiennent à l'âge néolithique ancien, c'est-à-dire moyen. Ils sont au sens chronologique beaucoup plus éloignés du début même de la genèse des peuples illyriens et pour cette raison il n'est pas nécessaire d'y s'arrêter. De l'autre côté, le troisième complexe (la culture de Hvar ou de Hvar—Lisičići) mérite une attention particulière, parce qu'elle se trouve au centre des événements postérieurs.

La découverte assez précoce de la station néolithique à Grapčeva špilja sur l'île de Hvar (1912) et ensuite les trouvailles postérieures dans la grotte Pokrivenik et Markova špilja sur l'île de Hvar, ont donné le nom à *la culture de Hvar* du néolithique récent sur le territoire adriatique.² Après la Deuxième guerre mondiale a été découverte et explorée l'agglomération néolithique à Lisičići près de Konjic dans la vallée de la rivière Neretva (1952—1954), qui est au sens culturel proche aux agglomérations sur l'île de Hvar, mais elle contient de nombreuses caractéristiques particulières, suscitant le nom double de la culture de Hvar—Lisičići.³

On emploie aujourd'hui les deux termes et nous allons employer davantage plus le deuxième terme.

La culture de Hvar—Lisičići s'étend sur le territoire littoral et sur les îles adriatiques depuis l'Istrie jusqu'à l'Albanie et dans la vallée de la rivière Neretva. A côté des stations déjà mentionnés il faut aussi citer l'agglomération Smilčić près de Zadar, Vela špilja sur l'île de Korčula, la grotte Spila près de Perast en Monténégro, Ravlića pećina à la source de la Tihaljina en Herzégovine occidentale.⁴ Sur la base des recherches des trouvailles provenant de ces localités et de nombreuses autres, on est parvenu à deux conclusions importantes:

a) la culture de Hvar—Lisičići s'est développée en trois phases, parmi lesquelles la plus ancienne contient nombreux éléments de

² G. Novak, *Prehistorijski Hvar, Grapčeva špilja*, Zagreb, 1955; idem, *Markova špilja na otoku Hvaru*, *Arheološki radovi i rasprave* I, II, IV—V, VI, VII, Zagreb 1959, 1962, 1967, 1968, 1974; Š. Batović, *Jadranska zona*, *Praistorija jugoslavenskih zemalja* II, Sarajevo 1979, 574—634.

³ A. Benac, *Neolitsko naselje u Lisičićima kod Konjica*, Naučno društvo Bosne i Hercegovine, Djela X, Sarajevo 1958.

⁴ Š. Batović, *Jadranska zona*, l. c., 575—578; B. Marijanović, *Ravlića pećina* (Peć Mlini), *Glasnik Zemaljskog muzeja, Arheologija*, N. S. XXXV—XXXVI, Sarajevo, 1981, 18 ff.; C. Marković, *Neolit u Crnoj Gori*, Beograd 1985.

la culture de Danilo sur la base de laquelle elle s'est développée, la phase moyenne marque l'époque de pleine prospérité de la culture de Hvar—Lisičići, tandis que dans la troisième phase, la plus récente, a eu lieu sa dégénération. Cette dernière phase avait duré très longtemps.

b) Š. Batović a séparé quatre variantes de la culture de Hvar—Lisičići: adriatique du nord, celle de Hvar, de Lisičići et adriatique méridionale.⁵ Il me semble qu'il pourrait exister la cinquième variante en Herzégovine occidentale (Ravlića pečina), qui occuperait la place entre la variante de Hvar et celle de Lisičići. Selon toute apparence, la variante adriatique du nord sort ici de notre horizon. Dans cette région ont vécu plus tard les Histres et les Liburniens (et aussi les Iapodes), et ces communautés tribales — ou ces peuples — n'appartiennent pas aux groupes illyriens. C'est une autre question combien ils sont apparentés aux Illyriens.

Ces phases et ces variantes sont isolées sur la base des données stratigraphiques existantes dans les agglomérations principales et, naturellement, selon la typologie de la céramique. Voilà quelques données dans ce sens. Dans la phase plus ancienne de la variante de Hvar sont constatés les rhytons de culte à quatre pieds, la céramique peinte de Ripoli, écuelles à haut pied, les ornements en spirales etc., ce qui est évidemment hérité de la base de Danilo. Dans la phase moyenne, ces éléments disparaissent en général, les objets en céramique fin-polie sont nombreux, ensuite la céramique peinte avant et après d'être cuite, les motifs polychromes se distinguent particulièrement; les écuelles et les motifs incisés y ont l'avantage. A la fin a eu lieu la dégénération générale, l'appauvrissement des formes céramiques et des motifs ornamentaux. A Lisičići il n'y a pas de vraie céramique peinte, les formes sont un peu plus simples, et parmi les ornements dominent les motifs incisés rectilignes et courvilignes, parfois on trouve des bandes peintes en rouge qu'on peut froter. De l'autre côte, cette variante est riche en dessins incisés réalistiques (symboles astraux, bois, arbres, oiseaux, scènes de chasse, figures humaines). Les aiguilles décoratives en os sont identiques à celles de la variante de Hvar. La variante adriatique du sud est assez ressemblante à celle de Hvar. Les objets en céramique découverts à Ravlića pečina en Herzégovine occidentale démontrent clairement la rencontre des éléments céramiques de la variante de Hvar et de Lisičići. Une certaine particularité représentent les vases noir-polis, dont toute la surface est peinte par la couleur rouge qu'on peut froter.⁶

La culture de Hvar—Lisičići appartient en lignes générales aux cultures néolithiques de la Méditerranée centrale. Dans ce sens on pourrait établir l'échelle synchronique vers la péninsule Apennine: Hvar I-Quinzano-Scaloria alta, Hvar II-Rivoli-Chiozza-Serra d'Alto, Hvar III-Castelnuovo (Lagozza)-Diana.⁷ Vers le sud des Balkans, la chaîne synchronique ira dans les relations: Hvar-Lisičići I-III-Maliq I-Kamnik en Albanie et Dimini III-IV-Rakhmani en Thessalie.⁸ Sur

⁵ Š. Batović, *Jadranska zona*, 1. c., 578.

⁶ B. Marijanović, 1. c.

⁷ Š. Batović, *Jadranska zona*, 1. c., 630.

⁸ A. Benac, *Obre II*, *Glasnik Zemaljskog muzeja, Arheologija*, N. S. XXVI, Sarajevo, 1971, 171, 173.

la base des relations ainsi établies, la culture de Hvar-Lisičići obtiendra la place sur l'échelle synchronique absolue entre les années 3800 et 2800 avant n. ère.⁹

Mais, ce n'est pas la fin des remarques concernant la culture de Hvar—Lisičići. On a constaté que les représentants des groupes culturels de l'énéolithique ancien et moyen n'ont pas pénétré sur le territoire de cette culture, étant enregistrés, d'ailleurs, au nord et à l'est de cette région. Même les trouvailles provenant de la culture de Vučedol témoignent que dans cette région a eu lieu à l'époque énéolithique, le changement des populations, à vrai dire le mélange de population. Il est difficile d'envisager une si longue discontinuation de vie (du néolithique récent jusqu'à l'énéolithique récent) sur un territoire assez vaste et une supposition s'est imposée tout de suite que les représentants de la culture néolithique de Hvar-Lisičići ont continué leur vie en ce temps-là aussi. Qu'il ne s'agit pas d'une supposition téméraire clairement la couche énéolithique dans l'agglomération Varvara à la source de la rivière Rama en Herzégovine (Varvara A). On a identifié dans cette couche un grand nombre de trouvailles archéologiques qui — surtout par la technologie de fabrication — appartiennent incontestablement au cercle culturel de Lisičići. Avec ces produits en céramique a été découverte aussi la céramique du style de Vučedol. Sur la base de tous ces indices B. Čović, chercheur de cette localité, avait fait quelques conclusions importantes:

a) La céramique du style de Lisičići découverte à Varvara A appartient probablement à une phase très récente de la culture de Lisičići (après la phase III à Lisičići même), appartenant chronologiquement à l'énéolithique (au moins jusqu'à la moitié du III^{ème} millénaire avant n. ère).

b) Les trouvailles parallèles de la céramique du style de Vučedol récents déterminent ce stratum à l'âge énéolithique récent, et les éléments de Lisičići s'étendent même jusqu'à l'âge de bronze ancien. Reste la question si les représentants de deux groupes «ethniques» différents avaient vécu ensemble à Varvara à l'époque mentionnée? C'est tout à fait probable.

c) Dans l'analyse détaillée de quelques phénomènes contemporains en Herzégovine (Gradac près de Konjic, Ravlića pećina) et à l'Adriatique (Gudnja, Donja Nakovana, Markova špilja, Škarin Samograd etc.), cet auteur a proposé le terme «l'énéolithique adriatique autochtone», qui est étroitement lié à la base néolithique et remplace sur ce territoire les cultures énéolithiques des autres régions.¹⁰

Ayant en vue qu'à l'âge énéolithique et à l'âge du bronze ancien a été formée la base pour la genèse récente des communautés tribales illyriennes (la phase préillyrienne),¹¹ il est tout à fait possible que dans la formation de cette base — au moins dans certaine mesure — avait participé la population survivant de la culture de Hvar-Lisičići.

⁹ Š. Batović, *Jadranska zona* 1. c., 631, 634.

¹⁰ B. Čović, *Velika gradina u Varvari*, I dio, Glasnik Zemaljskog muzeja, Arheologija, N. S. XXXII, Sarajevo 1977, 27.

¹¹ M. Garašanin, *Iliri i Albanci* (Les Illyriens et les Albanais), Beograd 1988, 22—26, 92—97.

Même, à l'état actuel des recherches il a été possible de formuler une telle supposition.

Mais, pourtant, certains phénomènes ne sont pas encore expliqués. Quand on prend en considération le territoire illyrien et la disposition des tribus illyriennes, on attendrait cette même culture ou une culture semblable à celle de Hvar-Lisičići en Albanie du nord. Ce n'a pas été confirmé jusqu'à présent. La station la plus connue du néolithique récent en Albanie est Maliq près de Korçe, mais elle est située beaucoup plus au sud. En même temps, la physionomie de la culture néolithique dans l'agglomération Maliq (Maliq I) est bien différente de celle de Hvar-Lisičići; elle est tournée davantage vers la Macédoine et la Thessalie et nous pensons avant tout à la céramique peinte.¹² Pour cette raison, existent seulement deux — autant qu'acceptables solutions: ou au cours des recherches futures on découvrira en Albanie du nord une culture néolithique qui correspond à celle de Hvar-Lisičići ou la culture néolithique de Maliq-Kamnik a eu une certaine contribution dans la formation des communautés illyriennes (ensemble avec la culture énéolithique et celle de l'âge du bronze Maliq II et III). Dans cet autre cas on pourrait tout de suite poser la question si les communautés illyriennes en Albanie centrale sont différentes dans quelques éléments culturels de celles en Albanie du nord qui appartiennent au cercle cultures Glasinac-Mati? Il faut attendre de nouvelles recherches.

La zone de transition s'étend entre la région adriatique d'un côté et la région du nord et balkanique-central de l'autre. La plus importante des cultures sur ce territoire est *la culture de Butmir*, élargie surtout dans la région du sud-est de la Bosnie centrale. Déjà à la fin du siècle passé a été découverte et recherchée l'agglomération à Butmir près de Sarajevo (1893—1896) et jusqu'à la fin de la Deuxième guerre mondiale c'était presque la seule agglomération de cette culture. Sans une différenciation stratigraphique déterminée à Butmir même on n'a pu résoudre ni le problème d'origine ni le développement de cette culture.¹³ Même après cela on a découvert plusieurs nouvelles localités, parmi lesquelles nous voudrions mentionner Nebo près de Travnik et Obre II aux environs de Kakanj. La stratigraphie dans cette dernière agglomération a confirmé que la culture de Butmir s'est développée aussi au cours de trois phases, mais que Butmir même appartient à la deuxième phase, classique, et Nebo appartient à la phase finale de cette culture.¹⁴

L'analyse des trouvailles découvertes dans les couches de la première phase à Obre II avait clairement démontré que plusieurs composantes avaient participé dans la formation de la culture de Butmir. C'est avant tout, la base autochtone, c'est-à-dire l'héritage immédiat de la culture de Kakanj appartenant au néolithique moyen (les rhytons de culte isolés, coupes à pieds cylindriques et autres), ensuite viennent les

¹² F. Prendi, *La civilisation préhistorique de Maliq*, Studia albanica 1, Tirana 1966, 268 ff.

¹³ W. Radimsky-M. Hoernes, *Butmir I*, Wien 1895; F. Fiala-M. Hoernes, *Butmir II*, Wien 1898.

¹⁴ A. Benac, *Obre II*, 1. c., 105, 139—141.

éléments de la culture de Danilo récente ou de la culture de Hvar-Lisičići ancienne (céramique du style de Ripoli, céramique trichrome, motifs en spirales etc.), la céramique noir-polie y est fortement représentée, formée sans doute sous l'influence venant de la région balkanique-centrale et enfin on y range aussi certains éléments de la zone du nord (exemples typiques de céramique de la culture de Lengyel, ornements rubanés). Comme on le voit, toutes ces composantes ont été constatées sur la base des recherches des objets en céramique, mais c'est la seule possibilité pour l'éclaircissement de certains problèmes liés à l'âge néolithique.

Dans la deuxième phase de la culture de Butmir toutes ces composantes ont été fusionnées dans le style unique de cette culture, dont la céramique appartient aux produits extrêmement décoratifs en Europe du sud-est. Nous mentionnons en passant que la plastique très riche à Butmir même démontre différentes composantes culturelles. Dans la dernière phase a eu lieu la dégénération de plus en plus grande de cette culture, mais en même temps s'agrandit la présence des produits céramiques provenant de Lisičići, ce qui témoigne encore une fois de vitalité des représentants de la culture de Hvar-Lisičići.¹⁵

Il y est peut-être intéressant de mentionner que les représentants de la culture de Kostolac sont arrivés les premiers dans la région de la culture de Butmir à l'âge néolithique. Alors, un peu avant l'irruption de la population de Vučedol vers le territoire de la culture de Hvar-Lisičići.¹⁶

Il est intéressante maintenant aussi la coïncidence avec les problèmes illyriens. Sur le territoire de la culture de Butmir ont vécu plus tard les représentants de la communauté tribale des Daesitiates. Sur la base de l'analyse des matériaux archéologiques (et aussi des données linguistiques) on a constaté que les Daesitiates appartenaient aux tribus transitoires, illyro-pannoniennes.¹⁷ Est-ce seulement fortuitement qu'à la culture de Butmir combinée correspond sur le terrain la communauté tribale des Daesitiates combinée? Il semble que ce n'est pas un événement fortuit.

Enfin, parmi les cultures les plus connues du néolithique récent sur le sol de la Yougoslavie on peut ranger la culture de Vinča. Elle est, peut on le dire, la plus étudiée. Cette culture est élargie surtout sur le territoire balkanique central (Serbie, Kosovo, Macédoine orientale, Monténégro oriental), ensuite en Bosnie du nord et en Voïvodine. On a constaté ses branches hors de la Yougoslavie au Banat roumain, en Olténie, en Transylvanie et aussi en Hongrie du sud-ouest. C'était alors l'une des cultures néolithiques les plus répandues et son territoire s'accorde bien avec le territoire de la culture de Starčevo ancienne. Dans notre observation la culture de Vinča est intéressante pour nous surtout parce que son noyau est situé justement sur le territoire entre les communautés tribales illyriennes et thraces.

¹⁵ *Ibid.*, 157.

¹⁶ *Ibid.*, 28—29.

¹⁷ B. Čović, *Od Butmira do Ilira*, Sarajevo 1976, 187 ff; le même, *O izvorima za istoriju Autarijata*, *Godišnjak Centra za balkanološka ispitivanja ANUBiH*, V/3, Sarajevo 1967, 114; voir aussi *Praistorija jugoslavenskih zemalja V*, Sarajevo 1987, 797—798.

Parmi un grand nombre de localités, à côté de Vinča on pourrait mentionner aussi: Pločnik près de Prokuplje, Gradac dans le Bassin de la Morava, Valač près de Kosovska Mitrovica, Gomolava près de Ruma, Koraj aux environs de Tuzla, Beran Krš au Monténégro etc. Dans la littérature énorme se rapportant à cette culture il y avait plusieurs tentatives d'établir enfin sa périodisation. On se sert aujourd'hui de deux échelles: celle de V. Miložčić (Vinča A-D, avec certaines divisions plus étroites) et de M. Garašanin (Vinča-Turdaş-Vinča-Pločnik, de nouveau avec des divisions plus étroites). En général, il s'agit de trois phases avec le même nombre de sous-phases. En Yougoslavie on emploie surtout la périodisation de M. Garašanin.¹⁸

Quoique la culture de Vinča soit divisée, pour l'instant, en six variantes,¹⁹ pourtant toute cette culture est caractérisée par les particularités suivantes: céramique noire, grise et foncée bien polie, écuelles biconiques et coniques, gobelets à pied, couvercles prosopomorphes, ornements cannelés et rubanés, technique black topped et crusted dans les ornements. Il y faut ajouter une vraie richesse des produits plastiques. Naturellement, c'est seulement un cadre le plus général et nombreux détails font de la culture de Vinča un phénomène néolithique clé au sud-est de l'Europe. Justement à cause de cela, il y avait nombreuses discussions sur le fait si la culture de Vinča a été formée sur la base des éléments de la culture de Starčevo avec de fortes influences venant de l'Orient ou bien c'était une population tout à fait nouvelle dans ces régions. Aujourd'hui, on a renoncé dans l'ensemble à une certaine migration générale de la population de Vinča venant de l'Orient.

Il est important ici de mentionner un phénomène dans le cadre de la culture de Vinča. Dans l'agglomération même de Vinča, à la profondeur de 6,6 m, ont été découvertes les perles en cuivre, à Rudna Glava près de Bor l'exploitation du minerai du cuivre avait commencé déjà de la phase Vinča-Pločnik I (Vinča B/C), à Gomolava près de Ruma sur le bras d'un défunt (Vinča-Pločnik C/D) a été découvert un bracelet en cuivre etc.²⁰ Par conséquent, depuis la moitié du développement de la culture de Vinča, ses représentants connaissaient et transformaient le cuivre. Dans la périodisation générale, elle avait appartenu par cette partie à l'âge du cuivre — énéolithique, mais au sens culturel elle est complètement dans le cadre du monde néolithique. Sa population a dû vivre parallèlement à nouveaux groupes énéolithiques, alors au temps de la formation de la base pour les communautés tribales connues plus tard.

Regardant l'ensemble, il est difficile de s'affranchir de l'impression que certains phénomènes coïncidents ne pourraient être furtifs. La survivance des représentants de la culture de Hvar-Lisičići jusqu'à l'énéolithique récent, les amène probablement en rapport avec la

¹⁸ M. Garašanin, *Vinčanska grupa, Praistorija jugoslavenskih zemalja II*, Sarajevo 1979, 152.

¹⁹ *Ibid.*, 163—165.

²⁰ B. Jovanović, *Rudarstvo i metalurgija eneolitikog perioda Jugoslavije, Praistorija jugoslavenskih zemalja III*, Sarajevo 1979, 33 ff.; le même, *Rudna Glava, Bor—Beograd 1982*; J. Petrović, *Gomolava — arheološko nalazište*, Novi Sad 1984, 22—23, Fig. 9.

formation de base principale de la genèse des communautés tribales postérieures. La culture de Butmir combinée (avec la composante adriatique, balkanique centrale et du nord) rappelle beaucoup à la position des Daesitiates entre les tribus illyriennes et pannoniennes. La culture de Vinča est tout à fait différente des cultures précédentes, vu que ce sont des communautés tribales balkaniques centrales entre les Illyriens et les Thraces. Comme il semble, on pourrait tenir compte de cette concordance de distribution des principales cultures néolithiques avec la distribution postérieure de principaux groupes tribaux. Mais, seulement, le premier complexe pourrait être en rapport avec les communautés illyriennes au sens propre de ce mot.

Naturellement, c'est seulement un présage des considérations futures dans ce sens.

NEOLITSKE KULTURE U JUGOSLAVIJI NA ILIRSKIM I SUSJEDNIM PODRUČJIMA

Kratak sadržaj

Danas je poznato da se na tlu Jugoslavije razlikuju četiri glavne zone neolitskih kultura i one su najbolje okarakterisane u *Praistoriji jugoslavenskih zemalja*, II (1979). To su sljedeće zone: jadranska, centralnobalkanska, sjeverna ili panonsko-alpska i tzv. prelazna zona. Odmah se može reći da su na području sjeverne zone kasnije, uglavnom, živjela panonska plemena, različita od ilirskih plemenskih zajednica; zato tamošnje neolitske kulture ne dolaze u obzir za naše razmatranje. Od ostalih zona svakako najveće interesovanje izaziva jadranska zona, na čijem su prostoru kasnije formirana najvažnija ilirska plemena.

U jadranskoj zoni se u hronološkom redu smjenjuju tri glavna kompleksa neolitskih kultura: cardium-impreso, danilska i hvarsko-lisičićka neolitska kultura. Prvi i drugi kompleks su hronološki suviše udaljeni, pa je za nas važan samo onaj treći kompleks. Hvarsko-lisičićka neolitska grupa je bila raširena duž čitave jadranske obale, na odgovarajućim ostrvima i na karstnom području u pozadini Jadrana. Njeni elementi su konstatovani i u znatnom dijelu Albanije, pogotovo u njenim sjevernijim oblastima. Dijeli se na nekoliko varijanti — sjevernojadransku, hvarsku, lisičićku (dolina Neretve), južnojadransko-albansku varijantu. Čini se da sjevernojadranska varijanta zasada izlazi iz vidokruga, jer su na tom prostoru formirani Histri, Liburni, pa i Japodi, a ove plemenske zajednice — ili narodi — ne spadaju u ilirske zajednice kako su one sada definisane. Drugo je pitanje koliko su one bliske ili srodne samim Ilirima.

Sto se tiče ostale tri varijante, treba reći da hvarska i južnojadranska varijanta pokazuju vrlo zapaženu srodnost, dok je lisičićka varijanta u osnovi cvim dvjema bliska, ali se po mnogim pojedinostima izdvaja, ipak, u posebnu individualnost. Ovdje je posebno važno naglasiti da trajanje ove grupe prelazi granice neolitske hronološke skale i da ona živi paralelno sa grupama u susjednim i drugim krajevima koje pripadaju starijem, pa i srednjem eneolitskom (bakarnom) dobu. To se, npr., vidi u stratigrafiji naselja Varvara kod Prozora (šira oblast gornje Neretve), gdje kulturni elementi Lisičića dopiru gotovo do samog bronzanog doba. Neki analogni elementi su zapaženi i u Albaniji. Svakako je indikativno da u Jugoslaviji do Jadrana nisu doprili pripadnici poznatih eneolitskih grupa, kao što su pripadnici badenske i kostolačke pa, uglavnom, i lasinjske grupe. Tek se elementi vučedolske grupe i kulture sa vrpčastom keramikom mogu naći na pojedinim mjestima jadranske zone. U Albaniji je, možda, nešto drugačija situacija.

Već ranije je izneseno mišljenje, danas i šire prihvaćeno, da je prodorom novih, postneolitskih grupa prema zapadnim dijelovima Balkana stvorena početna baza za formiranje predilirskih i protoilirskih »etničkih« zajednica. Pošto su se hvarsko-lisičićki kulturni, pa i »etnički«, elementi zadržali duboko u eneolitsko doba, normalno bi bilo pretpostaviti da su i oni imali udjela u

formiranju navedene baze. Izgleda da će samo buduća istraživanja moći ovakvu pretpostavku potvrditi ili odbaciti. Zasada to ostaje kao vjerovatna pretpostavka.

U centralnobalkanskom prostoru glavni predstavnik kasnog neolita je vinčanska kulturna grupa. Ona se bitno razlikuje od hvarsko-lisičičke grupe. Svakako je zanimljivo da su se na tom prostoru, kao glavne snage, formirale plemenske zajednice Tribala i Dardanaca. Ako ove zajednice posmatramo kao posebne etničke cjeline između Ilira i Tračana, onda se i u ovom slučaju treba zamisliti nad ovom analognom pojavom u kasnijem vremenu. Pitanje je, naime, da li su nosioci vinčanske kulture na tom prostoru bili potpuno fizički uništeni dolaskom novih eneolitskih populacija ili su, ipak, na određen način učestvovali u formiranju baze za kasniji razvoj navedenih velikih plemenskih zajednica ili naroda. Nešto slično se može reći i za neolitsku grupu Anzabegovo—Vršnik i Velušina—Porodin na jugu jugoslavenskog prostora, odnosno za njihov odnos prema peonskoj, pelagonskoj ili makedonskoj populaciji.

Ostaje butmirska kulturna grupa u prelaznoj neolitskoj zoni, pretežno u centralnoj Bosni. Ta kultura je kombinovana od elemenata iz sve tri ostale zone, ali je prednost pri njenom formiranju imala jadranska pa centralnobalkanska zona. I, onda, opet jedna analogija.. Na teritoriji rasprostiranja butmirske grupe kasnije su živjeli pripadnici plemenske zajednice Desitijata. U svim dosadašnjim analizama je konstatovano da Desitijati, u suštini, predstavljaju određeni iliro-panonski amalgam i da se ne mogu ubrojiti među prave ilirske zajednice. Nameće se, dakle, isti zaključak kao i u prethodnim slučajevima.

U cjelini se može reći da se neolitske zone uglavnom podudaraju sa rasprostranjem ilirskih, poluilirskih ili neilirskih plemenskih zajednica. Očigledna je podudarnost, ali još ni izdaleka nije riješeno pitanje koliko su preživjeli pripadnici pomenutih neolitskih grupa učestvovali u formiranju baze za kasnije formiranje pojedinih od pomenutih plemenskih zajednica. Izgleda da hvarsko-lisičička grupa ima u tom pogledu određenu prednost, no nije isključeno da su i neolitske grupe u drugim zonama mogle uticati na formiranje početne baze za pomenute plemenske zajednice. Pa, ipak, samo hvarsko-lisičička grupa dolazi u obzir za posmatranje geneze pravih ilirskih plemenskih zajednica ili naroda.

ÄNEOLITHISCHE KULTUREN ZWISCHEN DEM ADRIATISCHEN MEER UND DEM MORAVA-VARDAR-TAL

NIKOLA TASIC

Auszug — Im Artikel werden drei Zonen während des Äneolithikums auf dem Gebiet zwischen der Adria und der Wasserscheide zwischen Morava und Vardar bearbeitet. Die erste machen die Fundstellen an der südlichen Adriaküste mit dem Hinterland (Herzegowina und Montenegro) aus, die zweite Südserbien mit Kosovo und Metochia und die dritte Mazedonien mit Pelagonien. Analysen der materiellen Kultur bezeugen, dass die Räume Serbiens und Mazedoniens, während des Äneolithikums, eine kulturelle Einheit bildeten, während die adriatischen Kulturen eine spezifische Entwicklung aufweisen. In der kulturhistorischen Entwicklung stellten sie die Grundlage dar, auf der sich die paläobalkanischen Stämme bildeten.

Das Territorium, das wir hier bearbeiten wollen, war aufgrund seiner geographischen Merkmale nicht sehr günstig für die Entwicklung der äneolithischen Kulturen. Es ist ein vorwiegend bergiges Gebiet mit hohen Gebirgsketten (Šara, Kopaonik, Durmitor, Prokletije und die südlichen Teile des Dinaramassivs) und engen Tälern, die sich zwischen ihnen hinziehen. Die Zerissenheit des Raumes und die schlechte Kommunikation bewirkten, daß sich die äneolithischen Kulturen lange selbständig, ohne sichtbare Verbindung untereinander entwickelten. Bei der Betrachtung dieser breiten Zone zwischen der südlichen Adria im Westen und dem Morava-Vardar-Tal im Osten heben sich drei Hauptgebiete heraus, die auf gewisse Weise selbständige Kulturregionen bilden (Abb 1). Die erste ist der Bereich südlich von Pelješac bis zur Bojana-Mündung und das dahinterliegende Land (südliche Herzegowina und Montenegro); die zweite ist der Kosovo-Metohija-Bereich mit dem Ibar-Tal bis zum südlichen Morava-Gebiet und Skopje Kessel und schließlich die dritte, das untere Vardar-Gebiet und Pelagonien. Das Vardar-Morava-Tal stellt in diesem Sinne das Grenzgebiet zwischen den ostbalkanischen äneolithischen Kulturen und jenen, die sich im Westen bis zur Adriaküste entwickeln, dar. In der Arbeit werden wir auf die Besonderheiten der Kulturentwicklung in den drei erwähnten Gebieten hinweisen und versuchen, zumindest einige direkte oder indirekte Elemente festzustellen, die eine Grundlage für die Herstellung bestimmter relativ-chronologischer Beziehungen zwischen den äneolithischen Kulturen bieten könnten.

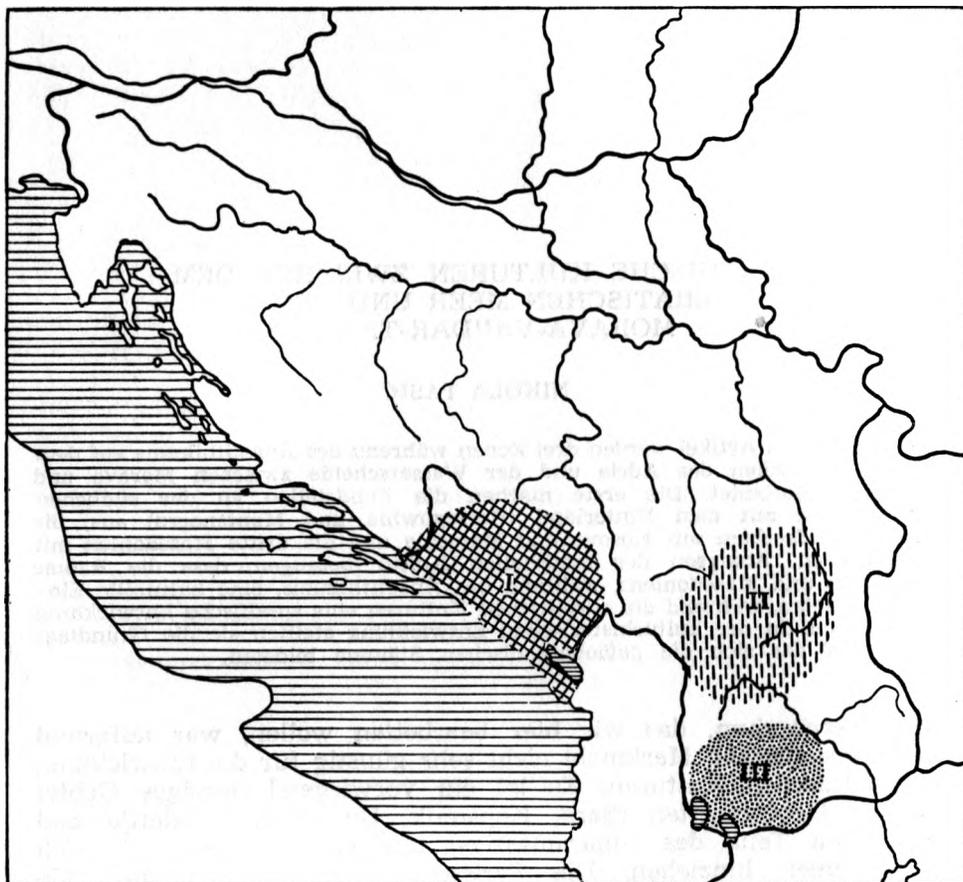


Abb. 1 — Verbreitungskarte der äneolithischen Kulturen
 (I — Die Adriazone mit der Herzegowina und Montenegro; II — Kosovo-Metohija, Südserbien und Nordmazedonienzone; III — Die Pelagoniazone)

a) Die Adriazone mit der Herzegowina und Montenegro

Das Äneolithikum in der südlichen Adriazone und deren kontinentalen Hinterland ist nicht ausreichend erforscht worden. Rechnet man hinzu, daß das Material von einigen der wichtigsten Fundstätten, die erforscht wurden (Gudnja, Vela Luka, Ravlića pećina), noch nicht vollständig veröffentlicht ist, wird klar, daß umfassende Schlußfolgerungen in diesem Augenblick nicht gegeben werden können. Als einer der ersten gab S. Dimitrijević eine Systematisierung des äneolithischen Materials von diesem Gebiet, in der er versucht, drei Entwicklungsphasen des Äneolithikums zu trennen: die erste mit einer Protonakovan-Gruppe und Nakovan-Gruppe, die zweite mit dem ziemlich problematischen »Vordringen des kontinentalen Äneolithikums« (Lasinja-Kultur?) sowie die dritte Phase, in der geschnittene Keramik vom Typus

Tivat-Rubež auftritt¹. Auf einer Dreierteilung des Äneolithikums an der montenegrinischen Küste und im kontinentalen Teil Montenegros besteht auch Č. Marković auf der Grundlage der stratigraphischen Angaben einiger mehrschichtiger Höhlensiedlungen, vor allem Špila bei Perast in Boka Kotorska und der Höhle Odmut im Piva-Tal². Hier müssen in jedem Fall noch die Daten hinzugefügt werden, die einige Fundorte in der Nähe von Dubrovnik und auf Pelješac (Gudnja, die Höhle Ombla) oder in den südlichen Gebieten der Herzegowina (Zelena pećina, Ravlića pećina u.a.) bieten. Charakteristisch wäre, daß es sich in der Regel um Höhlensiedlungen handelt, deren dünne Kulturschichten schwer präzise stratigraphisch zu trennen sind. Doch mit ziemlicher Sicherheit läßt sich behaupten, daß im Äneolithikum an der südlichen Adria und ihrem kontinentalen Hinterland drei Entwicklungsphasen bestehen: a) das früheste Äneolithikum charakterisiert das Auftreten kannelierter Keramik; b) das mittlere Äneolithikum kennzeichnet die Erscheinung von vorwiegend grober Keramik und Gefäßen, die mit eingeritzten Linien und »Schnur«-Motiven verziert sind, und c) das späte oder finale Äneolithikum wird durch den Vorstoß der Vučedoler und später auch der Ljubljana Keramik auf diesen Raum charakterisiert. Eine solche Herangehensweise findet sich mit kleineren Variationen in fast allen neueren Arbeiten der Erforscher des adriatischen Äneolithikums, das sind neben S. Dimitrijević auch B. Čović, N. Petrić, B. Marijanović und andere³.

Das Auftreten kannelierter Keramik auf den Fundstätten in Montenegro und an der Adriaküste ruft nur Unsicherheiten hinsichtlich der Interpretierung ihrer Herkunft hervor. Als einer der ersten sonderte sie N. Petrić auf der Halbinsel Pelješac (die Höhle Spila in Nakovana) heraus und schlug vor, ihr den Namen Pelješac-Gruppe zu geben, später aber Nakovana- und Protonakovana-Kultur (nach S. Dimitrijević)⁴. Die Zahl der Fundstätten vergrößerte sich schnell, so daß man diese Keramik noch in der Höhle Gudnja bei Ston, in Vela špilja auf Korčula fand sowie in der Herzegowina in Ravlića pećina und Zelena pećina, bei Badanj in Montenegro (Odmut, Beran Krš und die erwähnte Špila-Höhle bei Perast).⁵ In Richtung Norden kann man diese Keramik über Hvar bis nach Istrien verfolgen, wo sie im Rahmen der Brioni-Gruppe auftritt⁶. Bei der Interpretation der Herkunft dieser

¹ S. Dimitrijević in: *Praistorija jugoslavenskih zemalja* (weiter PJZ), III, Sarajevo 1979, 370 ff.

² Č. Marković, *Neolit Crne Gore*, Beograd 1985, 79—81.

³ B. Čović in: PJZ IV, 105 ff.; N. Petrić, *Prehistorijske kulture Pelješca*, Pelješki zbornik, I, 1976, 305 ff.; B. Marijanović, *Novi eneolitski nalazi u Hercegovini*, Glasnik Zemaljskog muzeja (weiter GZM) 37, 1982, 217—225.

⁴ N. Petrić, *Op. cit.*, 304 ff.; Derselbe, *Spila kod Nakovana*, Arheološki pregled 17, 1975, 65—66; S. Dimitrijević in: PJZ III, 368.

⁵ B. Čečuk, *Vela špilja na Korčuli*, Arheološki pregled 25, 1985, 46—47; S. Dimitrijević in: PJZ III, 368 (*Gudnja bei Ston*); B. Marijanović, *Ravlića pećina*, GZM 35/36, Sarajevo 1981, 50 f.; Derselbe, *Novi eneolitski nalazi u Hercegovini*, l. c. 217 ff.; Č. Marković, *Op. cit.*, 31 (*Odmut*); 53 ff. (*Beran Krš*).

⁶ Š. Batović, *Odnos jadranskog primorja prema području jugoistočnih Alpa*, Arheološki vestnik, XXIV, Ljubljana 1975, 108 ff. (Briunagruppe); N. Petrić, *Introduzione alla preistoria dell'Istria*, Atti del Centro di ricerche storiche di Rovigno, IX, 1978—1979, 216 ff. T. XIII—XV.

Keramik gibt es zwei Grundhaltungen: die erste, wonach sie Resultat einer autochthonen Evolution ist, in der die Hvar- oder Hvar-Lisičići-Kultur eine wichtige Rolle spielte. Nach der zweiten These bildet sie eine Folge des Vordringens der Vinča-Kultur von Norden aus dem Kosovo-Metohija-Raum über das nördliche Montenegro (Beran Krš I-II) bis zur Adria-Küste. Die erste Meinung trug N. Petrić vor, der auf die Funde aus Markova špilja und Grapčeva špilja auf Hvar verwies, wo neben kannelierter Keramik auch Keramik auftrat, die mit kärglicher Farbe bemalt (crusted) war⁷. In die Nakovana-Kultur ging sie dann aus der Hvar-Kultur über. Die zweite Auffassung vertritt S. Dimitrijević, wobei er auf den oben erwähnten Weg des Vordringens zuerst der Träger des Vinča-Stils und dann auch der Bubanj-Salčuța-Kultur verweist⁸. Die Aufdeckung der Fundorte in Montenegro mit

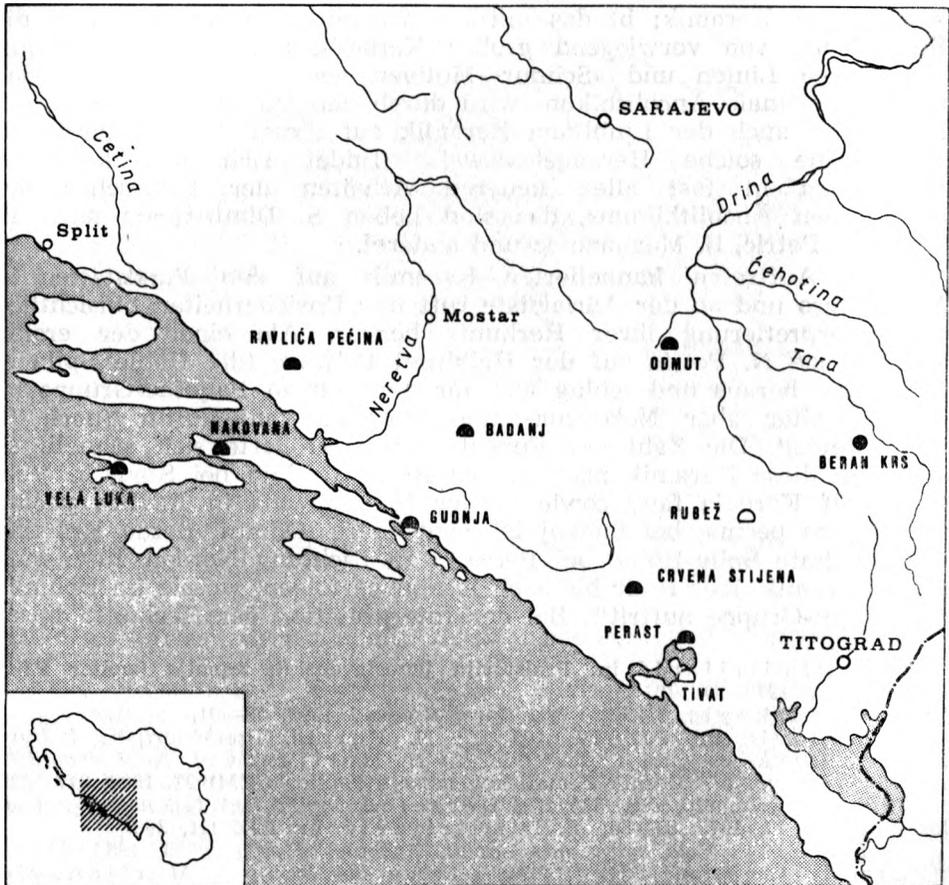


Abb. 2 — Die äneolithische Fundorte im Adria Zone und Montenegro
 (● Höhlensiedlungen ● Siedlungen ◌ Hügelgräber)

⁷ N. Petrić, Pelješki zbornik 1, 1976, 305 ff.; B. Marijanović, GZM 35/36, 1981, 50.

⁸ S. Dimitrijević in: PJZ III, 373.

guten stratigraphischen Angaben liefert mehr Grundlagen für die Akzeptierung der zweiten Auffassung, wonach die »kannelierte Keramik« vom Nakovana-Typus an der Adria, in Montenegro und in der Herzegowina als Folge starker Vinča-Einflüsse erscheint. In diesem Sinne sind die Fakten von der Fundstätte Beran Krš im nordöstlichen Montenegro, im Lim-Tal, sehr instruktiv. Diese bisher südlichste Siedlung der Vinča-Kultur enthält Material, das gut mit den Erscheinungen an der mittleren und südlichen Adria korrespondiert. Die ältesten Schichten auf dieser Fundstätte (Ia-b) würden, nach Meinung von Č. Marković⁹, der älteren Phase der Vinča-Kultur (Vinča-Tordoš) entsprechen, die Schichten Ic-d und IIa gehören zur jüngeren Vinča-Kultur (Vinča-Pločnik) und die Schicht IIb zum Anfang der äneolithischen Periode. Die lange Existenzdauer der Vinča-Kultur und die Kontinuität der Entwicklung im nordöstlichen Montenegro bieten ausreichend Argumente für die Meinung über ihren Einfluß auf die Bildung der frühen äneolithischen Kultur an der Adria sowie für das Auftreten kannelierter Keramik und der Nakovana-Kultur im ganzen.

Nach einer Stabilisierung der Nakovana-Kultur an der mittleren und südlichen Adria und danach in der Herzegowina und in Montenegro erscheint in der Stratigraphie einiger mehrschichtiger Siedlungen (Gudnja, Špila bei Perast, Odmuť, Ravlića pećina u.a.) eine Schicht mit Keramik, die einen Qualitätsabfall kennzeichnet, d.h. eine Dekadenz im Verhältnis zur vorangegangenen Entwicklung. Andererseits ist sie auch durch das Auftreten einiger neuer, fremder Elemente sowohl bei den Gefäßformen als auch in der Verzierungsweise geprägt. Neben der groben Keramik erscheinen ungenaue Einritzungen, Einfurchungen und eine Verzierung in einer Art »Schnur«-Technik. Diese Veränderung ist gut auf den Fundstellen in der Herzegowina und in Montenegro zu erkennen, besonders in Ravlića pećina, Špila bei Perast, vor allem aber in der Höhle Odmuť, wo sie sich im Stratum V und VI zeigt. Diese Veränderungen im keramischen Material waren der Grund dafür, daß B. Čović eine besondere Entwicklungsphase des Äneolithikums in diesem Raum abtrennte¹⁰. Eine der wichtigsten Stilbestimmungen dieser noch ungenügend geklärten Kulturerscheinung war gerade die grobe Keramik und die Keramik, die mit »Schnur«-Ornamenten geschmückt wurde. Das Auftreten dieser Verzierungsweise stellte B. Čović in den Kontext breiterer ethnischer und kultureller Veränderungen, die sich in der Mitte des Äneolithikums auf dem Raum von der Donau bis zum Adriatischen Meer vollzogen.¹¹ Diese stehen zweifellos in Verbindung mit dem Vordringen der »Steppenelemente« nach Süden, zu deren Repertoire neben der Schnur-Keramik auch steinerne Zepfer, Anhänger in Ankerform u.a. gehören.¹² Auf diese Weise erhielt man eine wichtige chronologische Angabe in bezug

⁹ Č. Marković, *Op. cit.*, 71—72 (T. XLVI—LI).

¹⁰ B. Čović, »Schnur« i »Litzen« keramika na području Neretve, *Izdanja Hrvatskog arheološkog društva* 5, Split 1980, 35—38.

¹¹ B. Čović in: *PJZ* IV, 106.

¹² N. Tasić, *Das Problem der sukzessiven Migration während des Äneolithikums im Karpaten-Donautal-Balkan-Gebiet*, *Archaeologia Iugoslavica* XXII—XXIII, 1982—1983, 15 ff.

auf analoge Erscheinungen im unteren Donaauraum, im östlichen Teil der Balkanhalbinsel, in Kosovo und Pelagonien, wodurch man die Keramik aus Stratum VI in Odmuť sowie einen gesamten Horizont des Äneolithikums in Montenegro, in der Herzegowina und im südlichen Adria-raum in die gleiche Zeit mit dem Abschluß der Bubanj—Salcuća—Krivodol—Kultur einordnen kann, mit Funden in Pelagonien (Šupljevec), in Kosovo (Hisar Ia) und anderen Erscheinungen.

Das späte Äneolithikum oder die dritte Phase nach S. Dimitrijević an der südlichen Adria und in Montenegro ist durch die Existenz tiefeingeritzter Keramik, oder genauer gesagt, durch eine Variante der Finalphase des Vućedoler Kulturkomplexes gekennzeichnet.¹³ Sie wird vor allem durch Funde aus Hügelgräbern (Tumuli bei Rubež, Tivat und Pazhok in Albanien)¹⁴ repräsentiert, und in geringerem Maße aus Siedlungen (Odmuť VIIb, Badanj, Ravlića pećina).¹⁵ Die Meinungsunterschiede über diese Erscheinung an der Adria und ihrem Hinterland beziehen sich auf die Richtungen ihres Vordringens nach Süden und damit auf ihre Herkunft. Ohne zu bestreiten, daß diese Keramik Resultat der Ausbreitung der Vućedoler Verzierungsweise und des Stils im ganzen ist, bestehen Auffassungen, wonach sie eine postvućedoler Manifestation bildet, die aus der Ausbreitung der Ljubljana Kultur von Nordwesten nach Südosten entstand, bzw. daß sie, zumindest was die Funde vom Typus Rubež—Tivat betrifft, Folge der Einflüsse ist, die über Bosnien und Herzegowina (Debelo Brdo) kamen. Diese Problematik hier nicht näher betrachtend, sollte man schlußfolgern, daß die Funde aus der Herzegowina und Montenegro zu einer noch ungenügend untersuchten Kulturerscheinung vom Ende der äneolithischen Periode gehören, die, wie in der Literatur betont wird, einen großen Anteil an der Formierung der ersten Kulturen der frühen Bronzezeit an der Adriaküste hatte, besonders wenn es sich um die Cetina—Kultur handelt. Einer ihrer repräsentativsten Fundorte ist der Tumulus Mala Gruda bei Tivat, dessen Funde einerseits an den Vućedoler Stil und andererseits an starke Einflüsse aus dem ägäischen Kulturkreis gebunden werden¹⁶. In einem Skelettgrab, das aus einer Steinplattenkiste besteht, im zentralen Teil des Tumulus wurden zwei Gefäße gefunden (eine Schüssel mit Kreuzfuß und eine Tasse mit Bandhenkel), die ein tiefeingeritzter Technik verziert waren, ein triangelförmiger Dolch, ein Schaftbeil und fünf Noppenringe, die aus gold gegossen waren (Elektron). Die Keramikfunde bringt man mit dem Material aus Rubež und Pazhok in Verbindung, die Goldfunde haben ihre Analogien im Material der »mittelminoischen Phase der ägäischen Kultur« und man ordnet sie der Zeit um etwa 1800 v. u. Z. zu¹⁷. Dieser

¹³ S. Dimitrijević in: PJZ III, 313.

¹⁴ B. Govedarica, *Einigen Fragen der Chronologie und Herkunft der ältesten Tumuli mit Steinkistengräbern im ostadriatischen Gebiet*, Symposium: Hügelbestattung in der Karpaten-Donaubalkan-Zone während der äneolithischen Periode, Beograd 1987, 57 ff. und Lit.

¹⁵ B. Čović, in: PJZ IV, 111 mit der an. Lit.

¹⁶ M. Parović-Pešikan — V. Trbuhović, *Iskopavanja tumulanaog bronzanog doba u Tivatskom polju*, Starinar XXII, 1971, 135—138.

¹⁷ S. Dimitrijević, in: PJZ III, 339—340.

chronologische Terminus würde auch gleichzeitig die untere Zeitgrenze des Äneolithikums an der südlichen Adriaküste und im kontinentalen Teil Montenegros, aber auch weitergefaßt für alle postvučedolen zeitgleichen Erscheinungen, angefangen vom »Adriatypus der Ljubljana Kultur« über ihre Alpenform bis zu den zahlreichen Kulturen des postvučedoler Komplexes, die durch seine Desintegration entstanden (Makó, Nyírseg, Čaka und andere im Karpatenbecken).

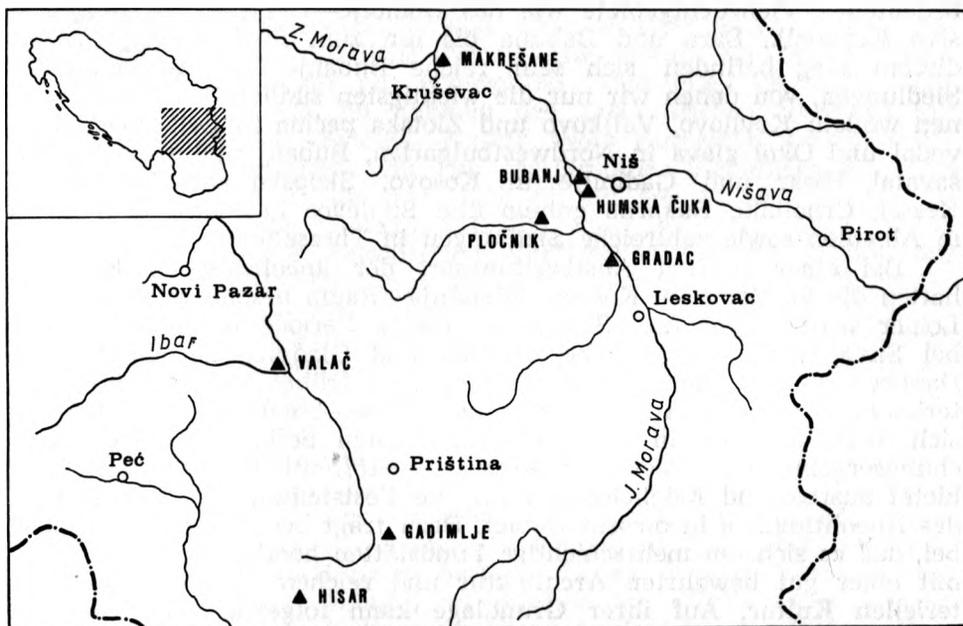


Abb. 3 — Die äneolithischen Fundorte im Südserbien und Kosovogebiet

b) Kosovo—Metohija—Raum

Geographisch gesehen, wirkt der Kosovo—Metohija—Raum als eine geschlossene Einheit, die von hohen Gebirgsmassiven umgeben ist — Šara, Prokletija und Kopaonik. Trotzdem ist sie aber in der kulturhistorischen Entwicklung eng mit den Ereignissen verbunden, die sich in der Nachbarschaft abspielten, vor allem im Norden, im Nišava-, Morava- und Ibartal sowie weiter bis zum Donaugebiet. Von der Starčevo—Kultur über die Vinča- bis zur Bubanj—Salcuța—Kultur hielt man enge Verbindungen zu diesen Bereichen aufrecht. Im gewissen Sinne war der Kosovo—Metohija—Raum eine Übergangszone zwischen den Fundstätten des Donau- und Moravagebietes einerseits und den mazedonischen sowie ägäischen andererseits. Eine der Hauptkommunikationslinien beim Vordringen der frühen äneolithischen Kulturen, in erster Linie der Bubanj—Salcuța—Kultur, nach Süden war jene über das Prepolac—Sattel. Aus dem Nišava—Tal gelangte man über diesen Gebirgssattel, dessen Höhe 500 m nicht überschreitet, leicht in Kosovo- Ebene und von dort aus nach Westen in Richtung Metohija,

ferner auch in die nördlichen Teile Montenegros und nach Süden zum Skopjer Kessel, in das Vardartal in Pelagonien, ins südöstliche Albanien und nach Thessalien. Die Ausbreitung des Stils und wahrscheinlich auch der Träger der Bubanj—Salcuța—Krivodol—Kultur verlief genau in dieser Richtung. Sie ebnete auf gewisse Weise den Viehzucht—Weg auf dem Balkan, der von den südlichen Karpaten über die Donau, die Täler des Timok, der Nišava und Südmorava nach Kosovo führte und von dort aus, wie wir sahen, bis nach Pelagonien. Dabei erfaßte er bedeutende Viehzuchtgebiete wie das Homolje—Gebirge, die Bergmassive Kopaonik, Šara und Babuna bis hin zum Pind—Gebirge¹⁸. Auf diesem Weg befinden sich sehr reiche Bubanj—Salcuța—Krivodol—Siedlungen, von denen wir nur die wichtigsten südlich der Donau nennen wollen: Kovilovo, Veljkovo und Zlotska pećina in Ostserbien, Krivodol und Okol glava in Nordwestbulgarien, Bubanj und Hum im Nišavatal, Hisar und Gadimlje in Kosovo, Skopsko kale im Skopjer Kessel, Crnobuki, Bakarno gumno und Šuplevec in Pelagonien, Maliq in Albanien sowie zahlreiche Siedlungen in Thessalien¹⁹.

Bei einer solchen Ausbreitungsart der äneolithischen Kulturen hatten die Fundorte im Kosovo—Metohija—Raum besondere Bedeutung. Leider wurden nur drei Siedlungen dieser Periode untersucht: Hisar bei Suva Reka, Gadimlje bei Lipljan und Gladnice bei Gračanica²⁰. Daneben notierte man als Einzelercheinung frühes äneolithisches Material auch bei den Ausgrabungen der Vinča—Siedlung bei Valač, wo sich diese Keramik in den oberen Schichten befindet. Die Untersuchungsergebnisse wurden nur teilweise veröffentlicht, doch auch das bietet ausreichend Möglichkeiten für die Feststellung der Entwicklung des Äneolithikums in diesem Gebiet. Dazu trägt besonders die Tatsache bei, daß es sich um mehrschichtige Fundstätten handelt, um Siedlungen mit einer gut bewahrten Architektur und reichen Überreste der materiellen Kultur. Auf ihrer Grundlage kann folgende relativ-chronologische Stellung der Kulturen in der äneolithischen Periode konstatiert werden:

1. Während der vollen Entwicklung der Kosovo—Variante der Vinča—Kultur vom Typ Valač II treten die frühesten Elemente vom Gebiet der Bubanj—Salcuța—Kultur aus dem Tal der Nišava und Südmorava auf. In Valač befindet sich in den oberen, durch häufige Bodenbearbeitung vermischten Schichten Keramik, die der Bubanj—Salcuța—Kultur nahe steht. Das wurde im übrigen auch auf einigen anderen Fundorten in Kosovo (Predionica) und außerhalb Kosovos (Pločnik, Gradac bei Zlokućani u. a.) bemerkt. Zweifellos entwickelt sich die Bubanj—Salcuța—Kultur zu einem Teil parallel zur Finalphase der Vinča—Kultur und verdrängt sie dann sowohl aus dem Moravatal als

¹⁸ N. Tasić, *Der Einbruch der Salcuța-Bubanj-Krivodol-Komplexes auf der Balkan*, Godišnjak Centra za balkanološka ispitivanja ANUBiH, XIV, Sarajevo 1975, 51 ff.

¹⁹ N. Tasić, im: PJZ III, 89—94: Karta 2.

²⁰ J. Todorović, *Die Grabung Hisar und ihre Verhältnisse zum Äneolithikum und der frühen Bronzezeit*, Arch. Jugoslavica IV, 1964, 25 ff.; J. Glišić, *Pojava ranih bronzanodobnih kultura na Kosovu i Metohiji*, Glasnik Muzeja Kosova i Metohije VI, Priština 1961.

auch aus Kosovo, wobei sie ihre Zentren formiert, wie Hisar und Gadimlje in Kosovo.

2. Die Bubanj—Salcuța—Kultur drang in bereits entfalteter Form in den Kosovo—Metohija—Raum vor. Wahrscheinlich kam sie aus so starken Zentren wie es das Nišavatal, der Sofia Kessel oder Ostserbien waren. In der Stratigraphie von Hisar und Gadimlje lassen sich zwei Entwicklungsphasen dieser Kultur unterscheiden. Bei J. Todorović sind das Hisar Ia und Ib, die eher aufgrund der Existenz von zwei Wohnhorizonten unterschiedlich sind, aber weniger aufgrund der Materialtypologie²¹. Eine ähnliche Feststellung finden wir bei J. Glišić, der auf Gadimlje, einer gut erforschten Fundstelle, die leider noch nicht publiziert wurde, im Rahmen des äneolithischen Stratums mit Material der Bubanj—Salcuța—Kultur zwei Horizonte konstatierte²². Beide Siedlungen gehören dem Typ der Gradiner Siedlungen mit Fortifikationselementen an, die man auch oft auf den Fundstätten im Nišavatal, in Ostserbien (Bubanj, Krivelj) oder Bulgarien (Okol glava) antrifft. Bis zu einer detaillierten Veröffentlichung der Funde aus Hisar und Gadimlje bleibt nur die Konstatierung, daß die Bubanj—Salcuța—Kultur in ihrer entwickelten Phase (Salcuța III—IVa) in Kosovo einen starken Stützpunkt fand und lang existierende Siedlungen mit mehreren Wohnhorizonten bildete. Diese erfassen im Raum Kosovo die frühe äneolithische Periode.

3. Es gibt nur wenige Angaben über die Weiterentwicklung der äneolithischen Kulturen in Kosovo. Hisar bietet einige Erkenntnisse über das Material und die Stratigraphie, die aber nicht ausreichen, um Antwort auf die Frage zu geben, ob es sich um eine Siedlungskontinuität handelt, oder ob eine Unterbrechung im Leben zwischen Hisar Ib und dem Ila-Horizont bestand. Dieser jüngere Horizont, wie aus dem publizierten Material zu ersehen ist, dürfte einer lokalen Variante der Kostolac—Kultur angehören (und nicht der Baden—Kultur, wie oft geschrieben wird)²³. Nach unserem Erkenntnisstand besteht zwischen dem Ende der Bubanj—Salcuța und dem Beginn der Kostolac—Kultur ein Zeitunterschied, in den sich im Donaugebiet zuerst die Boleraz—Cernavoda III und dann die Baden—Kultur einfügt. Man kann annehmen, daß die Entwicklung in Kosovo und Metohija etwas anders verlief, aber sicher nicht in der Art, daß die Existenz der älteren Kultur bis zur Erscheinung der jüngeren (Kostolac) Kultur dauerte. Eine Korrektur in dieser Richtung könnten die Funde aus Gadimlje bei Priština bieten, die J. Glišić in die frühe Bronzezeit ordnete²⁴. Allerdings zeigen einige Stilcharakteristika, besonders die Kerbenverzierung unterhalb des Randes, das identische Aussehen des Schalendeckels, wie er in Brza Vrba bei Kovin gefunden wurde, u. ä., daß dieses Material ganz sicher dem Horizont der Cernavoda III—Boleraz—Kultur zugeordnet werden kann. Auf diese Weise würde man den Hiatus ausfüllen, der zwischen der Bubanj—Salcuța und der Kostolac—Kultur bestand.

²¹ J. Todorović, *Op. cit.*, 25—28.

²² Unpublizierten Material (Muzej Kosova, Priština).

²³ J. Todorović, *Op. cit.*, T. IV und V, 1, 2.

²⁴ J. Glišić, *Op. cit.*,

c) Der Skopjer Kessel und Pelagonien

Die Expansion der frühäneolithischen Kulturen des Zentralbalkans verlief vom Kosovo—Metohija—Raum nach Süden über das Skopjer Becken bis hin nach Pelagonien. Die Ausbreitung konnte in zwei Richtungen verlaufen: vom Skopjer Kessel, durch das Vardartal über Babuna bis zum Ostteil Pelagoniens, oder von Kosovo über das Radikatal zu den westlichen Teilen Pelagoniens. Sowohl der eine als auch der andere Weg sind möglich, mit dem Unterschied, daß jener über Babuna etwas günstiger wäre. Außerdem existieren auch materielle Dokumente (Funde aus Skopsko kale), welche die Anwesenheit von Trägern der Bubanj—Salcuța—Kultur in dieser Richtung bestätigen.

Das Äneolithikum Pelagoniens wurde ziemlich gut untersucht, vor allem dank der Ausgrabungen bei Crnobuki, Bakarno gumno, Šuplevec, Karamanska humka usw.²⁵. Bestimmte stratigraphische Beobachtungen auf einigen dieser Fundorte (Bakarno gumno, Crnobuki) erlauben die Trennung von mindestens zwei Entwicklungsphasen der Kulturen des Bubanj—Salcuța—Komplexes, die man auf diesem Gebiet als Crnobuki, Bakarno gumno—Crnobuki oder Šuplevec—Crnobuki—Kultur erwähnt. Bei der Bearbeitung des Äneolithikums in diesem Raum geht man von dem Standpunkt aus, daß die Fundstätten dem gleichen Kulturkomplex angehören wie jene in Kosovo, im Nišavatal oder in Ostserbien. Eine besondere Bedeutung besitzen jedoch die Verbindungen, die mit den Kulturen in Südbulgarien, Thrakien und Nordgriechenland (Dikili Tash), Thessalien und im griechischen Teil Pelagoniens hergestellt werden können²⁶. Auf diese Weise ist die lokale Erscheinung, die Šuplevec—Crnobuki—Kultur, Bestandteil des weitläufigen Balkankomplexes der graphitierten Keramik, die im gleichen oder ähnlichen Kulturkontext von Kosovo im Westen bis zum Schwarzen Meer im Osten sowie von den südlichen Karpaten im Norden bis zur ägäischen Küste und Pind im Süden auftritt.

Eine interne Entwicklung und Periodisierung der Crnobuki—Šuplevec—Kultur als Teil des Bubanj—Salcuța—Komplexes läßt sich teilweise über die Stratigraphie der genannten Fundstellen bei Bakarno gumno, Crnobuki und Šuplevec verfolgen. Mit Sicherheit kann man auf der Grundlage des publizierten Materials (M. Garašanin, D. Simoska, B. Kitanoski, V. Sanev, J. Todorović)²⁷ wenigstens zwei Entwicklungsphasen dieser Kultur in Pelagonien unterscheiden: eine ältere, der schwarzpolierte Keramik, Schüsseln mit nach innen eingezogenem Rand, Malen mit roter oder weißer Farbe, reiche und vielfältige Verzierung in der Graphitierungstechnik angehören. Der jüngeren beider Phasen ent-

²⁵ M. Garašanin — D. Simoska *Kontrolni iskopuvanja na Šuplevec i neкои problemi na grupata Šuplevec-Bakarno Gumno* — *Macedoniae Acta Archeologica* 2, Prilep 1976, 9 ff.; D. Simoska—V. Sanev, *Praistorija na centralna Pelagonija*, Bitola 1976, passim.; D. Simoska—B. Kitanoski—J. Todorović, *Naselbata Crnobuki i problemot na istoimena kultura vo svetlinata na novite arheološki istražuvanja*, *Macedoniae Acta Archeologica* 2, Prilep 1976, 43 ff.

²⁶ M. Seferiades, *Dikili Tash: Introduction à la préhistoire de la Macédoine Orientale*, *Bulten CH CVII*, 1983, 635 ff.; H. Todorova, *Kameno-mednata epoha*, Sofia 1986, passim.

²⁷ Vergleich Anm. 25.

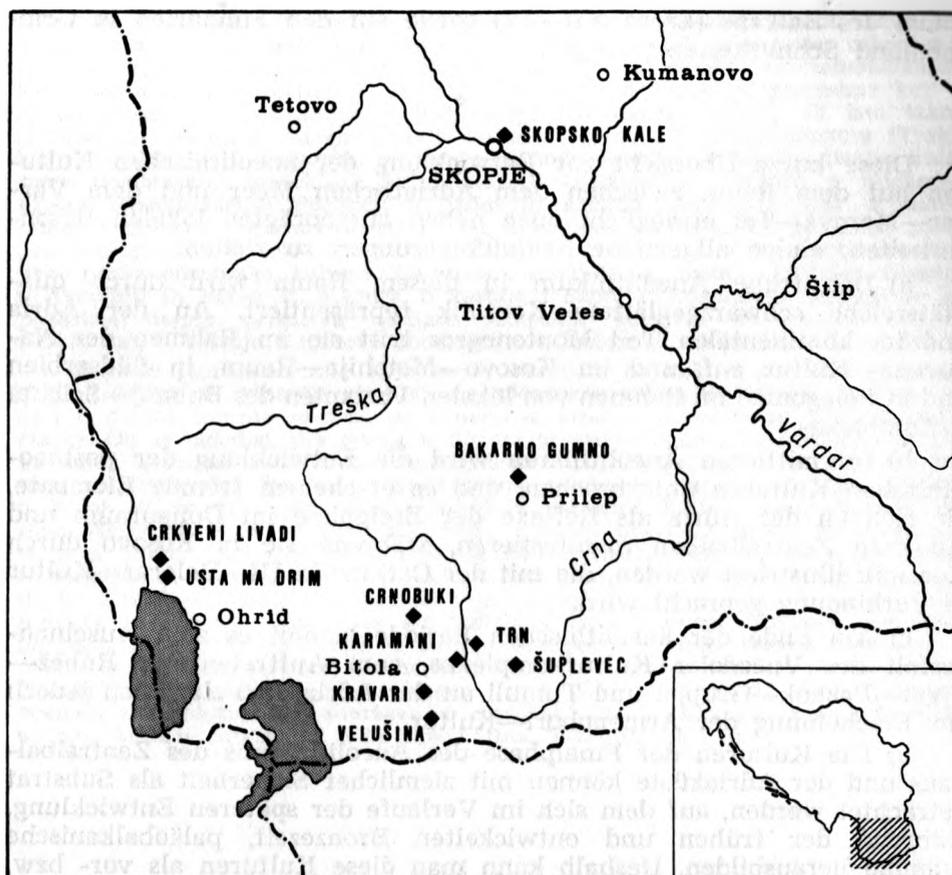


Abb. 4 — Die äneolithischen Fundorte im Mazedonien (Pelagonien)

sprechen die oberen äneolithischen Schichten in Crnobuki (zwischen 1,80 und 0,89 m) sowie das Material aus dem Šuplevec II-Horizont. In dieser Phase verschwindet allmählich die Keramikbemalung, die Keramikoberfläche wird grober, und bei der Verzierung treten Kerben oder eingeritzte Linien auf. M. Garašanin versuchte auf der Grundlage der Stratigraphie in Šuplevec, die Erscheinungen in Pelagonien gegenüber jenen im Nišavatal und in Ostserbien zu synchronisieren²⁸. Seiner Meinung nach würde Šuplevec I der Bubanj—Hum Ia-Phase entsprechen und Šuplevec II dem Beginn der Bubanj—Hum Ib-Phase. Inbezug auf die Stratigraphie und Periodisierung der mehrschichtigen (»tumba«) Fundstätten im ägäischen Makedonien und griechischen Teil Thrakiens würde die frühe Phase der Crnobuki—Šuplevec—Kultur dem Horizont Dikili Tash IIa entsprechen, und die späte Phase der Periode des Endes von Dikili Tash IIb. Das Auftreten der Schnurkeramik und anderer Steppenelemente auf den pelagonischen Fundstätten gehört dann zum nächsten Horizont, zu Dikili Tash III, als sich auf dem breiten

²⁸ M. Garašanin — D. Simoska, *Op. cit.*, 23—24.

Raum des Balkans (Ezero XII—IV) sowie auf den Fundorten in Griechenland Schnurkeramik zeigt²⁹.

*

Diese kurze Übersicht zur Entwicklung der äneolithischen Kulturen auf dem Raum zwischen dem Adriatischen Meer und dem Vardar—Morava—Tal ermöglicht auch neben ausgeprägten lokalen Besonderheiten, einige allgemeine Schlußfolgerungen zu ziehen:

a) Das frühe Äneolithikum in diesem Raum wird durch qualitätsreiche schwarzgeglättete Keramik repräsentiert. An der Adria und im kontinentalen Teil Montenegros tritt sie im Rahmen der Nakovana—Kultur auf, und im Kosovo—Metohija—Raum, in Südserbien und in Pelagonien im Rahmen von lokalen Varianten des Bubanj—Salcuța—Komplexes.

b) Im mittleren Äneolithikum wird die Entwicklung der postneolithischen Kulturen unterbrochen, und es erscheinen fremde Elemente, die sich an der Adria als Reflexe der Ereignisse im Donaauraum und auf dem Zentralbalkan manifestieren, während sie in Kosovo durch Keramik illustriert werden, die mit der Cernavoda III—Boleraz—Kultur in Verbindung gebracht wird.

c) Am Ende der äneolithischen Periode kommt es zum Auseinanderfall des Vučedoler Kulturkomplexes, zum Auftreten der Rubež—Tivat—Pazhok—Gruppe und Tumuli an der Adria, in Pelagonien jedoch zur Erscheinung der Armenohori—Kultur.

d) Die Kulturen der Finalphase des Äneolithikums des Zentralbalkans und der Adriaküste können mit ziemlicher Sicherheit als Substrat betrachtet werden, auf dem sich im Verlaufe der späteren Entwicklung, während der frühen und entwickelten Bronzezeit, paläobalkanische Stämme herausbilden. Deshalb kann man diese Kulturen als vor- bzw. protoillyrische bezeichnen, wenn es sich um die Adriazone handelt, oder als Protodardanj—Kulturen, wenn man an die Entwicklung in der Zone des Zentralbalkans denkt, besonders an das Gebiet zwischen der südlichen Morava, Kosovo und dem Skopjer Kessel. Die Verbreitung der äneolithischen Kulturen in Zonenform, wie das auf Abb. 1 dargestellt ist, führt uns in die Situation der Verteilung der paläobalkanischen Stämme ein, wie wir sie viele Jahrhunderte später auf diesem Raum antreffen werden.

ENEOLITSKE KULTURE IZMEĐU JADRANSKOG MORA I MORAVSKO-VARDARSKE KOTLINE

Kratak sadržaj

Razvoj eneolitskih kultura centralnobalkanske regije, sa jedne, i jadranske zone, sa druge strane, išao je divergentnim pravcima. Tek tu i tamo on se dodirivao, zahvaljujući izrazito ekspanzivnim kulturama koje su imale integra-

²⁹ Ezero, ranobronzovoto selišče (G. Georgiev, N. Merpert, R. Katinčarov, D. Dimitrov), Sofia 1979, 334 ff.; V. Miložić, *Zur Frage der Schnurkeramik in Griechenland*, Germania 33 (1955), 152, Bd. 1, 3, 5; E. Hanschmann, *Argissa Magula III*, Teil I, Bon 1976, 231—232.

cionu snagu u sebi. Te razlike posledica su mnogih uzroka, između kojih, pre svega, treba navesti geo-topografske odlike i, što je još značajnije, uslovljenost toga razvoja uticajima iz drugih oblasti. Tako je, na primer, centralnobalkanska zona većim delom eneolitskog perioda bila usko povezana sa procesima koji su se odigravali u jugoslovenskom Podunavlju i Panonskoj niziji, ali isto tako i sa snažnim razvojem ranoeneolitskih kultura istočnobalkanskog prostora (Trakije i crnomorskog dela Bugarske). U ranom periodu eneolita, u posteneolitskim kulturama (vinčanskoj, lenđelskoj, butmirskoj ili Gradešnica i Marica u Bugarskoj) proces »eneolitizacije« obeležen je istim ili sličnim manifestacijama u materijalnoj i duhovnoj kulturi. Promene su bile tako postupne da je teško povući preciznu granicu između neolitskog i eneolitskog doba. Na celom ovom prostoru prve prave eneolitske kulture (Cernavoda III-Boleraz, Baden, Kostolac, Čofofeni u Rumuniji ili Pevec II, Magura, a kasnije i Ezero u Bugarskoj) javljaju se kao posledica najpre prisustva nosilaca »stepskih kultura« na donjem Dunavu (Dobrudža), a kasnije i njihove penetracije u Panonsku niziju i centralni Balkan.

Kulture jadranske zone koje su se razvijale na uskom području jadranske obale i ostrva od Albanije na jugu do tršćanskog zaliva na severu, penetrirajući se i u plodne kotline severno od Dinarskog masiva, prolazile su kroz specifičan razvoj. On se ogledao, pre svega, u dugom prisustvu elemenata neolitske hvarske kulture i u vreme kada se na ovom prostoru pojavljuje najpre nakovanska kultura, sa svoje dve faze, a zatim i jedna specifična kultura srednjeg eneolita, u kojoj se po prvi put jasnije zapažaju elementi kultura centralnobalkanske zone. Nesumnjivo da su značajnu ulogu u ovom pravcu odigrala eneolitska naselja u Crnoj Gori (Beran Krš, Spila kod Perasta, Odmud), sa jedne strane, i nalazišta u Hercegovini (Ravlića pećina, Badanj). Snažnija integracija ovih dveju oblasti — centralnobalkanske i jadranske — izvršena je tek sa prodorom nosilaca vučedolskog kulturnog kompleksa. Prisustvo ovog kulturnog kompleksa na jadranskoj obali posledica je širenja »duboreznog stila« raznim pravcima: iz alpske zone prema severnoj Dalmaciji i Istri, iz Slavonije i Bosne prema srednjoj Dalmaciji i iz centralne Srbije prema Crnoj Gori i jadranskoj obali. Prodorom nosilaca vučedolskog stila završava se eneolitski razvoj jadranske zone i formiraju se rane kulture bronzanog doba tipa Cetina, Tivat-Rubež i dr.

DIE BRONZEZEIT IM "ILLYRISCHEN" RAUM UND DAS PROBLEM DER ETHNISCHEN ZUSCHREIBUNG ARCHÄOLOGISCHER FUNDE

BORIVOJ ČOVIĆ

Auszug — Es werden die methodologischen Ausgangspunkte des Autors angeführt und der hypothetische Charakter unterstrichen, den ethnische Identifikationen archäologischen Materials, besonders in der Bronzezeit haben können. Erläutert wird der chronologische Rahmen und die Periodisierung (es wurde die «ägäische» in der Zeitspanne von FH II bis SM und Protogeometrisch angewandt), sowie der geographische Rahmen festgelegt (Raum zwischen Quarner und Bucht von Vlorë mit tieferem Hinterland), in dem sich die Anfänge der Ethnogenese der Illyrier und einiger anderer gleichzeitiger Völker haben abspielen können). Weiters werden die grundlegenden Charakteristiken der Entwicklung in den einzelnen Perioden aufgezeigt: FH II und III, MH, SH, SM und Protogeometrisch, sowie die Bedeutung der erfassten Prozesse und Veränderungen für das vorliegende Problem gewertet. Die nahe Verbindung des südalbanischen Gebietes mit der mykenischen Kultur der Vorpalastzeit wird hervorgehoben und diesbezüglich die Frage des Kadmos-Mythos erörtert.

Wenn von Problemen der ethnischen Identifikation archäologischer Funde oder, genauer gesagt, archäologischer Quellen die Rede ist, wie man aus dem Titel meiner Mitteilungen ersehen kann, muss ich schon zu Beginn meinen *methodologischen Ausgangspunkt* in dieser Frage klären. Ich habe nicht die Absicht mich in Diskussionen über die Beziehungen zwischen den Begriffen »Kultur«, »Kulturgruppe« und ähnlichen einerseits und den Begriffen »Ethnos«, »Stamm«, »Volk« und ähnlichen andererseits einzulassen, da darüber bereits eine ganze Literatur besteht und sich auch verschiedene, oft sehr gegensätzliche Meinungen herauskristallisiert haben. Ich möchte nur hervorheben, dass ich, wie auch einige andere Forscher, zu der Meinung neige, dass solche Identifikationen ein untrennbarer Bestandteil dessen sind, was wir unter spekulativer Betrachtung archäologischer Funde bzw. Quellen verstehen und deshalb der Wert solcher Identifikationen immer ein relativer ist und sich in Form von Annahmen mit grösserem oder geringerem Wahrscheinlichkeitsgrad ausdrückt. Die Wahrscheinlichkeit ist umso grösser, je mehr die archäologischen Quellen ausdrücklich kohärent sind, sich auf ein klar abgegrenztes Territorium beziehen und direkt oder wenigstens indirekt mit schriftlichen historiographischen und, wenn möglich, auch mit anderen für die ethnische Identifikation relevanten Quellen (zB. linguistischen) in

Bezug gebracht werden können. Umgekehrt jedoch ist diese Wahrscheinlichkeit geringer, in dem Ausmass wie auch die Kohärenz der archäologischen Quellen geringer, das Territorium auf das sie sich beziehen weniger klar begrenzt und die Möglichkeit der Überprüfung mittels schriftlicher und anderer Quellen schwieriger ist.

Wenn wir von der Bronzezeit jenes Raumes sprechen, in dem wir die Illyrier und ihre Zeitgenossen und Nachbarn identifizieren möchten, müssen wir sagen, dass der Wahrscheinlichkeitsgrad unserer Ausführungen nicht besonders hoch sein kann, schon deshalb, da sich der direkte Kontakt archäologischer und schriftlicher Quellen nur auf einen kleinen Teil des betrachteten Raumes bezieht und auch auf diesem Teil nur unter der Voraussetzung, dass man gewissen Überlieferungen der griechischen Mythologie historischen Charakter zusprechen kann. Natürlich, wenn es sich um die indirekte Zwischenbeziehung der historischen und archäologischen Quellen handelt, weitet sich der Raum für unsere spekulativen Betrachtungen insofern, als man auf einem wesentlichen Teil des betrachteten geographischen Raumes verlässlich die Kontinuität des Lebens und der Kultur von der Bronzezeit bis zur entwickelten Eisenzeit verfolgen kann, also bis in die Zeit in welcher schon direkte Kontakte historiographischer und archäologischer Quellen auf ziemlich hohem Niveau ihrer gegenseitigen Übereinstimmung und Prüfbarkeit bestehen. Sowohl die einen, als auch die anderen, d.h. direkte und indirekte Kontakte dieser beiden Quellenarten werden im weiteren Verlauf hier berücksichtigt.

Einige Worte nur über den *chronologischen Rahmen* in dem sich diese Mitteilung bewegen wird. Um möglichen Missverständnissen, hervorgerufen durch die Anwendung verschiedener Systeme der Periodisierung für die einzelnen Teile der Balkanhalbinsel zu entgehen, habe ich mich entschlossen, mich bei dieser Gelegenheit an die Periodisierung zu halten, die für das ägäische Gebiet zur Anwendung kommt, oder präziser gesagt, für die Bronzezeit im kontinentalen Griechenland. Das war umso nötiger, als auch für den Raum, der für die Probleme der Illyrier von grösstem Interesse ist, nämlich das heutige Albanien, die 'ägäische' Periodisierung Anwendung findet und dass diese Periodisierung ebenso am geeignetsten ist für den Vergleich mit den Gebieten, die den Päoniern, den Mazedoniern, den Thrakern und anderen altbalkanischen Völkern, die uns hier interessieren, zugeschrieben werden. Im betrachteten geographischen Raum wird zuerst die Situation in der mittleren frühhelladischen Zeit (FH II) aufgezeigt und sodann der Reihe nach die Entwicklung und Veränderungen in späterer frühhelladischer Zeit (FH III), in mittelhelladischer (MH I—III), späthelladischer (SH I—III), submykenischer und protogeometrischer Zeit. Das bezieht sich auch auf das Gebiet weiter im Norden und Nordwesten, wo die lokalen chronologischen Unterteilungen mit der ägäischen Periodisierung synchronisiert sind. Dabei war es nötig auch gewisse Korrekturen in Bezug auf die bisherige Synchronisierung anzubringen, besonders in Hinsicht auf einige Kulturen (Kulturgruppen) der frühen Bronzezeit, deren Beginn

mit FH III und nicht mit MH I, (ungefähr um 1.850 — 1.800), wie das bis jetzt hauptsächlich erfolgte, synchronisiert werden muss¹.

Zum Schluss ist es noch notwendig, in dieser Einführung *den geographischen Rahmen* zu definieren, innerhalb dessen wir uns bewegen. Dieser Vorgang hält auch eine Falle bereit: werden wir nämlich nicht, indem wir den geographischen Raum unserer Betrachtungen bestimmen, die Antwort auf die Grundfrage, mit der sich diese Mitteilung befasst vorausnehmen, und das ist die Beziehung zwischen dem archäologischen Material aus der Bronzezeit und den ethnischen Illyriern? Ich wollte mich davon im vorhinein abgrenzen und habe deshalb im Titel meiner Mitteilung das Wort »illyrisch« in Anführungszeichen gesetzt. Die geographischen Grenzen, die ich aufstellte, sollen nur den weiteren Raum abstecken, innerhalb welchen sich in der Bronzezeit Entwicklungsprozesse abgespielt haben, die meiner Meinung nach, von Bedeutung sein könnten für die Ethnogenese und die älteste Geschichte der Illyrier, aber auch einiger anderer altbalkanischer Völker. Dieser Raum ist im Westen von der Adria begrenzt, d.h. von der Quarnerbucht im Norden bis zur Vlorë-Bucht im Süden, und umfasst, von der Adria gegen das Binnenland gesehen, die folgenden Gebiete: einen Grossteil Albaniens (ausser dem nördlichen Epirus), den westlichen Teil der heutigen Sozialistischen Republik Makedonien, Montenegro und das westliche Serbien, die Herzegowina, Südbosnien und Dalmatien.

Im Verlauf von FH II teilt sich das betrachtete Gebiet in zwei Hauptregionen: die südöstliche, ungefähr bis zur Bojana Mündung, die zum Kulturkomplex Salcuța — Krivodol — Bubanj (Maliq II a/b, Šuplevec — Bakarno Gumno — Karamani II — Hisar II — Odmuť IV/V) gehört² und die nordwestliche, in welcher noch die spätneolithische Hvar—Lisičići—Kultur besteht u.zw. in ihrer Endphase — sog. Nakovana—Kultur (Ravlić—Höhle II C und entsprechende Erscheinungen weiter im Norden)³. Sowohl der Kulturkomplex Salcuța—Krivodol—Bubanj, als auch die Hvar—Lisičići—Kultur werden als vorindogermanische betrachtet und sind deshalb für die Fragen der Illyrier und anderer altbalkanischer Völker hauptsächlich als Substratelemente von Interesse⁴. Immerhin verdienen zwei Erscheinungen unsere Aufmerksamkeit. Die erste betrifft ihre gegenseitigen Beziehungen, die sich kurz gesagt auf den kräftigen Einfluss des Salcuța—Komplexes auf die Hvar—Lisičići—Kultur zurückführen lassen (obwohl es auch gewisse schwächer ausgedrückte reziproke Einflüsse gab — Šuplevec

¹ Die Lage im westlichen und zentralen Balkan während der Bronze- und Eisenzeit, sowie die Frage der Ethnogenese der Illyrier, sind letzterzeit von M. Garašanin ausführlich behandelt worden (1988). Was die Fragen der Chronologie betrifft vgl. M. Garašanin 1979; M. Garašanin 1984; F. Prendi 1982; K. Kilian 1985; M. K. H. Eggert — H.-P. Wotzka 1987; J. Maran 1987; M. Garašanin 1988; B. Čović 1989, 99—101.

² F. Prendi 1976, 70; F. Prendi 1978, 27—58; M. Garašanin 1975, 12—13; M. Garašanin—D. Simoska 1976, 18—25; M. Garašanin 1979; N. Tasić 1979, 92—94; B. Čović 1986, 61—62.

³ S. Dimitrijević 1979a; dazu: A. Benac 1981, 22—23; B. Marijanović 1981, 33—34, 42—52.

⁴ M. Garašanin 1974, 24; M. Garašanin 1975, 12—13; B. Jovanović 1979, 401—404; A. Benac 1981, 20—23, 31; B. Čović 1986, 61.

II und Nezir II, bzw. III nach der neuen Nomenklatur, zum Beispiel)⁵. Die zweite Erscheinung umfasst archäologische Funde, von denen viele Forscher glauben, dass sie mit den Bewegungen der Indogermanen gegen Westen in Verbindung stehen. Hierher gehört das wohlbekannte »Szepter« aus Šuplevec, aber auch der Horizont der älteren schnurverzierten Keramik, gekennzeichnet durch die Verwendung der Wickelschnurtechnik, sowie Girlanden und sogenannten Schnörkelmotiven. Wichtig ist hervorzuheben, dass diese Keramik in Pelagonien auftritt (Šuplevec I — II, Crnobuki I)⁶, aber, dass sie, mindest bis heute, nicht in Albanien gefunden wurde und vor allem auch nicht in den gleichzeitigen Siedlungen im Nordwesten (Nezir III, Odmuť IV/V, Ravlić-Höhle II C), welche ansonsten mit den erwähnten pelagonischen Siedlungen gut verbunden sind durch verwandte Gefäßformen und kannelierte Verzierungen aus dem Repertoire des Salcuța-Komplexes⁷. Das zeigt uns, dass der Prozess des Vordringens neuer Erscheinungen stufenweisen Charakter hatte, indem er zuerst die östlichen und südöstlichen, sowie etwas später die westlichen und nordwestlichen Gebiete des betrachteten Raumes erfasste. Ein solches Verhältnis wird auch für die folgenden Perioden kennzeichnend sein.

Das Ende von FH II brachte ziemliche Veränderungen. In Pelagonien beobachtet man neue Elemente, die vielleicht die Vorläufer der Armenochori-Gruppe sind (Karamani IIIb) und im Korçakessel mischen sich die neuen Elemente mit den älteren (Maliq IIIa-früh)⁸. Es erscheint eine neue, jüngere, schnurverzierte Keramik, welche sich in Form eines einheitlichen Horizontes über Süd- und Nordalbanien (Maliq IIIa?, Tren II?, Bënjë, Nezir-Höhle IIIa bzw. IV nach der neuen Nomenklatur, Gajtan I, Bardhoc), bis nach Montenegro (Odmuť VI), die Herzegowina (Ljubomir, Grabhügel XI, Lazaruša Höhle, Zelena pećina I), Süd- und Mitteldalmatien (Gudnja, Rumin—Bitelić) erstreckt⁹. Zu gleicher Zeit, und nicht selten in den Siedlungsschichten, vergesellschaftet mit schnurverzierter Keramik, treten noch zwei neue Keramikgattungen auf: die gerillte Keramik, meistens zwischen der östlichen Herzegowina und Nordalbanien bekannt¹⁰, und jene des

⁵ S. Dimitrijević 1979a, 373—376; B. Marijanović 1981, 49—52; Zh. Andrea 1985, 164; dazu: Zh. Andrea 1989, 33—44. Im letztgenannten Artikel bringt die Verfasserin neue Nomenklatur der Kulturschichten: die durch die kannelierte Keramik gekennzeichnete kupferzeitliche Schicht wurde als Nezir III bezeichnet, und die nachfolgenden, jüngeren Schichten tragen die Bezeichnungen Nezir IV, V u.s.w.

⁶ M. Garašanin 1975, 13; M. Garašanin—D. Simoska 1976, 21—23.

⁷ Zh. Andrea 1989, 40—44; C. Marković 1974, 2, 11; C. Marković 1985, 41—42; B. Marijanović 1981, 50—52.

⁸ D. Simoska, B. Kitanoski, J. Todorović 1977, 21—25; dazu: I. Aslanis 1985, 302—303; F. Prendi 1978, 29; vgl. auch: M. Korkuti 1985, 74—77.

⁹ B. Jubani 1972, 412—413; A. Hoti 1982, 24, T. X:2, 5, 6; F. Prendi 1985a, 103; M. Korkuti 1985, 74—77, T. V:9, 15, 18; B. Lahi 1988, 258, C. Marković 1974, 9; C. Marković 1985, 34—36; B. Čović 1980, 35—36; A. Benac 1981, 23—26; B. Čović 1991.

¹⁰ A. Benac 1957, T. II:2, 4; C. Marković 1974, 11, Pl. IV:3—6; C. Marković 1985, 42—43, T. XXVII:2, 5, T. XXVIII:6, 8, T. XXIX, 8; M. Petrić 1981, 6—7, T. II:1, 2, 4; B. Jubani 1972, 411, Fig. 2d, 2e; M. Korkuti 1985, 74—75; B. Lahi 1988, 258; diese keramische Gattung ist keineswegs mit jene der Lasinja-Kultur in Verbindung zu bringen (vgl. dazu: N. Petrić 1981, 6—7; B. Čović 1991a).

sog. adriatischen Typus der Ljubljana—Kultur, die einen weiten Raum von der Quarnerbucht bis Nordalbanien bedeckt¹¹. Eine besondere Gattung der Grobkeramik mit Tupfenleistenverzierung in verschiedenen Kombinationen, hufeisenförmigen Henkeln u.a, gut bekannt im Rahmen der Cernavoda III Kultur, aus der Übergangsperiode und den jüngeren Schichten von Ezero (B1—B2), sowie anderer Fundstätten am östlichen Balkan, dringt gegen Westen und Südwesten vor. In der Schicht Maliq IIIa bildet sie die weitaus zahlreichste Gattung, während sie auch in den Fundstellen dieser Periode in Nordalbanien vertreten ist (Gajtan I, Skodra Ia, u.a.). Es ist charakteristisch, dass zu dieser Zeit solche Verzierung in den nordwestlich gelegenen Gebieten nur sporadisch vorkommt, und erst im folgenden Zeitraum (FH III, MH I) eine bedeutende Rolle spielt¹². Zu dieser Zeit hat im Hinterland der mittleren und südlichen Adria die kupferzeitliche kannelierte Keramik vom Typus Maliq II — Nezir—Höhle IIb (bzw. III nach neuer Nomenklatur) — Odmut IV/V — Ravlić Höhle II C ihr Leben beendet. Wie das die nachfolgende Schicht III A der Ravlić—Höhle beweist, beginnt zur gleichen Zeit die Entwicklung der Cetina—Kultur (Stufe 1)¹³. Es ist zu bemerken, dass die erwähnte Schicht aus der Ravlić—Höhle, neben autochtonen, auch einige Gefäßformen und Verzierungsmotive zeigt, die für die Übergangszeit und die Schicht B 1 von Ezero in Thrakien charakteristisch sind¹⁴. Noch eine wichtige Neuheit ist kennzeichnend für diese Periode: im weiten Raum vom Viosatal im südlichen Albanien bis nach Mitteldalmatien stossen wir auf Grabhügelbestattung als neue Erscheinung der geistigen Kultur¹⁵. Als ganzes gesehen, scheint es, dass gegen Ende der FH II und am Übergang zu FH III, das erste Mal ein gewisser Grad der Verbundenheit des grössten Teils des westbalkanischen Raumes hergestellt wurde, obwohl man nicht von einer Einheit sprechen kann. Da diese Verbundenheit aus der Verbreitung neuer Erscheinungen materiel- ler und geistiger Kultur hervorgeht, die die älteren überschichteten, was aus der Stratigraphie einer ganzen Reihe von Fundstätten zu ersehen ist (Maliq, Tren, Nezir—Höhle, Odmut—Höhle, Gudnja—Höhle, Ravlić—Höhle u.v.a.), kann man daran denken, dass zu dieser Zeit die Vorherrschaft der indogermanischen Stämme über das vorindogermanische Substrat stattfand (unter der Voraussetzung, dass die Träger der

¹¹ S. Dimitrijević 1979, 321—328; S. Dimitrijević 1979a, 378—379; B. Marijanović 1981, 52—53; A. Milošević, B. Govedarica 1986; B. Govedarica 1989, 94—107, 178—188; S. Forenbacher, P. Vranjican 1985, 10; N. Bodinaku 1985, T. I: 13, 14.

¹² F. Prendi 1978, 29; F. Prendi 1985a, 103; B. Čović 1983, 108; B. Čović 1986, 64—65.

¹³ Zh. Andrea 1985, 164; Zh. Andrea 1989, 43; M. Bela 1987, 25—29; B. Marijanović 1981, 36—40, 52—54; I. Marović, B. Čović 1983, 184—197.

¹⁴ B. Marijanović 1981, 53.

¹⁵ Die frühesten Hügelbestattungen sind anscheinend mit der jüngeren schnurverzierten Keramik in der Verbindung zu bringen; dann mit der Cetina—(Stufe 1) und der Ljubljana—Kultur; vgl. S. Dimitrijević 1979, 322—323; B. Čović 1980, 35—38; A. Hoti 1982, 24; I. Marović, B. Čović 1983, 203—205; B. Jubani 1984, 127—128, 140; A. Koka 1985, 247—249; F. Prendi 1985, 28; F. Prendi 1988, 33.

spätneolithischen Hvar—Lisičići- bzw. Nakovana-Kultur und des Salcuța—Bubanj—Krivodol Komplexes zu den vorindogermanischen »Alteuropäern« gehörten)¹⁶.

Im Laufe der FH III und gegen Beginn der MH I kristallisiert sich die Situation in gewissem Sinne heraus. In Pelagonien ist die Armenochori Gruppe in voller Entwicklung, im Korçakessel verliert die Maliq IIIa-Kultur ihre Substratelemente und verwandelt sich in Maliq IIIb, als reine Kultur der entwickelten frühen Bronzezeit¹⁷. Einige ihrer Elemente sind auch im Matital vertreten, jedoch ist die Keramik der entsprechenden Schichten der Nezir-Höhle (Nezir IIIb nach alter Nomenklatur) ihrem Charakter nach verschieden, den Funden aus Gajtan II und Skodra Ib näher und bindet sich über diese auch mit den entsprechenden Kulturen im Hinterland der mittleren Adria, worüber noch die Rede sein wird¹⁸. Im Nordwesten des betrachteten Raumes herrscht die entwickelte Cetina—Kultur vor (Cetina 2.), die sich jetzt von Norddalmatien bis in die östliche Herzegowina erstreckt, wobei sie tief ins Binnenland vordringt, bis zu Glasinac und nach Westserbien. Ihre Elemente sind sporadisch auch in Albanien vertreten, während wir einige Gefäßformen und besonders dekorative Elemente dieser Kultur in Mittelgriechenland und am Peloponnes, sowie in Süditalien finden¹⁹. Nahezu gleichzeitig mit dieser reifen Stufe der Cetina—Kultur, entwickelte sich in der Herzegowina eine neue Kultur, die neuerdings als Posušje—Kultur definiert wurde. Ihre erste Stufe (Nečajno) ist noch in die Zeitspanne von FH III zu setzen, während die nächste (Sovići—Stufe) schon zur Zeit der MH gehört. Die Posušje—Kultur war vorwiegend in Mittel- und Süddalmatien, und in der Herzegowina beiderseits des Neretvatals verbreitet. Neuere Forschungen in Montenegro zeigen, dass die dortige lokale Kultur der Bronzezeit viele gemeinsame Züge mit der Posušje—Kultur enthielt²⁰. Damit ist auch die geographische Verbundenheit der Kulturentwicklung im Raum zwischen dem Matiflussgebiet und der Herzegowina, bzw. mittleren Dalmatien bestätigt worden, was ebensogut für die nachfolgenden Stufen gilt²¹. Sehr ausgeprägt ist auch die Beziehung dieses neuen ostadriatischen Kulturkomplexes der Bronzezeit zu den gleichzeitigen Kulturen der Apenninenhalbinsel, die sich auch im Laufe der nächsten Zeitabschnitte, der entwickelten und späten Bronzezeit, verfolgen lässt²².

Endlich, fanden auch tiefer im Inneren des nordwestlichen Balkans wichtige Veränderungen statt. Die für die Übergangszeit von FH II zu FH III kennzeichnende späte Vučedol—Kultur in Südbosnien und Westserbien hat ihr Leben beendet. Neugegründete Siedlungen und neu-

¹⁶ Vgl. Anm. 4.

¹⁷ M. Garašanin 1983c; F. Prendi 1985, 29.

¹⁸ Zh. Andrea 1985, 166—167; F. Prendi 1985, 87; F. Prendi 1985a, 110—111; B. Jubani 1972, 414—427; dazu: B. Jubani 1983, 248—249; B. Govedarica 1986; G. Hoxha 1987, 76—79; B. Čović 1989, 96—97.

¹⁹ I. Marović, B. Čović 1983, 192—193; B. Jubani 1984, 127—128; A. Koka 1985, 242, 247; J. Maran 1987; B. Čović 1989, 95.

²⁰ Nach der freundlichen Mitteilung von Frau O. Velimirović-Zižić, Titograd.

²¹ Vgl. B. Čović 1989, 95—97.

²² B. Čović 1989, 98—99.

geschaffene Kultureinheiten (Varvara A-2, Pod A, postvučedoler Siedlung von Debelo Brdo, frühbronzezeitliche Grabhügel von Glasinac und jene von der Belotić — Bela Crkva-Gruppe in Serbien u. a.) beweisen, dass sich dort eine neue Bevölkerungsschicht stabilisierte. Ihre Kultur steht derjenigen in der Herzegowina, Dalmatien, Montenegro und Nordalbanien nahe, was nebst ähnliche Formen, bzw. Gattungen der Gefässe, Waffen usw. auch die Verwendung gemeinsamer Siedlungs- und Bestattungssitten (Wallburgen, Grabhügel) bestätigt. Es lassen sich jedoch, auch gewisse Verbindungen mit den bronzezeitlichen Kulturen des mittleren Donauraumes nachweisen, was unter Berücksichtigung der geographischen Lage der erwähnten Gebiete, verständlich ist²³.

Die Lage während *der mittelhelladischen Zeit* scheint hier eine ruhige und stabile gewesen zu sein, was auf Grund der jüngeren Gräber der Belotić-Bela Crkva-Gruppe und Glasinac I, dann der Schicht A-3 von Varvara, der zweiten (Sovići-) Stufe der Posušje-Kultur in der Herzegowina, bzw. der entsprechenden Entwicklungstendenzen in Nordalbanien zu schliessen ist²⁴.

Während des vorwiegenden Teiles der *späthelladischen Zeit* (SH I-IIA) ist die Entwicklung auch weiterhin stetig, obwohl die Unterschiede zwischen den zwei Hauptteilen des betrachteten Raumes (dem kleineren, südöstlichen, und dem grösseren, nordwestlichen) auch weiterhin sehr sichtbar sind. Im Korçakessel kann man die ununterbrochene Kulturentwicklung im Verlauf der Phase Maliq IIIc-spät — Maliq IIIId1-2 verfolgen, was ebensogut die Hügelgrabfunde aus Südalbanien bestätigen²⁵. Der starke Einfluss der benachbarten ägäisch-mykenischen Welt ist nicht nur in der Einfuhr von Keramik und Bronzegegenständen sichtbar, sondern auch in den Erzeugnissen der einheimischen Werkstätten, besonders bei der Fertigung von Rapiere mykenischen Typs, die zu dieser Zeit auch die Rolle eines Statussymbols spielten. Ohne Bedenken kann man feststellen, dass sich in diesem Teil des westbalkanischen Raumes im Laufe von SH I—IIIA ein intensiver Prozess der Inkulturation in die proto- bzw. frühmykenische Welt abgespielt hat²⁶.

Der nordwestliche Teil des betrachteten Raumes zeigt ein anderes Bild. Mykenische Einflüsse sind zwar auch dort bemerkbar, sie reichen bis zur Herzegowina, vielleicht sogar bis nach Südbosnien, bleiben, aber, von geringerer Intensität und ohne irgendeine tiefere gesellschaftliche oder kulturelle Wirkung²⁷. Die Gebiete vom Mati-Fluss in Albanien bis zum Flussgebiet der Neretva in der Herzegowina zeigen auch weiterhin viele gemeinsame Züge, obwohl der ungenügende Erforschungsstand Montenegros und Dalmatiens nicht erlaubt ein Gesamtbild zu schaffen. Immerhin ermöglichen ausgesprochene Übereinstimmungen in den Formen und Verzierungsarten der Gefässe eine annähernde Parallele zwischen Gajtan III in Nordalbanien, der Ha-

²³ B. Čović 1978, 27—34, 54—55; B. Čović 1983a; M. Garašanin 1983a, 1983b.

²⁴ B. Čović 1978, 34—41, 57—60; B. Čović 1983a, 187—189; R. Drechler-Bižić 1983; M. Garašanin 1983a, 705—706; B. Čović 1986, 66—67.

²⁵ F. Prendi 1985a, 112—114.

²⁶ I. Kilian-Dirlmeier 1983; K. Kilian 1985.

²⁷ M. Garašanin 1983d, 757—759; I. A. Sakelrakis, Z. Marić 1975.

telji—Stufe der Posušje—Kultur in der südlichen und der Schichten Varvara B-1/B-2 in der nördlichen Herzegovina aufzustellen. Diesem Komplex sind auch die Grabhügelfunde von Glasinac (IIa u. IIb) und jene aus Ostbosnien und Westserbien (sog. westserbische Variante der Vatina-Gruppe) anzuschliessen²⁸.

Späthelladische Periode ist auch jene Zeit in der wir zum ersten Mal in unsere Betrachtungen auch andere Quellen aufnehmen können. Schriftliche Zeugnisse über die Illyrier und ihre Zeitgenossen und Nachbarn, gibt es im strengen historiographischen Sinn allerdings noch nicht, aber es besteht ein sehr lehrreicher Ausschnitt aus der griechischen mythologischen Überlieferung, der sich gut stratifizieren lässt, selbstverständlich unter der Voraussetzung, dass wir die Wahrscheinlichkeit seines historischen Kerns annehmen. Es handelt sich um die Überlieferung, die von Kadmos und den Kadmeern spricht²⁹. Der jüngere Teil der Überlieferung erzählt uns, wie die Kadmeer, die unter der Herrschaft des Königs Laodamas von den Epigonen geschlagen und aus Theben vertrieben wurden, im Lande der Enheleer Zuflucht fanden. Da sich vier von den sieben Epigonen auch als Teilnehmer des achäischen Kriegszugs gegen Troia finden, müsste sich dieser Teil der Überlieferung auf die Zeit von ungefähr 1—2 Jahrzehnten vor dem Untergang Iliions beziehen, oder, nach der Chronologie von Herodot, etwa gegen Mitte des 13. Jahrhunderts, archäologisch ausgedrückt im Laufe von SH IIIB. Der ältere, und für unsere Ausführung wichtigere Teil der Überlieferung, bezieht sich auf die Flucht des Kadmos selbst, des Stammvaters der Kadmeer, aus Theben. Da die mythologische Überlieferung die vollkommene Genealogie der thebanischen Könige verzeichnet, von Kadmos bis Laodamas, der anscheinend Nachkomme des Kadmos im siebenten Geschlecht war, kann auch dieser ältere Teil der Überlieferung gut stratifiziert werden. Er würde sich auf die Ereignisse beziehen, die sich in der Zeit von ungefähr 200 Jahren (sieben Generationen) vor Laodamas abspielten, also gegen Mitte des 15. Jahrhunderts v. u. Z., in archäologischer Terminologie ausgedrückt schon während der SH I Stufe. Die Bedeutung dieses Teils der Überlieferung liegt darin, dass dort ausdrücklich die Illyrier erwähnt werden, und zwar als unmittelbare Nachbarn der Enheleer. Nach dem Verlassen Thebens, sagt uns diese Überlieferung, sei Kadmos zu den Enheleern gegangen, die um diese Zeit gegen die Illyrier Krieg führten. Nachdem sie ihn zu ihren Anführer wählten, konnten die Enheleer die Illyrier überwältigen. Danach wurde Kadmos der König beider Völker, der Enheleer und der Illyrier.

Wenn wir voraussetzen, dass der Name Illyrioi nicht später in das Grundgewebe dieser Überlieferung eingebracht wurde, sondern sich dort schon seit Entstehen des Mythos überhaupt befand, öffnet sich uns der Raum für die Hypothese, dass die Illyrier, als Stamm oder Gruppe von Stämmen, im Bewusstsein der Griechen der mykenischen Periode bestanden haben, und zwar irgendwo an der Peripherie ihrer eigenen Welt. Diese Illyrier können wir nicht ganz verlässlich ausfindig machen, noch können wir ihr Verbreitungsgebiet genau bestimmen.

²⁸ B. Čović 1989, 95—97; R. Drechsler-Bižić 1983, 261—268; M. Garašanin 1983f.

²⁹ R. Katičić 1977.

Wenn wir jedoch wissen, dass sich die Enheleer unweit der nordwestlichen Grenzen des Epirus aufhielten, um das Akrokeraunische Gebirge, wahrscheinlich in Meeresnähe, dann können wir voraussetzen, dass diese mythischen Illyrier ihre nördlichen oder nordöstlichen Nachbarn waren, die etwas weiter im Binnenland lebten. Sie konnten das Gebiet zwischen Viosa und Korçakessel bewohnt haben, wo wir sie auch in den ersten verlässlichen historiographischen Quellen finden. Dadurch wäre auch die direkte Verbindung hergestellt zwischen den Illyriern aus dem Kadmos-Mythos und den Trägern der spätbronzezeitlichen Kultur Maliq IIIc—III d, also einer Population, die uns aus archäologischen Quellen sonst gut bekannt ist.

Ich bin mir dessen bewusst, dass die Einführung mythologischer Überlieferung in die Betrachtungen über die ethnische Zugehörigkeit der bronzezeitlichen Bevölkerung des westbalkanischen Raumes an und für sich sehr riskant ist, sowie dass meine Ausführungen nur die Kraft einer Hypothese haben können, die ausserdem nur an sehr dünnen Fäden hängt. Erinnern wir uns jedoch nochmals der realen archäologischen Gegebenheiten, die davon sprechen, dass gerade im Verlauf des supponierten Zeitraums zwischen zwei wesentlichen Momenten der mythologischen Überlieferung bezüglich Kadmos und die Kadmeer (SH I bis SH IIIA) das südliche Albanien, in dem sich die in dieser Überlieferung erwähnten Enheleer und Illyrier aufgehalten haben sollten, immerhin, wenn auch nur an der Grenze, einen integralen Teil der protomykenischen, bzw. frühmykenischen Zivilisation der Vorpalastzeit darstellt, und das nicht nur der Intensität der wirtschaftlichen und kulturellen Beziehungen nach, sondern auch in Hinsicht der gesellschaftlichen Organisation und sozialen Stratifizierung³⁰. Es bestanden, demzufolge, reale Voraussetzungen, dass sich die Illyrier der Bronzezeit, zusammen mit den Enheleern, in der volksgeschichtlichen mündlichen Überlieferung der griechischen Bevölkerung der mykenischen Epoche finden, in der Überlieferung von der uns nur kleine Teile in der griechischen Mythologie, die in klassischer Zeit aufgezeichnet wurde, erhalten geblieben sind.

Gegen *Ende der späthelladischen Zeit*, im dreizehnten und im frühen zwölften Jahrhundert, bemerkt man bedeutende Neuerscheinungen. In Pelagonien erscheinen die Steinkistenbeisetzungen, vorwiegend in den Flachgräbern, in der Regel mit Hockerlage der Bestatteten. Ursache und Bedeutung dieser Änderung bleibt noch ungeklärt, doch kann festgestellt werden, dass sich Pelagonien zu dieser Zeit und in diesem Segment der geistigen Kultur von dem benachbarten westlichen Albanien absonderte³¹. — Im Korçakessel und im benachbarten Devolltal ist die weitere Evolution der südalbanischen Bronzezeitkultur an Hand der Siedlungs- und Grabhügelfunde (Maliq III d 3, Tren II, Barç u. a.) ersichtlich. In diesem Rahmen entwickelt sich eine neue, geometrisch geprägte Zierart, der keramische Devoll-Stil. In der Auswahl der Verzierungsmuster und in deren Komposition, weist er gewisse autochtone Züge auf, im technischen Sinne, als eine

³⁰ K. Kilian 1985, 175—176; I. Kilian-Dirlmeier 1985, 255—256.

³¹ B. Kitanoski 1979, 227—231; M. Garašanin 1983e.

Art bemalter Keramik, gehört dieser Stil jedoch dem ägäischen Kulturraum an³². Im Norden, in Südostbosnien, kristallisiert sich die Glasinac-Gruppe der späten Bronzezeit heraus, die während ihrer Stufen III a und III b-1 eine dynamische Entwicklung erlebt und sich bis auf die Hochebene von Pešter in Südwestserbien verbreitet (1. Bestattungsschicht des Hügels Latinsko groblje in Glogovik, unweit von Novi Pazar)³³. Dem Ende der späthelladischen Zeit gehören auch kräftige Einflüsse der mitteldonauländischen Urnenfelderkultur an. Diese sind vorwiegend durch die Verbreitung charakteristischer Waffen-, und Schmuckformen, hier und dort auch durch die Gefässformen und Verzierungsart erkennbar. Die typische Bestattungsart dieser Kultur, d. h. Flachgräber mit Urnenbestattungen wurde im Rahmen des beobachteten Raumes bisher nicht bestätigt³⁴.

Gegen Ende der späthelladischen Zeit fand schliesslich die erste Erwähnung noch zweier Völkerschaften statt, die als Zeitgenossen und Nachbarn der Illyrier gelten: die Dardanier und die Päonier. Hierbei ist zu bemerken dass die ersteren unter den kleinasiatischen Völkern erschienen, während die letzteren, die Päonier, schon als Bewohner des Axiostals bezeichnet worden sind (Il. II, 848—850). Es ist, jedoch, noch immer fraglich, ob sich gewisse archäologische Funde der späten Bronzezeit dieses Gebietes, den Päoniern zurechnen lassen. Endlich, die *submykenisch-protogeometrische Zeit*, d. h. spätes zwölftes und elftes vorchristliches Jahrhundert, bringt, wie es scheint, die entscheidende Lösung. Entlang der östlichen Adriaküste und in ihrem Hinterland kommt es zur Bildung einer Reihe lokaler Kulturgruppen, die alle gewisse gemeinsame Züge besitzen (z. B. die Gebundenheit an das ältere bronzezeitliche Substrat und die traditionelle Bestattungsart, die Inhumation, im Gegensatz zu den nördlich verbreiteten Gruppen der Urnenfelderkultur). Gleichzeitig, aber, zeigen diese neue Gruppen bestimmte scharfe Unterschiede, die sich hauptsächlich auf Schmucktypen, Gefässformen und Einzelheiten im Bestattungsritus beziehen. Diese Gruppen sind: im Nordwesten, zwischen dem Raša—Fluss in Istrien und dem Krka—Fluss in Dalmatien die Liburnische und in ihrem Binnenland, in Lika, die Japodische (Japodisch I nach R. Drechsler), in Mitteldalmatien, Südwestbosnien und in der westlichen Herzegowina die Dalmatische (nach Š. Batović), bzw. Mitteldalmatinisch I (nach B. Čović), und in Zentralbosnien die Mittelbosnische (Mittelbosnisch I nach B. Čović)³⁵. Die etwas früher geschaffene Glasinac—Gruppe lebt auch weiterhin in Südostbosnien, obwohl sie eine starke Populationsverminderung, sowie die Verengung ihres Verbreitungsgebiets aufweist, da sie die Hochebene von Pešter der Donja Brnjica—Gruppe überliess, die zu dieser Zeit offensichtlich nach Westen vordrängte (2. Bestattungsschicht des Hügels Latinsko

³² F. Prendi 1966, 275—280; F. Prendi 1985a, 112—114.

³³ B. Čović 1981, 113—117; B. Čović 1983b, 428—430; vgl. Z. Letica 1982, 12—13.

³⁴ B. Čović 1986, 67—68; F. Prendi 1985a, 117; B. Hänsel 1985; M. Garašanin 1988, 34—47, 103—106.

³⁵ Š. Batović 1983; R. Drechsler-Bižić 1983a; B. Čović 1983c; B. Čović 1983d.

groblje)³⁶. Die östliche Herzegowina, das südliche Dalmatien und Montenegro bedeckt die leider noch ungenügend bekannte Südküstenländische Gruppe (nach Š. Batović)³⁷: vereinzelte Grab- und Zufallsfunde beweisen eine gewisse Verwandtschaft mit der Glasinac—Gruppe im Norden und der Mati- (oder Mati—Kukës früh) Gruppe, die sich zu dieser Zeit in Nordalbanien ausbildete. Südlich des Shkumbitals entwickelte sich aus uraltem Kern die Südalbanische Gruppe der Übergangszeit (nach F. Prendi), oder die Barç—Stufe (nach Zh. Andrea), und in Pelagonien eine selbständige Gruppe der Übergangszeit, die vorwiegend durch Steinkistenbeisetzungen gekennzeichnet ist (Popadin dol u. a.)³⁸.

Um die Bedeutung dieser archäologischen Gegebenheiten zu verstehen, ist zu betonen, dass alle erwähnten Kulturgruppen der submykenisch-protogeometrischen Zeit bis in die geometrische und in die entwickelte Eisenzeit weiter lebten, und dass ihre Verbreitungsgebiete gewisser historischer bezeugter Völker oder Stammesgruppen gut übereinstimmen. Ausführlicher darüber wird in den Mitteilungen anderer Kollegen berichtet werden.

Am Ende noch ein paar Schlussfolgerungen. Was die frühe und mittlere Bronzezeit des westlichen Balkans betrifft, erlauben die archäologischen Quellen mehr allgemeine Züge und Schwerpunkte des gesamten Entwicklungsprozesses festzustellen, als dass sie unmittelbare Verhältnisse archäologischer Kulturen bzw. Kulturgruppen zu den gewissen, aus den schriftlichen Quellen genannten, Völkerschaften bestätigen. So könnte man das Ende von FH II und die FH III Stufe als jene Zeitspanne bezeichnen, in welcher sehr wahrscheinlich die Indogermanisierung in diesem Raum abgeschlossen wurde. Im Laufe der nächsten, mittelhelladischen Zeit sondern sich zwei Hauptteile aus: einer, der sich südlich vom Shkumbital verbreitete, und ein zweiter, der sich vom Matiflussgebiet die Adria entlang bis nach Mitteldalmatien erstreckte. Dieser Entwicklungsprozess vertiefte sich während der SH Zeit, in der schon von den Illyriern und Enheleern die Rede sein darf, die mit anderen, anonymen Stämmen das Fundgut der südalbanischen Bronzezeitkultur teilen. Zur selben Zeit verbreitete sich in den Gebieten zwischen dem Zrmanjafluss im Nordwesten, der Glasinacer Hochebene im Nordosten und dem Matiflussgebiet im Südosten ein Hauptsubstrat, aus welchem, durch verschiedene Übergangsstufen, die einheitliche Glasinac—Mati—Kultur der Eisenzeit entstehen wird, was uns berechtigt, in diesem Hauptsubstrat der späten Bronzezeit die Protoillyrier im weiteren Sinne des Wortes zu suchen³⁹. Die submykenische und protogeometrische, bzw. fryhgeometrische Zeit brachte, endlich, eine neue Entwicklung, in der sich noch viele andere, historisch bezeugte Völkerschaften des westlichen Balkans (wie die Liburnier, Japoden, Delmaten, Däsitiaten u. a.) auf ihren historischen Wohngebieten archäologisch erkennen lassen.

³⁶ B. Cović 1981, 117—126; B. Cović 1983b, 430—432; Z. Letica 1982, 13—14.

³⁷ Š. Batović 1983, 357—369.

³⁸ F. Prendi 1978, 39—41; Zh. Andrea 1976, 133—134; B. Kitanoski 1979, 232—234; M. Garašanin 1983e, 792—797.

³⁹ Vgl.: A. Benac 1964; F. Prendi 1985, 87; B. Cović 1986, 66—67; M. Garašanin 1988, 27—51, 91—119.

LITERATURVERZEICHNIS

Abkürzungen:

- GCBI = Godišnjak Centra za balkanološka ispitivanja ANUBiH, Sarajevo
 GZM n. s. A. = Glasnik Zemaljskog muzeja, Sarajevo, nova serija, Arheologija
 Iliria = Iliria, rivistë arkeologjike, Tiranë
 MAA = Macedoniae acta archaeologica, Prilep
 PJZ = Praistorija jugoslavenskih zemalja, Sarajevo, I—III, 1979, IV, 1983,
 V, 1987.

- Zh. Andrea (1976): *La civilisation tumulaire du Bassin de Korçe et sa place dans les Balkans du Sud-Est*, Iliria IV, 133—155.
 Zh. Andrea (1978): *Tumat e Kuçit të Zi*, Iliria VII—VIII, 1977—1978, 127—155.
 Zh. Andrea (1985): *Mbi gjenezën dhe vijimësinë e kulturës së Matit në epokën e bronzit*, Iliria XV (2—1985), 163—175.
 Zh. Andrea (1989): *Vendbanimi shpellor i Nezirit (pjesa e parë)*, Iliria XIX (1—1989), 25—51.
 I. Aslanis (1985): *Kastanas — Die frühbronzezeitliche Funde und Befunde*, Prähistorische Archäologie in Südosteuropa, Bd. 4, Berlin.
 S. Batović (1983): *Kasno brončano doba na istočnom Jadranskom primorju*, PJZ IV, 271—373.
 M. Bela (1987): *Vendbanimi shpellor i Dajçit*, Iliria XVII (2—1987), 21—33.
 A. Benac (1957): *Zelena pećina*, GZM n.s.A. XII, 61—92.
 A. Benac (1964): *Prediliri, Protoilir, Praliri — Vorillyrier, Protoillyrier und Urillyrier*, Simpozijum o teritorijalnom i hronološkom razgraničenju Ilira u praistorijsko doba, Sarajevo 1964, 59—94.
 A. Benac (1981): *Some Problems of the Western Balkans: the Beginning of Indo-europeanizations in the Coastal Zone of Yugoslavia and Albania*, The Journal of Indo-European Studies, Los Angeles, Vol. 9, Nos 1—2, 15—31.
 N. Bodinaku (1985): *Migremet e periudhes së bronzit të hershëm dhe roli i tyre në formimin e etnosit ilir*, Iliria XV (2—1985), 181—193.
 B. Čović (1978): *Velika gradina u Varvari, I dio*, GZM n.s.A. XXXII, 5—175.
 B. Čović (1980): *»Schnur-« i »Litzen-« keramika na području Neretve*, Znanstveni skup Hrvatskog arheološkog društva (Metković 1977), Split 1980, 35—43.
 B. Čović (1981): *Neka pitanja hronologije bronzanog doba glasinakog područja*, GZM n.s.A. 35/36, 99—140.
 B. Čović (1983): *Eneolitski supstrat*, PJZ IV, 103—113.
 B. Čović (1983a): *Regionalne grupe ranog bronzanog doba*, PJZ IV, 114—190.
 B. Čović (1983b): *Glasinačka kulturna grupa*, PJZ IV, 413—432.
 B. Čović (1983c): *Prelazna zona*, PJZ IV, 390—412.
 B. Čović (1983d): *Srednjobosanska kulturna grupa*, PJZ IV, 433—457.
 B. Čović (1986): *Die Ethnogenese der Illyrier aus der Sicht der Vor- und Frühgeschichte*, in: *Ethnogenese europäischer Völker*, Stuttgart — New York, 55—74.
 B. Čović (1989): *Posuška kultura*, GZM n.s. 44, 61—127.
 B. Čović (1991): *Vrpčasto ukrašena keramika na istočnoj jadranskoj obali i u njenom zaleđu*, Zbornik u čast akademika M. Garašanina, Starinar XL, Beograd (u štampi)
 B. Čović (1991a): *Eneolitska žljebljena keramika na istočnoj jadranskoj obali i u njenom zaleđu*, Zbornik u čast akademika A. Benca, Sarajevo 1991 (u štampi).
 S. Dimitrijević (1979): *Vučedolska kultura i vučedolski kulturni kompleks*, PJZ III, 267—341.
 S. Dimitrijević (1979a): *Problem eneolita na istočnoj jadranskoj obali*, PJZ III, 367—379.
 R. Drechsler-Bižić (1983): *Srednje brončano doba u Lici i Bosni*, PJZ IV, 242—270.
 R. Drechsler-Bižić (1983a): *Japodska kulturna grupa*, PJZ IV, 374—389.
 M. K. H. Eggert, H. P. Wotzka (1987): *Kreta und absolute Chronologie des europäischen Neolithikums*, Germania 65/2, Berlin, 379—422.

- S. Forenbaher, P. Vranjican (1985): *Vaganačka pećina*, Opuscula archaeologica 10, Zagreb 1985, 1—21.
- M. Garašanin (1974): *Les rapports entre le Sud-Est européen et la Méditerranée orientale à l'époque préhistorique*, III. Congrès AIESEE, Bucarest, 1—48.
- M. Garašanin (1975): *Nekoi problemi na makedonskata praistorija*, MAA 1, 9—24.
- M. Garašanin (1979): *Zur chronologischen und kulturellen Wertung der Buhanj-Funde*, Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseum 26, Mainz, 154—166.
- M. Garašanin (1983): *Podunavsko-balkanski kompleks ranog bronzanog doba*, PJZ IV, 463—470.
- M. Garašanin (1983a): *Grupa Beotič—Bela Crkva*, PJZ IV, 705—718.
- M. Garašanin (1983b): *Grupa Buhanj—Hum III*, PJZ IV, 719—722.
- M. Garašanin (1983c): *Armenochori (pelagonska) grupa*, PJZ IV, 723—726.
- M. Garašanin (1983d): *Bronzano doba na Kosovu*, PJZ IV, 754—759.
- M. Garašanin (1983e): *Razvijeno bronzano doba i prelazni period (gvozdeno doba I) Makedonije*, PJZ IV, 786—805.
- M. Garašanin (1983f): *Zapadnosrpska varijanta vatinske grupe*, PJZ IV, 736—753.
- M. Garašanin (1984): *Chronologische und kulturhistorische Probleme südthrakischer und süd-makedonischer Wohnhügel* Praehistorische Zeitschrift, 59 Bd. Heft 1, 3—15.
- M. Garašanin (1988): *Formation et origines des Illyriens*, in: *Les Illyriens et les Albanais*, Academie serbe des sciences et des arts, Beograd, 81—144.
- M. Гарашанин—Д. Симоска (1976): *Контролни ископувања на Шуплевец и некои проблеми на групата Шуплевец — Бакарно Гумно*, MAA 2, 9—41.
- B. Govedarica (1986): *Problem datacije naselja Gajtan i neka pitanja kulturnih odnosa na ilirskom području u kasnom eneolitu i starijim fazama bronzanog doba*, GCBI XX (18), 111—188.
- B. Govedarica (1989): *Rano bronzano doba na području istočnog Jadrana*, Sarajevo 1989.
- B. Hänsel (1985): *Wanderungen in Südosteuropa während der späten Bronzezeit und ihr Verhältnis zum Territorium Albaniens*, Iliria XV (2-1985), 223—233.
- A. Hoti (1982): *Varreza tumulare e Bardhocit në rrethit e Kukësit*, Iliria XII (1-1982), 15—48.
- G. Hoxha (1987): *Gjurmë të periudhës së bronzit të hershem në kalanë e Shkodres*, Iliria XVII (1-1987), 71—84.
- B. Jovanović (1979): *Indoevropljani i eneolitski period Jugoslavije*, PJZ III, 397—416.
- B. Jubani (1972): *La céramique illyrienne de la cité de Gajtan*, Iliria II, 409—450.
- B. Jubani (1983): *Shkrel (Shkodër), Gërmimet arkeologjike të vitit 1983*, Iliria XIII (2-1983), 248—249.
- B. Jubani (1984): *Monumente arkeologjike në Mbishkodër*, Monumentet 1/1984, Tiranë 1984, 127—141.
- R. Katičić (1977): *Enhelejci*, GCBI XV (13), 5—82.
- I. Kilian-Dirlmeier (1985): *Schwerter ägäischen Typs in Albanien*, Iliria XV (2-1985), 251—264.
- K. Kilian (1985): *L'Albanie méridionale à l'Age du Bronze récent*, Iliria XV (2-1985), 175—180.
- B. Kitanoski (1979): *Nekoliko podataka o nekropolama i grobovima gvozdenog doba Pelagonije*, Naučni skup »Sahranjivanje kod Ilira«, Beograd 1979, 227—244.
- A. Koka (1985): *La culture de la nécropole tumulaire de Shtoi*, Iliria XV (2-1982), 241—250.
- M. Korkuti (1985): *Problèmes ethnoculturels relatifs au Chalcolithique en Albanie*, Iliria XV (2-1985), 43—82.
- B. Lahi (1988): *Qyteza e fortifikuor e Beltojës*, Iliria XVIII (1-1987), 71—84.
- Z. Leticia (1982): *Pešter u bronzano i gvozdeno doba*, Starinar, n.s. XXXII (1981), Beograd 1982, 9—17.

- J. Maran (1987): *Kulturbeziehungen zwischen dem nordwestlichen Balkan und Südgrichenland am Übergang vom späten Äneolithikum zur frühen Bronzezeit* (Reinecke A.), *Archäologischer Korrespondenzblatt* 17, Berlin, 77—85.
- B. Marijanović (1981): *Ravlića pećina* (Peć—Mlini), *GZM n. s. A.* 35/36 (1980/1981), 1—97.
- I. Marović, B. Čović (1983): *Cetinska kultura*, *PJZ* IV, 191—231.
- C. Marković (1974): *The Stratigraphy and Chronology of the Odmut Cave*, *Archaeologia Jugoslavica* XV, 7—12.
- Č. Marković (1985): *Neolit Crne Gore*, Beograd 1985.
- A. Milošević, B. Govedarica (1986): *Otišić, Vlaka — praistorijsko nalazište u Vrtači I*, *GCBI XXIV* (22), 51—71.
- N. Petrić (1981): *Uvod u prehistoriju dubrovčkog područja*, *Vjesnik Arheološkog muzeja u Zagrebu*, 3. Ser. XIV, Zagreb, 1—9.
- F. Prendi (1966): *La civilisation préhistorique de Maliq*, *Studia albanica* III (1-1966), 256—280.
- F. Prendi (1976): *Le néolithique et l'énéolithique en Albanie*, *Iliria* VI, 49—99.
- F. Prendi (1978): *L'Age du Bronze en Albanie*, *Iliria* VII—VIII (1977—1978), 27—58.
- F. Prendi (1982): *Die Bronzezeit und der Beginn der Eisenzeit in Albanien*, *Prähistorische Archäologie in Südosteuropa* 1, Berlin, 203—233.
- F. Prendi (1985): *Unità e singolarità della cultura illirica dell' età del ferro nel territorio dell'Albania*, *Iliria* XV (1-1985), 87—92.
- F. Prendi (1985a): *A propos de la formation de la civilisation et d'ethnie illyriennes sur le territoire de l'Albanie durant l'époque du Bronze récent et au début de celle du Fer*, *Iliria* XV (2-1985), 159—192.
- I. A. Sakelerakis, Z. Marić (1975): *Zwei Fragmente mykenischer Keramik von Debelo brdo in Sarajevo*, *Germania* 53, Berlin, 153—156.
- Д. Симооска, В. Китаноски, Ј. Тодоровиќ (1976): *Населбата Црнобуки и проблемот на истоимената култура во светлината на новите археолошки истражувања*, *ММА* 2, 43—83.
- N. Tasić (1979): *Bubanj—Salcuța—Krivodol kompleks*, *PJZ* III, 87—114.

BRONZANO DOBA »ILIRSKOG« PROSTORA I PROBLEM ETNIČKOG ATRIBUIRANJA ARHEOLOŠKIH NALAZA

Kratak sadržaj

U uvodnom dijelu autor najprije izlaže svoja metodološka polazišta, ističući najprije da etničko atribuiranje arheoloških nalaza pripada kategoriji spekulativnog razmatranja te građe kao izvora, te može imati samo vrijednost više ili manje uvjerljivih hipoteza. Kad je u pitanju bronzano doba, stepen vjerovatnoće takvih hipoteza ne može biti naročito visok, jer na hronološkoj ravni ne postoji direktan odnos arheoloških izvora i literarne predaje (izuzev, u jednom slučaju, mitološke). S druge strane, postojanje (na nekim dijelovima posmatranog prostora) pouzdanog kontinuiteta u arheološkoj građi koji iz bronzanog vodi do u razvijeno željezno doba, u kojem se već može uspostaviti direktni odnos arheoloških i literarnih izvora, proširuje poneka polja promatranja i čine neke hipoteze vjerovatnijim.

U pogledu hronološkog okvira, autor ističe da se držao »egejske« periodizacije, prvenstveno stoga što se ona primjenjuje na nalaze iz bronzanog doba u Albaniji, dakle u područjima koja su za problem Ilira od prvorazredne važnosti. Ouhvaćen je raspon od ranoheladskog II do submikenskog, odnosno proto-geometrijskog doba. Što se tiče geografskog okvira, autor upozorava da se radi o širem prostoru (između Kvarnera na sjeveru i zaliva Vlore na jugu, s odgovarajućim zaleđem), u kojem su se tokom bronzanog doba odigravali procesi značajni za etnogenezu Ilira, ali i nekih drugih, njima savremenih, starobalkanskih naroda.

Dalje se prikazuju osnovne karakteristike razvoja u pojedinim periodima: ranoheladskom II i III, srednjoheladskom, kasnoheladskom, te submikenskom i proto-geometrijskom. Ističe se značajan prelom koji nastaje na prelazu iz ranoheladskog II u III, kao i tokom ranoheladskog III perioda (preslojavanje Bubanj—Salcuța—Krivodol, odnosno kasnog Hvar—Lisičići supstrata novim ele-

mentima), te obrazovanje novih struktura krajem ranoheladskog i početkom srednjoheladskog doba. Ukazuje se na značaj postepenog stvaranja dvaju arheoloških kompleksa na istočnoj jadranskoj obali i u njenom bližem zaleđu: južnog, između zaliva Vlore i poriječja Skumbina, i sjevernijeg, između poriječja Mati u Albaniji i Cetine u Dalmaciji. Taj razvoj se može pratiti već od ranoheladskog III, a posebno je izražen u srednjoheladskom i kasnoheladskom dobu. Ističe se poseban razvoj u južnoj Albaniji tokom kasnoheladskog doba (I—IIIA) i izvjesne podudarnosti između arheoloških izvora (bliska povezanost tih krajeva s mikenskim svijetom prepalatskog doba) i starijih slojeva grčke mitološke predaje (Kadmov kult, u kojem se na grčkom obzorju prvi put pojavljuju Iliri). Važne su, takođe, i promjene koje nastaju tokom submikenskog i protogeometrijskog doba. Tada duž istočne jadranske obale i u njenom zaleđu nastaje veći broj kulturnih grupa (od istarske, liburnske i japodske, na sjeveru, do južnoalbanske i pelagonske, na jugu). Područje između Neretve i Cetine sad se izdvaja od onih južnijih i približava grupama smještenim dalje na sjeveru (srednjobosanskoj i liburnskoj). U istočnoj Bosni i u Sandžaku nastaje glasinacka grupa kasnog bronzanog doba. Zajedno s odgovarajućim jezgrom, koje se u isto vrijeme obrazuje u sjevernoj Albaniji, ta grupa predstavlja podlogu na kojoj će u razvijenom željeznom dobu nastati jedinstvena kultura Glasinac—Mati, na koju se, dalje prema jugu, nastavlja južnoalbanska grupa (faza Kući i Zi). Ima dosta razloga da ta dva arheološka entiteta u ovo vrijeme već identifikujemo s Ilirima u etničkom smislu tog pojma.

CULTURAL GROUPS OF THE EARLY IRON AGE IN THE WEST AND CENTRAL BALKANS AND THE POSSIBILITIES OF THEIR ETHNICAL IDENTIFICATION

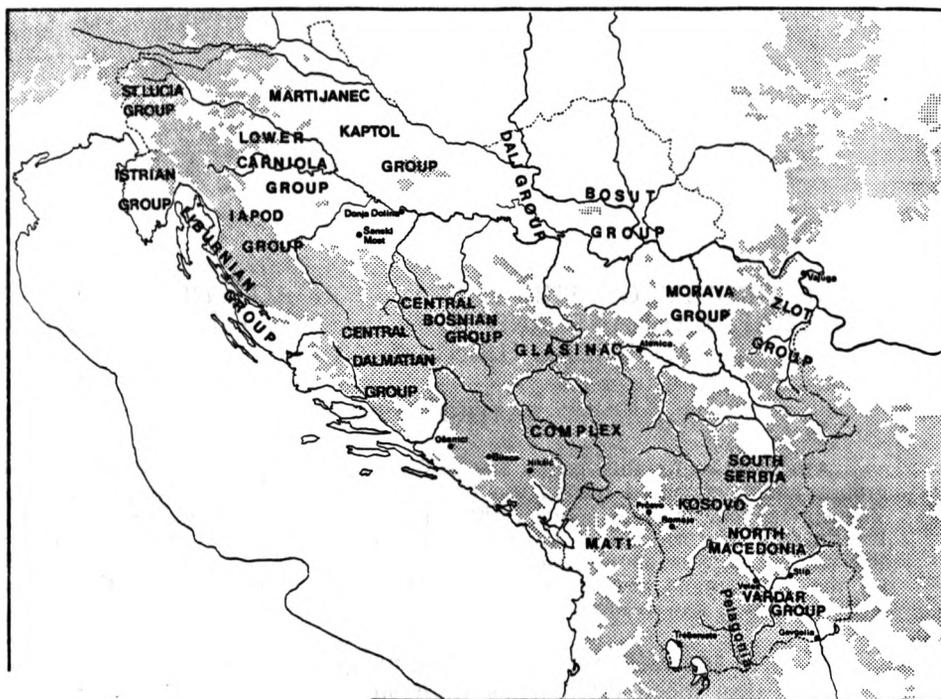
RASTKO VASIC

Abstract — In this paper the author speaks of various cultures and groups which appeared during the Iron Age on the territory of present-day Yugoslavia, and tries to connect these groups with names of ancient tribes known from the sources to have lived in these areas. Due to the unreliability of the sources on one side and insufficient archeological investigations on the other, most of the suppositions in this direction have to be taken with prudence and reserve.

The ethnical identification of particular groups and cultures of the Iron Age presents more difficulties than such attempts in earlier periods. Namely in the Bronze Age one can speak only in general about groups and cultures which, due to cultural continuity with the later appearances, could have been same pre- or protoelements of future populations. In the Iron Age, on the contrary, thanks to the numerous data of the ancient authors, we meet together with names of large populations the names of small tribes, more or less significant in historical events, whose connections with archaeological material should be very concrete and precise.

In this respect the territory of Yugoslavia offers special problems. Firstly, our country is not archaeologically equally investigated. In some regions Early Iron Age groups are very well defined, while in others, in spite of many finds from the respective period, all the elements which make up a group have not been found. Secondly, ancient sources known to us do not provide us with many data concerning the interior of the Balkan peninsula before the Roman conquest. So, a proper picture of the tribes inhabiting the Balkan interior appears from the written sources only in the very last centuries b. c. when by some strange coincidence our archaeological data are scarcer than they were in the Early Iron Age.

The Iron Age in the west and Central Balkans, south of the Sava and the Danube, begins in the 8th century, or possibly somewhat earlier, when the iron objects appear in large numbers in the material culture. In the course of the next eight centuries in the spacious area between the Adriatic sea and the eastern frontiers of Yugoslavia, differing cultures and groups were formed of various strength, territory and duration, through the mixture of autochthonous elements



Early Iron Age cultural groups in Yugoslavia

and newcomers. As we have said, the archaeological data from this large area because of its incompleteness resulted in inadequate picture of the cultures and groups: in some regions particular groups are well separated and characterised, in other parts they are only discerned with many unknowns. Yet, thanks to the efforts of our archaeologists, and the Center for Balkanological Studies in Sarajevo in particular, results of Iron Age research on the territory of Yugoslavia have been summed up recently and an acceptable basis for eventual ethnical determination of various archaeological groups is given¹. These results will serve us as a basis for further analysis.

In the west three cultural groups are quite well defined. One is the Istrian group on the Istrian peninsula², the second the north Adriatic or Liburnian group in the north-east Adriatic with its nucleus between the rivers Zrmanja and Krka³, and the third the Lika or Iapod group in Lika and in the valley of Una in north-west Bosnia⁴. In spite of some movements and changes, especially within the Liburnian and the Iapod group, the cultural development of these three groups can be followed continually from the beginnings of the last millenium b.c. to the arrival of the Romans in these regions.

¹ Praistorija jugoslavenskih zemalja V, *Zeljezno doba*, Sarajevo 1987 (further on PJZ V).

² S. Gabrovec, K. Mihovilić, *Istarska grupa*, PJZ V, 293—338.

³ Š. Batović, *Liburnska grupa*, PJZ V, 339—390.

⁴ R. Drechsler-Bižić, *Iapodska grupa*, PJZ V, 391—441.

In central Dalmatia, south-west Bosnia and west Hercegovina a Central Dalmatian group has been clearly defined whose beginnings date to the first centuries of the last millenium b.c. and its end to the period around 300 b.c.⁵ Somewhat to the north, around the upper course of the rivers Vrbas and Bosna, a Central Bosnian group can be located, dated as the Central Dalmatian group, but determined less precisely⁶.

In the west parts of the Central Balkan area the most significant is the Glasinac group, named after the plateau Glasinac in east Bosnia, where thousands of tumuli belonging to the Bronze and Iron Age are found. This group embraces a large territory which includes east Bosnia, east Hercegovina, south-west Serbia, south Adriatic, north Albania, Montenegro, Metochia and parts of Macedonia⁷. It seems that its main nucleus was east Bosnia and south-west Serbia where the cultural continuity can be followed from the Bronze Age and where the group reached its cultural and political culmination in the 6th and 5th centuries b.c. In this period rich princely graves appear in this area (Arareva gromila, Pilatovići, Novi Pazar, Atenica, Pečka banja, Kruševica) and Glasinac objects are spread towards the north as far as Slovakia, towards the east as far as Romania and towards the west as far as the Middle Adriatic. The 4th century marks the decline of the Glasinac group and the beginning of the 3rd century its end.

Similar development but with somewhat less splendour and intensity is noticed in the south, in the valley of the river Mati in north Albania, thus the Glasinac group or culture is sometimes called the cultural complex Glasinac — Mati⁸. All the areas of this complex are not equally investigated but almost everywhere single or group finds clearly demonstrate connections with the Glasinac material. We point out in particular important group finds from the surrounding of Bileća in Hercegovina⁹ and Nikšić in west Montenegro¹⁰.

In this context the Romaja—Prčevo group in Metochia, or Drilon variant of the Early Iron Age, as J. Glišić expressed himself, has a particular place¹¹. Its material dates mainly from the 6th and 5th centuries and shows many parallels with some of the necropolises around Kukës in north-east Albania (Kënetë, Bardhoc)¹². Its appartenance to the Glasinac—Mati complex is without doubt, but because of some differences (f.e. lack of fibulae and bracelets, so

⁵ B. Cović, *Srednjodalmatinska grupa*, PJZ V, 442—480.

⁶ B. Cović, *Srednjobosanska grupa*, PJZ V, 481—528.

⁷ B. Cović, *Glasinačka grupa*, PJZ V, 575—643.

⁸ F. Prendi, *Un aperçu sur la civilisation de la première période du Fer en Albanie*, Iliria III, 1975, 103—130. D. Kurti, *Nouveaux éléments sur la civilisation illyrienne des tumuli de Mati*, Iliria IV, 1976, 237—248. K. Kilian, *Zur Frühzeit in Albanien*, Iliria IV, 1976, 192 etc.

⁹ B. Cović, PJZ V, 633.

¹⁰ *Ibid.*, 634.

¹¹ *Ibid.*, 579. Cf. N. Đurić, J. Glišić, J. Todorović, *Praistorijska Romaja*, Beograd—Priština 1975, 126.

¹² A. Hoti, *Varreza tumulare e Bardhocit në rrethin e Kukësit*, Iliria XII, 1, 1972, 15 sq. B. Jubani, *Tumati ilire të Kënetës*, Iliria XIII, 2, 1982, 77 sq. A. Hoti, *Tumat V e VI të Kënetës*, Iliria XVI, 2, 1986, 41 sq.

frequent in the Glasinac material) this group should be considered as a separate entity. There are also regional varieties in burial customs and typology of the material which point to the possible existence of several smaller communities within this group.

East of the Glasinac—Mati complex the situation is less clear and the cultural groups are less well defined. Yet, research up to this date has shown the existence of three cultural circles whose material culture intermingles with that of the neighbouring areas, and still is relatively clearly distinguishable. The northern circle embraces Vojvodina, east and west Serbia, the middle circles includes south Serbia, Kosovo (without Metochia) and the northern parts of Macedonia, and the southern circle includes central and south Macedonia, around the middle and lower course of the river Vardar.

The most characteristic feature of the northern region is the Bosut group in Vojvodina and the north parts of Serbia, beginning in the 10th and lasting to the 5th or 4th century b.c.¹³ The group is best known by the settlements which contain large quantity of pottery, on the basis of which several chronological phases are determined, but metal finds are rare and the cemeteries are mainly unknown. A similar cultural development from the Late Bronze Age to the end of the Early Iron Age is noticed in the Morava valley where settlements have also been found in large numbers but necropolises are not known¹⁴. The Bassarabi pottery, characterised by rich decoration and belonging to the second phase of the Bosut group represents a particular problem here. The question arises could this pottery be considered as a sign of a new culture spreading from the east to the west, as some archaeologists think¹⁵? Although it is possible that newcomers were partly responsible for its spreading, one should underline that its appearance did not provoke any important crisis in the development of the Bosut group. At the moment it seems that several groups of differing characteristics in this region used the Bassarabi pottery (the Bosut group, the Morava group, the Vajuga group in the Iron Gate area)¹⁶. Moreover, to emphasise the complexity of the question, I would add that in the Morava valley, particularly noticeable on the hillfort Lanište, the carriers of the «S» decoration which marks an earlier phase in the development of the Bassarabi pottery, were attacked and defeated by the carriers of «tremolo lines» or a later phase of Bassarabi pottery¹⁷. All this shows that new evidence is needed to solve this question. After the appearance of the tremolo decoration, from the middle of the 7th century, in the area between the rivers Morava and Isker in north-west Bulgaria, a certain cultural unity is noticed in metal finds as well as in pottery, which

¹³ R. Vasić, *PJZ V*, 536—554.

¹⁴ R. Vasić, *Pomoravlje*, *PJZ V*, 652—660.

¹⁵ A. Vulpe, *Zur mittleren Hallstattzeit in Rumänien* (Die Basarabi Kultur), *Dacia N. S. IX*, 1967, 105 sq. A. Vulpe, *Zur Entstehung der geto-dakischen Zivilisation*. Die Basarabi Kultur, *Dacia N. S. XXX*, 1986, 49 sq.

¹⁶ R. Vasić, *Područje Đerdapa i Ključa*, *PJZ V*, 668—669.

¹⁷ M. Stojić, *Gvozdeno doba u basenu Velike Morave*, Beograd—Svetozarevo 1986, 92.

can be followed till the end of the 6th or the beginning of the 5th century b.c.¹⁸ We named it the Zlot group, after the cave Zlot, its most important site, although all the elements of this group can not yet be clearly determined.

The middle circle, including Kosovo, south Serbia and north Macedonia, is characterised by a certain unity of the material culture from the 8th to the 5th century b.c. although differences in burial customs speak for the existence of several regional groups¹⁹. Due to insufficient investigations but also a quantity of unpublished material, we are unable to speak more precisely about this region. From the 5th century, the cultural unity can not be followed, north Macedonia and south Serbia as far as Vranje became hellenised to a large degree, but it is not noticeable in other areas.

The third circle embraces central and south Macedonia, a region which possessed also a certain cultural unity in the Early Iron Age. From the 8th and 7th centuries a higher degree of hellenisation is more noticeable in the south, around Gevgelia in the Gevgeli group²⁰, while stronger connections with the interior of the Balkans and the north Macedonian—south Serbian area are visible in the groups around Titov Veles and Štip²¹. In the 5th century the entire area is fully hellenised and the cultural entity is more apparent.

In Pelagonia an early phase of the Iron Age, characterised by the appearance of tumuli, lasted till the 7th century when the area was hellenised — the south to a greater and the north to a lesser extent. This difference can be followed as far as the 4th century b.c.²²

This in general is the picture which archaeology gives us of the Early Iron Age groups on the territory in question. What suppositions can we make concerning the ethnical appertenance of these groups?

The Istrian, the Liburnian and the Iapod groups are connected with sufficient certainty to the tribes Histri, Liburni and Iapodi. Mention of the name of these tribes by early writers, their location by modern scholars on the basis of ancient sources in the regions where the respective groups are discovered, and finally the cultural continuity of these groups up to the time when according to the sources, these groups were defeated by the Romans — all this proves the validity of the above supposition²³.

The Central Dalmatian group, or at least the best part of it, is connected with the tribe Delmatae. Although this conjecture is probably exact in general, insufficient archaeological data about the continuity of the group in the last centuries b.c. and the late mention of the name Delmatae in the sources suggest some prudence²⁴. The proposed

¹⁸ R. Vasić, *Istočna Srbija*, PJZ V, 660—665.

¹⁹ R. Vasić, *Oblast Kosova, južne Srbije i severne Makedonije*, PJZ V, 673—690.

²⁰ R. Vasić, *Devđelijska grupa*, PJZ V, 701—711.

²¹ R. Vasić, *Srednja i istočna Makedonija*, PJZ V, 690—700.

²² R. Vasić, *Pelagonija*, PJZ V, 712—723.

²³ A. Benac, *O etničkim zajednicama starijeg željeznog doba u Jugoslaviji*, PJZ V, 776—779. Comp. also ref. 2,3 and 4.

²⁴ A. Benac, PJZ V, 779—782. M. Zaninović, *Ilirsko pleme Delmati*, God. CBI IV/2, 27 sq.; God. CBI V/3, 5 sq.

relation between the Central Bosnian group and the tribe Daesidiatae, located in Roman times north of Sarajevo, offers even more uncertainties of the same nature²⁵.

The nucleus of the Glasinac group (east Bosnia, south-west Serbia, north Montenegro) has been identified as the Autariatae, the bravest and most significant Illyrian tribe which at the height of their might defeated the Triballi and the Ardiaei. There are several reasons for accepting this supposition.

a) The modern historians locate the Autariatae according to the sources in the region where archaeologists place the nucleus of the Glasinac group²⁶.

b) The Autariatae disappeared from the historical scene at the end of the 4th century which means that the 4th century was the period of their decline and that their zenith may be placed at the latest to the 5th century. The data on the Triballi corroborate this and date the peak of the Autariatan power to the first half of the 5th century²⁷.

c) Finally, the culmination of the development of the Glasinac group (its north part) is dated to the end of the 6th and the first half of the 5th century — the period which corresponds to the full rise of the Autariatae. This is particularly stressed by the concentration of gold and silver objects and Greek imports in the second half of the 6th and the first half of the 5th century in east Bosnia and south-west Serbia²⁸.

Historians and archaeologists agree that the Autariatae at the height of their power did not represent the one and only tribe but most probably a coalition of several tribes with the Autariatae at their head. The princely mounds in Atenica near Čačak are an instructive example in this direction. The character of the material seems to indicate a non-Autariatan tribal community, affiliated with other central Balkan groups. Yet, parallels in gold and silver point to friendly relations and probably inclusion of the Atenica princes in the Autariatan coalition²⁹.

Whatever the strength of the Autariatae was, it is incredible that the entire Glasinac-Mati complex should be identified with this coalition. Most probably other tribes lived in the south part having strong economic and cultural connections with the north as we can see from resemblances in the material culture. Which tribes these were it is difficult to suppose. We do not even try to locate the Ardiaei, a tribe whose force was certainly already considerable at that

²⁵ A. Benac, PJZ V, 797—798. G. Čremošnik, D. Sergejevski, *Gotisches und römisches aus Breza bei Sarajevo*. Vorläufiger Bericht. *Novitates Musei Sarajevoensis* 9, 1930, 8—9.

²⁶ F. Papazoglu, *Srednjobalkanska plemena u predrimsko doba*, Sarajevo 1969, 71—78.

²⁷ *Ibid.*, 11 sq.

²⁸ R. Vasić, *An Etruscan Box from South-west Serbia and the Problem of Late Archaic Import in the Central Balkan Area*, *Arch. Jugoslavica* 25 (in print).

²⁹ R. Vasić, *Kneževski grobovi iz Novog Pazara i Atenice*, PJZ V, 648—649.

time. Historians do not agree on their location and archaeology up to date has not uncovered any group in this surrounding which would match their significance³⁰. It is possible that the Daorsi were placed around Stolac in Hercegovina. This tribe is apparently mentioned by Hecataeus, the historians consider that the tribe lived in this area, while the excavations on the hillfort Ošanići by Stolac show a cultural continuity from the 6th to the 2nd century b.c.³¹ It would be tempting to identify the Mati tumuli with the Taulanti, the most important Illyrian tribe in this region which lived in the 5th century in the hinterland of Epidamnus³², but it may happen that new discoveries from Albania will point in the future to a more plausible solution.

In the north part of the central Balkans there are attempts to connect the Bosut and the Morava groups with the Triballi who lived according to the sources approximately in this area. However, I believe that the Zlot group of the 7th and 6th centuries is the earliest group in this region which could be possibly identified with this tribe. The disappearance of the Zlot group in the beginning of the 5th century and the appearance of a new strong group in north-west Bulgaria in the 4th century would coincide with the data from the Tribal history — their defeat against the Autariatae and an increased interest in the south-east from the last third of the 5th century b.c.³³

The cultural entity in south Serbia, Kosovo and north Macedonia should be connected with the Dardani, who lived according to the sources on this territory³⁴. And yet, all the groups and appearances here probably can not be linked with Dardanian development. In the sources the Dardani appear very early, but in historical events they play a significant role only from the 4th century on. It seems clear that the strength of the Triballi and the Autariatae who fought partly for the Dardanian territory, prevented the Dardanian earlier rise to power.

In Macedonia, the excavations of the hillforts in the lower course of the Vardar: Vardarophtsa, Vardina, Kilindir, and Kastanas in particular, showed that their main cultural and political climax was in the 13th and 12th centuries b.c. which could be connected with the Paeonians who took part in the Trojan war³⁵. The retreat of the Paeonians to the north under pressure from the Macedonians in the 7th century can be seen in the decline of the settlements mentioned above and the formation of a strong group in the Gevgeli area. In the 5th century this area was under the Macedonians, but it is possible that the population was mixed, consisting of Macedonians and

³⁰ A. Benac, PJZ V, 782—784. Comp. F. Papazoglu, *O teritoriji ilirskog plemena Ardijska*, Zborn. Fil. Fak. Bgd, 7, 1963, 71 sq. Also S. Dakari, *Anaskafi tou ierou tis Dodonis*, Praktika Arh. Etair. Athens, 1966, 76 sq. Pl. 78a.

³¹ A. Benac, PJZ V, 788. Z. Marić, *Daorsi. Ime, teritorija i etnička pripadnost plemena Daorsi*, God. CBI X/8, 1973, 114 sq.

³² Thuc., I, 24.

³³ F. Papazoglu, *Srednjobalkanska plemena*, 11 sqq.

³⁴ *Ibid.*, 143 sq.

³⁵ N. G. L. Hammond, *A History of Macedonia*, Oxford 1972, 296—298. B. Hänsel, *Ergebnisse der Grabungen bei Kastanas in Zentralmakedonien 1975—1978*, Jahrbuch RGZM 26, 1979, 202.

Paeonians³⁶. The main Paeonian centres at that time around Veles and Štip were already inhabited from the 8th or 7th century at the latest, by other Paeonian tribes³⁷. Having in mind a wide area where the Paeonians were settled, their movements and migrations — the necropolis on the river Philouri in Greek Thrace may also belong to them³⁸ — such supposition seems possible.

Tumuli in west Macedonia (Visoi in Pelagonia, and in particular Vergina in Greek Macedonia) are connected with the Brygoi, who according to the sources went to Asia Minor in the 8th century and formed there the Phrygian kingdom³⁹. The hellenisation of Pelagonia in the 7th century is linked with the Linkesti, a Macedonian tribe which penetrated there and the archaeological differences between north and south Pelagonia as far as the 4th century can be explained by the ethnical differences — the Linkesti stayed in south Pelagonia, and the Pelagonians, a tribe similar to the Paeonians, lived in the north⁴⁰.

This is in general the ethnical picture of the west and the central Balkans in the Early Iron Age based on archaeological evidence. The main problem, as we see it, is to which extent we are ready to believe that the tribes mentioned on a particular territory in the 1st century b.c. were there also three or four hundred years earlier. It was a long period even in prehistory, and we have to keep an account also of the Celtic invasion and their partial settling in the north Balkans at the end of the 4th and the beginning of the 3rd century. It provoked disturbances in the local tribes, not only among those in the neighbourhood but also in distant areas. The finds from Krajčinići near Priboj, in the area to which the Celts did not arrive, contain Celtic elements and speak clearly in favour of this⁴¹. Thus, only in cases when the material culture shows undoubted continuity, not only on one site but on several sites, can we suppose, as in the case of the Histri and Liburni, the use of the same name during the entire period. There, where such continuity does not exist, we must be careful, the case of the Autariatae is the best example of how a tribe, very powerful in the 5th century, disappeared completely before the arrival of the Romans. This could have been the case with other significant groups of the Early Iron Age in the Balkan hinterland.

Finally, a few words about the Illyrians. At a symposium dedicated to the Illyrians in prehistory, which was held in Sarajevo in 1964, one of the main conclusions was the location of the Illyrians in the west and central Balkans and their separation from the Pannonian tribes which inhabited Pannonia⁴². New investigations show that

³⁶ Thuc., II, 100.

³⁷ R. Vasić, PJZ V, 698—700.

³⁸ D. Triandafyllos, *Arhaiko nekrotefeio sti ditiki Traki*, Ann. d. scuola arch. di Atene LXI (N. S. XLV) 1983, 179—207.

³⁹ N. G. L. Hammond, *op. cit.*, 407.

⁴⁰ R. Vasić, PJZ V, 720—721. Comp. I. Mikulčić, *Pelagonija u svetlosti arheoloških nalaza*, Skopje—Beograd 1966, 71—74.

⁴¹ M. Zotović, *Arheološki i etnički problemi bronzanog i gvozdenog doba zapadne Srbije*, Titovo Užice—Beograd 1985, 100—108.

⁴² Symposium sur la délimitation territoriale et chronologique des Illyriens à l'époque préhistorique, Sarajevo 1964, 285—287.

the Illyrian territory should be narrowed even more⁴³. The Histri were not Illyrians, and the Liburnians and the Iapods may have only some common antecedents with the Illyrians. There are also doubts about the Illyrian roots of the Central Dalmatian and the Central Bosnian groups because the Pannonian component is very visible in the formation of these groups. East of the Illyrian territory a large interzone existed between the Illyrians and the Thracians. This is inhabited by the Daco-Mysians, as these tribes have been conditionally named and to which the Triballi, the Dardani and the Paeonians belong. As we can see these suppositions are corroborated by the archaeological material of the Early Iron Age in Serbia and Macedonia.

Thus, the Illyrians, in the true sense of the word, can be connected with certainty to the Glasinac—Mati complex in the Early Iron Age and probably to the area south of it, in the central Albania. It is true that in bordering areas one should expect mixed tribes and some Illyrian elements were probably on the move constantly. It is possible that the spreading of the Glasinac elements in the 6th, and especially in the 5th century meant not only cultural and economic links but also the migrations of smaller groups to the neighbouring areas, led by some daring condottieri — this can also partially explain the desertion of the Glasinac plateau. However all this does not enlarge to a greater extent the Illyrian territory than is documented by archaeology.

KULTURNE GRUPE RANOG ŽELJEZNOG DOBA NA ZAPADNOM I CENTRALNOM BALKANU I MOGUĆNOSTI NJIHOVE ETNIČKE IDENTIFIKACIJE

Kratak sadržaj

Gvozdeno doba na zapadnom i centralnom Balkanu južno od Save i Dunava počinje negde u 9. ili 8. veku pre n. e. (o preciznom datumu se još uvek diskutuje), kada se gvozdeni predmeti javljaju redovno i u većem broju u materijalnoj kulturi. U toku sledećih osam vekova, uz izvesno narušavanje kulturnog kontinuiteta keltskom invazijom krajem 4. ili početkom 3. veka pre n.e., što se naročito osetilo u Posavlju, na širokom prostoru od Jadranskog mora do istočnih granica Jugoslavije, formirale su se na ranijim osnovama ili delom pod stranim uticajima različite grupe i kulture. Zbog neravnomerne istraženosti ovog širokog prostora, naša znanja o ovim grupama i kulturama su različita, negde su pojedine grupe jasnije izdvojene i identifikovane, na drugim područjima su samo nagoveštene uz mnogo nepoznanica. Na zapadu, u Istri, severnom Jadranu i u Lici, mogu se sa dosta sigurnosti izdvojiti određene kulturne grupe sa karakterističnom materijalnom kulturom, koje su, uz izvesna gibanja, egzistirale sve do dolaska Rimljana. Isto tako, mogu se izdvojiti i jedna srednjobosanska i jedna srednjodalmatinska grupa, mada su kulturni razvoj i odlike ovih grupa kroz čitavo gvozdeno doba manje uočljivi. Posebno mesto zauzima glasišačka grupa, koja zahvata široku oblast — istočnu Bosnu, jugozapadnu Srbiju, Crnu Goru, delove Makedonije i Kosova i severnu Albaniju i koja najbolje reprezentuje kulturu gvozdenog doba u unutrašnjosti Balkana. Na prostoru između reka Morave i Iskera u Bugarskoj, može se takođe govoriti o izvesnom kulturnom jedinstvu, no ne tako jasno izraženom i ne tako dugotrajnom kao u glasišačkoj grupi. Posebni kulturni kompleks gvozdenog doba nazire se i u južnoj Srbiji, severnoj Makedoniji i istočnom Kosovu. Srednje Povardarje i istočna Makedonija odaju takođe određeno kulturno jedinstvo u kojem se razaznaju dva hronološka horizonta jasno razdvojena u razvoju u kojem se na osnovu intenzivnijeg istraživanja

⁴³ PJZ V, passim.

pojedinih područja mogu izdvojiti pojedine manje kulturne grupe. U zapadnoj Makedoniji takođe postoje mogućnosti da se izdvoje manje kulturne grupe ograničenog vremenskog trajanja.

Na osnovu ovakve arheološke slike, postoji mogućnost povezivanja pojedinih grupa sa nazivima i lokacijama određenih plemena koja su, prema antičkim piscima, obitavala ove prostore, mada su u iznošenju tih pretpostavki potrebne sve moguće rezerve. Tako se istarska, severnojadranska i lička grupa sa dosta razloga pripisuju Istrima, Liburnima i Japodima, dok se povezivanje srednjo-bosanske grupe sa Desidijatima i srednjodalmatinske grupe sa Delmatima čini manje sigurno. Glasinačka grupa bi, po širokom prostranstvu koje zahvata, bila najbliža Ilirima u pravom smislu te reči. Između Ilira na zapadu i Tračana na istoku Balkanskog poluostrva, obitavala je grupa starosedelačkog stanovništva, koje se u nauci u poslednje vreme naziva Dako-Mizijcima. Tribali, Dardanci i Peonci bi se možda najpre mogli smestiti u ovu međuzonu i arheološki povezati sa kulturnim pojavama konstatovanim u vardarsko-moravskoj dolini.

Ključni elemenat za diskusiju o ovom pitanju predstavlja, kako nam se čini, Strabonov podatak o Autarijatima, najvećem i najmoćnijem ilirskom plemenu koje je u jednom trenutku porazilo Tribale na istoku i Ardijejece na jugozapadu. Posle dužih diskusija, prihvaćena je pretpostavka o identifikaciji glasinačke grupe ne toliko sa plemenom Autarijata koliko sa autarijatskim plemenskim savezom, koji je u trenutku najveće moći ovog plemena nastao na širokoj teritoriji. Uz sve rezerve, dileme i varijacije u mišljenjima, čini se da je ovakva postavka ispravna i da se, sledeći tu ideju, na osnovu arheološkog materijala ovo širenje Autarijata može datovati u kraj 6. i prvu polovinu 5. veka. Autarijati nestaju sa istorijske pozornice već krajem 4. veka, što znači da je njihova snaga i moć trajala određeno vreme i da se posle toga savez raspao i pleme potpuno oslabilo. U tom povremenom uzdizanju i raspadanju pojedinih plemena i plemenskih saveza mogu se objasniti mnoge pojave u gvozdenom dobu Balkana i materijalnoj kulturi ovog perioda.

ZUM PROBLEM DER PÄONIER

DRAGA GARASANIN

Auszug—Aufgrund der schriftlichen Überlieferung und der archäologischen Funde besonders der Gräberfelder (Orlovi Cuki, Radanje, Orizari, Milci, Dedeli u. a.) sind in der Eisenzeit, Land und Kultur der Päonier gut zu bestimmen. Sie leben im Becken der Bregalnica und am mittleren und unteren Vardar. In ihrer Kultur ist eine enge Verwandtschaft mit den Dardanern und, besonders im Süden starke Einflüsse der hellenischen Kultur wahrzunehmen. Ein illyrischer Einschlag ist vor allem in den Grabstätten zu erfassen. Einige Typen »makedonischer Bronzen« erlauben die Annahme lokaler päonischer Werkstätten.

Es ist selbstverständlich dass bei der kulturellen, historischen, daher auch ethnischen Bestimmung jener Völker die im Laufe des I. vorchristlichen Jahrtausends am Rand der griechisch-römischen Welt gelebt hatten, die Forschungsergebnisse mehrerer Wissenschaften nachgeprüft und verglichen werden müssen. Dies ist auch bei den Päoniern der Fall. In erster Reihe begrenzen wir uns in diesem Beitrag auf die Wertung historischer und archäologischer Daten. Es ist sofort zu betonen, dass die auf uns gekommene schriftliche Überlieferung meistens nur kurze, ausserdem zum Teil von den antiken Autoren aus verschiedenen früheren Quellen übernommene Mitteilungen enthält, die daher auch oft den Anschein ergeben sich zu widersprechen. Dagegen beruhen die von der Archäologie herührenden Kenntnisse in erster Reihe auf einem meistens ungleichmässigen, daher auch oft unbefriedigendem Forschungsstand.

In der Behandlung dieser Probleme muss vorerst der geographische Rahmen, das vom Volke bewohnte Land erarbeitet werden, um dann, im archäologischen Fundgut jene räumlich und zeitlich entsprechende Erscheinungen auszusondern die sich für eine historische und ethnische Beurteilung eignen.

Im Falle der Päonier ist der geographische Rahmen, das Gebiet Päoniens, verhältnissmässig klar fassbar. Es befindet sich zur Zeit der makedonischen Eroberung »oberhalb« Makedoniens (Strabo VII, Fr. 24), und grenzt an die Länder der Dardanier und Autariaten (Strabo VII, 5, 1), weiterhin auch an die Sinden und Mäden¹. Dies ist etwa der

¹ F. Papazoglu, *Les villes de Macédoine à l'époque romaine*, Ecole française d'Athènes 1988, 77—78. N. L. Hammond, *A history of Macedonia I*, Oxford 1972, 167; 170; 435—436. Zu den Päoniern weiter s. v. Vrgl. auch B. Соколовска, *Исар—Марвинци и Повардарјето во античко време*, Скопје 1986, 21—27.

mittlere Lauf des Vardars—Axios bis an die Schlucht von Demir Kapija, und das Becken der Bregalnica—Astibos. Es ist anzunehmen, dass sich eigentlich hier das Kerngebiet der Päonier und ihres Staates befand. Diese Annahme wird auch durch eine Mitteilung von Polyäenus (IV, 12, 3) bestärkt: das Krönungszeremonial der päonischen Könige erfasste auch das rituelle Bad des neuen Herrschers im Astibos. Wohl handelt es sich hier um eine recht alte Sitte, wobei auch anzunehmen ist, dass die königlichen, leider unbekanntenen Sitze unweit vom Astibos gelegen waren. Durch Polybios (V, 97) erfahren wir dass Philipp V im Jahre, 217 die Stadt Bylazora eroberte, die grösste Päoniens, die sich unweit von der Schlucht die Makedonien mit Dardanien verbindet befand. Mit Recht wird die Stadt in die Nähe von Titov Veles loziert. Es ist verlockend sie beim Dorfe Knežje im Ovče Polje zu suchen wo durch Gelendebegehungen Reste einer grossen städtischen Anlage ermittelt wurden². Die erwähnte Axios—Schlucht kann nur mit jener von Taor, zwischen Skopje und Titov Veles identifiziert werden³. Auch ist uns die enge Verbindung zwischen Päoniern und Dardaniern gut überliefert. Aus der erwähnten Stelle bei Polyäenus erfahren wir, dass Ariston, der König Päoniens, als er von Lysimachus bedroht wurde, Zuflucht bei den Dardaniern suchte. Bei der Teilung Makedoniens durch die Römer im Jahre 167, wurde von den Dardaniern Anspruch auf Päonien erhoben, unter dem Vorwand, dass das Land ursprünglich zu Dardanien gehört hätte (Liv. XLV, 29, 12). Wo nun im Becken von Kumanovo und an der Wasserscheide von Preševo die Grenze zwischen beiden Völkern verlief, ist vorläufig nicht sicher zu bestimmen.

In früheren Zeiten hatte Päonien allerdings auch ein grösseres Gebiet umfasst. In der Illias II, 848—850, kommen die Päonier vom breiten Lauf des Axios, dessen Gewässer ihr Land überfluten. Eine derartige Beschreibung kann nur an das breite und sumpfige Tal am unteren Lauf des Flusses bezogen werden. Auch im V. Jahrhundert, zur Zeit der makedonischen Eroberung und des Zuges von Sitalkes (429), wird dieses Land als Päonien bezeichnet (Thuk. II, 99). Dabei bestehen allerdings gewisse widersprüche: so werden nach Strabo (VII, fr. 23) die Bottieia und die Amphaxitis durch den Axios getrennt, ohne dass dabei von Päonien die Rede sei.

Wie schon erwähnt ist in beiden Gebieten der archäologische Forschungsstand immer noch ungleichmässig. Aus dem angenommenen Kerngebiet am mittleren Vardar und der Bregalnica gibt es kaum eisenzeitliche Funde vor der Eisenzeit IIa nach Garašanin—Kilian, der ausgehenden geometrischen Periode, etwa um oder kurz vor 700⁴. Nur auf dem Umweg über Dardanien, kann auf Grund der engen Verwandtschaft in der Sachkultur der Eisenzeit II, auch für diesen

² I. Mikulčić, *Tabula Imperii Romani* (TIR) K34, 71.

³ F. Papazoglu, *Central Balkan Tribes in Preroman Times*, Amsterdam 1978, 150—152.

⁴ Zusammenfassend R. Vasić, *Srednja i istočna Makedonija*, Praistorija jugoslavenskih zemalja (PJZ), V, 1987, 690—700; Ders, *Devdelijska grupa*. Ebenda 701—711. K. Kilian, *Trachtzubehör der älteren Eisenzeit zwischen Ägäis und Adria*, Prähist. Zeitschr. 50, 1975. Für die frühen Funde, Ebenda, 81—82, Tl. 53; 43, 1—13.

Teil Pannoniens eine Entwicklung angenommen werden die schon in der Bronzezeit einsetzt, und von M. Garašanin als proto-dako-mysisch bezeichnet wurde⁵. Ausserdem handelt es sich ausschliesslich um Grabfunde—Nekropolen von Radanje—Krivi Dol, Star Karaorman—Orlovi Ćuki und Gorne Pole, Kunovo Ćuki in Orizari bei Kočane, und eine Anzahl von Einzel- und Zufallsfunden. Im Süden dagegen entsprechen die Funde der Schichten 13—11 von Kastanas (Kastanas V) etwa der Zeit um und unmittelbar nach dem Trojanischen Kriege⁶. Die weitere Entwicklung ist im jugoslawischen Teil Makedoniens durch mehrere Nekropolen—Suva Reka, Dedeli, Marvinci, Milci u.a. belegt. In beiden Gebieten wird in den letzten Jahrhunderten das Bild durch die allgemeine Hellenisierung der Kultur verwischt, wobei der für unsere Probleme relevante Fundstoff noch nicht eingehend behandelt und gewertet worden ist⁷.

Da trotz aller verbindenden Erscheinungen zwischen den beiden Gebieten auch wesentliche Unterschiede bestehen, sollen sie hier vorerst getrennt in knapper Form besprochen werden.

Schon in der Eisenzeit IIa ist im Becken der Bregalnica eine feinere zeitliche Gliederung fassbar die durch die Funde von Orlovi Ćuki und Radanje gut zu belegen ist⁸. Dabei ist besonders zu betonen, dass die beiden Nekropolen, wie auch jene von Gorne Pole, dicht nebeneinander liegen. In Orlovi Ćuki handelt es sich um mittelgrosse Erdhügel, die gelegentlich eine aus Steinen bestehende Umfassung besitzen (Hügel VI), in Radanje und Gorne Pole um kleine Steinhügel. In Orlovi Ćuki erfolgte die Skelett—Bestattung in zum Teil verschieden angelegten Steinkisten. Im Hügel VI ordnen sich die Gräber in zwei

⁵ M. Garašanin, *Origines et formations des Illyriens* in: Iliri i Albanci, Les Illyriens et les Albanais, Srpska Akademija nauka i umetnosti, Posebna izdanja XXXIX, 1988, 9—80 (serbo-kroatisch); 81—144 (französisch). Bes. S. 115—116

⁶ Für die Nekropolen vrgl. die Arbeiten von R. Vasić (Anm. 4); M. Garašanin, D. Garašanin, *Arheološka iskopavanja u selu Radanje na lokalitetu Krivi Dol*, Zbornik na Stipskiot Narodn muzej I, 1958—1959, 9—60; И. Микулчић, *Могила од Орлови Чуки кај Стар Караорман*, Ibid. II, 1960—1961, 47—64; Ders., *Izveštaj sa probnog iskopavanja halštatske nekropole kod sela Karaorman*, Ebenda I, 95—105; З. Георгиев, *Нов халштатски наод од околната на Куманово*, Macedonie Acta Archeologica (abk. МАА), 4, 1978, 69—80; Ders. *Праисторски наоди од Кочани о прашање на раните некрополи по Брегалница*, Годишен Зборник на Филозофски факултет Скопје, 7, 1981, 65—77. Vrgl. K. Kilian, *Trachtzubehör 90ff.* Zu Kastanas: A. Hochstetter in: *Südosteuropa zwischen 1600—1000*. Prähist. Archäologie in Südosteuropa Bnd. I, 1982, 99—108, bes. 102. Dieselbe, Kastanas. *Die handgemachte Keramik*. Prähist. Forschungen in Südosteuropa Bnd. 3, 1984, 188ff.; 223ff.

⁷ Zusammenfassend R. Vasić, a. a. O. (vrgl. Anm. 4) З. Георгиев, *Кarakterot и значениe на вангробните наоди од јужновардарските некрополи од железно време*, МАА. 6, 1980, 37—54; Ders., *Гробот 31/35 од некрополата Милиц кај Гевгелија*, Зборник Археол. музеј — Скопје X—XI, 1983, 65—72; Ders. *Рачноизработена керамика под долновардарски некрополи*. МАА. 9, 1983—1984, 65—81; Ders. *Елементи на раната антика во Долно Повардарје*. Филозофски факултет на Универзитет Скопје, 1984, 51—85 (Sonderdruck); Д. Митревски, *Кarakterистични форми на македонски бронзи од наоѓалшта по долината на Вардар*. МАА. 9, 1983—1984, 83—100; Ders. *Bow Fibulae from the Iron Age in the Vardar Valley*, Arch. Jugoslavica 24, 1987, 29—42.

⁸ Д. Гарашанин, *Проблемот на датирањето на македонски бронзи со посебен осврт на наоди од Радање*. МАА. 2, 1976, 135—141.

konzentrischen Kreisen um das Centralgrab wie dies auch in anderen Gebieten, etwa Pelagonien und dem Glasinac—Komplex beobachtet wurde, eine Erscheinung die wohl auf Familien- oder Sippengruppen hinweist. Dass dabei keine wesentlich spätere Nachbestattungen vorliegen, erhellt aus der Tatsache, dass die verschieden gebauten Kisten und die Fundbestände bei welchen aus typologischen Gründen gewisse Unterschiede angenommen werden könnten, gleichmässig in den einzelnen Gräberkreisen verteilt sind. In Radanje und wohl auch Gorne Pole, erfolgte die Bestattung unter dem Steinhügel, nur gelegentlich in recht unsorgfältig angelegten Steinsetzungen⁹. Die wichtigsten Unterschiede sind jedoch im Metall—Inventar fassbar. So fehlen in Orlovi Ćuki die makedonischen Bronzen die rund ins VII—VI Jahrhundert datiert werden¹⁰, während in Radanje leitende Formen aus Orlovi Ćuki—Brillenfibeln mit-oder ohne Achterschleife und die merkwürdige zweischleifige Bogenfibel mit tordiertem Bogen und kreisförmigem Fuss, deren Verwandtschaft, allerdings im weiteren Sinne, mit den Glasinac—Fibeln der Stufe IVb nach B. Cović (725—625) von K. Kilian hervorgehoben wurde nicht belegt sind. Auch fehlt in Orlovi Ćuki die für Radanje leitende Form der einschleifigen Fibel mit unsymmetrischem Fuss¹¹. Dass der zeitliche Unterschied wohl unbedeutend war erhellt aus den Merkmalen der Keramik die in beiden Fällen die gleichen sind: einhenkelige Kannen mit Schnabelbildung oder schräger Mündung, doppelhenkelige Gefässe mit überragenden Henkeln, gelegentlich auch Nöpfe mit kanneliertem oder facettiertem Rand. Die Verzierung besteht aus flachen Rillen, langgestreckten eingeritzten Dreiecken, verschieden angeordneten Punkten die oft behilfs eines gezahnten Instruments ausgeführt wurden. Ausserdem enthielt in Südpäonien das unter einem Grabhügel vom Typ Radanje liegende Grab 31—35 von Milci, zusammen die Brillenfibel, die Fibel mit kreisförmigem Fuss und jene mit asymmetrischem Fuss¹². Daher dürften die Funde von Orlovi Ćuki einer etwas früheren (Garašanin—Kilian IIa1), jene von Radanje einer späteren (Garašanin—Kilian IIa2) Periode gehören. Die Keramik beider Unterstufen weist enge Verbindungen mit gleichzeitigen Erscheinungen in Dardanien (gegend von Vranje, Kosovo) auf, dagegen sind die Funde von Orlovi Ćuki vor allem mit den Grabhügelfunden von Široko in Kosovo und jenen aus den Kistengräbern von Vuči Dol (heute Vlčko) bei Skopje zu verbinden, in deren Merkmalen M. Garašanin den Beweis eines westlichen, wohl illyrischen Einschlages in die alte proto-dako-

⁹ И. Микулчић, Зборн. на штитск. Нар. музеј II (vrgl. Anm. 6) 48—50, Pl. II—III; M. Garašanin, D. Garašanin, a. a. O. (Anm. 6), 12—34, Pl. II—VIII.

¹⁰ Zusammenfassend: K. Kilian, a. a. O. (Anm. 6), 99—101 und Tl. 48—49 (Radanje); D. Mitrevski MAA. 9 (vrgl. Anm. 7), 83ff.

¹¹ K. Kilian, a. a. O. (Anm. 6), Tl. 43, 14—16 (Orlovi Ćuki H. I, Grab I); 21—22 (H. VI, Grab 2), *Fibel aus Orlovi Ćuki* H. V. Grab 2, Ebenda Tl. 44, 4. *Zu den Fibeln von Radanje* M. Garašanin, D. Garašanin, a. a. O. (Anm. 6), 34f., Abb. 63—65; K. Kilian, a. a. O. Tl. 46, 5.

¹² Zur Orientirung über die Keramik: K. Kilian a. a. O., Tl. 43—46; Zu Milci: Z. Georgiev, Zborn. Arh. muzej X—XI, a. a. O. (vrgl. Anm. 7) und Tl. I.

-mysische Bevölkerung erkennt¹³. Dieser hätte dann auch das Päonische Kerngebiet erreicht. Im Gegensatz dazu reicht die Verbreitung makedonischer Bronzen ausser einzelnen Importstücken nicht weiter nördlich von Kumanovo¹⁴. Dadurch bekommen wir auch einen Hinweis für die räumliche Abgrenzung der von Päoniern beziehungsweise Dardanern bewohnten Gebiete. In den Nekropolen von Radanje und Gorne Pole, ist dann auch eine weitere Entwicklung im Laufe der Eisenzeit IIB fassbar. Sie wird durch das Grab IV von Radanje, mit Doppelnadel vom Typ Kozani und die zahlreichen Einzelfunde makedonischer Bronzen belegt¹⁵. Einzelne Typen dieses Trachtzubehörs, so die Kannenförmigen Anhängsel mit tiefem Einschnitt beim Henkelansatz, und die Vogelanhängsel mit seitlicher Durchlochung scheinen vorwiegend auf das Becken der Bregalnica und den Raum um Kumanovo beschränkt zu bleiben und könnten daher, mit allem Vorbehalt, als Erzeugnisse lokaler Werkstätten angesehen werden¹⁶. In eine noch spätere Zeit führen uns dann die Doppelnadeln vom Typ Glasinac aus Radanje. In die Eisenzeit IIB und III sind die Funde aus den Steinkisten von Kočane zu datieren (Fibel mit viereckiger Fussplatte und Knopfansatz, Nadel vom Typ Kozani, Ringe mit Knopfansätzen)¹⁷. Die grossen Grabanlagen am Rand der Nekropole von Gorne Pole sind schon der Eisenzeit III zuzuweisen. Es handelt sich um viereckige ummauerte Flächen deren Masse 8—9 m, erreichen, in welchen dann Aufschüttungsgräber in grossen mit Steinen belegten Gruben beigesezt wurden. In der Grabgrube werden die Aufschüttungen mit angehäuften Steinen bedeckt, eine Sitte die mutatis mutandis an die kleinen Grabhügel von Radanje und Gorne Pole erinnert. Durch eine thrako-makedonische Münze von Akanthos ergibt sich ein Datum rund um 500. Auch die Fundbestände (vasenförmige Bernsteinanhänger, Nadeln vom Typ Trebenište) bestätigen den vorgeschlagenen zeitlichen Ansatz. In der Keramik herrscht die graue gedrehte Ware vor, deren Formen allerdings mehr auf alten Traditionen beruhen (zweihenkelige Gefässe, Nöpfe mit eingezogenem Rand)¹⁸.

Im Gebiet südlich von Demir Kapija und bis an die Vardar-mündung weisen die Funde ein etwas anderes Bild auf. Die erwähnten Funde von Kastanas V, bestätigen in der handgemachten Ware, die Erscheinung jener Typen die seinerzeit von W.A. Heurtley mit dem Begriff »Lausitz« bezeichnet wurden. Es liegt über jedem Zweifel, dass hier mit Vorstössen aus dem inneren Balkanraum zu rechnen ist,

¹³ M. Garašanin, a. a. O. (Anm. 5), 134—137 und zur Verbindung mit Ostmakedonien Ebenda 139. Vrgl. K. Kilian, *Trachtzubehör*, Tl. 56; 54, 6, 10 (Vuči Dol—Vlkovo. Keramik und Fibeln). Tl. 69, 1, 3, 5, 9 (Siroko—Keramik); 67, 11—12; 70, 1; 73 m 5, 7 (Siroko—Fibeln).

¹⁴ K. Kilian, Ebenda, 132ff., Tl. 88, 3, 4; 89, 4; 93, 1; 94, 2—4; 96, 1 (Verbreitungskarten).

¹⁵ M. Garašanin, D. Garašanin, a. a. O. (Anm. 6), 19 und Abb. 73; K. Kilian a. a. O. (Anm. 6), 94, Tl. 48, 1—11, 13; 49, 2, 3, 6, 10—12; 50, 6—10.

¹⁶ K. Kilian, a. a. O. (Anm. 6), 111, Tl. 93, 1; 114, Tl. 95, 4.

¹⁷ З. Георгиев *Зборник на Филозофски факултет* (vrgl. Anm. 6), 65—77; K. Kilian, a. a. O. Tl. 47, 12.

¹⁸ I. Mikulčić, *Ilirsko-arhaiski grobovi iz okoline Štipa*, Starinar N. S. X,III—XIV, 1962—1963, 197—209. Zur grauen Ware in Olynth: Z. Georgiev, *Zbornik Filozofskog fakulteta* 1984 (Anm. 7), 57—59.

deren Ausgangspunkt allerdings noch nicht völlig bestimmt werden kann. Wir wären geneigt diese Erscheinungen mit den von Homer erwähnten Päoniern zu verbinden¹⁹. Die Verbindung mit den Funden der Eisenzeit IIa (Brillenfibeln, Fibeln mit assymetrischem Fuss, Armringe mit überlappenden verjüngten oder abgestumpften Enden, ein Teil der makedonischen Bronzen) wird ausser dem schon erwähnten Grab von Milci besonders durch die Gräber A und B von Čaučica bestätigt. Allerdings wird ein bedeutender Teil der makedonischen Bronzen von Čaučica und Bohemica wie auch andere Gegenstände (phrygische Fibel, Fibel mit viereckigem Fuss und Knopfansatz) in die Periode IIb und III zu datieren sein²⁰. Im allgemeinen bestehen jedoch in den Grabsitten und einem Teil des Fundstoffes, besonders der Keramik, wesentliche Unterschiede zum Gebiet nördlich von Demir Kapija, an der Bregalnica und um Kumanovo²¹. Dazu ist noch zu betonen, dass im Laufe des V. Jahrhunderts die Urbanisation schon recht stark fortgeschritten war wie dies durch die Einnahme der Städte durch Sitalkes im Jahre 429 bestätigt wird²². In den Grabsitten ist hier die Bestattung in Flachgräbern und grossen Steinkisten—Cisten das hervorragendste Merkmal. Im VI—V. Jahrhundert fügt sich dann auch die Bestattung in Pithoi wie auch jene in durch Ziegel (Tegulae) bedeckten Gräbern dazu. Auf Grund des Grabes 12 von Milci, einer Brandbestattung in zweiteiliger Kiste, mit einem Ring dessen Entsprechungen in den späten Kistengräbern von Gorne Pole vorliegen, die durch die Münze von Akanthos rund um den Beginn des V. Jahrhunderts datiert werden, setzt Z. Georgiev die Erscheinung der Brandbestattung im Laufe dieses Jahrhunderts an. Etwas später um die Jahrhundertwende brechen die grossen Nekropolen endgültig ab, obwohl sich das Leben in den Städten einer weiteren Blüte erfreute. Vom selben Forscher wird diese Erscheinung durch die endgültige Angliederung an den makedonischen Staat erklärt, wodurch auch neue Änderungen in der gesellschaftlichen, vielleicht auch ethnischen Struktur der Bevölkerung hervorgerufen wurden²³.

Bei einer Würdigung der Keramik, ist vor allem hervorzuheben, dass in der handgemachten Tonware, wesentliche Unterschiede zum Bregalnica—Becken zu vermerken sind. Sie werden schon teilweise in der Formgebung, den doppelhenkelige Krügen mit knopfansätzen an den Henkeln, und den Nachahmungen griechischer Formen fassbar, besonders jedoch im völligen Mangel der in Norden bezeichnenden Verzierungen²⁴. Noch wichtiger ist die Erscheinung der gedrehten, vorwiegend ockerroten Ware mit bemalter Streifenverzierung. Der Formenschatz besteht aus einhenkeligen Kannen mit schnabelartiger Randbildung die als Gemeingut für Nord und Süd-Päonien anzusprechen sind, besonders jedoch aus kantharosartigen Gefässen, Kylikes, Gutti

¹⁹ Zu Kastanas vrgl. Anm. 6.

²⁰ Z. Georgiev, Zbornik Arheol. muzej X—XI (Vrgl. Anm. 7), 55—72 (Milci); K. Kilian, a. a. O. (Anm. 6), 75—77, Tl. 34—36 (Čaušica Grab A und B)

²¹ R. Vasić, PJZ. V, 695ff.; 706ff. (vrgl. Anm. 4); M. Garašanin, a. a. O. (Anm. 5), 137—139; Z. Georgiev, MAA. 4 (Vrgl. Anm. 6) 69—80 (Kumanovo).

²² N. L. Hammond, a. a. O. (Anm. 1), 435—436.

²³ З. Георгиев, Сборник на Филозофски факултет, 1984 (Anm. 7), 82

²⁴ Ders. in MAA. 9 (Anm. 7) 65—81.

die an griechische Typen anknüpfen. Die Gattung ist in Makedonien vom unteren Laufe des Axios bis an den Strymon (Struma) und in die Halkidike verbreitet, und wird auf rhodisch-jonische Einflüsse zurückgeführt. Im Bregalnica—Becken ist sie bis auf vereinzelte Importstücke (Orlovi Čuki Hügel VI, Grab 12, Gorne Pole) völlig unbekannt²⁵. Sie setzt schon im VII Jahrhundert an²⁶. Mit dieser Gattung ist auch teilweise die graue gedrehte Ware zu verbinden, die auf Grund geschlossener Grabfunde teilweise gleichzeitig mit der entwickelten gestreiften Ware ist, jedoch längere Zeit hindurch, weiter in Gebrauch geblieben ist und in Olynth in der Schicht der persischen Zerstörung, 479, jedoch auch später belegt wurde²⁷. Im VI—V Jahrhundert kommen dann noch weitere, korinthische, jonische, ja auch attische Importe dazu²⁸. In den letzten vorchristlichen Jahrhunderten tritt wie schon erwähnt die völlige Eingliederung in die einebnende Kultur des Hellenismus ein.

Aufgrund dieser Beobachtungen ist daher bei aller Berücksichtigung des noch lückenhaften Forschungsstandes und des Mangels an grossen Materialpublikationen, die Tatsache festzustellen, dass schon im Laufe oder gegen Ende des VII Jahrhunderts, wahrscheinlich etwa um den Beginn der Eisenzeit IIB die zu Pänien gerechneten Gebiete am unteren und mittleren Vardar mit dem Bregalnica Becken in manchen für eine ethnische Beurteilung ausschlaggebenden Merkmalen (Bastattungssitten, Keramik) bedeutend auseinander gehen. Im Süden ist dabei mit einem immer zunehmenden Einfluss aus dem Bereich griechischer Kultur zu rechnen. Andererseits scheint die ursprüngliche Grundlage dieser Entwicklung in der frühen Eisenzeit und noch teilweise in der Eisenzeit II die gleiche gewesen zu sein. Sie ist mit jener der Dardanier aufs engste verbunden, was auch an eine gemeinsame Herkunft denken lässt. Diese ist im Grund genommen vom Entstehungsprozess der Illyrier und der Thraker südlich des Hämus unabhängig und lässt sich mit jenen Gruppen verbinden die von V. Georgiev als Dako-Mysier bezeichnet wurden, eine Ansicht die auch in der archäologischen Forschung ihre Unterstützung findet²⁹. Wie nun die spätere Zerspaltung zu erklären wäre, ist vorläufig noch schwer zu ermitteln. Eine fortschreitende Akulturation im Süden wäre wohl als bequemste Lösung anzusehen, wenn es nicht unverständlich bliebe, dass das politisch führende nördliche Pänien, dabei kulturell immer etwas rückständig geblieben ist. Man könnte dann auch an gewisse Vorstösse von der Nordküste der Ägäis in Richtung des unteren Vardars denken, die der endgültigen Eingliederung in die politische Koine Makedoniens und die grosse Koine der griechischen Kultur vorangegangen wären, und in der schriftlichen Überlieferung keine entsprechende Erwähnung fanden. In diesen Zeiten war ja der Raum im

²⁵ Ders. in *Филозофски факултет Скопје* 1984 (Anm. 7), 51—85.

²⁶ И. Микулчић, *Зборник на Штипскиот Нар. музеј* II, 58 Т. IV, 3 (Орлови Чуки Н. VI, Grab 12); Ders. *Зборник на Штипскиот Нар. музеј* J, 98, Т. II, 12 (Gorne Pole).

²⁷ Z. Georgiev, a. a. O. (Anm. 25), 57—59.

²⁸ Ebenda; V. Sokolovska, a. a. O. (Anm. 1), 77ff.; D. Vučković - Todorović, *Antička Demir Kapija*, *Starinar* N. S. XII, 1961, 229—269.

²⁹ M. Garašanin, a. a. O. (Anm. 5), 112—118; 134—139.

Hinterland der Axiosmündung noch ausserhalb der sich entwickelnden politischen und wirtschaftlichen Interessen der griechischen Welt. Dass andererseits in der frühen Eisenzeit mit einer Anwesenheit der Triballen bis in das Axiostal zu rechnen wäre, ist aufgrund der archäologischen Forschung restlos abzulehnen³⁰.

O PROBLEMU PEONACA

Kratak sadržaj

Teritorija Peonaca obuhvata srednji i donji tok Vardara i sliv Bregalnice. Njihovo razgraničenje prema Dardancima nije još uvek arheološki dovoljno jasno. Kultura Peonaca sa sigurnošću se može pratiti u gvozdenom dobu od oko 800—700 godine pre n. e. Ona nije u potpunosti homogena. Na jugu, od Demir-Kapije, u nizu nekropola, kao Milci, Dedeli i dr., izražen je jači upliv helenske kulture, veza sa Egejskom Makedonijom i Halkidikom. Prvobitno područje Peonaca čini sliv Bregalnice sa delom područja na srednjem Vardaru i verovatno na severu teritorijom do Kumanova i preševskog razvođa. Istorijski, njegov značaj posvedočen je ritualnim kupanjem peonskih vladara u reci Astibos (Bregalnica). Inventar nekropola Radanje, Orlovi Čuki, Orizari, Balabanica pokazuju užu povezanost sa oblašću Dardanaca, a delom i ilirske uticaje, osobito u pogrebnom ritualu. Jedan od tipičnih elemenata njihove kulture predstavljaju inakedonske bronzе, raširene na mnogo većoj teritoriji. Njihovo poreklo treba tražiti u Grčkoj, ali neki karakteristični tipovi privesaka, osobito u obliku ptice ili sudića, ukazuju na postojanje lokalnih peonskih radionica. Jača kulturna unifikacija pod uticajem helenske kulture ogleda se osobito od kraja VI veka.

³⁰ F. Papazoglu, *Central Balkan Tribes* (Anm. 3).

DIE QUELLENAUSSAGEN ZUR PALÄOETHNOLOGIE DES ZENTRALEN BALKANRAUMES

RADOSLAV KATIČIĆ

Auszug — Die Erwartungen mit denen die Illyrologie als Zweig der Indogermanistik mit leicht verständlicher Verspätung ins Leben gerufen wurde, haben sich nicht erfüllt. Dennoch ist diese Forschungsarbeit nicht ergebnislos geblieben. Nur sind die erbrachten Ergebnisse anders geartet, als man es sich vorgestellt hatte. Es hat sich gezeigt, daß vor allem die Voraussetzungen, mit denen man an das Quellenmaterial herantritt, mit großer Strenge untersucht werden müssen. In diesem Sinne wird hier die Verwendung der Ethnika und die Zuordnung von Völkern des mittleren Balkanraumes bei den alten Schriftstellern untersucht, wobei die Sicht verschiedener Schichten literarischer Überlieferung besonders beachtet wird. Es zeigt sich, daß ohne solche Überlegungen der Quellenwert einzelner Nachrichten gar nicht beurteilt werden kann. Die ethnische Zugehörigkeit der Bevölkerung des zentralen Balkanraumes im Altertum ist nicht aus den Quellen einfach abzulesen. Man muß dabei von den verschiedenen literarischen Traditionen und der Sicht, aus der sie die ethnischen Zuordnungen treffen, ausgehen.

Betrachtet man heute die auf die alten Illyrier bezüglichen Fragenkomplexe aus sprachwissenschaftlicher und paläoethnologischer Sicht, so zeigt sich ein unausgeglichenes und in manchem widerspruchsvolles Bild. Die Erwartungen, die geweckt wurden, als sich die Illyrologie mit leicht verständlicher Verspätung als ein zusätzlicher Zweig der Indogermanistik zu konstituieren begann, sind unerfüllt geblieben und der anfängliche Schwung dieser Studien ist in sich zusammengebrochen. Nachdem die Stütze in der ehemals weit verbreiteten »panillyristischen« Deutung des archäologischen Bildes und in den damit verbundenen paläoethnologischen Konstruktionen weggefallen war, hatte die derart begründete Illyrologie ebenfalls keinen Bestand mehr. Heute weiß man über die Illyrier als altes Volk und über ihre Sprache entschieden weniger, als man im ersten Anlauf schon zu wissen meinte.

Dennoch kann nicht behauptet werden, daß diese Forschungen keine Ergebnisse gebracht hätten. Nur sind diese anders, als man glaubte, daß sie sein würden. Die Illyrier haben nicht so wie die Kelten oder die Germanen einen festen und genau bestimmbareren Platz unter den indogermanischen Völkern des Altertums bekommen. Die Beziehung ihrer Sprache zur albanischen ist nicht auf Grund sprachlicher Angaben und sprachwissenschaftlicher Beweisführung geklärt worden. Selbst der Begriff der Illyrier und des Illyrikums im Altertum hat seine vermeintliche Ganzheitlichkeit verloren. Heute ist

er in eine Reihe von unterschiedlichen Schichten und historischen Erscheinungen zerlegt, vom alten Königreich an den Grenzen Makedoniens bis zur spätantiken kaiserlichen Präfektur. Bei Erwähnung der frühgeschichtlichen Illyrier denkt man nicht mehr an ein Volk, sondern an Völker, deren jedes seine eigene historische Individualität besitzt. Dafür hat man aber gelernt, die Quellen aus dem Altertum besser zu lesen, achtzugeben auf den Zusammenhang, in dem ihre Nachrichten stehen. Man hat begriffen, daß die illyrischen Themen Motive der antiken griechischen und lateinischen Literatur sind und daß ihre Aussagen nur unter Beachtung dieses Umstandes richtig verstanden werden können. Das Illyrikum wird heute auch als Bestandteil eines mythologischen Weltbildes gesehen, wie es die Alten entworfen haben, um sich in der Fremde besser zurechtzufinden, zu einer Zeit als sie noch neue Länder und Völker kennenlernten.

Man ist auch in zunehmendem Maße mißtrauisch geworden gegenüber Etymologien bloßer Namen, von denen man gar nicht weiß, welcher Sprache sie ursprünglich angehören und was sie in Wirklichkeit bedeuten. Man weiß inzwischen nur zu gut, wie wenig Verlaß auf sie ist. Auch spüren wir nicht mehr Lautgesetzen nach, die eine »illyrische Sprache« unter anderen indogermanischen bestimmen und abgrenzen sollen. Dafür ist man aber hellhörig geworden für historisch belegbare und kulturgeschichtlich bestimmbar Nameninventare. Man beginnt Namenlandschaften zu erkennen, innerhalb derer unter Umständen auch wirklich charakteristische Merkmale der Lautung und Wortbildung festgestellt werden können. Man hat gelernt, daß auch bei sprachwissenschaftlichen Überlegungen streng auf die Fundumstände epigraphischer Denkmäler und auf die Zweckbestimmung ihrer Texte geachtet werden muß.

All das entspricht sicherlich nicht den Erwartungen, mit denen in der Zwischenkriegszeit die illyriologische Forschung in Bewegung gesetzt wurde. Es ist aber, wenn man es richtig nimmt, auch nicht bedeutungslos. Jedenfalls ist es ein echter Fortschritt.

Im zentralen Balkanraum ist das Entwirren paläoethnologischer Verhältnisse bekanntlich besonders schwierig. Die Nachrichten der alten Schriftsteller sind unergiebig und widersprüchlich, die epigraphischen Zeugnisse spät und vom hellenistischen oder römischen Kosmopolitismus geprägt, der archäologische Befund ermöglicht noch keine eindeutigen ethnischen Zuordnungen. Die Abgrenzung der Illyrier von den Thrakern bleibt, besonders was die vorrömische Zeit betrifft, auf die es hier eigentlich ankommt, weitgehend eine Konstruktion ohne realen historischen Gehalt, in der sich die allgemeinen Auffassungen und die Vorliebe der Autoren für das eine oder das andere Ethnikum spiegeln, ohne daß dabei ein Wirklichkeitsbezug herstellbar würde. Unsere Tagung ist daher ein guter Anlaß, die einschlägigen Nachrichten erneut durchzusehen und zu versuchen, ihre Aussagen im spezifischen Zusammenhang der Überlieferung, der sie angehören, zu betrachten. Ein derartiges Unterfangen ist heute durch die Aufstellungen von Frau F. Papazoglu wesentlich erleichtert¹. Hier sei ihr dafür unser Dank ausgesprochen.

¹ Vgl. F. Papazoglu, *Srednjobalkanska plemena u predrimsko doba (Tribali, Autarijati, Dardanci, Skordisci i Mezi)*, Djela Akademije nauka 1

Überblickt man die verfügbaren Nachrichten über die Völker des zentralen Balkans im Altertum, erkennt man, daß die paläoethnologischen Schwierigkeiten zu einem beträchtlichen Teil dadurch entstehen, daß die Autoren nur insofern von Völkern sprechen, als diese politische und militärische Subjekte sind, ohne sich dabei um deren Zugehörigkeit zu größeren ethnischen Gruppen zu kümmern. Verhältnismäßig wenige Autoren äußern sich über eine solche Zugehörigkeit der Völker im mittleren Balkanraum und auch die stimmen darin nur unvollständig überein. Dieses verworrene und verwirrende Bild ändert sich aber von Grund auf, wenn man die Quellennachrichten nach unterschiedlichen Überlieferungsschichten ordnet.

Bei der Beschreibung des Feldzuges, den der Thrakerkönig Sitalkes gegen Makedonien führte, unterscheidet Thukydides (2,96) Thraker, Geten, Päoner und Triballer. Seine königliche Herrschaft deckt sich jedoch mit dem Gebiet keines dieser Völker. Die Thraker und Päoner bestehen, wie ausdrücklich erwähnt wird, aus mehreren Völkerschaften, die eigene Namen tragen. Sitalkes als König der Thraker herrscht nicht über alle thrakischen Völker, sondern nur über deren Mehrheit, vor allem über jene, die zwischen Hämus und Rhodope siedeln. Andere thrakische Völker, hauptsächlich im Rhodopegebirge, sind selbständig und schließen sich seinem Heerzug aus freiem Willen an. Dafür aber gebietet Sitalkes über die Geten zwischen Hämus und Ister und über päonische Völker am Strymon, an dessen westlichem Ufer erst das Land der freien Päoner begann. Selbständig waren auch die Triballer westlich vom Oskiosfluß.

Das Bild ist deutlich und zeigt, daß die thrakische Königsherrschaft als rezentes politisches Gebilde ältere Zustände überlagert hatte und sich mit keiner von den Einheiten deckte, die in älterer Zeit ihre traditionellen Namen bekommen hatten. Klar ist, daß Thukydides weder die Geten noch die Päoner zu den Thrakern rechnet. Es bleibt unklar, ob er die Triballer zu ihnen zählt oder nicht. Von den Geten sagt Thukydides, daß sie wie die Skythen, deren Nachbarn sie waren, als berittene Bogenschützen kämpften. Das ist eine ethnische Identifizierung nach der Kriegstechnik, die erkennen läßt, nach welchem Gesichtspunkt die Geten von den Thrakern unterschieden werden.

Die Taulantier bei Epidamnos sind nach Thukydides (1, 24, 1) ein illyrisches Volk. Und wenn später (1, 26, 4) im Zusammenhang mit den Kämpfen der Kerkyräer mit den Epidamniern von Illyriern die Rede ist, handelt es sich wohl ebenfalls um die Taulantier. Auch die Illyrier bestehen für Thukydides aus mehreren Völkern, deren jedes seinen eigenen Namen trägt. Die Illyrier, die der Makedonenkönig Perdikkas bei seinem Kriegszug gegen Lynkos als Söldner bestellt hatte, die aber dann auf die Seite seiner Gegner getreten sind (Thuk. 4, 124,

umjetnosti Bosne i Hercegovine, knjiga 30, Centar za balkanološka ispitivanja, knjiga 1, Sarajevo 1969, 407—463; dieselbe, *The Central Balkan Tribes in Preroman Times. Triballi, Autariatae, Dardanians, Scordisci and Moesians*, Amsterdam 1978, 527—600. Bei jedem Quellenauszug sind auch die Seiten des Werkes angegeben, auf denen die damit verbundenen Fragen behandelt werden. Dort ist auch die einschlägige Literatur angegeben und besprochen. Für die hier berührten Einzelfragen und die Fachliteratur zu ihnen sei daher auf dieses Werk verwiesen.

4), waren mit großer Wahrscheinlichkeit keine Taulantier, sondern es ist anzunehmen, daß sie aus dem Devol-Tal und vom westufer des Ohrid—Sees stammten, wo es von alters her ein illyrisches Königsreich als festes politisches Gebilde gab².

Diese Illyrier und ihre Könige hatten im 4. Jh. v. Chr. eine bedeutende Rolle als Gegenspieler der Machtentfaltung Makedoniens. Nachrichten über diese Kämpfe sind bei Diodor vermerkt (14, 92, 3; 15, 19, 2; 16, 1—2; 4, 3—5, 1; 22, 3; 69, 7). Da ist überall nur von Illyriern die Rede und dieser Volksname hat dabei offensichtlich einen sehr konkreten politischen und militärischen Inhalt. Diodors Nachrichten über die Kriege der Makedonen mit den Illyriern scheinen auf Theopomp zurückzugehen³. Das ist Zeitgeschichte. Gerade für diese ist eine solche Verwendung der Völkernamen charakteristisch. Neben den Illyriern und den Makedonen werden bei Diodor auf dieselbe Weise die Päoner (16, 1, 5; 2, 6; 3, 4; 22, 3), die Thraker (16, 1, 5, 22, 3) und Skythen (16, 1, 5) erwähnt. Sie werden als völlig eigenständig dargestellt, weil jedes dieser Völker ein eigens politisches Subjekt war. Die Frage, die die Paläoethnologie so sehr beschäftigt, nämlich ob die Päoner vielleicht zu den Illyriern oder zu den Thrakern zu zählen sind, weil sie den einen oder den anderen nach Sprache und Brauchtum verwandt waren, diese Frage stellt sich aus der Sicht der Quelle gar nicht. Man darf daher von ihr auch keine Antwort auf sie erwarten.

Auf Zeitgeschichte gehen die meisten Nachrichten über die Kriege, die mit zentralbalkanischen Völkern geführt wurden, zurück. Diese Quellen haben immer nur die diplomatischen oder kriegerischen Kontrahenten im Auge. Von ihnen kann man deshalb keine Aufschlüsse über Sprache und Volkstum erwarten. In voller Aktualität erscheint das in den Reden des Demosthenes, z. B. wenn er sagt, daß Philipp umherzieht und sich dabei Illyrier und Triballer, dazu noch einige der Hellenen unterwirft (18, 44), oder daß er Feldzüge gegen die Illyrier und die Päoner führt (1, 13), im Lande der Illyrier Städte befestigt (4, 48) und von sich selber, daß er als Gesandter bei den Illyriern und bei den Königen der Thraker war (18, 244).

In den Nachrichten jüngerer Schriftsteller brechen sich Vorlagen aus den Werken der hellenistischen Zeitgeschichte, in denen die Völkernamen aus eben dieser Sicht verwendet wurden. So die Geschichte vom Überfall der Triballer auf Abdera bei Diodor (15, 36, 1—4), Aeneas Tacticus (15, 9—10), Scholia in Aristidi Panathenaicum (172, 2), dann die Rede Alexanders, in der er seine Makedonen daran erinnert, daß sie, bevor Philipp sie zu führen begonnen hatte, den Illyriern, Thrakern und Triballern unterlegen waren, bei Arrian (Anab. 7, 9, 2—3). Die

² Vgl. F. Papazoglu, *Les origines et la destinée de l'État illyrien. Illyrii proprie dicti*, Historia 14 (1965), H. 2, 143—179; dieselbe, *Poreklo i razvoj ilirske države*, Godišnjak 5 (1967) 123—144; dieselbe, *Politička organizacija Ilira u vreme njihove samostalnosti*, Simpozijum o Ilirima u antičko doba održan 10. do 12. maja 1966. godine, Posebna izdanja Akademije nauka i umjetnosti Bosne i Hercegovine, knjiga 5, Centar za balkanološka ispitivanja, knjiga 2, Sarajevo 1967, 11—12; dieselbe, *L'organisation politique des Illyriens à l'époque de leur indépendance*, ebenda 22—31.

³ Vgl. Cicero, *De officiis* 2, 11.

Frage, ob die letzteren Illyrier oder Thraker waren, die uns heute ganz vornehmlich beschäftigt, wäre hier völlig fehl am Platz. Ebenso wenn Arrian (Anab. 5, 26, 6) Alexander erzählen läßt, wie die Makedonen gegen ihre Nachbarn: die Thraker, die Illyrier und die Triballer, sowie auch gegen einige Hellenen gekämpft haben. Das klingt, als wäre es Demosthenes nacherzählt. Dasselbe Motiv und dieselbe Verwendung der Völkernamen Illyrier, Päoner, Triballer und Hellenen findet man in einer Reihe jüngerer Erzeugnisse der griechischen Literatur: bei Porphyrius Tyrius (Reg. Mac. Frg. 1), Aphthonius (Progymnasmata, p. 29, 17—20 ed. Rabe), Demosthenis vita II (ed. C. Müller 2, p. 526).

In Nachrichten dieser Herkunft werden Triballer und Thraker einander gegenübergestellt und dadurch ausdrücklich voneinander unterschieden. So bei Arrian (Anab. 1, 3, 3—4). Sie werden aber auch als selbständiges Volk neben den Illyriern aufgezählt. So bei Plutarch (Alexander 11), auf dem Marmor Parium (ad annum 335/4), bei Arrian (Anab. 1, 10, 3), bei Pseudo-Kallisthenes (1, 26) und bei Curtius Rufus (6, 3, 6; 11, 2, 8). Sie geben alle direkt oder indirekt die Ausdrucksweise derselben zeitgeschichtlichen Quelle wieder. Wenn von Heeresaufgeboten gesprochen wird, unterscheidet Diodor (17, 17, 4) Odryser, Triballer, Illyrier und Agrianen.

Aus der gleichen zeitgeschichtlichen Sicht werden die zentralbalkanischen Völkernamen bei der Beschreibung der Aufteilung des Alexanderreiches durch die Diadochen verwendet. So heißt es bei Arrian (Post Alex. Frgm. 1, Scr. min. ed. Roos) und bei Dexippos (Post Alex. Frgm. 1b, 5R = F. Gr. H. 2A, Nr. 1000, p. 462), die Illyrier, Triballer und Agrianen seien zusammen mit den Makedonen dem Antipatros zugeteilt worden. Diese drei in ihrer Stärke und Bedeutung recht unterschiedlichen Mächte werden nebeneinander angeführt, weil sie bei der Teilung des Reiches gleichermaßen als Positionen in Rechnung gezogen wurden.

Auf zeitgeschichtliche Quellen geht auch Arrians (Anab. 1, 5, 1—4) Beschreibung eines Alexander-Feldzuges zurück, in der Agrianen und Autariaten als gleichrangige und völlig eigenständige politische und militärische Subjekte vorkommen. Ebenso werden bei Iustinus (11, 1, 6) Illyrier, Thraker und Dardaner als bedrohliche Nachbarn Makedoniens, die nach dem Tode Philipps hätten gefährlich werden können, aufgezählt. Bei Polybios (2, 6, 4) heißt es sogar, in den Kriegen des Jahres 230 v. Chr. seien einige Illyrier zu den Dardanern übergelaufen. Es sind das demnach zwei verschiedene Heere und zwei verschiedene Völker. Es kann keine Rede davon sein, daß die Dardaner aus dieser Sicht zu den Illyriern zu rechnen seien. An einer anderen Stelle erzählt derselbe Polybios (4, 66, 1) von Thrakern, die zu den Dardanern übergelaufen waren, wodurch diese beiden Völker nicht minder eindeutig voneinander abgegrenzt werden. Auch Livius (31, 40, 9—10) unterscheidet deutlich Dardaner und Illyrier bei einem Feldzug, den sie gemeinsam gegen Makedonien unternommen hatten. Die gleiche Unterscheidung macht er noch an eine weiteren Stelle (Per. 43), ebenso wie Polybios (28, 8). In allen diesen Beispielen stammt die Verwendung dieser Völkernamen aus Quellen, in denen Zeitgeschichte geschildert wurde.

Die Belege ließen sich vervielfachen. Aber auch die bisher angeführten, genügen, um zu zeigen, daß es eine Geschichtsüberlieferung gibt, in der die Völkernamen eine ausschließlich politische und militärische Bedeutung haben. Die Nachrichten, die aus solchen Quellen stammen, können keine Völkerkundliche Auskunft geben und sind daher für paläoethnologische Fragestellungen nicht verwertbar. Bei der Erörterung solcher Gegenstände kann ihre Verwendung nur Verwirrung schaffen. Diese entsteht aber auch daraus, daß die andersgearteten Quellen, die sehr wohl auch völkerkundliche Gesichtspunkte einbeziehen, oft widersprüchliche Auskunft geben. Deshalb müssen auch sie auf die ihnen eigene Sicht hin untersucht werden, aus der heraus in ihnen ethnische Zuordnung erfolgt.

Wenn Herodot (4, 49) schreibt, daß der Angros-Fluß aus dem Land der Illyrier nach Norden fließt und sich in der Triballer-Ebene in den Brongos ergießt, der seinerseits in den Istros mündet, dann sind unter diesen Illyriern sicherlich nicht die vom König der Illyrier beherrschten zu verstehen, die in zeitgeschichtlichen Schriften so oft erwähnt wurden. Das Quellgebiet des Angros war nämlich nicht in ihrem Land gelegen, das sich zu keiner Zeit jenseits der Wasserscheide zwischen Adria und Donau erstreckte.

Daß für Herodotos der Illyriernamen eine ethnische Bezeichnung war, die mehrere Völker ungeachtet ihrer politischen Zugehörigkeit zusammenfaßte, zeigt sich besonders klar an einer anderen Stelle (1, 196), wo er die illyrischen Veneter (Ἰλλυριῶν Ἑνετοί) erwähnt. Appian (Mithr. 55) nennt seinerseits diese Veneter aus zeitgeschichtlicher Sicht zusammen mit den Dardanern und Sintern als feindselige Nachbarn der Makedonen. Wenn Herodot sie zu den Illyriern rechnet, dann tut er es wahrscheinlich im gleichen Sinn, indem Thukydides (1, 24, 1) von den Taulantiern sagt, sie seien ein illyrisches Volk. »Illyrier« erscheint hier als Name für eine bestimmte Art nordwestlicher Barbaren. Obwohl wir nicht wissen können, nach welchem Kriterium diese Zuordnung von fremden Völkern zu den Illyriern erfolgte, kann kein Zweifel darüber bestehen, daß dadurch eine völkerkundliche Klassifizierung vorgenommen wurde, die wahrscheinlich vor allem Sprache und Brauchtum berücksichtigte. Zu diesen Illyriern wurden mehrere Völker an der Adria und in deren tieferem Hinterland gerechnet.

Diese ethnische Zuordnung von Völkern geht bis auf die ältesten griechischen Historiker und Geographen zurück. Die Gelehrten der hellenistischen Zeit haben dieses Wissen gesammelt und vervollständigt. Obwohl uns ihre Werke verlorengegangen sind, kann man an Hand von Fragmenten verfolgen, wie der Illyriernamen an der Adriaküste immer weiter nach Nordwesten neue Völkerschaften umfaßte⁴. Mit welcher Genauigkeit Sprache und Brauchtum dabei berücksichtigt wurden, muß offen bleiben. Später war es die römische Verwaltung, die den illyrischen Namen auf noch weitere Gebiete ausgedehnt hat.

⁴ Vgl. M. Suić, *Istočna jadranska obala u Pseudo Skilakovu Periplusu*, Rad JAZU 306, Zagreb 1955, 136—149, 170—179; R. Katičić, *Ancient Languages of the Balkans* 1, The Hague — Paris 1976, 154—158.

Viele Nachrichten aus den Werken der hellenistischen Geographen haben bei Strabo ihren Niederschlag gefunden. Bei diesem Autor sind daher vornehmlich die aus völkerkundlicher Sicht so wichtigen ethnischen Zuordnungen zu finden. Er sagt ausdrücklich (7, 3, 15/305), daß das Volk der Triballer ein thrakisches sei und zählt an einer anderen Stelle (7, 5, 6/315) die Boier und Skordisker zu den Galatern, die Autariaten, Ardiäer und Dardanier zu den Illyriern und die Triballer zu den Thrakern. Dieselbe Einteilung der Völker in illyrische und thrakische bringt Strabo noch einmal (7, 5, 6/315) und stellt die Autariaten mit den Dardaniern als Illyrier den Päoniern gegenüber (7, 5, 12/318). Bei ihm steht auch (7, 3, 2/295), daß die Hellenen die Geten für Thraker hielten und daß auch die Moeser Thraker seien. Offenkundig ist das eine für die hellenistischen Gelehrten maßgebliche Klassifikation der zentralbalkanischen Völker gewesen. Sie hat auch bei den Paradoxographen ihren Niederschlag gefunden. Nikolaos von Damaskus (*Morum mirabilium Collectio* Frgm. 107, Fr. Gr. H 2 A, Nr. 90), die *Paradoxa Vaticana* (48, p. 112) *Älian* (*Variae historiae* 4, 1) und die *Mantissa proverbiorum* (3, 27) berichten darüber, daß sich die Dardaner nur dreimal im Leben waschen: nach der Geburt, vor der Hochzeit und nach dem Tode. Und in jeder dieser Quellen wird vermerkt, daß die Dardaner ein illyrisches Volk sind. Es kann kein Zweifel bestehen, daß dieser Vermerk auf eine gemeinsame Quelle zurückgeht, letztlich also auf eine gelehrte hellenistische Schrift, ebenso wie die ethnischen Zuordnungen in Strabos Werk.

Andere Nachrichten scheinen jedoch mit dieser Klassifizierung im Widerspruch zu stehen. So ist bei Livius (Per. 92) von einem Krieg die Rede, den die Römer in Thrakien gegen die Dardaner geführt haben. Dies ist die Sicht des gegebenen Feldzuges und des Raumes, in dem bestimmte militärische Operationen ihren Schwerpunkt hatten. Besonders illustrativ für eine solche Darstellungsweise ist eine Stelle bei Arrian (*Anab.* 1, 1, 4), wo von einem Feldzug Alexanders nach Thrakien gegen die Triballer und Illyrier gesprochen wird. Das kann nur auf eine zeitgeschichtliche Quelle zurückgehen, die mit Thrakien nicht das Ziel der Operation beschrieben hat, sondern die vom Feldherrn gewählte Ausgangsposition für seinen Angriff. Florus (1, 39) nennt die Skordisker die wildesten aller Thraker, dies geschieht jedoch in einer Schilderung, die den Titel *Bellum Thracicum* trägt. Solche Zuordnungen, die auf aktuellem militärischen Geschehen beruhen, können selbstverständlich nicht gegen die von den alten Geographen aufgestellte Klassifikation der Völker geltend gemacht werden.

In der bei Appian (*Illyr.* 2) gebrachten Genealogie illyrischer Eponyme wird eine andere Zuordnung der zentralbalkanischen Völker erkennbar. Die traditionelle Form des Stammbaumes ermöglicht es, die Beziehungen der Völker zueinander in hierarchisch geordneter Abstufung darzustellen. Der Urvater Illyrios hatte demnach die Söhne Encheleus, Autarieus, Daradanos, Maidos, Taulas, Parrhaihos und die Töchter Partho, Daortho, Dassaro und andere. Alle diese Kinder sind Eponyme bekannter Völker. Es überrascht allerdings, daß man hier die Mäder und die Parrhäber unter den Illyriern antrifft. Man kann nur Vermutungen darüber aufstellen, worauf diese Zuordnung beruhen

könnte⁵. Bei Appian werden jedoch auch an anderer Stelle (III. 5) die Mäder mit den Skordiskern und Dardanern zu den Illyriern gerechnet. Dies war also ohne Zweifel neben der viel bekannteren thrakischen ebenfalls eine gültige Zuordnung dieses Volkes.

Die Kinder des Illyrios bilden eine eng verbundene Gruppe. Ihre Beziehung zum Illyriertum ist nach Aussage des Stammbaumes die engste. In ihr gibt es keine Eponyme von Völkern der mittleren und nordwestlichen Adria und ihres Hinterlandes. Sie ist demnach noch vor der großen Ausweitung des Illyriernamens nach Nordwesten entstanden⁶. Dem Stammbaum sind noch zwei weitere Generationen hinzugefügt. Autarieus hat einen Sohn Pannonios, der auch Päon heißt. Er wird hier zweifellos als Eponyme der Pannonier eingeführt, auf die in römischer Zeit, als es am Axios schon längst keine Päoner mehr gab, die Griechen deren Namen zu übertragen pflegten. Die Pannonier sind als Volk der alten Welt erst durch die Kriegszüge des Augustus und des Tiberius bekannt geworden. Es ist durchaus möglich, daß Päon in der Genealogie die ursprüngliche Namensform war und die Eponymie sich zuerst auf die nördlichen Nachbarn Makedoniens bezogen hat, erst später auf die pannonischen Völkerschaften Anwendung gefunden hat.

Söhne des Pannonios oder Päon sind aber Skordiskos und Triballos, die Eponyme zweier Völker, die sonst als Gallier, beziehungsweise als Thraker, angesehen werden. Hier sind sie Illyrier, aber Illyrier der dritten Generation, Spätlinge sozusagen, die gerade noch dazugehören. Wenigstens was die Skordisker betrifft, kann auch der Realitätsbezug dieser Zuordnung gut erkannt werden. Derselbe Appian (III. 3) erzählt, daß sich Reste der von den Römern aufgetriebenen Skordisker am Rande Pannoniens niedergelassen haben und es daher noch zu seiner Zeit unter den Pannoniern eine Stammesgemeinschaft der Skordisker gibt. Römerzeitliche Inschriften bestätigen das. Besonders bedeutsam ist dabei, daß die von diesen Skordiskern getragenen Namen pannonisch und nicht gallisch sind⁷. Daraus wird ersichtlich, daß die an der Mündung der Save in die Donau angesiedelten Skordisker irgend wann

⁵ F. Papazoglu, *Srednjobalkanska plemena* 163 (= *The Central Balkan Tribes* 213) meint recht überzeugend, bei den Parrhäbern hätte vielleicht eine Überlieferung bestanden, nach der ihre Vorfahren aus dem illyrischen Gebiet nach Süden an die Grenze zwischen Makedonien und Thessalien gezogen wären. Die Mäder waren nach Strabo 7, 5, 7 Thraker und unmittelbare Nachbarn der Dardaner. Daß sie sowohl den Thrakern als auch den Illyriern zugeordnet werden, spiegelt vielleicht veränderte Herrschaftsverhältnisse wider.

⁶ Dies hat Papazoglu, *Srednjobalkanska plemena* 163–164 (= *The Central Balkan Tribes* 213–214) schlüssig dargelegt. Sie verweist auf Ammianus Marcellinus, der Timagenes als seine Quelle für die *origo prima* der Gallier angibt (15, 9, 2) und auf dem Vermerk bei Festus (Prol. 7), daß Pompeius Trogus im 7. Buch seiner *Historiae Philippicae* die *origines* der Illyrier und Päoner behandelt hat, woraus zu schließen wäre, daß ihm diese Angaben wohl auch im gelehrten Werk des Timagenes, eines griechischen Schriftstellers der augusteischen Zeit vorgelegen seien. Vgl. auch Papazoglu o. c. 267 (= 348).

⁷ Vgl. A. Mócsy, *Zur Geschichte der peregrinen Gemeinden in Pannonien*, *Historia* 6 (1957) 488–489; derselbe, *Die Bevölkerung von Pannonien bis zu den Markomannenkriegen*, Budapest 1959, 78; R. Katičić, *Suvremena istraživanja o jeziku starosjedilaca ilirskih provincija*, Simpozijum o teritorijalnom i hronološkom razgraničenju Ilira u praistorijsko doba, održan 15. i 16. maja 1964, Posebna izdanja Naučnoga društva SR Bosne i Hercegovine, knjiga 4, Cen-

ihre gallische Tradition aufgegeben haben und zu Pannoniern geworden sind. Waren aber die Pannonier Illyrier, sei es auch Illyrier der zweiten Generation, dann waren diese Skordisker Illyrier der dritten Generation, eben so wie das im Stammbaum Appians dargestellt wird.

Weniger klar bleibt, wieso die Triballer als spät hinzugekommene Illyrier angesehen wurden. Wahrscheinlich haben auch da Umstände ihrer uns wenig bekannten Spätgeschichte, vielleicht ebenfalls an den Rand des pannonischen Raumes gedrängte Splittergruppen, Anlaß dazu gegeben. Jedenfalls war diese Zuordnung in der alten Geschichtsüberlieferung gegenwärtig. Stefan von Byzanz fügt seinem Stichwort Τριβαλλοί mit größter Selbstverständlichkeit den Vermerk ἔθνος Ἰλλυρικόν hinzu. Auch sie waren eben, auf eine für uns nicht näher bestimmbar Weise, Illyrier der dritten Generation.

Es hat sich gezeigt, daß die Nachrichten der literarischen Quellen über die Völker des zentralen Balkanraumes in vorrömischer Zeit und über ihre ethnische Zugehörigkeit ein viel weniger widersprüchliches und verwirrendes Bild zeigen, wenn man in ihnen die Überlieferungsschichten unterscheidet und die Sicht, aus der in jeder von ihnen Aussagen gemacht werden, zu erschließen versucht. Hauptsächlich sind es rein politische und militärische Gesichtspunkte der makedonischen Zeitgeschichte, völkerkundliche der alten Historiker und Geographen und ihrer hellenistischen Fortsetzer, schließlich jene der römerzeitlichen Gelehrten, die an die ältere Überlieferung anknüpfend die veränderten Verhältnisse und den in der Völkerwelt eingetretenen Wandel in das übernommene Lehrgebäude einzubauen suchten. Aus verschiedener Sicht kommen auch jeweils verschiedene ethnische Zuordnungen zustande. Aus keiner von ihnen kommen aber ausschließlich und verlässlich nur diejenigen Kriterien zur Anwendung, die unseren paläoethnologischen Überlegungen zugrundeliegen. Auf die Fragen, die uns am meisten beschäftigen sind die Antworten nicht einfach aus den Quellen abzulesen.

Es ist auch nicht damit getan, daß man den einen Aussagen Glauben schenkt und die anderen, die ihnen widersprechen, einfach verwirft. Auf diese Weise kann auch die Grenze zwischen dem illyrischen und dem thrakischen Volkstum, was immer man sich darunter vorstellen mag, nicht überzeugend bestimmt werden. An die Antwort auf unsere Fragen können wir uns nur behutsam herantasten, indem wir nicht aufhören zu überlegen, nach welchen Kriterien in jeder der Überlieferungsschichten die ethnischen Zuordnungen erfolgt sein könnten.

ISKAZI POVIJESNIH VRELA O PALEOETNOLOGIJI SREDIŠNJEGA BALKANA

Kratak sadržaj

Gledamo li danas na ilirsku problematiku kako nam se na temelju antičkih vrela pokazuje s gledišta lingvistike i paleoetnologije, dobivamo sliku neujednačenu i u mnogome proturječnu. Očekivanja što su se javila kada se ilirologija, s

tar za balkanološka ispitivanja, knjiga I, Sarajevo 1964, 28—29; derselbe, *Die neuesten Forschungen über die einheimische Sprachschicht in den illyrischen Provinzen*, ebenda 52—54.

razumljivim zakašnjenjem, stala konstituirati kao dopunska grana indoeuropeistike, ostala su neispunjena i početni se polet skršio sam u sebi. Izgubivši potporu u nekoć široko prihvaćenoj »panilirističkoj« interpretaciji arheološke slike i u paleoetnološkim konstrukcijama vezanim za nju, ilirologija, tako zasnovana, nije imala opstanka sama u sebi. Danas o Ilirima kao starom narodu i o njihovu jeziku znamo manje nego se u početnom zamahu ilirologije mislilo da se zna.

A ipak, ne može se reći da su ta istraživanja ostala bez rezultata. Tek su oni drukčiji nego se mislilo da će biti. Iliri nisu dobili mjesto među drevnim indoevropskim narodima kakvo imaju Kelti ili Germani. Odnos albanskoga jezika prema njihovu nije raščišćen jezičnim podacima i lingvističkim argumentima. Pa i sam pojam Ilira i Ilirika u antici izgubio je svoju cjelovitost. Razložio se u niz slojeva i povijesnih pojava od kraljevine s kojom je graničila stara Makedonija do kasnoantičke carske prefekture. A kad se spomenu protohistorijski Iliri ne pomišljamo više na narod nego na narode, od kojih svaki ima svoju povijesnu individualnost. Zato smo, pak, naučili bolje čitati antičke izvore, paziti na kontekst u kojem stoje njihove vijesti. Shvatili smo da su ilirske teme motiv antičke književnosti grčke i latinske i da tako treba i razumjeti ono što se tamo o njima kazuje. Ilirik vidimo danas i kao dio mitološke slike svijeta, kakvu su stari zacrtali da bi se bolje snalazili u njem dok su ga još upoznivali.

Naučili smo da budemo nepovjerljivi prema etimologijama pustih imena za koja ne znamo niti kojemu jeziku izvorno pripadaju niti što upravo znače. Znamo da one po naravi stvari ne mogu biti pouzdane. Ne tražimo više glasovne zakone koji će odrediti »ilirski jezik« prema drugim indoevropskima. Zato smo postali osjetljivi na povijesno potvrđive i kulturno određive imenske inventare, na onomastička područja unutar kojih se doista mogu razaznavati karakteristična obilježja glasovnoga sastava i tvorbenih sredstava. Naučili smo da treba i pri lingvističkim rasuđivanjima strogo paziti na okolnosti pod kojima su došli do nas pojedini epigrafski spomenici i na funkciju koju su njihovi tekstovi imali kad su ih postavljali.

To, sigurno, nije ono što se očekivalo kada se između dva rata nadobudno pokretala ilirologija. Ali, uzme li se pravo, nije baš ni beznačajno. A svakako je pravi napredak.

U središnjem Balkanu, kako je poznato, osobito je teško razmrsiti paleoetnološke odnose. Vijesti starih pisaca nisu izdašne, a često su proturječne, epigrafske vijesti potječu iz kasnoga vremena i odražavaju većinom kozmopolitizam helenističkoga ili rimskoga doba, a arheološki nalazi ne mogu se još pouzdano etnički odrediti. Granica koja se povlači između Ilira i Tračana i dalje je, osobito kada se radi o predrimskom vremenu, a upravo nam je ono važno, u mnogome konstrukcija bez realnoga historijskog sadržaja. U njoj se odražava sklonost autora prema jednom od ta dva etnosa, a nije moguće uspostaviti vezu takvoga razgraničenja s ikojim vidom opipljive povijesne zbilje.

Vijesti starih pisaca mnogo nas manje, međutim, zbunjuju ako se u njima razlikuju različiti slojevi povijesne predaje i kad se uzima u obzir gledište s kojega svaki od njih govori o etničkim odnosima na središnjem Balkanu u predrimsko doba. Većinom je to gledište samo političko i vojno, kakvo je bilo svojstveno piscima koji su pisali o povijesti makedonske kraljevine svojega vremena, može, međutim, biti i etnološko, kakvo je bilo svojstveno starim historičarima i geografima i njihovim helenističkim nastavljačima, ili pak, napokon, gledište pisaca rimskoga vremena, koji su nadovezivali na stariju predaju, ali su ipak nastojali ugraditi u nju promjene što su do tada bile nastale. S različitim gledišta iskazuju se drukčije pripadnosti. A s nijednoga od gledišta starih pisaca ne primjenjuju se čisto i pouzdano samo oni kriteriji narodnosnoga razvrstavanja na kojima počiva naše paleoetnološko rasuđivanje. Na pitanja koja nas najviše zaokupljaju ne mogu se odgovori naprosto očitati iz vrela. Približiti im se možemo jedino oprezno pipajući, tako da ne prestanemo razmišljati o tome s kojega se gledišta u svakom sloju povijesne predaje izriču tvrdnje o etničkoj pripadnosti srednjobalkanskih naroda.

ENCORE UNE FOIS SUR LE PROBLEME D'ETHNOGENESE DES DARDANIENS

ZEF MIRDITA

Abstract — Etudiant différentes theories concernant l'ethnogenèse des Dardaniens et ayant fait l'analyse du matériel linguistique, archéologique et des fragments des auteurs antiques, l'auteur conclut que les Dardaniens sont résultat des processus ethnogénétiques d'intégration et de désintégration dans lesquels on peut reconnaître éléments d'un substrat de caractère méditerranéen, de l'adstrat comme reflet des zones de contacts et du superstrat comme reflet des nouveaux phénomènes culturels.

On a obtenu nombreux résultats des recherches d'ethnogenèse des groupes paléobalkaniques ethnoculturels, y inclus les Dardaniens aussi, pourtant il y a encore toujours assez de questions ouvertes. L'une des questions fondamentales est, sans doute, le problème concernant le contenu de ce qu'on doit concevoir sous le terme d'ethnogenèse et combien peuvent nous aider l'archéologie, la linguistique indo-européenne comparative et les données des écrivains antiques.

Si on comprend sous le terme d'ethnogenèse la formation du nouvel ethnos par le processus d'intégration et de désintégration de différentes unités culturelles avec tous leurs biens spirituels et matériels, alors cela sous-entend un processus assez long. Mais, on pose la question combien l'archéologie préhistorique est en possibilité d'identifier par la culture matérielle ethniquement ces processus, quand on sait que chaque sujet possède son histoire dans le cadre du système socio-culturel. Chaque sujet fournit des informations sur différentes phases de la vie historique¹. A vrai dire, les positions contemporaines d'archéologie et surtout celle préhistorique, rejette la possibilité d'identification ethnique des matériaux archéologiques².

¹ L. R. and S. R. Binford, *New Perspectives in Archaeology*, Chicago 1968, 22.

² E. Wahle, *Zur ethnischen Deutung frühgeschichtlicher Kulturprovinzen, Grenzen der frühgeschichtlichen Erkenntnis I*, Sitzungsbericht der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Jahrgang 1940/41, 2, Abhandlung, Heidelberg 1952, 6 ss.; A. Gallay, *Pour un cadre culturel général applicable à la paléontologie du Néolithique d'Europe occidentale et centrale*, in: Actes du VIII^e congrès international des sciences préhistoriques et protohistoriques, Beograd 9—15 septembre 1971, Tome deuxième, Rapports et corapports, Beograd 1973, 70.; Sigfried J. De Laet, *Archéologie et histoire*, in: Rapports I. Grands thèmes, méthodologie, sections chronologiques (I), Comité international des sciences historiques, XVI^e congrès international des sciences historiques, Stuttgart du 25 août au 1^{er} septembre 1985, Stuttgart 1985, 160 ss.; Wilhelm E. Mühlmann, *Ethnologie und Ethnogenese. Theoretisch-ethnolo-*

La même situation prévaut aussi dans les résultats de la linguistique indo-européenne comparative. Elle avait aussi, à l'aide de différentes théories du XIX^{ème} siècle, comme «Stammbaumtheorie», c'est-à-dire «Wellentheorie» tâché de faire la reconstruction d'une «prélangue» indo-européenne et d'une «prépatrie» des Indo-européens, ce qui n'est pas seulement d'un caractère arbitraire, mais aussi abstrait, sans aucune réalité historique³. Dans ce contexte il n'est pas étonnant qu'on avait créé «Die Pseudo-Völker der Linguistika», c'est-à-dire les «peuples faux de la linguistique»⁴.

Qu'est-ce qu'on peut dire dans ce contexte sur le problème de l'ethnogenèse des Dardaniens?

Du fait même qu'existent différentes théories concernant ce problème, commençant par la théorie méditerranéenne⁵, thrace⁶, c'est-à-dire thrace-phrygienne⁷, jusqu'à l'opinion qu'ils sont «illyrisés»⁸, Illyriens⁹, Daco-Myséens¹⁰, avec les éléments des Brigues, Migdénien,

gische und ideologiekritische Studie, in: Studien zur Ethnogenese, Abhandlungen der Rheinische-Westfälischen Akademie der Wissenschaften, Opladen 1985, 9 ss.

³ J. Untermann, *Ursprache und historische Realität*, Der Beitrag der Indogermanistik zu Fragen der Ethnogenese, in: Studien zur Ethnogenese, 133 ss, 163.; W. E. Mühlmann, 9, 16 ss.

⁴ W. E. Mühlmann, *idem*, 15 ss.

⁵ G. Novak, *La nazionalità dei Dardani*, in: Arhiv za arbanasku starinu, jezik i etnologiju, Knj. IV/1(1929), 82, 88.

⁶ K. Patsch, *Dardani*, RE IV (1901), col. 2155—2157; G. G. Mateescu, *I Traci nelle epigrafi di Roma*, in: *Ephemeris Dacoromana I* (1923), 57, 92—94; R. Vulpe, *Gli Illiri dell'Italia imperiale Romana*, in: *Ephemeris Dacoromana III* (1925), 162 ss; D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, 2. Auflage mit Bibliographie 1955—1974 von Živka Velkova, Schriften der Balkankommission, Linguistische Abteilung XIV, Wien 1976, 117; W. Tomaschek, *Die alten Thraker I*. Wien 1980, 23 ss; A. Fol, T. Spiridonov, *Istoricheska geografija na trakijskite plemena do III b. pr. n.e.* I, 1, 2. B'garska Akademija na naukite, Institut po Trakologija, Sofija 1983, 30, (I, 1); 79, 100 (L, 2). et cetera.

⁷ I. I. Russu, *Illirii, Istoria — limba și onomastica — romanizarea*, Biblioteca istorică XVII, București 1969.

⁸ F. Papazoglu, *Ilirska i dardanska kraljevina. Poreklo i razvoj, struktura, helenizacija i romanizacija* (Les royaumes d'Illyrie et de Dardanie, Origines et développement, structure, hellénisation et romanisation), in: *Iliri i Albanci, Srpska akademija nauka i umetnosti, Naučni skupovi. Knjiga XXXIX, Odelenje istorijskih nauka knj. 10.*, Beograd 1988, 145, 173.; M. Garašanin, *Nastanak i poreklo Ilira* (Formation et origines des Illyriens), in: *Iliri i Albanci*, 69, 137 et cetera.

⁹ M. Garašanin, *Praistorijske kulture Pomoravlja i istočne Srbije* (Les civilisations préhistoriques de la vallée de la Morava et de la Serbie orientale), in: *Katalog izložbe septembra 1971* (Catalogue de l'exposition — Septembre 1971), Niš 1971, 18, 26. *Idem*: *Praistorija na tlu SR Srbije II*, Beograd 1973, 485; Z. Mirdita, *Zum Problem der Ethnogenese der Dardaner*, in: *Akten des internationalen albanologischen Kolloquiums Innsbruck 1972. zum Gedächtnis an Norbert Jokl. Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft. Sonderheft 41*, Innsbruck 1976, 630—676 = *Les Origines des Dardaniens*, in: *Studia albanica X 2* (1973), Tirana, 117—149 (avec toute la bibliographie relative à ce problème).

¹⁰ Vl. I. Georgiev, *L'ethnogenèse de la Péninsule Balkanique d'après les données linguistiques*, in: *L'ethnogenèse des peuples balkaniques*, *Studia Balcanica 5*, Sofia 1971, 166 s; *Idem*: *Les Illyriens et leurs voisins*, in: *Studia albanica 2 IX* (1972), 237; *Idem*: *Die thrakische Sprache im System der indoeuropäischen Sprachen*, in: *Dritter internationaler thrakologischer Kongress zu Ehren W. Tomascheks*, 2.—6. Juni 1980, Wien Bd. I. Sofia 1984, 207 ss. (avec la bibliographie relative à ce problème); I. Duridanov, *Die alten Bevölkerungsverhältnisse*

Edoniens¹¹, c'est-à-dire qu'ils font un groupe ethnique particulier entre les Illyriens et les Thraces¹², on voit clairement quelles sont les difficultés de tous ceux s'occupant de ces problèmes. On doit, pourtant, dire que la plupart de ces théories sont plus au moins de caractère linguistique dont les résultats avaient profilé aussi aux archéologues ayant les prétensions pour les interprétations ethnohistoriques des groupes culturels préhistoriques.

Un exemple classique de construction des «peuples faux» de la linguistique sont les Daco-Miséens. Vl. I. Georgiev¹³ avait séparé le groupe linguistique daco-miséen, séparé du groupe thrace et il avait prétendu que les représentants des groupes culturels néolithiques ont été Indo-européens et qu'a existé le changement phonétique d'O en A. Il place dans ce groupe les Tribales, Dardaniens, Migdoniens, faisant tout ensemble le groupe misien. M. Garašanin a essayé d'expliquer cette constatation linguistique par le rôle des éléments venant en Dardanie à l'âge du bronze de la Morava et du Danube inférieur (complexe balkano-karpathique) sans égard au fait que les études des civilisations des peuples paléobalkaniques en Serbie sont loin des résultats satisfaisants¹⁴.

Mais la constatation que nous ne connaissons pas la langue des Miséens dans les Balkans, Vl. I. Georgiev¹⁵ l'avoue aussi, cela ne dérange pas seulement lui-même, mais tous ceux qui utilisent ses résul-

auf Grund der Toponymie, in: Actes du I^{er} congrès international des études balkaniques, vol. VI, 785.; C. Poghirc, *Réflexions sur les problèmes du daco-moesien*, in: Studia balcanica 5, 171 ss; M. Garašanin, *L'éthnogenèse des peuples paléobalkaniques*, in: Revue des études sud-est européennes XIV/2(1976), 203.; Idem: *Zur ethnischen Zugehörigkeit der bronzezeitlichen Bevölkerung im serbischen Morava-Gebiet*, in: Dritter internationaler thrakologischer Kongress, Bd.I. Sofia 1984, 182—185; Idem: *Paraćinska grupa i Mediana grupa*, in: Praistorija jugoslavenskih zemalja IV, Sarajevo, 1983, 734—735, 772; Idem: *Nastanak i poreklo Ilira*, in: Iliri i Albanci, 44—45, 113—114.; D. Garašanin, *Iliri*, in: Iliri i Dačani (The Illyrians and Dacians). Narodni Muzej Beograd — Istorijski muzej Transilvanije Kluž, Beograd 1971, 25, 41; A. Benac, *O etničkim zajednicama starijeg željeznog doba u Jugoslaviji*, in: Praistorija jugoslavenskih zemalja V, Sarajevo 1987, 769; D. Srejšević, *Pokušaj etničkog i teritorijalnog razgraničenja starobalkanskih plemena na osnovu načina sahranjivanja*, in: Sahrnjivanje kod Ilira, Naučni Skup održan 10—12. maja 1976, SANU, Balkanološki Institut, Knj. VIII/2, Beograd 1979, 79—83.

¹¹ F. Papazoglu, *Structures ethniques et sociales dans les régions centrales des Balkans à la lumière des études onomastiques*, in: Actes du VII^e Congrès international d'épigraphie grecque et latine (1977), Bucarest 1979, 157—161; Idem: *Quelques noms «Thraces» en Illyrie*, in: Godišnjak CBI 12/10 (1974), 67—72; Idem: *Ilirska i dardanska kraljevina*, in: Iliri i Albanci, 146, 174; J. Sašel, *L'anthroponymie dans la province romaine de Dalmatie*, in: Colloques internationaux du C.N.R.S. N° 564. L'onomastique Latine, Paris 1977, 374 s.

¹² R. Vasić, *Oblast istočnog Kosova, južne Srbije i severne Makedonije*, in: Praistorija jugoslavenskih zemalja V, 1987, 687, 688.; A. Benac, *O etničkim zajednicama starijeg željeznog doba*, in: Praistorija jugoslavenskih zemalja V, 1987, 791.

¹³ Vl. I. Georgiev, *Studia albanica* 2/IX(1972), 238 = *Iliria* V/2(1976), 47; Idem, *Introduzione alla storia delle lingue indeuropee*, Roma 1966, 167, 175—176.

¹⁴ M. Garašanin, *Revue des études du Sud-est Européen* XIV/2(1976), 203.

¹⁵ «Della lingua balcanica dei Misi non si sa nulla» (Vl. I. Georgiev, *Introduzione...*), 114.

tats dans l'interprétation de l'ethnogenèse des Dardaniens. Et même, l'inscription dont s'est servie Vl. I. Georgiev pour la construction de ce groupe linguistique, ne provient pas seulement de l'Asie Mineure, appartenant au IV^{ème} siècle avant n. ère, mais elle contient le texte phrygien.¹⁶ Par conséquent, la liaison de la langue miséenne avec la langue dace, qui est de même mal connue dans les Balkans¹⁷ est sans aucun fondement.¹⁸ Malgré des changements phonétiques, auxquels sont soumises toutes les unités linguistiques, elles gardent pourtant leur identité.¹⁹

Il est clair de tout ce qui a été dit que l'hypothèse daco-miséenne est peu solide dans l'explication des problèmes concernant l'ethnogenèse des Dardaniens. D'ailleurs la culture matérielle est un reflet d'affinité intellectuel, esthétique et d'appartenance sociologique liée au facteur d'ambiance qui n'a rien de commun avec les représentants ethnobiologiques de ce facteur²⁰.

Qu'est-ce qu'il faut dire sur le problème «d'illyrification» des Dardaniens²¹. Il s'agit des soi-disants «Die Gastvölker», c'est-à-dire des «peuples hôtes»²², qui se sont imposés par leurs activités quotidiennes aux peuples autochtones, ce qui est évident dans la culture matérielle et spirituelle de l'élément indigène. Mais, dans tout cela on oublie le phénomène de symbiose et d'interaction dans tous les aspects de vie. Dans ce sens est possible non seulement «l'illyrification» spirituelle et culturelle des Dardaniens, mais aussi «la dardanisisation» de certaines tribus illyriennes. Mais, combien cela reflète les processus ethnogénétiques, c'est une question à part! Néanmoins on doit chercher le problème fondamental de cette question dans le désaccord, à vraie dire dans la contradiction d'un arbre généalogique et des vraies lignées ethnogénétiques²³.

De l'autre côté l'empressement d'établir la structure ethnique du territoire dardanien à l'époque préromaine, à base d'un fond des noms et ecore plus tôt, est sans fondement scientifique. On a fait cette structure sur la base d'un certain fond du matériel nominal, élargi

¹⁶ G. Neumann, *Kleinasiens*, in: Die Sprachen im römischen Reich der Kaiserzeit. Kolloquium vom 8. bis 10. April 1974. Beihefte der Bonner Jahrbücher Bd. 40, Köln — Bonn 1980, 171.

¹⁷ R. Katičić, *Die Balkanprovinzen*, in: Die Sprachen im römischen Reich der Kaiserzeit..., 113 ss = Recherches albanologiques I—1984, Institut Albanologique de Prishtina, Prishtina 1985, 49 ss.

¹⁸ G. Neumann, *idem*, 171, n. 9.

¹⁹ J. Untermann, *Ursprache und historische Realität*, 136 s.

²⁰ Cl. Lévi-Strauss, *Race et histoire*, Édition Gonthier, «Unesco», Paris 1961, 16.

²¹ F. Papazoglu, *Srednjobalkanska plemena u predrimsko doba*. Djela, Akademija nauka i umjetnosti Bosne i Hercegovine, knj. XXX. Centar za balkanološka ispitivanja, knj. 1, Sarajevo 1969, 165 ss; *Idem*, *Structures ethniques et sociales dans les régions des Balkans à la lumière des études onomastiques*, 155 ss.; *Idem*, *Ilirska i dardanska kraljevina*, 151 ss, 180 ss.; M. Garašanin, *Nastanak i poreklo Ilira*, 68 ss, 137 ss.; A. Benac, *O etničkim zajednicama starijeg željeznog doba u Jugoslaviji*, in: Praistorija jugoslavenskih zemalja V, Sarajevo 1987, 792.

²² W. E. Mühlmann, *Ethnogenie und Ethnogenese...*, 14 ss.

²³ *Ibidem*.

sporadiquement, qui par sa nature reflète selon le principe «*pars pro toto*», malgré sa différente appartenance linguistique et qui provient de l'époque romaine (I—IV^{ème} siècle de notre ère). F. Papazoglu a essayé de constater que les Briges, les Migdoniens, les Edoniens faisaient les éléments ethnogénétiques des Dardaniens. Les noms tels que DELUS, DIDA, GETAS, MISCENA, MOMONIUS, PITTA, RHEDON et autres, F. Papazoglu²⁴ traite comme des noms «préillyriens», à vrai dire «préthraces». Elle a voulu alors affirmer la composante ethnogénétique de l'Asie Mineure en Dardanie. Mais, ce phénomène doit être expliqué comme le reflet de l'influence et du contact avec l'autre substrat ou adstrat linguistique²⁵. L'identification éventuelle du matériel onomastique avec la réalité ethnique d'un territoire déterminé n'est possible qu'au cas où il coïncide en totalité avec le matériel archéologique et avec les données fournies par les auteurs antiques²⁶.

Qu'est-ce que le matériel archéologique peut-il nous présenter pour l'éclaircissement de l'ethnogenèse des Dardaniens? Il faut y obligatoirement avoir en vue l'extension géographique de leur territoire et les voies naturelles (Vardar—Morava, Jadran—Drim, Ibar—Neretva), par lesquelles est facilitée la circulation des biens matériels et spirituels et celle de leurs porteurs également.

De l'autre côté, quoique le phénomène de migration égéenne selon ses restes matériels ne soit pas important dans les processus ethnogénétiques de cette région balkanique centrale²⁷, surtout ce n'est pas le cas dans l'ethnogenèse des Dardaniens, pourtant l'apparition de trois épées mycéniennes aux environs du village Glarevo, dont l'une est courbée et brûlée par le feu, est très intéressante. Ces découvertes ne sont pas encore publiées. M. Garašanin²⁸ estime que l'épée mentionnée pourrait être importée par la voie Drim—Adriatique et cette supposition est expliquée par la proximité de cette localité du Drim Blanc. On peut admettre aussi la supposition qu'il y s'agit d'un groupe isolé, peut-être des représentants de migration égéenne, qui a fini justement dans cette région. Mais, ce n'est qu'une supposition, à laquelle nous incite la découverte de l'épée de ce type aux environs de Tetovo.

²⁴ F. Papazoglu, *Godišnjak CBI XII/10(1974)*, 59—72; *Idem: Structures ethniques...*, 157 ss.; *Idem: Ilirska i dardanska kraljevina*, 168, 198; Z. Mirdita, *Antroponimia e Dardanisë në kohën romake* (Die Anthroponymie Dardaniens zur Römerzeit), Prishtina 1981, 152, 199.; *Idem, Neke specifičnosti onomastike Dardanije u rimsko doba*, SANU, Naučni skupovi knj. XXXVI, Odeljenje jezika i književnosti knj. 7, Beograd 1987, 223.

²⁵ J. Untermann, *Die indogermanischen Restsprachen*. *Atti del Congresso della Società di Glottologia e della Indogermanische Gesellschaft*, Udine, 22—24. septembre 1981, 18—19.; Z. Mirdita, *Neke specifičnosti...*, 223.

²⁶ G. Alföldy, *Die Namengebung der Urbevölkerung in der römischen Provinz Dalmatia*, in: *Beiträge zur Namenforschung*, Jahrgang 15 (1964), Heidelberg, 57—58.

²⁷ A. Benac, *O učešću Ilira u Egejskoj seobi*, in: *Arheološki radovi i rasprave IV—V, JAZU, Zagreb 1967*, 329.; M. Garašanin, *Istočna granica Ilira prema arheološkim spomenicima*, in: *Simpozijum o teritorijalnom i hronološkom razgraničenju Ilira u prahistorijsko doba*, održan 15. i 16. maja 1964. u Sarajevu. Posebna izdanja Centra za balkanološka ispitivanja, Knj. 1. Sarajevo 1964, 145.

²⁸ M. Garašanin, *Nastanak i poreklo Ilira...*, 32, 36, 102, 105 ss.

Mais, il faut souligner le fait que cette grande nécropole n'est pas encore été suffisamment fouillée.

Dans l'éclaircissement des processus ethnogénétiques des Dardaniens, il faut obligatoirement prendre en considération le phénomène du complexe culturel Donja Brnjica—Gornja Stražava, qu'on traite dans le dernier temps comme un groupe culturel de transition dans lequel apparaissent les éléments qui ne sont pas illyriens, dardaniens, qui ont influencé considérablement la formation des cultures de l'âge du fer ancien²⁹.

Ayant en vue le fait que ce groupe culturel est lié temporairement au XI^{ème} siècle avant n. ère³⁰, nous sommes enclins, quoique toujours sous conditions, de le lier avec la dernière phase de migration égéenne. Il est vrai, la différence des phénomènes culturels ne témoigne pas en faveur de cette constatation. Mais, il est vrai aussi que la diversité des groupes culturels doit être conçue dans le contexte de la complexité de cette culture comme telle, qui reflète non seulement les aspects structuraux-sociologiques, mais aussi les aspects historiques-géographiques³¹. A cette lumière on peut comprendre la diversification intérieure de la culture matérielle et spirituelle du territoire dardanien, ce qui est un phénomène normal du processus culturel, à l'intérieur des unités ethnogéographiques pas seulement macro- mais aussi microsociales. Mais, malgré tout cela, il ne faut pas douter que le groupe culturel de Donja Brnjica soit un facteur important dans l'ethnogenèse des Dardaniens.

De tout ce qu'on a été dit ci-dessus s'impose une question: peut-on mettre en liaison les Dardaniens avec le groupe culturel ethnoillyrien. Si nous allons prendre cette composante illyrienne comme un facteur important dans le processus ethnogénétique des Dardaniens qui est en vérité la partie intégrante du processus ethnogénétique général ou bien nous le prenons comme un aspect du facteur «illyrisatoire». Ce phénomène ne peut pas rester hors de la critique scientifique. L'ethnogenèse d'un peuple comme reflet d'un long processus ne se développe pas *ex nihilo*.

Comment les données des auteurs antiques peuvent-elles nous y aider? Il est connu pourtant, que tout ce que les auteurs antiques avaient écrit sur les tribus barbares dans les Balkans, et surtout de leurs phénomènes de vie spirituelle, est du caractère *loci communis*. Exceptant cela, ne connaissant pas suffisamment les réalités socio-politiques de ces tribus paléobalkaniques, ils les présentaient à leurs contemporains dans les catégories juridiques-politiques du monde hellénistique. De l'autre côté, il est connu que les auteurs antiques, chaque fois quand ils ont écrit sur les tribus illyriennes, ils ont écrit de

²⁹ M. Garašanin, *Grupa Donja Brnjica—Gornja Stražava*, *Praistorija jugoslavenskih zemalja IV*, Sarajevo 1983, 788.; Idem: *Nastanak i poreklo liira...*, 48.; Idem: *CAH III*, 596—598.; D. Srejšović, *Kulture gvozdenog doba*, *Istorija srpskog naroda I*, Beograd 1981, 53.; R. Vasić, *Oblast istočnog Kosova, južne Srbije i severne Makedonije*, in: *Praistorija jugoslavenskih zemalja V*, Sarajevo 1987, 687.

³⁰ K. Luci, *Nova grupa grobova na praistorijskoj nekropoli u Donjoj Brnjici*, in: *Glasnik Muzeja Kosova XIII—XIV* (1984), Priština 1984, 31.

³¹ Cl. Lévi-Strauss, *op. cit.*, pag. 16.

l'aspect politique, mais pas de l'aspect ethnographique. Quand ils emploient certaines ethnonymes comme: Autariates, Delmates, Labeates, Dessaretas, Dardaniens, Illyrii proprie dicti etc., étant noms communs, c'est seulement un reflet de leurs rencontres *ad hoc* avec les événements politiques de ces tribus par rapport aux forces politiques de ce temps-là, concrètement avec la Macédoine et Rome. Pour cette raison, les ethnonymes, comme notions ethnopolitiques, qu'on ne mentionne pas dans les oeuvres des auteurs antiques, reflètent clairement leur organisation politique et il faut les comprendre pas seulement comme les notions ethnogéographiques, mais comme celles ethnopolitiques³². C'est pour cette raison qu'il est nécessaire, traitant le problème d'ethnogenèse de chaque tribu illyrienne particulière, et aussi des Dardaniens, de s'appuyer aussi sur le matériel archéologique, étudiant les données des auteurs antiques. Surtout, si ce matériel archéologique coïncide avec l'aréal archéologique des tribus dont parlent les auteurs antiques. Mais, il y faut avoir en vue aussi le fait qu'il existe la possibilité que les formes d'une certaine culture matérielle sur un territoire géographique déterminé peuvent être reconnues sur un autre territoire, comme c'était le cas avec la culture des Autariates à l'âge du fer II—III (selon Reinecke), à vrai dire Hallstatt C—D, qui avait embrassé la région de la Bosnie, de la Serbie du sud-ouest, certaines parties du Monténégro et du Sandžak et aussi de l'Albanie du nord jusqu'à la rivière Mati³³. Ça ne signifie pas bien sûr que toute cette région appartenait aux Autariates. Mais, ayant en vue que dans cette région entre justement, sur la base de la culture matérielle, la partie du sud-ouest et de l'ouest du territoire dardanien, de l'autre côté ces tribus balkaniques-centrales appartiendraient à la région nominale sud-orientale et dans cette région entre aussi la Dardanie³⁴, tout cela nous donne le droit d'inclure les Dardaniens dans ce complexe ethnoculturel. On peut dire qu'il existe la différence de la culture matérielle du territoire dardanien plus vaste, ce qui est du point de vue d'ethnologie contemporaine tout à fait compréhensible. Le problème de différence d'une culture n'est pas posé seulement dans le cadre de deux cultures. Il existe à l'intérieur de chaque société et de tous les groupes avec leurs propres caractéristiques.³⁵

On peut tirer deux conclusions principales de tout ce qu'on a dit jusqu'à présent:

1. Une grande partie du territoire dardanien, concrètement la partie du sud-ouest et de l'ouest entre dans le territoire des Illyriens, dont la région s'est élargie jusqu'à la rivière Neretva. C'est la partie qui a été située à la proximité du monde hellénistique culturel-politique, ce qui est très important pour la compréhension des données fournies par les auteurs antiques sur les Dardaniens et 2. les Darda-

³² F. Papazoglu, *Srednjobalkanska plemena...*, 166; Idem, *Ilirska i dardanska kraljevina...*, 149 ss, 177 ss.

³³ M. Garašanin, *Istorijska i arheološka razmatranja o ilirskoj državi*, in: Glas CCLX. SANU. Odeljenje istorijskih nauka knj. 1, Beograd 1974, 20 n. 87.

³⁴ R. Katičić, *Die Balkanprovinzen...*, 114; Recherches albanologiques I, 51.

³⁵ Cl. Lévi-Strauss, *op. cit.*, pag. 16.

niens, qui ont été organisés au temps de l'histoire écrite, de la même manière que les autres tribus illyriennes connues, appartiennent à l'ethnie illyrienne. A cette conclusion nous mène le fait concernant l'anthroponymie illyrienne des souverains dardaniens.

Mais, tout cela est en rapport étroit avec la question qu'est-ce qu'il faut comprendre sous le terme d'«illyrien». Déjà, M. Suić³⁶ avait conclu, discutant des questions Illyrii proprie dicti, que cet ethnonyme est devenu plus tard une notion de pure nature géographique, par laquelle les Grecs avaient appelé leurs voisins dans les Balkans centraux, du nord et du nord-ouest. Tandis que les autres spécialistes tiennent que l'élargissement de cet ethnonyme sur le territoire mentionné doit être attribué au rôle de l'histoire politique³⁷. Mais, ce terme est pourtant de caractère ethnogéographique, qui avait embrassé au temps de l'occupation romaine complète, toutes les tribus sur ce territoire. Dans ce sens il faut comprendre Strabon (VII, 5, 6) et surtout Appian (Emphyl. V, 75, 320), qui a eu l'occasion, comme fonctionnaire romain, de connaître différentes unités ethnopolitiques dans l'Empire romaine. Nous croyons qu'il serait très difficile d'employer un tel ethnonyme sur un vaste territoire géographique, avec les tribus hétérogènes, sans qu'il contient en soi la base culturelle et linguistique commune à toutes ces tribus. Bien sûr, on ne peut pas nier le rôle politique, mais seulement comme l'une des composantes³⁸. A l'époque dans laquelle les Illyriens apparaissent dans les oeuvres des auteurs antiques, c'est la moitié du V^{ème} siècle avant notre ère (Thuc. IV 124, 4; 125, 1) ils sont politiquement différenciés, leur identité ethnopolitique à côté de l'ethnonyme, est exprimée dans la notion ethnopolitique commune «Illyrien».

Quoiqu'on prétend que la ressemblance de la culture matérielle n'est aucune preuve pour sa mise en liaison avec les groupes ethniques déterminés comme le pensent B. Papoulia et A. Benac³⁹, pourtant au temps quand on reconnaît une communauté ethnique dans le contexte plus large d'une unité culturelle, biologique et sociopolitique, ce qui est le cas avec la communauté dardanienne, nous considérons qu'ils peuvent s'incorporer dans l'appartenance ethnique de la communauté. tant qu'elle soit marquée par les caractéristiques importantes qu'on appelle par l'ethnonyme commun Illyriens. Quand nous disons cela nous ne nions pas les différences à l'intérieur de l'ethnie dardanienne même, comme conséquence du phénomène d'intégration et de désintégration, étant présent dans le processus ethnogénétique des autres tribus pa-

³⁶ M. Suić, *Istočna Jadranska obala u Pseudo-Skilakovu Periplu*. In: Rad JAZU knj. 306 (1955), 137—138.

³⁷ F. Papazoglu, *Politička organizacija Ilira u vreme njihove samostalnosti*, in: Simpozijum o Ilirima u antičko doba, održan 10. do 12. maja 1966. u Sarajevu. Posebna izdanja Centra za balkanološka ispitivanja knj. 2, Sarajevo 1967, 17.; Idem: *Les origines et la destinée de l'état illyrien: Illyrii proprie dicti*, in: *Historia XIV* (2), 1965, 162.; Idem: *Ilirska i dardanska kraljevina*, 152, 181.

³⁸ M. Garašanin, *Glas SANU CCLX/1*, 1974, 46.

³⁹ B. Papoulia, *Althrakien als historische Einheit*, in: *Pulpudeva. Semaines philippopolitaines de l'histoire et de la culture thrace*. Plovdiv, 4—19 octobre 1976. 2, 365.; A. Benac, *Praistorija jugoslavenskih zemalja V*, Sarajevo 1987, 745, 746.

léobalkaniques, des Dardaniens aussi, et aussi à cause du facteur des zones de contact dont l'influence est réciproque. Justement à cause des facteurs cités, nous pouvons comprendre l'individualité importante et les différences de la culture matérielle des Dardaniens par rapport aux autres ethnies, connues sous le nom commun: Illyriens.

De tout ce qui a été dit jusqu'à présent, nous pouvons conclure que les Dardaniens sont le résultat des processus ethnogénétiques dans lesquels sont exprimés les éléments du substrat du caractère méditerranéen, c'est-à-dire des Pélasgues⁴⁰, de l'adstrat comme reflet des zones de contact et aussi du superstrat comme reflet, dans les moments historiques déterminés, des nouveaux phénomènes culturels, qu'ont rendu possibles les communications naturelles. Mais, quoique tout cela se soit reflété dans leur individualité et leur différence par rapport aux autres tribus illyriennes, pourtant leur appartenance ethnique illyrienne est incontestable. Leur langue est conservée jusqu'à l'Antiquité récente⁴¹ et elle est incluse dans le groupe linguistique illyrien⁴²

JOS JEDNOM O PROBLEMU ETNOGENEZE DARDANACA

Kratak sadržaj

Autor u referatu naglašava da postoje razne teorije o etnogenezi Dardanaca. One se kreću između mediteranske (G. Novak), tračke (K. Patsch, G. G. Mateescu, E. Vulpe), trako-frigijske (I. I. Russu), teorije o ilirizaciji (F. Papazoglu, M. Garašanin), dako-mezijske (V. I. Georgiev, I. Duridanov, C. Pogric, M. Garašanin, A. Benac), ilirske (Z. Mirdita, M. Garašanin) i drugih sličnih teza.

Klasičan primjer konstruiranja tzv. lažnih naroda iz aspekta lingvističke nauke predstavljaju Dako-Mezi, koje je kao posebnu skupinu naroda u naučnu literaturu uveo V. I. Georgiev i kojima bi trebalo da pripadaju Tribali, Dardanci, Migdonci. Povezivanje mizijskog sa tračkim jezikom nema realnih osnova u sačuvanim jezičkim ostacima, pa se etnogeneza Dardanaca i ne može povezivati sa ovakvom grupom.

Kod teze o postepenoj ilirizaciji Dardanaca uglavnom se zaboravlja na fenomen simbioze i interakcije u svim vidovima života, dakle, ne samo o ilirizaciji Dardanaca nego i o dardanizaciji određenih ilirskih plemena.

U svom referatu autor se bavi i značajem arheološkog materijala u raspravljanju etnogeneze Dardanaca. Pri tome se podvlači da se u rasvjetljavanju etnogenetskih procesa Dardanaca obavezno treba uzeti u obzir fenomen kulturnog kompleksa Donja Brnjica—Gornja Stražava, čija se pojava sada vezuje za XI stoljeće pre n.e. Uzimajući u obzir ovu vremensku komponentu, može se pomišljati i na eventualno povezivanje procesa i sa posljednjom fazom egejske seobe.

Antički autori su uglavnom pisali o barbarskim plemenima na Balkanu i svojim savremenici ih predstavljali u pravno-političkim kategorijama karakterističnim za helenistički svijet. Stoga razni etnonimi (npr. Autarijati, Delmati, Desareti, Dardanci, Illyrii proprie dicti) odražavaju zapravo i njihovu političku organizaciju. Ali, pri korištenju podataka antičkih autora neophodno se osloniti i na arheološki materijal, pogotovo ako se taj arheološki materijal podudara sa geografskim arealom plemena o kojima govore antički izvori.

Po svemu izgleda danas da i Dardance treba uključiti u etnokulturni krug koji se prostirao od Bosne i jugozapadne Srbije, preko Crne Gore, do sjeverne Albanije, u kojem su svakako jednu od glavnih uloga igrali ilirski Autarijati.

⁴⁰ M. Budimir, *O etničkom odnosu Dardanaca prema Ilirima*, u: Jugoslovenski Istorijski Casopis, III (1937), 17.

⁴¹ R. Katičić, *Die Balkanprovinzen*, 114.

⁴² R. Katičić, *Ibidem.*; Idem: *Ancient Languages of the Balkans*, Part one, Mouton. Hague — Paris 1976, 181.

To je ilirska teritorija i u nju ulaze i plemena južnih Ilira. Pri tome se ne poriče određena raznolikost unutar same dardanske etnije kao odraz posljedica fenomena integracije i dezintegracije, koji je prisutan i u etnogenetskom procesu ostalih paleobalkanskih plemena, pa ni onih koja su poznata pod zajedničkim imenom Dardanaca, a također ni zbog faktora kontaktnih zona čiji je utjecaj recipročan.

Na osnovu proučavanja arheološkog materijala i pisanih izvora, može se zaključiti da su Dardanci nastali kao rezultat etnogenetskih procesa u kojima se prepoznaju elementi supstrata mediteranskog karaktera, odnosno Pelazga, adstrata kao odraza kontaktnih zona i superstrata kao odraza novih kulturnih fenomena koje su omogućavale prirodne komunikacije u određenim historijskim trenucima. Pa, iako sve to odražava njihovu individualnost i izdiferenciranost u odnosu na ostala ilirska plemena, njihova ilirska etnička pripadnost je nepobitna. Njihov jezik se sačuvao sve do kasne antike i on se uključuje u ilirsku jezičnu grupu (R. Katičić).

ÜBER ANTHROPOLOGIE DER ILLYRER AUF DEM BODEN JUGOSLAWIENS

ZIVKO MIKIĆ

Auszug — Es wird gefragt, ob sich anthropologische Unterschiede zwischen Illyriern und Thrakern feststellen lassen. — Beide ethnische Gruppe ordnen sich dem Prozess der »Dinarisierung« europäischer, insbesondere südosteuropäischer Bevölkerung ein, doch verläuft dieser Prozess in den später illyrischen Gebieten intensiver und führt zu höheren Wertes des längenbreitenindex als in den Gebieten, in denen sich das thrakische Ethnos ausbildet.

Nach dem heutigen Forschungsstand Jugoslawien gehört zu dem Hauptverbreitungsgebiet der Illyrer in ihrer Blütezeit, die archäologisch zur Eisenzeit gehört. Hier kann man also vielleicht auch aus den Funden Hinweise auf die Ethnogenese der Illyrer vornehmen. Einmal muss man die älteren Perioden und die Anthropologie ihrer Bevölkerungen auf jugoslawischem Boden kennen, zum anderen sterben die Illyrer ja nicht aus, sondern müssen auch nach der späteren Slawisierung in anthropologischem Materijal greifbar sein. Unter diesen Gesichtspunkten soll hier versucht werden zusammenzustellen, was die Anthropologie zur Ethnogenese der Illyrer zu sagen vermag.

Der erste Zeuge menschlicher Besiedlung auf dem Boden Jugoslawiens bleibt weiterhin der Neandertaler von Krapina, einem Fundort in Kroatien mit Überresten von über 80 Skelettindividuen. Später in der Phase des Übergangs zwischen Mesolithikum und Neolithikum, d. h. vor allem im ausgehenden Mesolithikum, kommt es offenbar zu mikroevolutiven Veränderungen. Es wird nicht mehr sosehr mit Zuwanderung, als mit einer Veränderung der Menschen gerechnet, die zu neuen anthropologischen Typen am Beginn des Neolithikums führte (Nemeskèri 1978, Mikić 1980). Es sei nur erwähnt, dass während des ganzen Neolithikums der mediterranide Typus mit verschiedenen Varianten das dominierende Element der Bevölkerung bildet. Es lassen sich jedoch noch keine engen Beziehungen der verschiedenen neolithischen Kulturen zu bestimmten anthropologischen Bevölkerungstypen erkennen. Dies mag daran, dass mehr Kultureinflüsse und Kulturdiffusion als Bevölkerungswanderung für die kulturellen Differenzierungen verantwortlich waren.

Wichtig für die Frage der Ethnogenese der Illyrer wird dagegen schon das ausgehende Neolithikum, bzw. Äneolithikum. Von archäologischer Seite haben wir hier Hinweise auf eine Einwanderung,

die auch die Gebiete Jugoslawiens erfasst, und zwar sowohl aus östlicher wie aus nördlicher Richtung. Es ist sehr wohl möglich, dass vor allem durch die Einwanderung aus dem Norden die Grundlagen für die Herausbildung des illyrischen Ethnos gelegt wurden; die Einwanderer scheinen jedoch nicht sehr zahlreich gewesen zu sein, da weiterhin eine gewisse anthropologische Homogenität in Jugoslawien zu beobachten ist (Mikić 1981). Seit der Bronzezeit können wir nun einen Prozess beobachten, der für die Frage der Ethnogenese der Illyrer ebenso wichtig ist wie für die Frage ihres späteren Überlebens in anderen ethnischen Gruppen. Im West- und Zentralbalkan treten nunmehr immer deutlicher die Illyrer als Hauptelement der Bevölkerung hervor, während der Osten von Thrakern und der Nordosten von Dakern besiedelt ist. Es zeigt sich nun im anthropologischen Material, dass vor allen Dingen das illyrische Gebiet von dem Prozess der Brachykranisation und damit der Dinarisation schon in der Bronzezeit erfasst wird, während das thrakische und dakische Gebiet ausserhalb des Hauptbereiches der Dinarisation liegt (Mikić 1986).

In der Eisenzeit setzt sich der Brachykranisationsprozess, und damit auch die Dinarisation, noch ausgeprägter fort. Man findet nun das Ergebnis dieser Prozesse, nämlich den dinariden Typus, weitverbreitet bei den Funden aus Jugoslawien. Die Bevölkerungen dieser Zeit, wie Glasinac, Donja Dolina und Jezerine (die zwei letzte Skelettserie, wie es bekannt ist, gehören nicht zu den Illyrern), sind zwar keineswegs homogen. Aber es ist offensichtlich, wie der dinaride Typus mehr oder minder deutlich in den anthropologischen Funde der Periode hervortritt. Sehen wir uns zunächst einmal an, was an Skelettfunden, die als illyrisch bezeichnet werden können, vorliegt. Nach der Begrenzung des illyrischen Territoriums (Čović 1986) sind es in Westserbien 3 Fundserien, die als illyrisch bezeichnet werden können, in Westbosnien 1 und in Ostbosnien die wichtige Skelettserien von Glasinac. Zu dem gehören auch je 1 Serien aus Herzegowina, Südserbien und Mazedonien. — Insgesamt uns 8 Skelettserien, die zum illyrischen Zentralverbreitungsregion zugeschrieben sind, zum Vergleich zur Verfügung steht. Nach dieser Abgrenzung des eigentlichen illyrischen Gebietes bleiben also die slowenischen Funde von Magdalenska gora (Angel 1968) ausserhalb unserer Betrachtung.

Kurzer Überblick anthropologischer Funde

Als das Zentrum für die balkanologische Forschungen in Sarajevo auch anthropologische Untersuchungen über die prähistorische Bevölkerung des Balkans in ihr Arbeitsprogramm einbezog, ging man zunächst daran, dass früheste veröffentlichte Material von Glasinac zu revidieren und neu zu bearbeiten (Čović—Mikić 1973). Dabei wurde folgendes festgestellt:

F. Fiala hatte zwischen 1892 und 1897 816 Tumuli ausgegraben. Zusammen mit älteren Ausgrabungen von S. Stratimirović und später von Č. Truhelka wurden über 1000 Tumuli geöffnet. Die meisten Grabhügel enthielten mehrere Bestattungen. 1957 wurde auf dem

Glasinac erneut gegraben und wurden nur einige Grabhügeln untersucht (Čović 1959). Neues Skelettmaterial wurde dabei nicht geborgen. Die gleiche Situation wurde später im Jahre 1975 wiederholt; auf dem Fundort Meterize wurde einer von der grösseren Grabhügel ausgegraben (Mikić 1978). Zusammen mit mittelalterlichen Nachbestatungen wurden 9 Gräber mit 13 Individuen festgestellt, davon 9 Individuen zur Eisenzeit gehören. Das Zentralgrab, mit Steinplatten gebaut, hat nur ein schlecht erhaltenen Schädel geliefert. Eine solche Situation, bzw. der Erhaltungszustand, hat die Beziehung zwischen der Zahl von ausgegrabenen Grabhügeln und der Zahl erhaltener und damit anthropologisch untersuchten Schädel — 816 Tumuli haben insgesamt 63 Schädel gegeben — grossteilig erklärt. Die Tumuli stellen keine richtige Beerdigung im klassischer Sinne, sondern sie zeigen praktisch ein Damm, vor. Dadurch die chemische Stoffwechsel zwischen zwei Neubestanden Flächen (alten und neuen) wurde nicht unterbrochen. Druck der Erde hat bei der Zerstörung der Skelette auch viel beigetragen. Das wäre nur eine der Erklärungsmöglichkeiten warum die osteologische Reste aus Grabhügeln immer schlecht und manchmal nur in Spuren feststellbar sind.

Von den 63 Glasinac—Schädel, die A. Weisbach publiziert hatte, liessen sich nach der Revision nur 21 sicher oder mit grosser Wahrscheinlichkeit der prähistorischen Bevölkerung des Gebietes zuschreiben. Für drei weitere Individuen ist die Zuordnung zu dieser Zeit immerhin wahrscheinlich. Von den 21, bzw. 24 als prähistorisch bestimmbaren Schädeln waren nur 18 für die weitere Bearbeitung geeignet. Die übrigen waren zu fragmentarisch erhalten. Aber eine wichtige Frage ist es, ob und wieweit sich das Durchschnittsbild der Glasinac—Funde durch die Revision verändert hat und wieweit auch die Einordnung der Glasinac—Serie in die prähistorische Anthropologie Europas zu revidieren ist.

Tabelle 1 stellt für die neue (I) und für die alte Glasinac—Serie (II) Penrose—Abstände zu verschiedenen anderen Bevölkerungsstichproben zusammen. Es wurden hauptsächlich Fundserien aus Jugoslawien, auch aus anderen Perioden, ferner eisenzeitliche Funde aus benachbarten Gebieten, aber auch von einigen weiter entfernten Gruppen herangezogen. Der Abstand zwischen Glasinac I (revidierte Serie) und Glasinac II (alte Serie) ist mit 0,041 sehr niedrig aber immerhin nicht der niedrigste Wert der Tabelle. Die Reinordnungskorrelation für die Abstände von Glasinac I und II beträgt $RHO = + 0,9151$; für die jugoslawischen Serien allein 0,918; sie liegt also sehr hoch und ist statistisch gesichert. Das bedeutet, dass wesentliche Verschiebungen in der Einordnung der Glasinac—Serie durch die Revision nicht eingetreten sind, jedenfalls nicht für die besser repräsentierten Merkmale.

Fundort Vašarovine liegt in Westbosnien, etwa 10 km nordwestlich von der Kleinstadt Livno. Dort wurden im Jahre 1975 beim Bau eines Hauses drei Gräber aufgedeckt. Es handelt sich um Funde aus dem 5. Jh. v. Ch, aber das Gräberfeld ist noch nicht vollständig ausgegraben. Die Skelettreste aus den erwähnten Gräbern sind ziemlich gut erhalten und haben Hirnschädelmasse geliefert. Von den anderen Illyrern unterscheiden sich die Vašarovine—Schädel vor allem durch einen

niedrigeren Längenbreitenindex. Das entspricht den regionalen Unterscheiden und weist auf illyrische Stammesunterscheide hin. Aber auch retardierte Brachykranisation könnte diskutiert werden (Schwidetzky — Mikić 1979).

Neben dem Dorf Kačanj bei der Kleinstadt Bileća in der Herzegowina wurde im Jahre 1975 ein illyrisches Massengrab entdeckt. Die Skelettreste waren sehr schlecht erhalten. Die Fragmente gehören zu mindestens 11 Individuen; eines hatte noch Milchzähne und alle anderen waren Erwachsene (Mikić 1978).

Fundort Kriva Reka liegt in Westserbien wo im Jahre 1972 eine Ausgrabung durchgeführt wurde, und 5 Skelette wurden für die anthropologische Untersuchung entnommen. Chronologisch gehören sie ins 6. und 5. Jh.v.Ch. (Garašanin 1973). Nur drei Schädel waren teilweise messbar. Ein Schädel wurde 3 Mal trepaniert (Mikić 1980).

Bela Crkva—Bandera befindet sich auch in Westserbien und dort wurden im Jahre 1953 und 1954 einige eisenzeitliche Grabhügel geöffnet (Garašanin 1958). Die Skelettreste sind sehr fragmentarisch erhalten und nur von einem Schädel liegen die Hauptmasse vor.

Auch am Belotić—Šumar in Westserbien liegenden Fundort wurden 1959 und 1960 eisenzeitliche Grabhügel archäologisch untersucht (Garašanin 1962). Wieder war der Erhaltungszustand der anthropologischen Reste sehr schlecht; nur von 2 Schädeln konnten einige Masse genommen werden.

Fundort Glogovik bei Novi Pazar (Südserbien), und zwar auf der Peštar—Hochebene. Im Jahre 1976 wurden drei der größten Grabhügel, die ins 6. Jh.v.Ch. zu datieren sind, ausgegraben. Insgesamt liegen Reste von 14 Individuen vor — 3 Kinder, 6 Männer, 2 Frauen, 3 unbestimmt (Mikić 1981).

Trebenište—Fundpunkt Tri čeljusti liegt nördlich vom Ohrid—See in Südwestmacedonien. Es wurden im Jahre 1972 24 Gräber mit 29 Individuen untersucht. Die Skelette sind ins 7.—6. Jh.v.Ch. zu datieren und den Illyrern zuzuschreiben. Anthropologisch sind 22 Skelette untersucht. Darunter sind 10 Männer, 3 Frauen und 1 Kind neben 8 unbestimmten festgestellt. Nur von einem Individuum ist der Hirnschädel erhalten, er ist dolichokran (Štefančić 1983).

Diskussion und Schlußfolgerung

Es ergibt sich also, daß die illyrische Bevölkerung der Eisenzeit Jugoslawiens zwar keineswegs homogen ist; sie ist aber doch im Vergleich mit anderen eisenzeitlichen Bevölkerungen eindeutig durch einen mehr oder minder hohen Anteil dinarisierter Kurzköpfe charakteristisch. Dabei handelt es sich um einen autochtonen Prozeß, der sich auf jugoslawischen Boden abspielte. Das bedeutet aber, daß nach dem heutigen Forschungsstand sich die Ethnogenese der Illyrer in engem Zusammenhang mit dem Brachykranisationsprozeß und damit der Entstehung des dinarischen Typus vollzieht der sich autochthon aus einer mediterranoiden neo-äneolithischen Bevölkerung entwickelt haben könnte. Es ist bekannt, daß Jugoslawien heute zu den

europäischen Bevölkerungen mit dem höchsten Längenbreiten-Index gehört. Leider ist allerdings nie eine anthropologische Landesuntersuchung durchgeführt worden. In älteren Arbeiten wurden nur die Befunde für vier Hauptmerkmale (Körperhöhe, Längenbreiten-Index des Kopfes, Haar- und Augenfarbe) kompiliert und zu Merkmalskarte verarbeitet. Die Merkmalskombination hochwüchsig, kurzköpfig und dunkel entspricht dem dinariden Typus, der sich, wie gesagt, offensichtlich autochton aus den mediterranoiden neo-äneolithischen Bevölkerungen entwickelt hat (vgl. auch Gavrilović — Schwidetzky 1979, Mikić 1986). Er ist allerdings nicht gleichmäßig über das heutige Territorium Jugoslawiens verbreitet, und erst zukünftige Untersuchungen werden prüfen können, ob er in den ehemals illyrischen Gebieten, zu denen übrigens auch Albanien gehört, eine besondere Häufigkeit aufweist. Es scheint jedenfalls, daß die Illyrer zwar nicht mehr als ethnische Gruppe in Jugoslawien bestehen, aber doch deutliche anthropologische Beziehungen in der slawisierten Bevölkerung erkennen lassen.

Es wird für diese Gelegenheit geprüft, ob sich anthropologische Unterschiede zwischen Illyrern und Thrakern feststellen lassen (Tabelle 2). Das Material, insbesondere für die frühe Thrakern, ist äusserst dürftig, doch ergibt der Vergleich von Skelettüberresten ebenso wie die heutige anthropologische Struktur der ehemals illyrischen oder thrakischen Gebiete deutliche Hinweise darauf, dass bei der Illyrern eine dinaride, bei den Thrakern eine mediterranide Komponente stärker in der Vordergrund trat. Beide ethnische Gruppen ordnen sich dem Process der Dinarisierung europäischer, insbesondere südost-europäischer Bevölkerung ein, doch verläuft dieser Prozess in den späten illyrischen Gebieten intensiver und führt zu höheren Wertes des Längenbreitenindex als den Gebieten, in denen sich das thrakische Ethnos ausbildet.

LITERATURVERZEICHNIS:

- Cović, B. (1959): *Glasiac 1957, Rezultati revizionog iskopavanja tumula glasiackog tipa*, Glasnik Zemaljskog muzeja BiH, XIV — Arheologija, Sarajevo.
- Cović, B., Mikić, Z. (1973): *Praistorijske lobanje iz grobova glasiackog područja*, Godišnjak XI/9 Centra za balkanološka ispitivanja ANU BiH, Sarajevo.
- Cović, B. (1986): *Die Ethnogenese der Illyrer in Jugoslawien aus der Sicht der Archäologie*, Ethnogenese europäischer Völker, Hrsg.: W. Bernhard, A. Kandler-Palson, Gustav Fischer Verlag, Stuttgart.
- Garašanin, M. (1958): *Istraživanja tumula u Belotiću i Beloj Crkvi*, Zbornik radova Narodnog muzeja, I, Beograd.
- Garašanin, M. (1962): *Ispitivanja tumula u kompleksu Belotić—Bela Crkva 1959 i 1960. godine*, Zbornik radova Narodnog muzeja, III, Beograd.
- Garašanin, M. (1973): *Praistorija Srbije*, Srpska književna zadruga, Beograd.
- Mikić, Z. (1978): *Novi antropološki prilozi izučavanju tumula na glasiackom području*, Godišnjak XVII/15 Centra za balkanološka ispitivanja ANU BiH, Sarajevo.
- Mikić, Z. (1978): *Antropološki nalazi iz ilirske grobnice iz Kačnja kod Bileća*, Glasnik Zemaljskog muzeja BiH, XXXV, Sarajevo.
- Mikić, Z. (1980) *Anthropologische Typen der Đerdap (Eisernen Tor) Serie*, Problèmes de la Néolithisation, Akademii Nauk, Kraków.
- Mikić, Z. (1980): *Ilirska praistorijska lobanja iz Krive Reke u Srbiji — trepanacijski i patološki tragovi*, Glasnik Antropološkog društva Jugoslavije, 17, Beograd.

- Mikić, Z. (1981): *Stanje i problemi fizičke antropologije u Jugoslaviji — prastorijski periodi*, Posebno izdanje LIII/9 Centra za balkanološka ispitivanja ANU BiH, Sarajevo.
- Mikić, Z. (1986): *Die Ethnogenese der Illyrer in Jugoslawien aus der Sicht der Anthropologie*, Ethnogenese europäische Völker, Hrsg.: W. Bernhard, A. Kandler-Palson, Gustav Fischer Verlag, Stuttgart.
- Nemeskéri, J., Szatmari, L. (1978): *Vlasac — mezolitsko naselje u Đerdapu*, Posebno izdanje DXII/5 Srpske akademije nauka i umetnosti, Beograd.
- Schwidetzky, I., Mikić, Z. (1979): *Beitrag zur Anthropologie der vor-slawischen Bevölkerung des zentralen Karstgebietes Jugoslawiens* (Korita, Bez. Duvno; Vašarovine, Bez. Livno), Homo, 30, Mainz—Göttingen.
- Štefančić, M. (1983): *Ljudski kosturi iz groblja »Tri čeljusti« kod Trebeništa*, Glasnik Antropološkog društva Jugoslavije, 20, Beograd.

Tabelle 1: Penrose-Abstände von Glasinac I (revidierte Serie) und Glasinac II (alte Gesamtserie)

	Glasinac I	Glasinac II
1. Glasinac II	.041	—
2. Donja Dolina	.038	.036
3. Jezerine	.040	.012
4. Skocijanske jame	.026	.078
5. Magdalenska gora	.392	.284
6. Lepenski Vir, Mesolithikum	1.994	1.475
7. Vinča, Neolithikum	.343	.320
8. Bosnien, Röm. Zeit	.303	.208
9. Slowenien, Röm. Zeit	.283	.319
10. Kranj, 6. Jh.	.059	.066
11. Ptuj, 8.—11. Jh.	.304	.213
12. Bled, 10.—11. Jh.	.109	.159
13. Brestovik, 12.—14. Jh.	.891	1.087
14. Hallstatt	.052	.087
15. Skythen	.189	.276
16. Griechen	.190	.200
17. Gallier	.213	.193
18. Etrusker	.145	.162
19. Süddeutschland, Hallstattzeit	.187	.169
20. Österreich, CSSR, Ungarn — La Tène	.091	.156

Tabelle 2/a: Die multivariable Ablehnung der eisenzeitlichen Skelettserien

	1	2	3	4	5	6	7
1. Glasinac	—						
2. Donja Dolina	.038	—					
3. Jezerine	.040	.029	—				
4. Skocijanske jame	.026	.058	.051	—			
5. Hallstatt	.053	.025	.090	.109	—		
6. Magdalenska gora	.392	.223	.200	.342	.366	—	
7. Thraker (Sammelfunde)	.481	.272	.416	.569	.263	.348	—

Tabelle 2/b: Die multivariable Ablehnung der römzeitlichen Skelettserien

	1	2	3
1. Sammelfunde aus Zentraljugoslawien	—		
2. Sammelfunde der »Spätthraker«	.078	—	
3. Skelettserie aus Varna	.448	.441	—

O ANTROPOLOGIJI ILIRA NA TLU JUGOSLAVIJE

Kratak sadržaj

Antropološki nalazi gvozdenog doba pripisani Ilirima nisu homogeni. U poređenju sa drugim skeletnim nalazima istog perioda, karakterističan je manji ili veći udeo dinarskog antropološkog elementa. — Utvrđeno je da se radi o autohtonom procesu, koji je najvećim delom vezan za tlo Jugoslavije. Otuda proizilazi da antropogenezu Ilira treba posmatrati u okviru procesa brahikranizacije i postanka dinarskog antropološkog tipa.

U ovom radu je, između ostalog, analizirana antropološka razlika između Ilira i Tračana. Konstatovano je da je antropološki materijal, pre svega onaj koji potiče od ranih Tračana, sasvim oskudan. Međutim, utvrđeno je sa dovoljno elemenata da Ilire karakteriše jedna dinarska, a Tračane jedna mediteranska antropološka komponenta u osnovi antropološkog profila.

Obe etničke grupe se uklapaju u proces brahikranizacije stanovništva jugoistočne Evrope, s tim što ovaj proces intenzivnije vodi ka višim lobanjskim indeksima u oblastima koje naseljavaju ilirska plemena, nego što je to slučaj sa oblastima tračkog etnosa.

A PROPOS D'UN DES ORIGINELS FOYERS DE LA
LANGUE ET DE LA CULTURE INDO-EUROPEENNES
DANS LA MEDITERRANEE DE L'EST ET LES DONNEES
PALEOBALKANIQUES ET ANATOLIENNES

LEONID A. GINDIN

Abstract — La thracologie témoigne d'un progrès plus grand et régulier de toutes les disciplines telles que l'archéologie, la philologie, la linguistique, l'histoire. L'ensemble du matériel linguistique, philologique et archéologique placé dans les cadres chronologiques et géographiques peut servir d'un point de départ dans la solution des problèmes de la reconstruction indo-européenne.

1. A partir de la période d'après-guerre jusqu'à nos jours, la thracologie témoigne d'un progrès toujours plus grand et régulier de toutes les disciplines qui en font partie, c'est-à-dire l'archéologie et la critique d'art, la philologie, l'histoire, la linguistique. Dans la thracologie, l'interdépendance des disciplines mentionnés ci-dessus est beaucoup plus grande que dans l'indo-européistique. Cela est expliqué par le fait que ce qu'on appelle l'indo-européen résulte des reconstructions pour le moins secondaires tandis qu'en thracologie l'attribution des faits de la culture matérielle et des témoignages de la tradition gréco-romaine est facilitée par le caractère ramassé du territoire considéré comme thrace du point de vue chronologique et topographique. En outre, le thrace comparé aux autres langues paléobalkaniques disparues est la langue la plus représentative de la zone de passage, qui forme une sorte de point d'attache entre les régions du Nord et Nord-Ouest des Carpathes et l'Anatolie. Ce qui est surtout important, ce sont les correspondances entre le thrace et le balte (qui sont de caractère génétique), d'une part, et celles entre le thrace et les langues hittito-louvites (appartenant à une aire), d'autre part. Les faits historiques et philologiques y sont de première importance. Les Thraces (à côté des autres peuples paléobalkaniques y compris les Illyriens) avec les Grecs et les tribus hittito-louvites sont attestés dans les textes indo-européens les plus anciens. J'ai en vue tout d'abord l'Iliade qui d'après sa tradition épique et folklorique remonte au XIII^{ème} siècle av. J. C. C'est à la même période que remontent les premières mentions des toponymes-clefs homériques (d'origine thrace) Τροία et Ἰλιος/-ον qui correspondent au hitt. Taruiša et Wilušija resp. Wiluša: les deux premières formes sont attestées dans les Annales de Tudhališa IV (c. 1250—1220 av. J.C.), la dernière —

dans le traité de Muvattalliš (c. 1306—1286 ou 1325—1305 av. J.C.) avec Alakšanduš de Wiluša; cf. encore drdnj (= gr. homér. Δάρδανοι) dans le texte égyptien, consacré à la bataille de Kadeš (XIV—XIII av. J.C.). Plusieurs toponymes et anthroponymes thraces y compris ceux qu'on rencontre chez Homère sont fixés dans les tablettes du linéaire B (v. Duridanov. — LB XXVIII, 1, avec littér.).

2. La présence des tribus balkaniques (des Thraces avec les Daces et les Moesiens, des Phrygiens etc.) en Anatolie n'est contesté par personne depuis bien longtemps. Néanmoins pendant les 10 dernières années le problème de la prédominance de l'élément ethnique thrace parmi la population de la Troie homérique a été résolu «in corpore», cf. mes ouvrages sur ce sujet, y compris l'article «Thrace et Troie d'après les données linguistiques» (LB XXI/1, 1978) et le V^{ème} chapitre de mon livre «La plus ancienne onomastique des Balkans orientaux. (Isoglosses thraco-hittito-louvites et isoglosses thraces et micrasiatiques)», Sofia, 1981 (en russe, avec un résumé français); mon autre livre «Troja und Thrakien» est maintenant sous presse en Bulgarie. Dans ces ouvrages est établi un réseau d'isoglosses thraco-troyennes (homériques) liant le sud-est des Balkans et le nord-ouest de l'Anatolie dans une même aire. Tout cela a permis de révéler sur le territoire de Troie des noms propres d'origine thrace tels que Σκαίοι πύλαι — la porte principale dans la Troie homérique; Ξάνθος — un autre nom («en langue des dieux») de Σκάμανδρος, fleuve principal de la Troie homérique. Αρίσθη — ville dans la Troie homérique; Κεβριόνης — le nom du fils naturel de Πρίαμος, cf. Κεβρήνιοι ἄνδρες (Hom. ep. 10); chez les auteurs des époques postérieures Κεβρήν est un fleuve, une divinité de fleuve, une ville dans la Troie homérique, une région de la ville de Κεβρηνία etc.; Πῆσος — chef des Thraces venus pour aider les Troyens (X^{ème} chant de l'Iliade), fleuve dans la Troie homérique; Ἐπτάπορος — fleuve dans la Troie homérique; Περκώτη — ville sur la côte de Ἐλλησποντος en Asie Mineure, dans la Troie homérique; Δάρδανοι — élément ethnique de la Troie homérique (deuxième par son importance après les Troyens proprement dits), conduit par Αινείας; Δαρδανία — région dans la Troie homérique entre Ζέλεια et Σκῆψις; Δαρδάναι πύλαι — l'une des portes de la Troie homérique; hom. Τροία, plus archaïque Τρώτη < * Τροφσια — territoire régi par Πρίαμος, i. e. la Troade, et aussi la ville principale du royaume de Πρίαμος, égale à Ἴλιον; homér. Ἴλιος (plus pare Ἴλιον) < * Φιλίος — ville principale de la Troie de Πρίαμος; ἡ Πέργαμος, τὸ Πέργαμον, τὰ Πέργαμα. — citadelle à Troie; toponyme moesien Πέργαμος, Πέργαμον; Κίλλα — ville dans la Troie homérique où se trouvait le sanctuaire principal d'Apollon; Κίλλαϊος — fleuve qui commence dans la Ἴδη, Κίλλαιον — montagne à Troie et à Lesbos; Ζέλεια — ville et région au pied de l'Idé à Troie, au nord-est d'Ilion. Il y a deux cas qui forment un type intermédiaire unissant dans une série syntagmatique des lexèmes thraces et hittito-louvites. Les lexèmes témoignent de l'unité culturelle et historique de l'aire comprenant le sud-est balkanique et le nord-ouest de l'Anatolie; ce sont: (A) hom. Πείρωσ, var Πείροσ (Ἰμβρασιδης) < * ΠερΦος, avec un allongement compensatoire après la chute de F, — c'est le nom (mentionné dans le Catalogue troyen) du chef des Thraces égéens qui, contrairement aux

Thraces de Rhesos, avaient dès le début pris le parti des Troyens; Πείρωσ est en même temps identique au nom du dieu équestre thrace (historiquement — le dieu de l'orage) *Hrōw < *Pērwo = à travers le grade *herwo =, aussi bien qu'au nom du dieu de l'orage hittito-louvite Perwa: Pirwa, cappad. Perua; cf. aussi le toponyme Πειρωσσός — région à Troie non loin de la Zélée (Strab. 589, 17) *perwosso = /perwassa = 'pays pieurreux, montagneux'; 'Ιμβρασιδης (Πείρωσ) — c'est le patronyme du nom propre 'Ιμβρασος, celui-ci basé sur l'appellatif louvite im(ma)ri = /a =, gén. sing. adj. immarašši =, dat. sing. im(ma)rašša, cf. DINGIR. MEŠ Imrašši, DImmaršija etc. On pourra aussi mentionner le thème purement hittito-louvite dans le nom de l'île. 'Ιμβρος habitée par les Thraces; le syntagme reconstruit se présente donc comme *Perwo = Imrassi =.

(B) Hom. Σαρπηδών — roi lycien, chef des Lyciens méridionaux (II groupe de Lyciens) dans l'Iliade; éponyme du cap Σαρπηδών en Thrace et roi de la ville portant le même nom; une chaîne de montagnes; la côte; l'onomastique géographique en Cilicie qui jusqu'aux détails coïncide avec la côte de Thrace non loin de l'embouchure de l'Hébro, près de la ville d'Enos. Σαρπηδών c'est une formation hybride hittito-louvito-thrace dont la première partie coïncide du point de vue formel, fonctionnel et sémantique avec l'adverbe hittito-louvite (attesté dans le matériel du I millen. av. J. C.) *s(a)r = pa/i, cf. lyc. hrppi 'über; au-dessus de', et la deuxième partie est un thème balkanique continental par excellence signifiant 'terre' en thrace, macédonien -δων, -δον —, mygdonien (phrygien) — γδον — cf. pré grec Δω(μ) — de l'indo-eur. *ghdhōm < *dhg'hōm. La liste bien considérable des noms propres troyens d'origine thrace peut être complétée par le matériel anthroponymique de la généalogie d'Ainéas (Il. XX, 215—240); tous les noms de cette généalogie excepté 'Εριχθόνιος ont des toponymes parallèles hors Troie (en Thrace): Αίελας — chef des Dardaniens; 'Αγχισης — père d'Ainéas; Κάπυς — son grand-père; 'Ασσάρακος — son arrière grand-père; Τρώς — son trisaïeul Δάρδανος — le père de ce dernier; quant aux noms à partir de Πείρωσ cf. encore la revue par V. L. Tsymbursky de mon livre mentionné ci-dessus (LB XXX/1, 1987).

3. Selon mes derniers résultats, obtenus grâce à l'interprétation linguistique et philologique des textes homériques et hittites (v. aussi les ouvrages de V. L. Tsymbursky), les Grecs achéens (hitt. Ahhijawa) ont lutté contre Troie habitée principalement par les Thraces (Troyens et Dardaniens proprement dits), mais aussi par les Louvites (Lyciens de Zélée). Les derniers se sont maintenus en tant que dissémination insulaire ethnique tout au moins à partir de Troie II (c. 2500 av. J. C.), après le déplacement de la majorité des Louvites à travers l'Hellespont vers le sud-ouest et le sud de l'Anatolie, là où on les trouve à l'époque historique.

Quant aux noms propres de la Troie homérique, l'élément louvite et hittite y est aussi bien représenté par des ethnonymes et des toponymes. Ce sont: Λυκία (louv. *Lukkā) ή μικρά, ή Τρώϊκη, égale à Ζέλια — région à Troie dépendante de Pandaros; peut-être aussi Λύκιοι qui apparaissent dans les formules telles que Τρώες και Λύκιοι και Δάρδανοι (Il. VIII, 173; XI, 286; XV, 425; 486; XVII, 184) et Τρώες και

Λύκιοι (Il. XVI, 564), Τρώων καὶ Λυκίων (Il. VI, 77—78); Κιλικία — région limitrophe au sud de la Troade; ses habitants Κιλικες = Hilakku etc. des sources assyriennes; ce nom est lié avec hom. Κίλλα, mentionné oi-dessus; Πήδασος — ville des lélègues, située à l'ouest de Lyrnessos, cf. le toponyme hittite Petašša (<peda= 'place; lieu'); Λέλεγες — nom d'une tribu légendaire, attestée au sud-ouest de l'Asie Mineure et identifiée avec les Cariens. Le matériel ci-dessus semble contraire à mes récentes conclusions selon lesquelles le territoire de la Troade homérique a été libre de toute toponymie hittito-louvite (v. les ouvrages ci-dessus). De plus, la colonisation mycénienne de l'Anatolie occidentale, dans les cadres de laquelle la guerre de Troie peut être placée, n'atteignit que le fleuve de Ἐρμος séparant la Mysie et la Lydie (v. la carte des découvertes archéologiques mycéniennes de Goetze: Bittel, Proceeding APhS 128, 2, 1984, p. 115; le point le plus au nord, sans compter Hissarlik est la ville de Pitane à l'embouchure du fleuve Καϊκος). C'est sur cette ligne que la colonisation mycénienne fut arrêtée par des tribus thraces et phrygiennes peuplant dans cette période toutes les régions du nord-ouest anatolien à partir de la Lydie jusqu'à la Propontide ce qui est bien confirmé par l'étymologie des hydronymes et toponymes de cette aire qui compose (avec les régions thraces au nord d'Hellespont) une sorte d'espace onomastique continu.

4. Une symbiose ethno-linguistique lycio-(historiquement-louvito-) thrace reflétée dans la toponymie de la Troade et aussi dans les témoignages historiques et philologiques de l'Iliade est la suite directe des contacts d'aire entre les Louvites et les Thraces dans la période préanatolienne, ces contacts étant localisés à l'Est des Balkans et sur les territoires contigus aux steppes situées du Nord-Est de la Russie méridionale, ce que j'ai écrit à maintes reprises dans mes ouvrages. Ce qui est caractéristique des isoglosses thraco-louvites reflétant les contacts ethniques mentionnés, c'est la présence de la toponymie (proto) thrace appartenant à la couche indo-eur. balkanique la plus ancienne qui puisse être reconstruite; celle-ci est pratiquement «autochtone», remontant au moins à la fin du IV—III mill. av. J. C. (l'âge de bronze bas aux Balkans).

5. L'unité linguistique et historico-philologique du sud-est des Balkans et du nord-ouest anatolien attestée si tôt dans les sources écrites, correspond aux données archéologiques, présupposant l'unité de la culture matérielle de ces territoires qui faisaient tout le long du III^{ème} et au début du II^{ème} mill. une aire plus ou moins homogène. Cette idée est bien confirmée par la synchronisation des résultats des sites à plusieurs couches en Bulgarie (Ezero et Iunacité) avec les couches de Troie à Hissarlik et des fouilles de grande importance à Dimirci-hüyük (par Korfmann). Il existe des problèmes bien sérieux liés avec Troie VI et ses rapports avec les Balkans. Certains considèrent cette couche comme thrace ce qui est confirmé par l'analyse linguistique et philologique de la toponymie et de l'hydronymie de la Troade, bien que son caractère archéologique et ethnique monolithe soit fort discutable, compte tenu des rapports de Troie VI avec le monde grec (Blegen, suivi par Mellaart se basant sur la céramique minienne grise et mycé-

nienne). Selon les archéologues ayant étudié Ezero et Iunacité G. Georgiev (N. Ia. Merpert, R. Katinčarov, E. Černych) la continuité de leurs cultures archéologiques qui prennent leur début à l'âge de bronze bas (3^{ème} quart du IV mill. — 17^{ème} horizon de Iunacité, Ezero A I) et témoignent d'une certaine succession de développements culturels, se constate jusqu'au commencement de l'âge de fer, c'est-à-dire jusqu'à la formation de l'ethnos thrace historiquement attesté. Cette aire qu'on peut désigner «protothrace» grâce aux découvertes archéologiques en Thrace historique, pourra aussi bien être considérée comme l'un des foyers de la culture pré-indo-européenne, car l'archéologie ne peut pas pour le moment différencier du point de vue ethnique les antiquités indo-européennes pour une époque si lointaine (fin du IV—III mill. av. J. C.). Cette affirmation vaut ainsi pour Hissarlik où il n'est non plus possible de différencier les antiquités archéologiques thraces et louvites à l'intérieur d'une culture homogène (éventuellement indo-européenne).

6. L'ensemble du matériel linguistique, philologique et archéologique placé dans les cadres chronologiques et géographiques bien définis peut servir d'un point de départ dans la solution des problèmes de la dialectographie et de la reconstruction indo-européenne dans les cadres d'un fragment de l'histoire de la culture et de la langue indo-européenne dont on pose le principe de l'existence sur le côté Est de la Méditerranée resp. à la périphérie ouest de la zone circumpontique, comprenant les Balkans, (de l'Adriatique à la Mer Noire), le nord-ouest de l'Anatolie et les steppes de la côte nord de la Mer Noire. Cette conclusion correspond très bien aux conclusions qu'on trouve dans un article de N. Merpert qui vient de paraître dans le recueil «Orient ancien» Moscou 1988. Dans cet article il s'agit des régions de contacts continus des cultures archéologiques dans la zone circumpontique.

Et comme résultat de ce long processus de la convergence des groupes ethniques (ces derniers étaient parfois hétérogènes) se sont développés en communauté ethnique ayant les caractéristiques linguistiques communes. C'est au premier quart du XIX^{ème} siècle de notre ère que cette communauté linguistique a été désignée par un terme conventionnel «communauté indo-européenne». Mais c'est le thème de mon futur travail.

Les considérations dessus émises témoignent bien clairement de l'importance des données thraces et illyriennes pour les disciplines qui doivent servir de base à l'indo-européistique moderne dans la reconstruction des aspects d'une aire de l'indo-européen en rapport avec des cultures archéologiques concrètes.

O JEDNOJ OD PRVOBITNIH POSTOJBINA INDOEVROPSKOG JEZIKA I KULTURE NA ISTOČNOM MEDITERANU I PALEOBALKANSKI I ANADOLIJSKI PODACI

Kratak sadržaj

Trakologija doživljava sve veći i veći razvoj, i to svih disciplina koje joj pripadaju, tj. arheologije, filologije, istorije, lingvistike. Skupnost lingvističkog, filološkog i arheološkog materijala, postavljena u hronološke i geografske okvi-

CONCLUSIONS CONCERNANT LES RAPPORTS DE LA PREMIERE PARTIE DU SYMPOSIUM

Ces conclusions s'appuient en général sur les rapports et les communications des spécialistes yougoslaves, se rapportant aux Illyriens et aux tribus voisines dans les Balkans centraux, ainsi qu'à la discussion correspondante.

Il est tout à fait sûr qu'on considère aujourd'hui les problèmes illyriens d'une autre manière que c'était le cas avant la Deuxième guerre mondiale. C'est avant tout grâce aux recherches archéologiques, mais aussi aux études récentes des sources antiques, ainsi qu'aux études linguistiques. On a renoncé généralement (si non définitivement) aux thèses anciennes panillyriennes, on n'examine pas les Illyriens comme un peuple unique, mais comme plusieurs peuples, à vrai dire tribus, avec leurs propres caractéristiques, leur genèse est en rapport avec les Balkans. Maintenant, on prête de plus en plus attention à la détermination du territoire de certaines communautés tribales, combinant les données des sources antiques avec les résultats des recherches archéologiques et linguistiques.

Par rapport à la situation actuelle de l'illyrologie, dans les deux jours à Niš — en lignes générales — on a obtenu les résultats suivants:

1. L'ethnogenèse des communautés tribales illyriennes ou des peuples a été un processus assez long et compliqué et par quelques étapes maintenant assez défini. Situés surtout dans les régions des montagnes entre l'Adriatique et la Pannonie, c'est-à-dire les Balkans centraux, ils ont eu leur propre développement, basé sur les traditions ethno-culturelles du territoire sur lequel ils ont vécu, exposés de temps en temps aux influences venant du sud et de l'ouest, chargés — comme il semble — de longues retardations socio-économiques et ils sont entrés tard parmi les soi-disants peuples historiques. Ils avaient provoqué certain intérêt du monde antique comme les barbares voisins et plus tard, déjà cent ans l'intérêt du monde scientifique contemporain.

2. Selon nos connaissances actuelles, le processus ethnogénétique des communautés tribales illyriennes avait commencé à l'âge néolithique. Mais, il est tout à fait indicatif le fait que les territoires des principales cultures néolithiques sur le sol de la Yougoslavie s'accordent aux grands complexes tribaux: Hvar-Lisičići — Illyriens, Vinča — tribus balkaniques centrales, Sopot/Lengyel — Pannoniens, Butmir —

Zone de transition. Les Pannoniens représentent un groupe ethno-culturel particulier et on n'y parle pas de ce groupe.

3. Au cours de l'âge énéolithique se sont séparées de plus en plus clairement deux zones, en substance différentes: la zone adriatique avec les éléments prédominants de retardation de la culture de Hvar—Lisičići et avec certains éléments énéolithiques pas suffisamment fixés, et la zone balkanique centrale avec la présence des cultures énéolithiques: Baden, Kostolac, Coșofeni, Vučedol, Bubanj, Belotić—Bela Crkva et autres. Même à la fin de l'énéolithique de petits groupes de population de la culture Vučedol avaient pénétré aussi sur les territoires montagneux à l'ouest, et il faut inclure cette culture aussi dans la base fondamentale (préillyrienne) de l'ethnogenèse illyrienne. Il est important de souligner qu'on a mentionné sur le territoire d'Albanie la présence des représentants de la culture de Baden et de Kostolac (Maliq et autres). Il les faut, alors, installer dans la base ethnogénétique des communautés illyriennes de ce pays-là.

4. Il est presque incontestable que les migrations de steppe successives à la fin de l'énéolithique et qui avaient duré plusieurs siècles, avaient assez fortement embrassé le territoire balkanique central, tandis que la région des Balkans occidentaux avait beaucoup moins senti ces migrations des peuples de steppe. Mais, pourtant, on ne peut pas les éliminer des processus ethnogénétiques mentionnés à l'ouest.

5. L'âge du bronze est considéré comme l'époque d'une certaine stabilisation, mais aussi de certains changements plus exprimés (par ex. l'horizon à céramique grossière), tant dans les Balkans occidentaux que centraux. Mais dans cette période se distinguent clairement aussi deux zones ethnoculturelles principales: celle occidentale de l'Istrie jusqu'à l'Albanie (les cultures de Cetina et de Dinara—Posušje et plus tard la culture Glasinac—Mati) et la zone balkanique centrale (Paraćin, Vatina, Dubovac—Žuto Brdo et ensuite Mediana, Donja Brnjica, Stražava). A ce temps-là apparaissent aussi certaines unités qu'on pourrait appeler à ce moment par un nom commun «Protoillyriens» à l'occident. «Protodacomyséens» dans les Balkans centraux et aussi «Protodaesitiates» en Bosnie centrale (c'est-à-dire la zone de transition vers la Pannonie). Plus au nord des Balkans occidentaux se distinguent peu à peu «Protohistriens», «Protoliburniens» et «Protoiapodes». Une question est toujours ouverte, c'est la question combien peut-on lier les noms des tribus et certains autres noms à l'âge du bronze, quoiqu'ils soient enregistrés plus tard. Cela se rapporte avant tout à Kadmo et aux Enchelées. D'ailleurs, à cause de la proximité plus proche au monde antique, les Taulantes, Labeates, Docleates et autres sont sûrement entrés plus tôt à l'époque protohistorique et historique, que les communautés tribales situées sur les terrains plus éloignés.

6. L'âge du fer avait commencé dans la partie occidentale des Balkans et partiellement aussi dans les Balkans centraux, un peu plus tard que dans les autres régions balkaniques (IX/VIII siècle — fabrication régulière d'outils et d'armes en fer). Dans cette période ont été formées les communautés tribales préillyriennes et ensuite illyriennes. Dans la partie occidentale — ou dans la zone adriatique — se

distinguent quelques communautés principales, que nous comptons parmi les tribus illyriennes sur la base de certaine parenté. Parmi celles-ci, une grande communauté se distingue en Bosnie orientale, en Serbie du sud-ouest, dans une partie de Kosovo et de la Macédoine, en Albanie du nord (la culture Glasinac—Mati), où le rôle important ont eu les Autariates. Il y faut mentionner aussi les Delmates, Ardéens, Daorses et ensuite Docleates, Labeates, Enchélees, Dassarettes, Taulantes. Dans le bassin de la Morava, du Vardar moyen, alors dans les Balkans centraux se distingue un groupe particulier de population, auquel appartiennent les Tribales, Dardaniens, Méséens, Daces. Si ce groupe soi-disant daco-myséen (entre le Bassin de la Morava et de la rivière Isker) est adéquat au groupe illyrien, on n'a pas encore constaté. En tout cas, il ne faut pas ranger ces populations, les Pannoniens non plus, parmi les communautés illyriennes plus proches, ce qui est le cas aussi avec les communautés mentionnées au nord des Balkans occidentaux.

7. Les recherches anthropologiques des trouvailles ostéologiques dans la région des tribus illyriennes avaient montré deux choses principales: primo, on ne peut pas parler d'un type anthropologique illyrien complètement homogène et secundo, les recherches anthropologiques avaient aussi montré que l'ethnogenèse des communautés illyriennes représente un processus autochtone, commençant par les types néo-énéolithiques, avec la brachycranisation exprimée et la dinarisation. Autrement, les éléments de Dinara sont plus exprimés chez les tribus illyriennes et les éléments méditerranéens chez les Thraces.

8. Dans l'état actuel des recherches il faudrait faire attention aux questions suivantes:

a) fixer plus précisément le territoire et les caractéristiques culturelles de certaines communautés tribales;

b) étudier et rechercher le grand complexe Glasinac—Mati et résoudre le problème du rôle des Autariates dans ce complexe;

c) rechercher le complexe balkanique central, marqué pour l'instant comme le groupe daco-myséen, c'est pour l'instant un complexe culturel, et ensuite ethno-culturel, c'est aussi la question de la nature du complexe Basarabi si répandu (qu'est-ce qu'il signifie); la contribution des éléments illyriens à la genèse des Dardaniens; la parenté des Péoniens et des Macédoniens; la question si les Tribales sont les représentants du territoire balkanique central, quel rôle avait le complexe Basarabi—Bosut et le phénomène de la céramique cannelée, dans leur formation; quelles sont les relations vers les Pannoniens, les Daces et les Autariates; etc.;

d) étudier les rapports réciproques des communautés tribales que nous avons attribuées au complexe illyrien et des communautés voisines (des Liburniens, Iapodes, Pannoniens, des communautés balkaniques centrales, Macédoniens etc.);

e) déterminer plus précisément les rapports des communautés tribales en Albanie du sud et de celles se trouvant dans la partie du nord de ce pays;

f) et enfin, résoudre les questions terminologiques: l'emploi des termes: peuple, tribu, communauté tribale, union tribale (il faudrait peut-être consacrer une discussion particulière à cette question!). Dans ce sens il est nécessaire de faire une méthodologie adéquate et ensuite l'explication plus précise des sources gréco-romaines, parce qu'elles sont soumises aux différentes interprétations, mais elles sont très importantes pour la comparaison avec les données archéologiques.

Alojz Benac

I ILIRO-TRAČKI SIMPOZIJUM
I SYMPOSIUM ILLYRO-THRACE

IIème PARTIE

BLAGOEVGRAD

DER STAND DER FORSCHUNGSARBEITEN ÜBER DIE ÖSTLICHE HÄLFTE DER BALKANHALBINSEL BIS ZUR MITTE DES 1. JAHRTAUSENDS V.U.Z.

ALEXANDER FOL

Auszug — In seinen Einführungsreferat legte der Autor Schwergewicht auf die Betrachtung einiger vorwiegend theoretischer Fragen. Sie beziehen sich auf das Problem der Beziehung Mensch—Gesellschaft—Natur, auf die Möglichkeit der Nutzung archäologischer Funde zur Erklärung sozial-wirtschaftlicher oder religiös-ideologischer Fragen, auf die Bedeutung der Kontaktzonen u. ä. Wesentliche Aufmerksamkeit wurde in diesem Rahmen dem südosteuropäischen Raum gewidmet, als wichtiger Kontaktzone, zu der auch die östliche Hälfte der Balkanhalbinsel gehört. Auf diesem Teil der Halbinsel hat sich im Laufe des 3. bis 2. Jahrtausends eine Art ethno-kultureller Gemeinschaft herausgebildet, welche sich um die Mitte des 1. Jahrtausends v. u. Ztr. in einige »sociétés antiques« aufgliederte.

Ich bin nicht Archäologe. Und vielleicht hat mir gerade deshalb der Architekt des Ersten thrako-illyrischen Symposiums, Akademiemitglied Alojz Benac, dieses Vortragsthema vorgeschlagen. Ich habe es angenommen, denn die Geschichte der schrifttumlosen Gesellschaften läßt sich noch immer schwer schreiben, und jeder Versuch, Teile ihres Textes zusammenzustellen, wäre — so scheint mir — wenigstens lehrreich. Die Schwierigkeit, die »Geschichte des Menschen« vor der Entstehung des Schrifttums zu schreiben, kommt weder — wie oft angenommen wird — von der ungenügenden Anzahl vollkommen ausgegrabener prähistorischer Objekte, noch von der schädlichen Routinepraxis, sie außerhalb ihres naturbedingten, ökologischen, klimatologischen, anthropogenen, ökonomischen, politischen und rituellen Paläokontextes zu untersuchen. Wenn das so wäre, könnte einfach die Verbesserung der traditionellen Grabungsmethodik abgewartet und mit mehr Mitteln die Erforschung ganzer Mikroregionen in Angriff genommen werden. Ziemlich selbstgefällig sähe indessen ein derartiger Optimismus aus, der auf die Zunahme der archäologischen Befunde und deren geschickte Situierung sowohl in ihrem natürlichen als auch in ihrem sozialen Milieu, das sie hervorgebracht und erhalten hat, bauen würde. Der Nebel wird sich auch in der von der Archäologie ersehnten Zukunft nicht lichten, wenn die Ausgräber nicht das Rätsel ihres Forschungsgegenstandes lösen: Wenn es sich um schrifttumlose Gemeinschaften handelt, können die archäologischen Zeugnisse gleichzeitig — eben gleichzeitig! — sowohl als Möglichkeiten als auch

als Wahrscheinlichkeiten oder als historische Fakten gedeutet werden. Solche Erwägungen stellte — so denke ich wenigstens — Glyn Daniel an, er aber dachte richtig.

Die Situation, wie ich sie kenne

Ich habe das Gefühl, daß die Zeit dazu geeignet ist, über die methodologische Problematik zu sprechen. Das Erste thrako-illyrische Symposium 1989 tritt nach dem V. Internationalen Thrakologie—Kongreß in Moskau (Oktober 1988) zusammen, nach dem der Definition des Chalkolithikums in Europa gewidmeten, anlässlich der Ausstellung der Fundmaterialien aus der Nekropole von Varna und der Grabungsmaterialien der bulgarisch-deutschen Expedition aus der Siedlung bei dem südlich von Jambol gelegenen Dorf Drama stattgefundenen Symposium von Saarbrücken (November 1988), wie auch nach der vom CENTRO EUROPEO DI STUDI TRACI in Rom organisierten VI. Konferenz der thrakischen Forschungen in Florenz (Mai 1989). Das I. thrako-illyrische Symposium wird seine Arbeit vor dem VI Congrès d'Etudes Balkaniques in Sofia (August/September 1989) aufnehmen und auch vor der zweiten, von der University of California auf Vorschlag und unter Leitung von Maria Gimbutas einberufenen Konferenz für »Transformation of European and Anatolian Culture in Prehistory. 4500—2500 B.C.« in Dubrovnik (August/September 1989).

Ich werde mit der Erörterung längst bekannter Ansichten beginnen, die indessen im ersten Rundschreiben der Organisatoren des Symposiums in Dubrovnik erneut verkündet wurden. Ich beginne mit ihnen, denn sie sind extrem, währenddem die anderen, die kaum als kraß entgegengesetzt qualifiziert werden können, immer noch nicht ausdrücklich genug formuliert sind.

Die Periode von 4500—2500 v.u.Z. wird als Zeit des Wandels der europäischen und der anatolischen Kultur bezeichnet. Diese Datierung scheint nur die Präsumtion zu berücksichtigen, daß die Indoeuropäisierung mit dem »Erscheinen der Indo-Europäer« zu Beginn der Bronzezeit beginne. Das Erscheinen der Indoeuropäer ist durch die Kurgan culture dokumentiert, deren Träger von Osten kommende Reiter sind. Diese Reitervölker überlagern die Substratbevölkerung nicht-indoeuropäischen Ursprungs; die »nicht-indoeuropäischen« Sprachen verschwinden. Die neuangekommenen Reiter bilden die bis zu diesem Zeitpunkt »weiblich« organisierte Gesellschaft (gynandric social system), d.h. die matriarchalische Gesellschaft, in eine andere um, die »männlich« organisiert ist (andronic social system), also in eine patriarchalische. Diese Veränderungen sind nicht auf Griechenland bezogen, oder wenigstens nur mit Vorsicht auf Griechenland, wo es offensichtlich riskant ist, mit kategorischer Überzeugung von nicht-indoeuropäischer Bevölkerung zu sprechen.

Der Stand der Forschungsarbeiten in der östlichen Hälfte der Balkanhalbinsel gestattet es bis zum heutigen Tage nicht, ein solches Bild mit so leuchtenden Farben zu zeichnen.

1. Die Halbinsel unterliegt einer komplizierten historisch-geographischen und ökonomisch-geographischen Charakteristik. Das nordöstliche Territorium der von mir erörterten Gebiete ist durch das und mit dem Plateau der Dobrudža derartig zum südwestlichen Teil der Schwarzmeersteppen geöffnet, daß es mit ihnen ein unteilbares Ganzes darstellt. Dort und nur dort ist die Donau der letzte Steppenfluß. Die nordöstlichen Territorien der Balkanhalbinsel können nicht der Ort sein, der »ankommende« (nomadische?) Gruppen aufnimmt, d.h. ein Ort, wo die Wanderbewegungen der Bevölkerung entstehen, die sowohl von der Situation auf dem Festland, als auch durch die Möglichkeit hervorgerufen werden, küstennahe Meeresabschnitte benutzen zu können. Es ist natürlich völlig annehmbar, an eine Bewegung der Bevölkerung zu denken, die die neue Kultur von Zentralasien mit der Ausgangsregion der Wolgasteppen zu den Karpaten und über die Karpatenpässe zur mittleren Donau und von dort nach Westen, Süden und Norden bringt. Eine solche hypothetische Invasion betrifft allerdings nicht die Gebiete, die mich jetzt beschäftigen.

Der Nordostteil der östlichen Hälfte der Halbinsel breitet sich — wiederum nach historisch-geographischem und ökonomisch-geographischem Gesichtspunkt — über die Donauebene zu beiden Seiten des Flusses aus, allerdings im Westen nur bis zur Zone des Flusses Jantra. Im Süden verbinden sich diese Gebiete gut mit der Tiefebene östlich des Flusses Tundža bis zur Meeresküste, und besitzen eben über diesen Flußlauf, verlängert durch die Marica, eine geöffnete Pforte zum Ägäischen Meer — dem »innerthrakischen« Marmarameer — Samothrake — der Chersones — Nordwest-Kleinasien mit der Troas und der Südküste des Schwarzen Meeres ungefähr bis Sinope. So bildet sich ein halbmondförmiger Streifen, der sich in die Schwarzmeer—Marmara—Ostägäisküste hineindrückt. Von diesem Halbmond, dessen westlichstes Gebiet sich bei der Tundžabiegung nach Süden befindet, muß allerdings das Strandžamassiv östlich des Unterlaufs von Tundža—Marica und sogar das in das von beiden Flüssen vor ihrem Zusammenfluß gebildete Dreieck eingeschlossene Sakargebirge ausgenommen werden. Diese niedrigen und bewaldeten Gebirge besitzen nicht nur eine andere historisch-geographische und ökonomisch-geographische, sondern auch eine andere kulturhistorische Charakteristik.

Westlich der Jantrazone verändern sich diese Merkmale bekanntlich. Diese Veränderung ist bis zum Gebiet von Timok—Morava bemerkbar, das im Süden mit dem Strumatal verbunden ist, obwohl auch diese Verbindung noch eine Bewegungsmöglichkeit darstellt. Die hiesigen Territorien werden von geschlossenen Hochebenen mit klaren Einfall- und Ausfallstraßen gebildet, die aber nicht wie ein einheitliches Netz aussehen. Die allgemein verbreitete Vorstellung, daß die Einfall- und Ausfallkommunikationen zum Zweiflußgebiet von Struma und Vardar, wie auch zum Gebiet Pirot — Niš und zu den Donaugebieten sogar westlich des Eisernen Tores führten, ist im Prinzip nicht schlecht, indessen noch nicht durch genügend Dokumentarmaterial argumentiert.

In den zentralen Regionen hebt sich deutlich das Gebiet des Mittelgebirges — Srednogorije — ab. Die Absonderung des Mittelgebirges (Sredna gora) und der anliegenden Hochebenen ist in

der Literatur nicht kategorisch bestätigt, da die diesbezüglichen Forschungsarbeiten begrenzt sind. Der globale Anschluß des östlichen Mittelgebirgsraumes an die circumpontische Region, wie auch anderer Höhenzüge an andere »Provinzen«, veranschaulicht ausgezeichnet die allgemeine Typologisierung gewisser Erscheinungen, wie beispielsweise der Kupfergewinnung in Meči—Kladenec bei Stara Zagora. Die allgemeine Typologisierung ist allerdings weit entfernt von der Geschichte, selbst wenn es sich dabei um die Vorgeschichte handelt. Es darf nicht vergessen werden, daß Karanovo in einem südlichen Talkessel des östlichen Srednogorije—Gebietes liegt und die in dem noch immer nicht ausgegrabenen Hügel versteckte Siedlung (Siedlungen?) unbedingt ein Agglomerationssystem mit umliegenden Ansiedlungen aus jeder Epoche bildet.

In Zukunft dürfen wir Überraschungen auch von den archäologischen Objekten im Rhodopengebiet erwarten, über die bisher sehr wenig bekannt ist, wenigstens was die veröffentlichten Materialien betrifft. Unbedingt muß die Situation in der Marica—Tiefebene am Ober- und Mittellauf des Flusses zusammen mit der Rhodopen—Problematik untersucht werden. Also werden sich die Ausgrabungen des Siedlungshügels bei dem Dorf Junacite bei Pazardžik nicht nur als der westlichste Punkt der Untersuchungen eines gegebenen Types der Siedlungskultur erweisen, sondern auch als nordwestlichster. Wie es scheint, wird die Rhodopenzone in historisch-geographischer und ökonomisch-geographischer Hinsicht zweiseitige Ergebnisse zeitigen, — die einen für die nördlichen, die anderen für die südlichen Hänge des Gebirgsmassivs. Die Objekte an den Südhängen der Rhodopen werden überwiegend ägäische kulturhistorische Merkmale aufweisen, die für den Raum zwischen Pangaion und Marica, d.h. im Dreieck Struma — Mesta — chalkidikisches Hinterland und für das Küstengebiet gegenüber der Insel Samothrake charakteristisch sind.

In den Gebieten der östlichen Hälfte der Balkanhalbinsel ist nicht einmal eine Andeutung von nicht-indoeuropäischen kulturhistorischen Merkmalen zu bemerken.

2. »Nicht-indoeuropäisch«/»Nicht-Indoeuropäer« ist eine Definition, die mit archäologischem Material nicht motiviert werden kann. Es ist eine sprachliche Definition, die leider durch Gegenüberstellung erreicht wurde. Inwieweit die Linguistik fähig ist, im westlichen Eurasien ab 3. Jahrtausend v.u.Z. einige indoeuropäische von einigen semitisch-hamitischen Sprachen zu unterscheiden, insofern kann »nicht-indoeuropäisch« nur eine korrekte Bezeichnung der zweiten Schrifttum- und Sprachengruppe sein. Alle anderen Zweifel, daß einige onomastische Angaben nicht-indoeuropäischer Herkunft sein könnten, bleiben sprachwissenschaftliche Übungen. Für jedes frühe Toponym, Hydronym, Oronym, Ethnonym, Anthroponym oder Theonym, das nicht im literarischen Text oder Kontext steht, existieren — wie bekannt — zwei Theoreme. Das eine schreibt diese kaum bemerkbaren Spuren den indoeuropäischen, das andere — den nicht-indoeuropäischen Sprachen zu.

In der östlichen Hälfte der Balkanhalbinsel, die territoriell weiter oben beschrieben wurde, können absolut keine Spuren nicht-

-indoeuropäischer Sprachen vor, während und nach der sogenannten Bronzezeit, d.h. bis zum Auftreten der altgriechischen Literatur und der Inschriften in thrakischer Sprache mit altgriechischen Buchstaben, ausgemacht werden. Die Sprachcharakteristik in der Vorgeschichte und von hier — auch die ethnische Attribution der archäologischen Objekte und Funde werden immer ein Spiel mit gegenwärtigen Vorstellungen bleiben. Die einzige Möglichkeit für terminologische Operationen in der Vorgeschichte stellen die Sammelethnonyme der Bevölkerung dar, die zum ersten Mal im Homerschen Epos erscheinen. Solche Ethnonyme können antedatiert werden, allerdings nur zur Erleichterung beim Aufstellen historisch gültiger Schlußfolgerungen und das nur, nachdem sie die Vorsilbe proto- erhalten haben.

Proto-Thraker ist ein in der wissenschaftlichen Literatur längst bekannter Terminus, der oft abgelehnt wurde, in letzter Zeit aber erneut anerkannt wird. Leider muß der Gebrauch von »Proto-Thraker« streng auf professionelle Kreise beschränkt bleiben, da der Lärm im Zusammenhang damit, wie auch mit Proto-Illyrern und ähnlichen, unter dem breiten Publikum einen partriotschen Effekt hervorrufen, könnte. Proto- ist ein Zusatz bei der Definierung des Prozesses der kulturhistorischen Entwicklung einer relativ gruppierten Bevölkerung, die in der Literaturepoche in Südosteuropa einen Namen in altgriechischer Sprache erhielt, ohne selbst in die Zeit ihres eigenen Schrifttums eingetreten zu sein. Das ist wichtig, um allen Zweifeln aus dem Wege zu gehen, ob diese Bevölkerung sich nicht, bereits bevor Homer geboren wurde, »ethnisch ihrer selbst bewußt« geworden sei.

Wenn es notwendig ist, auch den Terminus »Indoeuropäer« zu bewahren, so müßte sein Gebrauch ebenfalls streng bedingt bleiben: einerseits, um die späte Sprachcharakteristik der Bevölkerung der östlichen Hälfte der Balkanhalbinsel unter dem bestmöglich festgelegten Sprachmilieu in Eurasien zu situieren und andererseits, um die Zugehörigkeit der thrakischen onomastischen Angaben aus dem 1. Jahrtausend v. u. Z. zu bezeichnen.

In beiden Fällen ist »indoeuropäisch«/»Indoeuropäer« indessen keine Andeutung einer Bewegung von Gruppen mit einer bestimmten Sprache, die Gruppen mit anderen Sprachen überlagern. Die Situation scheint sich zu verändern. Nummehr ist es treffender, den Gehalt des sprachlichen und sprachlich-kulturellen Isomorphismus zwischen Südostthrakien und der Troas mit Troja zu untersuchen. Dieser Isomorphismus, der bereits für die alte onomastische Schicht beider Gebiete konstatiert wurde, hat wahrscheinlich ältere Wurzeln in den hato-hethischen und den hetho-luvischen Sprachresten. Es ist möglich, an ein weites eurasisches Areal von typologisch ähnlichen kultur-sprachlichen Erscheinungen zu denken, das die südlichen-südöstlichen Randgebiete der Halbinsel und die kleinasiatischen Küstengebiete bis Lykien umfassen dürfte. Bei dieser Ansicht würden die ethnischen Konsolidierungsprozesse zu beiden Seiten der Meerengen zu lokalisieren sein und wären in das 3.—2. Jahrtausend v. u. Z. zu datieren. Der Übergang von einer Bevölkerung, die »proto-« ist, zu einer Bevölkerung, die — obgleich nur annähernd — bestimmbar ist, ist hier, in diesen Territorien, synchron. Die Resultate dieser Prozesse indessen werden kultur-sprachlich und kultur-historisch gegen Anfang des 1. Jahrtausends v. u. Z. eine

verschiedene Entwicklung nehmen. Auf gleiche Weise scheinen die Dinge auch im nördlichen Teil des beschriebenen halbmondförmigen Küstenstreifens zu stehen. Dort überwiegt das indo-iranische Sprachmilieu, in dem sich die später erkannten Sprachen allmählich differenzieren.

3. Im 19. Jahrhundert wurde viel Tinte für das Matriarchat und den Übergang zum Patriarchat verschrieben. Diese Begriffe erschienen mit und nach den ethnographischen Untersuchungen jener Völker, die damals primitiv genannt wurden. Die Beobachtungen über derartige Gesellschaften wurden kühn auf die Vorgeschichte bezogen, und dieses einfache Schema findet auch heute noch Anwendung. Der Fehler dieses Schemas besteht darin, daß die archäologischen Zeugnisse keinerlei Angaben über die Herausbildung der matriarchalischen Periode zur Verfügung stellen. Sie unterstützen weder solche wendigeren Termini wie »matrolineare« und »patrilineare« Gesellschaft, noch gröbere wie die letzten, nämlich »ginandrische« und »andronische« Gesellschaft. Diese Wörter sind wissenschaftlich fundamentiert.

Das Hauptargument archäologischer Natur bleibt die Idolplastik. Die Muttergöttin in ihrem ersten, zweiten und dritten Aspekt (Hypostase) verkörpert in den Figürchen aus Knochen, Ton, Stein und Metall, ist allerdings kein Beweis für die soziale Funktion der Frau als Mutter, noch weniger aber — für eine Gesellschaft, die eben wegen dieser Funktion als System organisiert ist. Nicht stichhaltig ist es, den Kult der Großen Muttergöttin auf die »nichtindoeuropäische« Bevölkerung zu beziehen, denn dieser Kult ist auch der Religion der »Indoeuropäer« eigen. Bei den Thrakern ist er während der gesamten Zeit ihrer Existenz als historisch bezeugtes Volk der zentrale Kult. Dieser Kult ist übrigens auch in der bulgarischen Folklore erhalten, wo er natürlich mit anderen heidnischen und christianisierten Glaubenserscheinungen kontaminiert ist.

Die Forschungen über das Neolithikum in der östlichen Hälfte der Balkanhalbinsel stecken noch in ihren Anfängen, der spätere Zeitabschnitt ist besser bekannt. Es ist nicht notwendig, im Text die gesellschaftliche Struktur vom Beginn der Bronzezeit zu begründen, da sie mehr als offensichtlich nicht-»ginandrisch« ist. Die Nekropole von Varna, eine sichere dokumentale Grundlage des Chalkolithikums im nordöstlichen Teil der Halbinsel am Schwarzen Meer, ist ein genügend überzeugendes Beispiel für die Schemenhaftigkeit des Matriarchats, um eine Polemik zuzulassen. Ein verwirrender Gedanke rief die Befürchtung hervor, daß die Tonmasken Darstellungen der Großen Muttergöttin sein können. Diese Befürchtung ist ungerechtfertigt. Kein Volk, kein Stamm, kein Mensch vergräbt seine Hauptgottheit. Selbst die Christenheit hält es nicht aus, den Gottessohn mehr als drei Tage im Grabe zu belassen. Anders steht die Frage mit den Propheten, sie nehmen aber immer Schaden. Die Struktur der Nekropole von Varna, wie auch anderer, nicht veröffentlichter Objekte und Funde, ist ein Zeugnis für eine ausgezeichnet organisierte und differenzierte Sip-pengesellschaft mit klar ausgedrückter königlich-priesterlicher Macht und Religionsideologie.

4. Die Kontinuität des Lebens und der Kultur in der östlichen Hälfte der Balkanhalbinsel ist vorläufig an einer Reihe von Objekten

ab Anfang der Bronzezeit oder — bei allen Schwankungen der Datierung — von Beginn des 3. Jahrtausends v. u. Z. zu beobachten. Durch die Dokumentation der Nekropole von Varna kann indessen auch für frühere Zeiten eine nomadisch organisierte Gesellschaft festgestellt werden. Dann entsteht nicht nur das Problem des »Ankommens« oder des »Nicht-Ankommens« von Reitern im Chalkolithikum oder in seiner Endphase, sondern auch das Problem, ob die Struktur der Gesellschaften des Nomadentyps durch die Domestizierung des Pferdes nicht so sehr als fleischliche Nahrung, sondern mehr als Transportmittel begründet war.

Das erste Problem erfordert noch theoretische Bemühungen, das zweite — noch mehr neue Angaben. Da ich weiter unten meine Auffassung über den sogenannten Nomadismus vorlegen werde, möchte ich an dieser Stelle nur sagen — und zwar bezüglich des zweiten Problems, daß alles, was wir bis heute über die Domestizierung des Pferdes und des Schafes wissen, genauer — zuerst vom Schaf, danach vom Pferd, m. E. nicht ausreichend ist, um eine »Pferde-«, bzw. »indoeuropäische« Hypothese zu konzipieren. Die Bewegung als Aneignungsweise des historischen Raums und seiner Umwandlung in einen Kulturraum ist sicher so alt wie der Mensch selbst. In allen Fällen jedoch beginnt die Bewegung ein Beschleunigungsfaktor mit sichtbaren Folgen zu sein, nachdem das Schaf domestiziert wurde. Die Diskussionen um die Datierung dieser Leistung von welthistorischer Bedeutung sind für mich von geringem Wert, denn sie wurden durch zufällig entdeckte oder unausreichend paläozoologische Überreste hervorgerufen. Mit der Domestizierung des Pferdes erhält die Bewegung ganz sicher die Qualität eines stimulierenden Faktors, nachdem man begonnen hatte, das Tier als Transportmittel zu benutzen. Hier sind natürlich noch viele Fragen ungeklärt. Eine davon ist die der Zentren, einschließlich der vorderasiatischen, in denen dieser Schritt getan wurde. Eine andere ist die der Verbreitung der neuen Praxis durch Migrationen und Kulturaustausch. Eine dritte legt die Präzisierung der Möglichkeiten der Esel und der Kleinpferde bei der Bewegung bereits vor dem eventuellen Erscheinen von Reitern als Gruppe vor. Die vierte Frage geht aus der nicht ganz erkannten Wahrscheinlichkeit hervor, daß das domestizierte Großrind als Zug- und Lastkraft vor und nach der Bereitung des Pferdes gedient haben mochte.

Es gibt keine zuverlässige Antwort auf diese und ähnliche Fragestellungen über die östliche Hälfte der Balkanhalbinsel. Hier ist alles wahrscheinlich und möglich, da die nachgewiesenen Fakten sowohl für die ganze Region, als auch für ihre einzelnen, weiter oben beschriebenen Teile gering sind. Es ist wahrscheinlich, aber auch möglich, daß die Informationsquellen über die Domestizierung des Pferdes als Nahrungs- und Transportmittel »Steppen« — Quellen sind, d. h. lokale im Nordosten und anatolische oder vorderasiatische im Südosten. Es ist wahrscheinlich, aber auch möglich, daß Pferdeansammlungen entdeckt werden, die sich als Quellenmaterial für eine lokale Domestizierung erweisen würden, d. h. also als ein Zeugnis für kulturelle Kontakte. Als ein solcher Fall werden sich vielleicht die Funde in der längst vom Meerwasser überschwemmten, in der südlichen Bucht des Landvorsprungs bei dem Dorf Kiten, Gebiet Burgas, entdeckten Siedlung er-

weisen, die im Altertum das thrakische Urdoviza war. Das Fehlen von Pferden in anderen Objekten muß sicher durch einen Vergleich mit der Bedeutung der Schaf- und der Rinderzucht, der unzweifelhaften Voraussetzung für die Bewegung, geklärt werden, und erst dann könnte eine Hypothese darüber aufgestellt werden, inwieweit die Bevölkerung sesshaft war. Ich nehme an, daß diese Nuancen bald in den Rhodopen und im Mittelgebirgsraum (Srednogorije), wie auch im Strandža—Sakar—Gebiet, in der pontischen Küstenzone und in den Flußtälern der westlichen Randgebiete zu spüren sein werden. Das Flußnetz, wie auch die Küstenschiffahrt könnten sich als Faktoren erweisen, die auf lange Zeit hinaus die Benutzung des Pferdes sinnlos machen, also verzögern würden.

Mit anderen Worten, in der östlichen Hälfte der Balkanhalbinsel ist das Bild ein Mosaikgebilde, nicht aber total unifiziert. Für diese Territorien ist die »Pferde-Migration«, die irgendeine »nicht-indoeuropäische« Kultur in eine »idoeuropäische« umgewandelt habe, eine Theorie, zu deren Unterstützung bisher nur ungestüme Leidenschaften zu Felde ziehen.

5. Diese Theorie ist ein Versuch, das Erscheinen neuer Bestattungspraktiken der Hügelgräber (Kurgane) zu begründen. Die Vorstellung, daß jeder Kulturwandel wenn nicht dem Wechsel, so wenigstens dem Erscheinen einer neuen Bevölkerung zuzuschreiben sei, ist eine Vorstellung aus dem 19. Jahrhundert. Sie ist einfach und deshalb lebensstark.

Der Wandel in den Handlungen, Bräuchen und Ritualpraktiken ist eine Wandlung des Denkens. Die Denkweise der untersuchten Bevölkerung ist streng mythologisch und unterliegt nicht dem Einfluß militärisch-politischen Drucks. Da die »Kurgankultur« in der östlichen Hälfte der Balkanhalbinsel in der Bronzezeit erscheint, für die die Kontinuität sicher ist, so ist klar, daß die Errichtung von Grabhügeln als lokale Erscheinung beginnen und fort dauern mußte. Das ist auf die Festigung der vier Weltmodelle in der Bevölkerung zurückzuführen, die eine langandauernde Periode der Sesshaftigkeit erlebt und die Große Muttergöttin nicht auf Kosten der »indoeuropäischen Krieger-Götter« vergessen hat. Der Kult der Großen Muttergöttin kompliziert sich beim Erscheinen ihres Sohnes — der Sonne-, was eine notwendige Voraussetzung für den Übergang der kosmogonischen Vorstellung in eine mythologische ist. Über diese Problematik hat sich bereits Literatur angesammelt, die sich um die Doktrin gruppiert, die von mir »thrakischer Orphismus« genannt wurde. Diese Lehre ist die Grundlage der Kultur der Proto-Thraker bereits gegen Mitte des 2. Jahrtausends v. u. Z.

Die Begründung des thrakischen Orphismus werde ich hier vermeiden, da sie außerhalb meiner Abhandlung steht. Es ist notwendig zu bemerken, daß der thrakische Orphismus die Voraussetzungen für den Wandel der Bestattungspraktiken schafft. Diese Praxis verändert sich aus ideologischen Gründen, nämlich — sie muß sowohl die solar-chthonische Balance, die im Kreis Ausdruck findet, als auch den vertikalen dreistufigen Aufbau der Welt visualisieren. Der Grabhügel ist ein Denkmal der zwei Organisationsarten des Kosmos (und

des Soziums), der horizontalen und der vertikalen, und ist ein Ort, an dem man sich zu dem Glauben bekennt, daß der dort Bestattete auf den Weg zur Unsterblichkeit (Vollkommenheit) aufgebrochen ist. Diese Unsterblichkeit (Vollkommenheit) ist die Idee der Verschmelzung mit dem Sohn der Großen Muttergöttin, mit der Sonne oder mit Orpheus, was die gräzisierte Bezeichnung der Naturpersonifikation ist.

Von archäologischem Gesichtspunkt aus sind andere Fragen indessen immer noch unklar. Wenn der Grabhügel typisch für die hierarchisierte militärpolitische Macht ist, wo liegen dann seine technologischen Quellen? Eine dieser Quellen sind unbedingt die Megalithdenkmäler in der östlichen Hälfte der Balkanhalbinsel — in Strandža—Sakar, den Rhodopen und der östlichen Stara planina (Balkangebirge) (Dolmen, Menhire, Felsengruften, Felsnischen und-altare, Kultplätze auf Felsen). Einige Denkmalarten sind im Westen zu beobachten, dort sind sie jedoch nicht sehr systematisch gesucht worden. Die Megalithe werden meist ungenau und nur annähernd datiert, aber ihre ideologische Verbindung mit der orphischen Doktrin vom 2.—1. Jahrtausend v. u. Z. ist unzweifelhaft. Ebenso unerforscht ist sowohl die ideelle als auch die technologische Verknüpfung der Hügelgräber ihrer frühen Periode mit der mykenischen Koine als Ganzes, aber auch mit deren Quellen der Kulturentlehnungen in Kreta und Kleinasien. Diese Problematik ist auch als Ermittlung der Abstammung der königlichen thrakischen Viereck- und Kuppelgräber ab Mitte des 1. Jahrtausends v. u. Z. bekannt.

Versuch einer Neubewertung dieser Situation

Ein solcher ist m. E. der ungefähre allgemeine Forschungsstand in der östlichen Hälfte der Balkanhalbinsel für die Periode bis gegen Mitte des 1. Jahrtausends v. u. Z., dargelegt als Antithese der »indoeuropäischen« Theorie. Nun werde ich den Versuch unternehmen, eine methodologische Ansicht vorzulegen, die ich für das internationale Symposium in Saarbrücken (November 1988) ausgearbeitet hatte. Hier werde ich mir gestatten, sie zu resümieren, jedoch auch zu ergänzen, da ich dies vor einem so hochprofessionellen wissenschaftlichen Forum, wie es das Erste thrako-illyrische Symposium ist, für angebracht halte.

Die Unannehmlichkeit der Kabinettübungen ist wahrscheinlich verständlich. Ich werde indessen versuchen, sie trotz allem zu überwinden, denn ich bin überzeugt, daß im Laufe der Ausgrabungen das perfekt ausgegrabene Objekt — »perfekt« benutze ich hier mit offensichtlicher Unkenntnis, der wirklichen Lage jedoch mit gutem Willen! — wie auch jeder Fund sofort, noch bei der ersten Bearbeitung der Fakten, in die Beziehung Mensch — Gesellschaft — Natur gestellt werden muß. Dieses Verhältnis verstehe ich in seinem historischen, nicht aber in seinem anthropologischen Wert, da die archäologischen Angaben einer ergrabenen Wirklichkeit eines durchlebten Zeitabschnitts entstammen, während die sogenannten anthropologischen (ethnographisch-folkloristischen in Kombination mit zufällig ausgewählten Objekten und Funden) eine Wirklichkeit neu erstehen lassen, deren Zeit einerseits durchlebt ist, aber andererseits nachgelebt wird. Diese zwei

Arten von Angaben können nicht gegenübergestellt werden, da sie Dokumente für verschiedene Tempos des menschlichen Entwicklungsprozesses darstellen. Die Vorgeschichte ist die »Geschichte des Menschen« in einer bestimmten, indes toten anthropogenen, sozialen, politischen und mytho-religiösen Umwelt.

Das Verhältnis Mensch—Gesellschaft—Natur kann in gekürzter Form als Verhältnis Kultur—Natur dargelegt werden. Diese Formel ist in der wissenschaftlichen Literatur auch weiter verbreitet. Sie erfordert allerdings Präzisierungen des Begriffs »Kultur«, der sowohl den Menschen als auch die von ihm geschaffene Gesellschaft meint. In der schriftumlosen Zeit baut sich die Gesellschaft aus menschlichen Wechselwirkungen auf, die sozial-ökonomische, militärisch-politische und religiös-ideologische sind. In solchen Gesellschaften sind die religiös-ideologischen Wechselwirkungen von erstrangiger Bedeutung, da darin das mythologische Denken allmählich die menschlichen Handlungen und Taten vergeistigt. Das Funktionieren dieser Wechselwirkungen bildet eigentlich die historische Realität, die indessen im archäologischen Material nicht direkt dokumentiert ist. Sie, diese Realität, ist spürbar über ihm gelegen, oder umgekehrt — das archäologische Material liegt buchstäblich und indirekt als Resultat ihres historischen Lebens »unter ihr«. In einem solchen Falle kann die historische Realität oder die Funktionierung der drei angeführten Wechselwirkungen innerhalb ihrer Struktur und untereinander in einem System als Verhaltensweise von Mensch—Gesellschaft bezeichnet werden.

Eben diese Verhaltensweise als zielgerichtete schöpferische Aktivität ist der historische Gehalt des Begriffs Kultur in der Vorgeschichte. Nunmehr entsteht das Problem der Träger dieser Kultur, d. h. dieser Verhaltensweise, die ich in letzter Zeit in einigen meiner Abhandlungen beharrlich *paideia* nenne. Und das deshalb, weil der altgriechische Terminus, der erstmals von Thukydides in dessen historiographischer Monographie über die athenische und die spartanische *paideia* verwendet wurde, das beste Äquivalent für Kultur ist, das allen Sinnuancen und Gefahren der modernen Sprachen entgangen ist. Es trägt der von ihm hervorgebrachten Tradition und den religiös-idealistischen, von einem Typ des mythologischen Denkens hervorgerufenen Wechselwirkungen Rechnung, die den Typ der Aktivität der Forschungsobjekte Mensch und Gesellschaft vorausbestimmen. Mit dem Begriff *paideia* bewaffnet, kann später das unaufhaltsame Strukturierungsbestreben einer Vielzahl von Forschern aufgehalten werden, das die Vorgeschichte zu einer Reihe von sich wiederholenden Schemata führte.

Einer der für die Strukturalisten (Anthropologen) gefährlichen Paradoxe der frühen Geschichte des Menschen ist der, daß Gesellschaften mit gleichem Aufbau (Strukturen) sich grundlegend voneinander unterscheiden, während andere, mit verschiedenem Aufbau, sich verblüffend ähneln. Besonderes Unheil hat die strukturelle Methode in der indoeuropäischen Vorgeschichte und in der Linguistik angerichtet. Die einen Indoeuropäer unterziehen sich der Selbstbeobachtung, die anderen werden beobachtet, was für alle Balkanvölker nördlich von Hellas während ihres gesamten historischen Lebens zutrifft. Die ersteren haben ihr eigenes Schrifttum und ihre eigene Literatur, die

zweiten indessen schaffen, selbst wenn sie sich fremdes Schrifttum für ihre ideologischen und politischen Bedürfnisse zu eigen machen, keine Literatur. Ein literarischer Gesellschaftstyp ist der hellenische, ein nicht-literarischer der thrakische, obwohl sowohl in Hellis als auch in Thrakien diese allgemeine Definition nicht immer und nicht für alle Gebiete bis in die Spätantike gültig bleibt. Der Unterschied ist indessen typologisch, und er hat eine Rückwirkung auf die Forschungsarbeiten über die vorgeschichtliche Periode, obgleich der Forscher annehmen mag, daß er nicht von retrospektiven Suggestionen beeinflussbar sei. Die Erforschung der Gesellschaft, die eine literarische geworden, und einer anderen, die schrifttumlos geblieben ist, bedeutet, zwei grundlegend verschiedene quellenkundliche Aufgaben vorzusetzen. Im ersten Fall wird jedes historische Gewebe literarisch neu bewertet werden, und deshalb wird dieses Gewebe ein Modell (eine Beschreibung) des Forschungsobjekts bleiben. Das Modell (die Beschreibung) gehört der Epoche des Objekts an, aufgrunddessen nur das Modell erforschbar ist. Im zweiten Falle wird das historische Gewebe von den literarischen Vorstellungen seiner Beobachter umgearbeitet, es gehört gewöhnlich nicht der Epoche des Objekts an. Eben deshalb ist sein literarisches Modell (seine Beschreibung) nicht zuverlässig.

Die retrospektiven Suggestionen der Literatur sind, wie ich bereits sagte, besonders gefährlich. Ihre größte Gefährlichkeit besteht in der Übertragung der Ethnonyme aus der Zeit der geschriebenen Geschichte in die Zeit der ungeschriebenen (beispielsweise »Hellenen« für das 2. Jahrtausend v. u. Z. und für die mykenische Welt) und die Verbreitung eines Ethnonyms über eine große Bevölkerungsgruppe, wie es der Fall mit Thrakern, Illyrern, Paionen, Dardanern, Makedonern, Moesern, Dakern, Geten, Triballern, Odrysern, Bessen ist. Die ethnische Attribution des archäologischen Materials in der Vorgeschichte ist ein tückisches Spiel für jene Historiker, die die Mittel der griechisch-römischen Geschichtsschreibung außer acht lassen und — von ihr irreführt — mit einem ethnischen Namen in die Vorgeschichte zurückgreifen, der heute auch oft zu einer politischen Lösung wird. Das literarisch geschaffene Ethnonym ist kein Beweis für das Selbstbewußtsein einer bestimmten Menschengruppe. Es ist eine Bezeichnung, die von schriftgelehrten Beobachtern aufgeschrieben wurde. Die einzige Möglichkeit korrekte Schlußfolgerungen bei der Erforschung der schrifttumlosen Gesellschaften ist in der Abgrenzung der literarisch von außen vorgelegten ethnonymischen Wirklichkeit von der wirklichen ethnischen (Stammes-) Realität enthalten. Diese Realität ist eine sozio-kulturelle (Kultur hier im Sinne von »paideia«), die zum Leidwesen der Ethnologen praktisch für immer anonym bleiben wird.

Bei einer solchen quellenkundlichen Situation werden die Forschungen mit zwei Sprachen der Beschreibung oder der Modellierung umgehen müssen. Die erste ist die Sprache der Beschreibung (Modellierung) des archäologischen Materials, für welche alle Ausdrucksmittel aller klassischen und neuen Methoden erwünscht sind, einschließlich der mathematisch-statistischen. Die zweite ist die Sprache der Beschreibung (Modellierung) der historischen Realität, die die Funktionierung der sozial-ökonomischen, militärisch-politischen, religiös-ideologischen Wechselwirkungen über den materiellen Befun-

den darstellt. Dieses Funktionieren ist eben die Kultur (paideia) der Träger dieser Wechselwirkungen. Diese zweite Sprache ist historisch substantional, und ihr Begriffsapparat hängt vom Forscher ab. Dieser Apparat umfaßt in aufsteigender Reihe: Kontaktzone, Zone der sozialen und kulturellen Annäherung, Kulturraum, Informationsraum, ethno-kulturelle Gemeinschaft, sozio-kulturelle Gemeinschaft, Gesellschaft. Dieser Begriffsapparat ist meines Erachtens genügend beweglich, um die Betrachtung der archäologischen Befunde gleichzeitig als Möglichkeiten, als Wahrscheinlichkeiten und als Fakten zuzulassen.

Südosteuropa als Ganzes stellt eine Kontaktzone par excellence dar. Es ist offensichtlich, daß sie sich in kleinere Kontaktzonen untergliedert, wie z.B. die östliche Hälfte der Balkanhalbinsel, die sich ihrerseits aus anderen, weiter oben grosso modo beschriebenen formiert. Jede Kontaktzone könnte ein ein-, zwei- und sogar vielsprachiges Territorium sein, unabhängig davon, ob sie von einem oder mehreren Stammesbeständen bewohnt wird. Es ist durchaus wahrscheinlich, daß in dieser Epoche eine schrifttumlose Bevölkerung von einer Sprache zu einer anderen übergeht, indessen die eigene »versteckte« Sprache bewahrend, die dann nach Jahrhunderten in den Quellen entweder unterschieden oder nicht unterschieden werden kann. In der Kontaktzone werden Entlehnungen vollzogen, die einen Teil des Kulturerbes des Partners (diachrone Entlehnung) oder einen Teil der Gegenwart des Partners (synchrone Entlehnung) ausmachen können. In beiden Fällen unterliegen die Entlehnungen der Auswahl und der Adaptierung, beide Handlungen indessen — der spontanen Kontrolle durch das axiologische System der Menschen, die sie ihre eigenen Umwelt anpassen. Eine derartige Kontrolle könnte auch eine vorsätzliche sein, wenn sie von den frühen Formen der militärpolitischen Organisation hervorgerufen wäre, d.h. von der königlichpriesterlichen Macht. Groß ist die Wahrscheinlichkeit, daß die neolithische Zivilisation als Wellenbewegung von Vorderasien über die propontische Brücke und die Meerengen längs der Läufe der großen Flüsse von Süd/Südost nach Nord/Nordwest übernommen wurde. Diese Wahrscheinlichkeit ist allerdings aufgrund des Fehlens eines geschlossenen ausgegrabenen neolithischen Objekts in einer erforschten Mikroregion sowohl in der europäischen Türkei als auch in Griechenland oder in Bulgarien noch nicht einmal eine Möglichkeit. Diese Wahrscheinlichkeit wurde aufgrund von Sondierungen und Teilgrabungen formuliert, die die Hypothese hervorbrachten, daß das südosteuropäische Neolithikum, falls es wenigstens um ein Jahrtausend jünger als das vorderasiatische ist, unzweifelhaft als Form der frühen Ackerbau—Viehzucht—Lebensweise der durch Migrationen nach Europa gekommenen Bevölkerung übernommen worden ist.

Im Unterschied zur Kontaktzone ist m.E. die Zone der sozialen und kulturellen Annäherung kein geographischer Begriff. Ich sehe sie als Zeitabschnitt, in dem die ausgetauschten Entlehnungen, von denen die Rede war, von den Partnern Neubewertet werden und in deren sozial-ökonomische, militärisch-politische und religiös-ideologische Sphäre Eingang finden. Die Übergangsperioden in der Vorgeschichte sind eben solche Zeitzonen der Annäherung und des Sichkennnlernens,

denn der Entwicklungsrhythmus ist in dieser Zeit sowohl für die Teilnehmer an diesem Prozeß als auch für sie untereinander außerordentlich angespannt. Die Spannung, die in der historischen Perspektive fruchtbringend ist, entsteht indessen unter Partnern, die Träger typologisch unterschiedlicher und sogar gegensätzlicher Wertsysteme sind, d.h. Träger einer unterschiedlichen Kultur (paideia). Jede Annäherung und jedes Sichkennnenlernen ist auch eine Zeit der Wiedererstehung vergessener Fertigkeiten und Ideen. Ein passendes Beispiel von nichtangespannter kulturhistorischer Annäherung und Sichkennnenlernens ist die Periode vom 8.—7. Jh. v.u.Z. im Zweiflußgebiet von Vardar—Struma und in den Flußgebieten von Timok und Morava. Diese Territorien können vor allem als Kontaktzone definiert werden, die nach Ost—Süd—West und Nordwest offen war. Die dortige Bevölkerung, deren bedingte Ethnonyme nicht nur bei den antiken, sondern auch bei den modernen Autoren verschieden sind, ist Träger gleicher oder ähnlicher Wertsysteme (Kultur — paideia) die durch die ähnliche sozialpolitische Ordnung bedingt sind. In der Zone der Annäherung entsteht Spannung zwischen dieser Bevölkerung und ihren Partnern erst weit im Süden in den Flußgebieten von Vardar—Struma, was auch zu erwarten war. Archäologisch ist dies gut für das 6. Jh. v.u.Z. und etwas später auf der Linie Sindos — Trebenište dokumentiert.

Die Definition der Zone der Annäherung und des Sichkennnenlernens — eben gerade »Zone«, um ein eventuelles Mißverständnis zu vermeiden, daß ihre Zeit außerhalb des untersuchten Territoriums verlaufe! — würde ich durch die Übergangsperioden erreichen. Sie kann Zeitraum heißen, in welchem die soziale Reorganisation auf der Grundlage neuer Technologien oder neuer, auf dem Typ des Eigentums an Produktionsmitteln beruhender gesellschaftlicher Beziehungen vollzogen wird. Ein solcher Zeitraum, in dem schrifttumlose Stammesbestände leben, kann nur schwer als Lauf aufeinanderfolgender Jahrhunderte verfolgt werden, da in ihm die historische Zeit eher nichtlinear verläuft. Er ist vom Gesichtspunkt des historischen Prozesses diachronisch und synchronisch und verläuft deshalb spiralig. Ist dies akzeptabel, so können die in der Kontaktzone festgestellten archäologischen Befunde theoretisch andere Wahrscheinlichkeiten und Möglichkeiten in der Zone sozio-kultureller Annäherung und Sichkennnenlernens aufdecken. Die bei einigen Objekten festgestellte Unterbrechung des Lebens (Hiatus, Katastrophe) könnte dort neben der bewiesenen ununterbrochenen Aufeinanderfolge in anderen Objekten existieren, und bei dritten müßte der Wechsel der Bevölkerung nicht unbedingt die Kontinuität in der Wirtschaft oder in der Organisation des Siedlungslebens, der religiös-ideologischen Sphäre oder sogar des gesamten ökonomischen und geistigen Lebens stören. Die Kontinuität ist die Stabilität der Grundelemente der Tradition. Träger einer solchen Kontinuität kann sowohl eine autochthone Bevölkerung sein, die für den vom Ausgräber beobachteten Moment der ausgegrabenen Wirklichkeit autochthon ist, als auch Migranten, die Migranten wieder in dem gleichen Moment sind, d.h. als sie schlagartig in die vorgefundenen Siedlungen eindrangen oder sich neue in dem entsprechenden rohstoff- und wasserreichen Gebiet errichteten.

In der Literatur kann man ab und zu auf die Annahme stoßen, daß zwischen dem Chalkolithikum und der Bronzezeit eine Übergangsperiode von einigen Jahrhunderten liegt. Das Chalkolithikum selbst ist indessen offensichtlich ein Zeitabschnitt sozio-kultureller Annäherung und Sichkennnlernens. Die 281 bisher ausgegrabenen Gräber der Nekropole von Varna zeigen eine wirtschaftliche und gesellschaftliche Hierarchie, die die Struktur der frühen partiarchaischen Gemeinde und die Herausbildung der königlich-priesterlichen Macht veranschaulicht. Diese Befunde enthalten die große Möglichkeit, daß in den archäologischen Zeugnissen die Annäherung zwischen der Ackerbau treibenden und der nomadischen Bevölkerung Ausdruck gefunden hat, was sich als Definition des Nomadismus von den vielzähligen bisher bekannten Definitionen unterscheidet, die gewöhnlich auf einem Hauptmerkmal beruhen — sei es ein ethnisches, ökonomisches oder soziales —, in allen Fällen jedoch der Bewegung mit dem Pferd Rechnung tragen. Die Bewegung mit Hilfe des Pferdes und die Vorstellung von einer Reiterei, gefolgt von Wagen, die mit den Familienangehörigen und dem Hausrat beladen sind, worauf sich auch die Herden anschließen, ist ziemlich spät. Sie erscheint in der Literatur nach dem 1. Jh. v.u.Z. Im altgriechischen Verb *νέμω* und in dem davon abgeleiteten Substantiv *νομάδες* ist die Idee »Verteiler von Parzellen« enthalten, die Land besitzen und es als Weide vorgesehen haben. Der Gedanke an eine solche Verteilung liegt der Auffassung von Verwaltung und Leitung nahe. Das Nomadentum ist ursprünglich eine sozio-kulturelle Organisation, die Produktivkräfte und Produktionsmittel nur schwach reproduziert, sie ausschöpft und einen Entwicklungszyklus beginnt, in dem ein neues Gebiet erschlossen wird.

Diese Auffassung setzt voraus, daß das Nomadentum als Bewegung zur Beherrschung der Produktionsmittel definiert werden kann. Bei dieser Bewegung ist die Art und Weise ohne Einfluß, denn sie kann sowohl mit der Herde und mit Hilfe von Großrind, als auch zu Pferd oder per Schiff vonstatten gehen. Das Nomadentum als Organisation nimmt die Herausforderung der Umwelt entgegen, dringt in sie ein und transformiert sie durch seine Einwirkungen in einen Kulturraum, dem es historische Zeit verleiht. Bei diesen Einwirkungen unterliegt das Nomadentum der »Bildung«, d.h. es informiert sich dann am intensivsten, wenn es sich in einer Kontaktzone interferiert und in den Zeitabschnitt des Sichkennnlernens mit dem Partner eintritt.

In diesem Sinn ist das Chalkolithikum selbst eine Übergangsperiode, die mit der Einführung neuer Rohstoffe und Technologien endet, d.h. mit dem Beginn des Zeitalters der Bronze. Mit dem Chalkolithikum nimmt sicher die eigentliche paläobalkanische Problematik ihren Anfang, da es mit der Bronzezeit eben durch sozio-kulturelle Kontinuität verbunden ist, die auch die Grundlage des beginnenden Prozesses einer langdauernden ethno-sprachlichen Konsolidation ist.

Die andere große Übergangsperiode für die östliche Hälfte der Balkanhalbinsel ist der Zeitabschnitt der Annäherung und des Sichkennnlernens gegen und nach dem 9. Jh. v.u.Z. Es wird angenommen, daß ein Faktor während dieser zweiten Periode hier die

sogenannten Kimmerier sind. Aber Kimmerier ist ein gräzisiertes, künstlich geschaffenes Ethnonym. Eine Hypothese Herodots über die Existenz und die Lokalisation der Kimmerier verwandelte sich mit und nach Strabon allmählich in eine These. Die Kimmerier sind ein Phantom-Volk, die Stabilisierung der nomadischen sozial-politischen Struktur der großen Räume, einschließlich auch der östlichen Hälfte der Balkanhalbinsel, ist indessen eine Tatsache, die eine Möglichkeit für die klassische Entwicklung Thrakiens während des 6.—4. Jh. v.u.Z. bietet. Erst nach dem 8. Jh. v.u.Z. kann der bedingte moderne Begriff Protothraker, der auf archäologischen Befunden als Möglichkeit der Kontinuität des Lebens während der ganzen Bronzezeit begründet ist, in den literarischen Sammelbegriff Thraker übergehen. Dieser Übergang ist theoretisch aufgrund des Gehaltes des dritten hier angeführten Begriffs, nämlich des Kulturraums, möglich.

Kulturraum ist ein Begriff, der in den humanitären und Gesellschaftswissenschaften vielfach definiert ist. Meine Definition geht — wie mir scheint — logisch aus der Ausgangsposition der schrifttumlosen prähistorischen Gesellschaften hervor. Diese Definition lautet, daß der Kulturraum die Zeit und der Ort der Funktionierung eines Typs nicht-literarischen historischen Gedächtnisses ist. Im Gegensatz zum literarischen bewahrt dieser Gedächtnistyp — allgemein gesagt — die Tradition als Denkart. Folglich wird sie, die Tradition, die Voraussetzung für die gesuchte Verhaltensweise = Kultur (paideia) sein. Die Tradition reproduziert nicht ständig und ununterbrochen ein und dieselben unveränderten sittlich-moralischen Unterschiede und Qualitäten. Sie wählt darunter jene aus, die aufgrund der Veränderungen, die unumgänglich im historischen Milieu eintreten, gepflegt oder innoviert werden müssen. Bei der Erforschung der archäologischen Befunde ist es möglich, diese Eigenschaft der vom nicht-literarischen Gedächtnis getragenen Tradition aufzudecken, als sich die Situation nach der Übergangsperiode in der Bronzezeit veränderte.

Ein Bild (Abbild) ist immer ein Zeichen. Dieses Zeichen ist anthropomorph und zoomorph, dekorativ, funktional, strukturell und formal. An einem bestimmten Ort und zu bestimmter Zeit geht das Zeichen in ein Symbol über. Das Symbol ist einer gegebenen Denkweise eigen. Deshalb gehört gerade es, nicht aber das Abbild-Zeichen, einer bestimmten Ideologie an und wird zum Unterscheidungsmerkmal einer bestimmten Kultur (paideia). In der Vorgeschichte ist — wie bekannt — die Denkweise immer eine mythologische. Die Entwicklung begrifflichen Denkens in Südosteuropa vollzieht sich in Hellas nach dem 8. Jh. v.u.Z. Das mythologische Denken ist auf der gleichberechtigten Polysemantik des Abzubildenden begründet. Aus diesem Grund auferlegt es einem Abbild Zwei-, Drei-, und Mehrdeutigkeit, wenn dessen wesentliche und dazu hervorstechende Details es gestatten, es auf einige Zeichen zu beziehen. Das Gleiche betrifft auch die Mehrsymboligkeit ein und desselben Zeichens. In diesem Falle ist der Forscher vor ein Abbild gestellt, das womöglich wenigstens zwei Zeichenbedeutungen trägt, — und vor ein Zeichen mit wenigstens zwei Symbolbedeutungen. Die beschriebene Situation würde nicht nur bedeuten, daß ein gegebenes axiologisches System bereits geschaffen, sondern daß es auch für verschiedene Niveaus der

Wahrnehmung bearbeitet ist. Diese Situation ist charakteristisch für die wahrscheinliche Entwicklung des historischen Prozesses »über dem Material«, denn während er beispielsweise nur andeutet, sagt sie ausdrücklich aus, welcherart die höchstwahrscheinliche sozial-politische Ordnung ist, da sie ideologisch adressierte Suggestionen ausstrahlt. Mit anderen Worten wird das Symbol-Zeichen von Menschen verschiedener sozialer Position beobachtet.

Ich denke, daß die protothrakische Bevölkerung eben durch Realitäten »über dem Material« bezeugt ist, anders ausgedrückt — durch die Funktionierung von Denkmälern des nicht-literarischen historischen Gedächtnisses. Diese Bevölkerung bringt ein organisiertes Siedlungsleben, eine regelmäßige Produktion und politische Organisation auf der Grundlage der Sippongemeinde hervor. Für all das gleichzeitig bleiben der stärkste Beweis die Funde ideologischen Charakters, wie der Schatz von Vălçitrăn, oder andere »Schätze« (Hortfunde) aus weniger edlem Material. Der Schatz von Vălçitrăn, gestellt in sein historisch-archäologisches Milieu der Mitte des 2. Jahrtausends v.u.Z., nicht aber gesucht in seiner ausgegrabenen Umwelt, ist ein königlich-priesterliches Kultservice, das höchstwahrscheinlich Dokumentalwert über die entstehende orphische Religion der späteren Thraker besitzt. Das ist ein Schlüssel-Denkmal, da es einerseits ideologisch, wenn nicht sogar zeichen-symbolisch durch seine Ornamentierung die Realien der reichen chalkolithischen Gräber von Varna nachbildet und von neuem erstehen läßt, andererseits aber wieder durch diese Ornamentierung das Erscheinen des frühen geometrischen Stils in Thrakien nach dem 12.—11. Jh. v.u.Z. ankündigt. Das kann als Teil der Kunstgeschichte der östlichen Hälfte der Balkanhalbinsel bezeichnet werden, aber es muß auch nicht so genannt werden. Es ist wenig wahrscheinlich, daß die ästhetische Funktion im modernen Sinn des Wortes in den schriftumlosen Gesellschaften existiert hat. Derartige Erzeugnisse könnten eine andere Art innermenschlicher Regungen stimulieren, sagen wir des Bestrebens, einfach nur demjenigen treu zu dienen, der das Geheimnis der mysteriellen Ergießungen aus den Gefäßen beherrschte. Die Fixierung eines spürbaren Anfangs einer zukünftigen Kultur (paideia) der Bevölkerung der östlichen Hälfte der Balkanhalbinsel gegen Mitte des 2. Jahrtausends v.u.Z. widerspricht auf den ersten Blick den dürftigen archäologischen Befunden für die sogenannte mittlere Bronzezeit. Die »mittlere Bronze« indessen ist wie jede derartige archäologische Periodisation von historischem Standpunkt aus nur ein methodisches Problem. Die materiellen Spuren sind natürlich gering und sogar unbedeutend, da die Realität »über dem Material«, von der ich hier spreche, sich in den ihrem materiell spürbaren Beginn vorhergehenden Perioden akkumuliert und in den folgenden zum Ausdruck kommt.

Die produktiven Möglichkeiten des nicht-literarischen historischen Gedächtnisses stehen in Abhängigkeit von dessen Fähigkeit, seinen Informationsraum zu exploitiieren. Dieser Raum formiert sich nicht als Summe von Territorien, sondern als Netz von Quellen der Entlehnungen zur Auswahl und Adaption, deren Punkte sich in benachbarten, aber auch in nicht-nachbarlichen Kulturräumen lokalisieren. Mit ihnen

steht das nicht-literarische historische Gedächtnis durch Vermittlung entsprechender Überbringer in Wechselwirkung.

Der Informationsraum der paläobalkanischen historischen Wirklichkeit ist ein Netz von Quellen, die in verschiedenen Kulturräumen liegen. Während des Neolithikums-Chalkolithikums können diese Räume als mesopotamischer, anatolischer, circumpontischer und mitteldonaulicher bezeichnet werden. Für die Bronzezeit können noch der des östlichen Mittelmeeres, der ägyptische, der mykenische, der kleinasiatische, der indo-iranische und der italische, später auch der hellenische, der keltische und der griechisch-römische hinzugefügt werden. Das beste Beispiel für die Exploitation des Informationsraumes durch ein nicht-literarisches historisches Gedächtnis der Bevölkerung in der östlichen Hälfte der Balkanhalbinsel ist die Kunst in der eigentlich thrakischen Periode bis zum 3. Jh. v. u. Z. Sie ist das beste Beispiel denn im Gegensatz zum Siedlungsleben ist sie aufgrund der Ausgrabungen von Hügeln und der reichen Zufallsfunde bisher relativ gut erforscht. Dieses Beispiel wird noch klarer werden, wenn es in Beobachtungen über die Kunst Thrakiens, der Thraker und für die Thraker untergliedert wird.

Für die Kunst in Thrakien ist die genetische, areale und typologische Kontinuität zwischen der Bronze- und der Eisenzeit charakteristisch. Sie ist für eine ethno-kulturelle Umwelt natürlich, die sich ohne Störungen von außen vor und nach dem Trojanischen Krieg entwickelt, als in Südosteuropa allmählich eine Sujet- und Stilkonventionalisierung auf der Grundlage des submykenischen dekorativen Systems entsteht. Der Geometrismus in der Kunst der Thraker setzt sich jedoch erst unter der Einwirkung der Ateliers und des Warenaustausches in den hellenischen Kolonien an den drei thrakischen Küsten (ägäische, propontische und pontische) endgültig durch.

Nach dem 7.—6. Jh. v. u. Z. verwandeln sich die aktivsten und reichsten Apoikien in Thrakien wie Histria, Apollonia Pontica, Byzantion, Ainos, Maroneia und Amphipolis auch in Zentren eines gut dokumentierten künstlerischen Lebens, das manchmal von der Wirklichkeit in Thrakien zehrt und immer fruchtbringend für dessen Kunst ist. Als gegen das 5. Jh. v. u. Z. in Thrakien große und verhältnismäßig mächtige Staatenorganisationen entstehen, unter denen eine erstrangige Rolle die der Odryser in Südostthrakien spielte, erhalten die hellenischen Kolonien und die erste Seemacht Hellas' — Athen — reale Partner, Klienten und Käufer. Infolgedessen erscheinen im Landesinnern in Auftrag gegebene oder importierte Gegenstände, die unter den Schatzfunden oder unter dem Inventar der königlichen Grabstätten feststellbar sind. Derartige Erzeugnisse (in Auftrag gegebene, gekaufte, geraubte) verwandeln sich in eine Errungenschaft der thrakischen aristokratischen Kultur (paideia). Die Erzeugnisse jeder fremden Kunst, die die paideia-Denkart visualisieren und ihr auf diese Weise dienen, werden gern übernommen.

Eine noch größere Bedeutung für die Kultur der nicht-literarischen Gesellschaften besitzt die andere Art von Entlehnungen. Ständige Praxis der thrakischen Meister ist es, direkt oder durch Vermittlung Sujet- und ikonographische Lösungen (Schemata), ebenso Stilmittel und

Dekorationsverfahren zu übernehmen, allerdings nicht nur aus Hellas, sondern auch aus Kleinasien, Iran, Etrurien, Süditalien und Skythien. So eignet man sich in Thrakien auch die verschiedenen Bildsprachen an.

Die Kunst für die Thraker war hauptsächlich in den Werkstätten der Kolonien konzentriert. Von dort verbreitete sich die hellenistische Malerei und Architektur in Thrakien, die teilweise von thrakischen Meistern übernommen wurde. In den Werkstätten der Kolonien sind wahrscheinlich auch thrakische Bildhauer in die Lehre gegangen, deren Werke — noch immer in geringer Anzahl entdeckt — überraschend expressiv sind. Auf einer schwarzfigurigen Vase aus Apollonia ist ein thrakischer Krieger mit der für ihn charakteristischen Kleidung und zwei Lanzen zu sehen. Solche Darstellungen sind auch in der attischen Malerei nach der Mitte des 6. Jh. und in der ersten Hälfte des 5. Jh. v. u. Z. häufig: Ritter aus Thrakien oder mit thrakischer Bewaffnung, thrakisches Fußvolk- Peltasten-, Sklavinnen und Mänaden aus Thrakien. Diese Galerie erweitert sich vielfach durch die in Thrakien gebürtigen oder situierten mythologischen Gestalten.

Die Kunst der Thraker benutzt die übernommenen gestalterischen Sprachen, um ihren Ideen Ausdruck zu verleihen. Wie alle alten Völker, die das Schrifttum nicht kennen, erschaffen auch die Thraker ihre vier Weltmodelle. Nach dem kosmogonischen Modell ist das Weltall von der autogamen Muttergöttin erschaffen worden. Das mythologische beginnt dann zu funktionieren, sobald sie ihren Sohn geboren hat, der die Sonne ist und den Naturzyklus in Bewegung setzt. Der Glaube an die Sonne liegt dem dritten Modell zugrunde, welches das religiöse ist. Dieser Glaube identifiziert das Himmelslicht mit der Vollkommenheit, das Streben danach aber — mit der Unsterblichkeit. Um aber zur Unsterblichkeit zu gelangen, muß der Gläubige Rituale ausführen, die seinen Körper und seinen Geist läutern. Diese Rituale waren nicht jedem zugänglich. Eben durch diese Differenzierung bildet sich auch das vierte Modell heraus, das soziale. Gemäß diesem Modell kann einzig und allein der oberste Beherrscher der Menschen zu Vollkommenheit gelangen, während die übrigen (Aristokraten) das Privileg haben zu hoffen. Und aus diesem Grunde führt der König Opferdarbringungen aus, die ihn in die doktrinale Position des Sohnes der Großen Muttergöttin versetzen, der aus deren Vereinigung mit der Sonne hervorgeht. Der Kreis schließt sich, und der thrakische König eignet sich die drei Hauptmissionen an: des Progenitors, des Demiurgen und des Kulturhelden für seine Landsleute (Stamm, Staatenorganisation).

Der Mythos von der Großen Muttergöttin, von ihrem autogam geborenen Sonnensohn und beider doktrinalem Sohn bildet das fundamentale Thema der Kunst der Thraker. Die lokale thrakische Variante der geometrischen Kunst in Südosteuropa ist durch Serien von Erzeugnissen der Kleinplastik vertreten (Applikationen, Verzierungen von Pferdegeschirr, Figürchen von Pferden, Hirschen und Vögeln, Amulette in Form von Hammerbeilen u.ä.). Sie geben Tiergestalten und Teile davon wieder, wie auch un reale Kombinationen von Gestalten und deren Teilen. Die der letzten Periode der Dolmenbauten in Thrakien und der Entstehung der Steingruften-Bauweise (mit Kuppelform — wahrscheinlich eine Reminiszenz der mykenischen Kuppelgräber und von

viereckigen — genetisch mit den Dolmen verbundenen) synchronen Tiergestalten sind Ausschnitte aus einem typisch »barbarischen« Sujet. Sie stellen — mit anderen Worten — Mythologeme dar, in denen die kosmogonischen Kräfte zoomorphisiert sind, der Kampf zwischen ihnen jedoch nur angedeutet ist. Episoden dieses Kampfes beginnen in der Kunst der Thraker im 5. Jh. v.u.Z. zu erscheinen, als sieht man mit Sicherheit sowohl die Sujetführung, als auch die bildlichen Hauptidentifikationen darin (Löwe, Wolf — Hund, Hirsch — Reh, Bär, Adler, Schlange, Greif u. ä.) und der Stil stabilisieren. Dieser Stil, weithin als »Tierstil« bekannt, kommt eigentlich vom geometrischen Stil her und entwickelt sich durch Schematisierungen, in denen die Akzente sehr stark sind. Sie werden vom Meister-Toreuten auf verschiedene Weisen aufgetragen, die beeindruckendste ist allerdings die Vergoldung eines Organs oder eines Körperteils des Tieres auf dem silbernen Untergrund der gesamten Figur. Die Schematisierung mit Akzenten ist ein Kunstmittel, das der iranischen Kunst entlehnt und den Bedürfnissen der thrakischen angepaßt worden ist.

Die Folgen solcher aktiven Wechselwirkungen der Kunst der Thraker mit anderen Kulturbereichen beginnen in der gleichen Zeit auch in der nordöstlichen Kontaktzone mit den Skythen und in der nordwestlichen mit den Kelten spürbar zu werden. Gegen Ende des 5. Jh. v. u. Z. nehmen die Kunst in Thrakien und die Kunst der Thraker den Platz eines Zwischengliedes zwischen Osten und Westen ein.

Die beschriebenen vier Weltmodelle bilden die Struktur der thrakischen paideia. Diese paideia wird jedoch zu einer historischen Erscheinung und beginnt »über dem Material« zu funktionieren, sobald sie außer mit der geistigen auch mit zwei weiteren Hauptstrukturen der Gesellschaft, der ökonomischen und der sozial-politischen, in Verbindung gesetzt wird. Diese Gemeinschaft (System) beginnt als historische Realität im 3.—2. Jahrtausend v. u. Z. — bedingt ausgedrückt — als prothrakische zu funktionieren, nach dem Trojanischen Krieg aber — wieder bedingt — als thrakische. Die historische Realität kann, so paradoxal es jemandem klingen mag, in ihrer Bewegung und ihren Veränderungen, die als Entwicklungstendenz am plastischsten in den Übergangsperioden zum Ausdruck kommen, ernstlich erforscht werden. Ich erwähnte bereits, daß in der Vorgeschichte der östlichen Hälfte der Balkanhalbinsel bisher nur zwei dieser Übergangsperioden mit entscheidender Bedeutung festzustellen sind: die eine im Chalkolithikum mit dessen Endphase; die andere — in den ersten Jahrhunderten des 1. Jahrtausends v. u. Z. Eine solche Periodisierung deckt sich nicht mit der archäologischen Routineperiodisation, meiner Ansicht nach ist sie indessen von kulturhistorischem Standpunkt aus angemessener, da sie nicht so sehr der Einführung neuer Rohstoffe oder Technologien Rechnung trägt, sondern vielmehr den komplexen Entwicklungsergebnissen eines bestimmten Typs von gesellschaftlichen Verhältnissen.

Diese zwei Übergangsperioden sind zwei mächtige Impulse bei der Entwicklung der Bevölkerung der östlichen Hälfte der Balkanhalbinsel. Ihre ethno-kulturelle Gemeinschaft des 3.—2. Jahrtausends v. u. Z. entwickelt sich während der ersten Hälfte des 1. Jt. v. u. Z. zu sozio-kulturellen und thrakisch genannten Gemeinschaften. Einige dieser

sozio-kulturellen Gemeinschaften kommen sogar auf ihrem Entwicklungsweg an die Stufe der antiken Gesellschaften heran, ohne sie allerdings zu erreichen.

KURZE BIBLIOGRAPHISCHE ÜBERSICHT

Die Bibliographie der untersuchten Epochen ist aus Anlaß des Ersten thrako-illyrischen Symposimus von Viktor Kamburov (Institut für Thrakologie, Sofia) zusammengestellt worden und befindet sich in »Thracia 10« im Druck. Sie enthält über 2500 bibliographische Einheiten (Stichwörter) über die Periode 1858—1988. Unter den bisher veröffentlichten Bibliographien würde ich auswahlweise folgende nennen: Георгиева, С., Велков, В., *Библиография на българската археология* (Bibliographie der bulgarischen Archäologie) (1879—1966), София, 1974² mit den entsprechenden Teilen; Костова, Е. *Българската историческа наука. Библиография*, т. 3 (Die bulgarische Geschichtswissenschaft. Bibliographie, Bd. 3) (1970—1974), София, 1975; *ebenda*, Bd. 4 (1975—1979), София, 1981; Костова, Е., Гечева К., *Българската историческа наука. Библиография*, т. 5 (Die bulgarische Geschichtswissenschaft. Bibliographie, Bd. 5) (1980—1984), София, 1985 mit den entsprechenden Teilen; Николов, Б., *Библиография на по-важните научни трудове на проф. Г. Ил. Георгиев*. (Bibliographie der wichtigsten wissenschaftlichen Arbeiten von Prof. G. Il. Georgiev). — *Thracia Antiqua* 3, 1978, 7—10; Blagova, S., *Bronze Age in the Bulgarian Lands*, Bibliography 1888—1984. — *Thracia* 8, 1988, 176—246; Jordanov, K., *Bibliographie sur l'archéologie et l'histoire de la Thrace* (1966—1970). — *Thracia* 1, 1972, 327—344; Velkova Z., *Die thrakische Sprache* (ausgewählte Bibliographie 1955—1974). — In: Detschew D., *Die thrakischen Sprachreste*, Wien, 1976², 11—28; Duridanov, Iv., *Die Sprache der Thraker*, München, 1985 (— Bulgarische Sammlung, Bd. 5), 151—154. In meiner Übersicht über den Stand der Forschungsarbeiten und für meinen Versuch, sie historisch-theoretisch einzuschätzen, sind von Bedeutung die Arbeiten von Vl. I. Georgiev, G. Il. Georgiev, H. Todorova, R. Katinčarov, A. Radunčeva und V. Nikolov.

Die Schriften des V. Internationalen Thrakologie-Kongresses befinden sich in der Reihe Terra Antiqua Balcanica im Druck (Sofia, 1991), die Beiträge des internationalen Symposiums in Saarbrücken — in der Reihe Saarbrücker Beiträge zur Altertumskunde (1990) und die der VI. Konferenz für thrakische Forschungen in Florenz — in Mailand (ed. Nagard, 1990). Die Veröffentlichung der Schriften der II. internationalen Konferenz in Dubrovnik '89 steht im Journal of Indo-european Studies bevor, wo auch die Beiträge der I. Konferenz im Jahre 1979 herausgekommen sind. Siehe Gimbutas, M. (ed). *The Transformation of European and Anatolian Culture 4500—2500 B. C. and its Legacy*. — *Journal of Indo-european Studies* 8, 1980. Unter diesem Titel wurden auch die grundlegenden Positionen der »Kurgan-Theorie« mit der gesamten dazugehörigen Literatur und vor allem — in Hinsicht auf die Arbeiten von M. Gimbutas veröffentlicht.

Die Polemik in Verbindung mit der »Kurgan-Theorie« ist ein Versuch der Historisierung der archäologischen Angaben über die vorgeschichtliche Epoche. Die Idee und eine mögliche Methodik einer solchen Historisierung sind bereits vorgelegt von Lichardus J., Lichardus-Ippen, M. et alii. *La protohistoire de l'Europe. Le Néolithique et le Chalcolithique*, Presses Universitaires de France, Paris 1985 (— *Nouvelle Clio. L'Histoire et ses problèmes*, 1 bis), wo auch die gesamte vorhergehende Literatur bearbeitet ist (s. die bibliographischen Einheiten auf S. 93—137). Anhaltspunkte fand ich bei Гиндин, Л. А., Мерперт, Н. J., *Античная балканистика и этногенез народов Балкан* (К методологии междисциплинарных исследований) (— Die antike Balkanistik und die Ethnogenese der Balkanvölker. Zur Methodologie der interdisziplinären Untersuchungen) — In: *Этногенез народов Балкан и Северного Причерноморья* (— Ethnogenese der Balkanvölker und des nördlichen Schwarzmeerraumes), Москва, 1984, S. 3—10 ebenfalls bei Gindin, L. A., *Древнейшая ономастика Восточных Балкан. Фрако-Хето-Лувиийские и Фрако-Малоазийские изоглосы* (Die ältesten onomastischen Spuren der Ostbalkanländer. Thrako-hetho-luvische und thrako-kleinasiatische Isoglossen), София, 1981. Diese Arbeiten sind wichtig, da sie den Terminus Proto-Thraker als bedingte Bezeichnung der Kontinuität des Lebens und

der Kultur vom Beginn des 3. Jahrtausends v. u. Z. wiederherstellen und wegen des in den linguistischen Angaben wiedergegebenen ostbalkanischen und nordwest-kleinasiatischen sprachlich-kulturellen Isomorphismus. Von besonderer Bedeutung sind die neuesten Synthesen von L. A. Gindin *Значение данных фρακολογιι в комплексе проблем индоевропейстики*. (— Die Bedeutung der Angaben der Thrakologie im Problemkomplex der Indoeurpäistik) in: *Международный симпозиум „Античная балканистика“* (— Internationales Symposium »Antike Balkanistik«) 6, Москва, 1988, С. 5—8.

Meine Interpretation der Endphase des Chalkolithikums als Übergangsperiode basiert auf den Ergebnissen des Symposiums von Saarbrücken '88 und des in letzter Zeit von J. Lichardus, G. I. Georgiev, I. Ivanov, I. Marazov, S. Bökönyi, E. N. Cernyh und R. Katinčarov Erreichten in: *FoI Al. — Lichardus J.* (Hrsg.) Macht, Herrschaft und Gold. Das Gräberfeld von Varna (Bulgarien) und die Anfänge einer neuen europäischen Zivilisation. Katalog, Saarbrücken 1988, S. 19—180; und besonders von Todorova, H., *Каменно-медната епоха в България (пето хилядолетие пр. н. е.)* (— Die Kupferzeit Bulgariens. 5. Jahrtausend v. u. Z.), София, 1986.

Meine Interpretation des »Kimmeriereinfalls« ist auf bekannter Literatur begründet, von der die hauptsächlichste Abhandlung die altbekannte Arbeit von Terenožkin A. I. »Киммерийцы« (— Die Kimmerier) bleibt, Kiew, 1976. Die entsprechende Literatur ist angegeben in Praistorija jugoslavenskih zemalja, V. Zeljezno doba, Sarajevo, 1987 (s. die Bibliographie auf S. 939—983).

Meine Auffassungen in ihrer Entwicklung sind zu finden bei FoI Al. Althrakien als Kontaktzone. — In: Actes du XI^e Congrès de l'Union Internationale des Sciences préhistoriques et protohistoriques — Mainz 1987 (im Druck); Idem, Theory and Archaeology: a personal effort. — In: Hodder, I. (ed.), *Archaeological Theory in Europe Since 1960*, Cambridge University Press, 1989 (in print); ebenfalls in meinem Vortrag auf dem Symposium in Saarbrücken unter dem Titel »Die kulturhistorischen Begriffe einer Definition der Kupferzeit«.

STANJE ISTRAŽIVANJA ISTOČNE POLOVINE BALKANSKOG POLUOSTRVA DO SREDINE I. MILENIJA PRIJE N. E.

Kratak sadržaj

Još uvijek je teško pisati o historiji zajednica koje nisu posjedovale pismenost, jer arheološki nalazi mogu istovremeno značiti mogućnost, vjerovatnost ili historijske fakte. A radi se o odnosu čovjek—društvo—priroda. Taj odnos bi se, u skraćenoj formi, mogao svesti na odnos kultura—priroda.

U dohistorijskim društvima veliku ulogu su imale religiozno-ideološke predstave i promjene, koje je u arheološkom materijalu teško dokumentirati kao historijsku realnost. Zbog toga nastaje i poteškoća kada treba tačno definirati pojam »kultura« u prahistorijskom vremenu. U tom smislu vrlo je opasno i prenošenje etnonima iz vremena pisane historije u periode bez pismenosti, kao i širenje nekog etnonima na velike grupe stanovništva, kakav je slučaj sa Tračanima, Ilirima, Peoncima, Makedoncima, Mezima, Dačanima, Getima, Tribalima, Dardancima i sl. Pri tome se, naravno, radi o načinu gledanja na arheološki materijal, koji često zavisi od stava istraživača. Razmišljanja samog autora se kreću u sljedećim pojmovima: kontaktne zone, zone socijalne i kulturne bliskosti, kulturni prostor, etnokulturna zajednica, socijalno-kulturna zajednica, društvo.

Jugoistočna Evropa čini u cjelini jednu kontaktnu zonu par excellence, a ona se, dalje, dijeli na niz manjih kontaktnih zona. Pa, ipak, one ne moraju značiti i zone socijalne i kulturne bliskosti u užem smislu. Istovremeno, u pojedinim dohistorijskim periodima neki kulturni prostori pružaju najvažnije informacije. U neolitskom i halkolitskom dobu takvi su mezopotamski, anadolski, cirkumpontski i srednjopodunavski, u bronzanom dobu egipatski, indoiranski, pa italski, mikenski, maloazijski, a poslije 8/7. vijeka pr. n. e. helenski, keltski, grčko-rimski prostor. Postoji mogućnost da se i u istočnoj polovini Balkanskog poluostrva može označiti jedna etnokulturna zajednica tokom 3—2. milenija pr. n. e. Ona se polovinom 1. milenija pr. n. e. raščlanila u sociétés antiques (ali ne archaïques ili primitives).

KULTURBLÖCKE UND KULTURKOMPLEXE IM NEOLITHIKUM UND IN DER KUPFERZEIT AUF DER BALKANHALBINSEL

HENRIETA TODOROVA

Auszug — Auf Grund der Keramiktypologie werden in dieser Arbeit die einzelnen Kulturblöcke und Komplexe in Neolith und Äneolith unterschieden. In der frühen Jungsteinzeit zeichnen sich zwei Kulturblöcke ab: der balkanisch-anatolische und der mediterranische. Im balkanisch-anatolischen kommen zuerst die Komplexe mit monochromer und danach die mit Zeichenkultur. In der Mitte des VI. Jahrtausends v. u. Ztr. kommt es zu einem Umschwung und es erscheint der spätneolithische balkanische Block, zu welchem auch die Vinča—Kultur gehört. Mit der Verbreitung der Kupfermetallurgie wird am Balkan ein grosser Komplex graphitbemalter Keramik geschaffen, während zu Ende des V. Jahrtausends ein »Salcuțoi-der« Horizont vorherrscht. In Thrazien ist sehr wenig über diese letztgenannte Periode bekannt.

In den letzten Jahrzehnten rücken die Probleme der globalen prähistorischen Entwicklung immer deutlicher im Vordergrund unserer Forschung. Um bei fehlenden schriftlichen Quellen den neuen Forderungen gerecht zu werden, bedürfen wir eine entsprechende methodische Ausrüstung, die im Bereich der strukturellen Analyse zu finden ist. In Folge dessen sehe ich mich gezwungen, auch dem Thema meines Referats eine kurze Strukturbehandlung des Problems vorzuschicken.

Bekanntlich beziehen wir die wichtigsten Angaben zur ethnokulturellen prähistorischen Aussagen aus der Typologie des Keramikfundgutes. Zumal diese am umfangreichsten mit der erforderlichen Information beladen ist, basieren sich unsere Kulturformulierungen auf die Analyse von Keramikformen und Idolplastiken und hauptsächlich auf deren Verzierung.

Verbreitungskarten von Feuerstein- oder Metallindustrien widerspiegeln zwar ebenfalls bestimmte sehr umfangreiche Bereiche. Diese sind allerdings eher als sozio-ökonomische Einheiten anzusprechen und beinhalten nicht ethnokulturelle Information. Ich bin der Meinung, dass in der Urgeschichte von fixierbaren und vergleichbaren *ethnokulturellen* Einheiten erst ab Vorhandensein von Keramik die Rede sein kann. Wir unterscheiden die archäologischen Kulturen vor allem aufgrund ihrer Keramiktypologie. Diese Kulturen bilden die grundlegenden Bausteine unseres historischen Denkens bezüglich der späten Urgeschichte. Der Begriff »archäologische Kultur« ist aber zu einer Zeit entstanden, in welcher die bekannten keramikführenden prähistorischen Erschei-

nungen nur vereinzelte Oasen auf der Karte der Ökumene bildeten und von Zusammenhängen kaum die Rede sein konnte. Allein die Bausteine ergeben aber nicht das Gebäude.

Der heutige Forschungsstand unterscheidet sich nicht nur in quantitativer Hinsicht von Jenem. Die Menge und Dichte der erforschten Lokalitäten hat eine qualitativ neue Forschungsstufe herbeigeführt, in welcher den komparativen Forschungsmethoden eine führende Rolle zukommt. Übrigens kennzeichnen die Bemühungen um Erfassung und Klärung der komplizierten wechselseitigen Beziehungen in der Natur und im sozialen Bereich die heutige Entwicklungsetappe aller Wissenschaften, der Urgeschichte nicht ausgenommen. Indem sich nun in den letzten Jahrzehnten das Schwergewicht der prähistorischen Forschung Südosteuropas langsam aber unabwiegend auf die modernen komparativen Methoden verlagert hat, sehen wir uns Tatsachen gegenübergestellt, die auf weiträumigen Zusammenhänge und einheitlichen Entwicklungstendenzen hindeuten. Es wird immer deutlicher, dass wir bei der historischen Interpretierung dieser Erscheinungen mit den alten archäologischen Kulturbegriffen nicht auskommen können, zumal ihre Rahmen zu eng sind. So wurden Begriffe wie »Kulturhistorische Zone«, »Ethnokultureller Bereich«, »Kulturblock«, »Kulturkomplex« u. a. eingeführt, welche durchaus historisch gegebene Einheiten bezeichnen und eine Erweiterung unseres historischen Überblickes ermöglichen. Wenn wir von Synonymen absehen, sind allerdings diese Bezeichnungen in Abstufung anzuordnen (Abb. 1) und busen je nach Anwachsen vom Niveau und territorielem Umfang ihre gemeinsamen Merkmale ein, exakter — je nach Niveau kommen Merkmale unterschiedlichen Wertes zur Geltung (regionale, überregionale, globale etc.). E. N. Černych hat die Existenz von Kulturblöcken formuliert, die jeweils zwei bis drei Kulturkomplexe umfassen¹. Letztere können ihrerseits aus mehreren Kulturen bestehen, müssen es aber nicht, wie wir das deutlich beim Bassarabikomplex sehen. Die historischen Prozesse verlaufen im Rahmen eines Kulturblockes gleichzeitig, in synchronen Entwicklungsstufen und gehen auch gemeinsam unter. In diesem Lichte finden die überregionalen Richtlinien des historischen Prozesses in der Entwicklung der Kulturblöcke und keineswegs in den einzelnen Kulturen ihre Widerspiegelung. Grossräumig gesehen kann es gar nicht Entwicklungstendenzen geben, die nur für eine einzelne Kultur, geschweige den Lokalität, gültig gewesen wären.

Wenn auch gewissermassen geographisch determiniert, sind die Kulturblöcke und die Kulturkomplexe, diachron gesehen, keine konstanten Gebilde. Auf unterschiedlichen Bedingungen und Einflüssen reagieren sie durchaus flexibel — bilden sich um, zerfallen und lösen sich auf, transformieren sich etc., so dass in jedem konkreten Fall ihr Transformationsmodell einzeln untersucht und festgestellt sein muss.

Die Kulturblöcke sind auch die Träger der globalen historischen Kontinuität. Sie geben sie auf den darauffolgenden Blöcken auch dann weiter, wenn unter extremen sozialen oder ökologischen Bedingungen

¹ Черных, Е. Н., *Культурные контакты Циркумпонтийской области*. — Кавказ в системе палеометаллических культур. Тбилиси 1987, 101—102.; Černych E. N., *Kupferzeit in Osteuropa — Grundmodell der Kulturentwicklung*. — *Rassegna di Archeologia*, Bd. 7, 1988, 25—38.

ihre einzelnen Bestandteile nicht bestehen können. In solchen Fällen ist der Begriff »indirekte Kontinuität« sehr zutreffend. Benachbarte Kulturblöcke sind durch Kontaktzonen verbunden.

Ob und wiefern sich die inneren Entwicklungstendenzen, die die Kulturblöcke kennzeichnen, noch weiträumiger verfolgen, bzw. nicht verfolgen lassen, d. h. ob das erfassbare historische Bild der prähistorischen Ökumene mehreren, sich überschneidenden Kreiswellen gleich sein kann, ist heutzutage schwer zu beurteilen. Genauer gesagt — uns steht noch nicht das dazu erforderliche wissenschaftliche Instrumentarium zur Verfügung. Andererseits sind Überschneidungen von Kulturimpulsen, die vom Inneren der Blöcke kommen oder an ihren Peripherien ansetzen, durchaus archäologisch festzustellen und haben oft ausschlaggebende historische Rolle gespielt. So ist naheliegend anzunehmen, dass überregionale, sehr weiträumige und langfristige Entwicklungstendenzen, mehrere Kulturblöcke umfassen, wie z. B. der Untergang

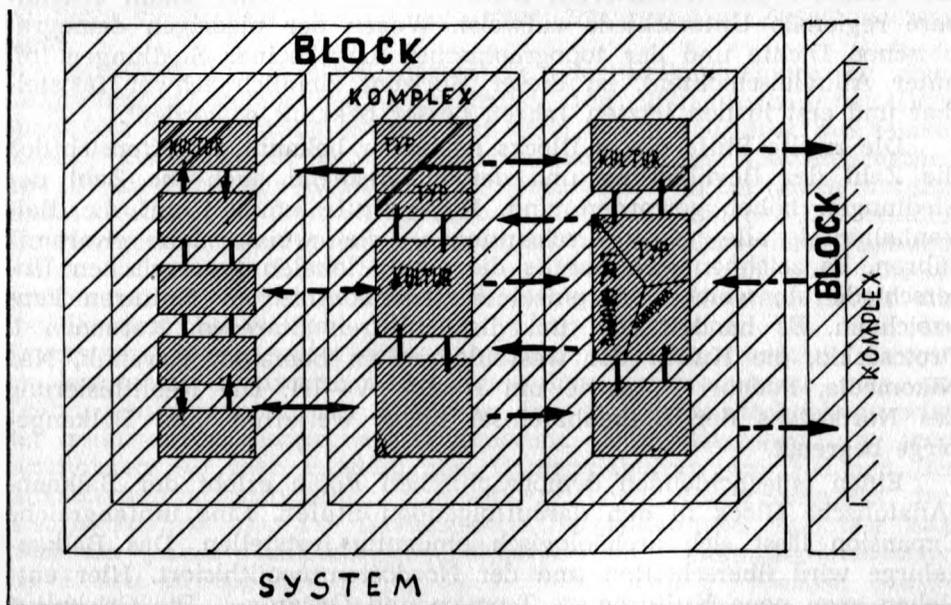


Abb. 1 — Schematische kulturblockstruktur

der ganzen europäischen neolithischen Welt am Anfang des IV. Jt. v. u. Z., das Entstehen von Metallurgiebereichen u. a. Diese Umwälzungen beinhalten aber keine ethnokulturellen Indizien, obwohl sie, oder eben weil sie zahlreiche Völker in ihrem Gang hineinziehen. Das oben skizzierte, ziemlich komplizierte Bild, lässt sich besonders im Neolithikum und Äneolithikum des Nordens der Balkanhalbinsel verfolgen, zumal hier sehr dynamische Entwicklungsprozesse und Kulturkontakte zu beobachten sind. Dem Gebiet ist zu oft die Rolle einer Kontaktzone zugefallen. Weniger repräsentativ sind in dieser Hinsicht geographisch abegeschlossene Territorien, wie z. B. der Pelopones, Süditalien, England u. a.

nungen nur vereinzelte Oasen auf der Karte der Ökumene bildeten und von Zusammenhängen kaum die Rede sein konnte. Allein die Bausteine ergeben aber nicht das Gebäude.

Der heutige Forschungsstand unterscheidet sich nicht nur in quantitativer Hinsicht von Jenem. Die Menge und Dichte der erforschten Lokalitäten hat eine qualitativ neue Forschungsstufe herbeigeführt, in welcher den komparativen Forschungsmethoden eine führende Rolle zukommt. Übrigens kennzeichnen die Bemühungen um Erfassung und Klärung der komplizierten wechselseitigen Beziehungen in der Natur und im sozialen Bereich die heutige Entwicklungsetappe aller Wissenschaften, der Urgeschichte nicht ausgenommen. Indem sich nun in den letzten Jahrzehnten das Schwergewicht der prähistorischen Forschung Südosteuropas langsam aber unabwiegend auf die modernen komparativen Methoden verlagert hat, sehen wir uns Tatsachen gegenübergestellt, die auf weiträumigen Zusammenhängen und einheitlichen Entwicklungstendenzen hindeuten. Es wird immer deutlicher, dass wir bei der historischen Interpretierung dieser Erscheinungen mit den alten archäologischen Kulturbegriffen nicht auskommen können, zumal ihre Rahmen zu eng sind. So wurden Begriffe wie »Kulturhistorische Zone«, »Ethnokultureller Bereich«, »Kulturblock«, »Kulturkomplex« u. a. eingeführt, welche durchaus historisch gegebene Einheiten bezeichnen und eine Erweiterung unseres historischen Überblickes ermöglichen. Wenn wir von Synonymen absehen, sind allerdings diese Bezeichnungen in Abstufung anzuordnen (Abb. 1) und busen je nach Anwachsen vom Niveau und territoriellem Umfang ihre gemeinsamen Merkmale ein, exakter — je nach Niveau kommen Merkmale unterschiedlichen Wertes zur Geltung (regionale, überregionale, globale etc.). E. N. Černych hat die Existenz von Kulturblöcken formuliert, die jeweils zwei bis drei Kulturkomplexe umfassen¹. Letztere können ihrerseits aus mehreren Kulturen bestehen, müssen es aber nicht, wie wir das deutlich beim Bassarabikomplex sehen. Die historischen Prozesse verlaufen im Rahmen eines Kulturblockes gleichzeitig, in synchronen Entwicklungsstufen und gehen auch gemeinsam unter. In diesem Lichte finden die überregionalen Richtlinien des historischen Prozesses in der Entwicklung der Kulturblöcke und keineswegs in den einzelnen Kulturen ihre Widerspiegelung. Grossräumig gesehen kann es gar nicht Entwicklungstendenzen geben, die nur für eine einzelne Kultur, geschweige den Lokalität, gültig gewesen wären.

Wenn auch gewissermassen geographisch determiniert, sind die Kulturblöcke und die Kulturkomplexe, diachron gesehen, keine konstanten Gebilde. Auf unterschiedlichen Bedingungen und Einflüssen reagieren sie durchaus flexibel — bilden sich um, zerfallen und lösen sich auf, transformieren sich etc., so dass in jedem konkreten Fall ihr Transformationsmodell einzeln untersucht und festgestellt sein muss.

Die Kulturblöcke sind auch die Träger der globalen historischen Kontinuität. Sie geben sie auf den darauffolgenden Blöcken auch dann weiter, wenn unter extremen sozialen oder ökologischen Bedingungen

¹ Черных, Е. Н., *Культурные контакты Циркумпонтийской области. — Кавказ в системе палеометаллических культур. Тбилиси 1987, 101—102.*; Černych E. N., *Kupferzeit in Osteuropa — Grundmodell der Kulturentwicklung. — Rassegna di Archeologia, Bd. 7, 1988, 25—38.*

ihre einzelnen Bestandteile nicht bestehen können. In solchen Fällen ist der Begriff »indirekte Kontinuität« sehr zutreffend. Benachbarte Kulturblöcke sind durch Kontaktzonen verbunden.

Ob und wiefern sich die inneren Entwicklungstendenzen, die die Kulturblöcke kennzeichnen, noch weiträumiger verfolgen, bzw. nicht verfolgen lassen, d. h. ob das erfassbare historische Bild der prähistorischen Ökumene mehreren, sich überschneidenden Kreiswellen gleich sein kann, ist heutzutage schwer zu beurteilen. Genauer gesagt — uns steht noch nicht das dazu erforderliche wissenschaftliche Instrumentarium zur Verfügung. Andererseits sind Überschneidungen von Kulturimpulsen, die vom Inneren der Blöcke kommen oder an ihren Peripherien ansetzen, durchaus archäologisch festzustellen und haben oft ausschlaggebende historische Rolle gespielt. So ist naheliegend anzunehmen, dass überregionale, sehr weiträumige und langfristige Entwicklungstendenzen, mehrere Kulturblöcke umfassen, wie z. B. der Untergang

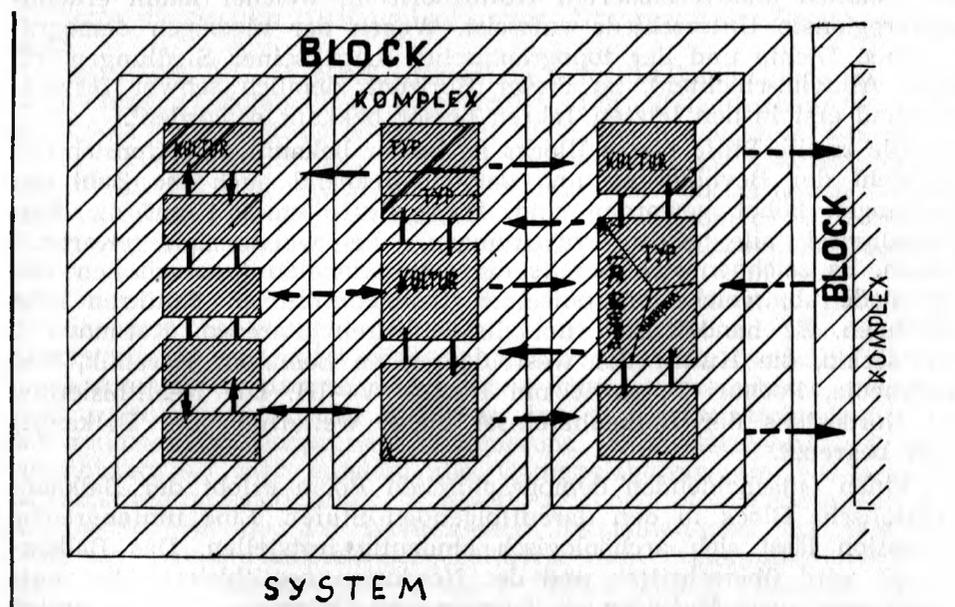


Abb. 1 — Schematische kulturblockstruktur

der ganzen europäischen neolithischen Welt am Anfang des IV. Jt. v. u. Z., das Entstehen von Metallurgiebereichen u. a. Diese Umwälzungen beinhalten aber keine ethnokulturellen Indizien, obwohl sie, oder eben weil sie zahlreiche Völker in ihrem Gang hineinziehen. Das oben skizzierte, ziemlich komplizierte Bild, lässt sich besonders im Neolithikum und Äneolithikum des Nordens der Balkanhalbinsel verfolgen, zumal hier sehr dynamische Entwicklungsprozesse und Kulturkontakte zu beobachten sind. Dem Gebiet ist zu oft die Rolle einer Kontaktzone zugefallen. Weniger repräsentativ sind in dieser Hinsicht geographisch abgegrenztere Territorien, wie z. B. der Pelopones, Süditalien, England u. a.

Die früheste Etappe der Neolithisierung der Balkanhalbinsel umfasst die ersten Jahrhunderten nach der Mitte des VII. Jt. v. u. Z. (alle Daten sind kallibriert). Zu dieser Zeit verbreiten sich die Ackerbaukulturen im Nordosten lediglich bis zu dem Balkan, ohne ihn zu überschreiten. Im Zentralbalkan erreichen sie allerdings die Donau. Es entstehen der Balkano-Anatolische frühneolithische Kulturblock (BAB), (früher als Balkano-Anatolischer Komplex bezeichnet² und der Mitteltherrane Block als Impresso-Cardium Komplex bekannt)³. Zumal zu dieser Zeit der Nordosten der Balkanhalbinsel noch nicht neolithisiert war, sind als Nachbarn auch gewisse mesolithische Erscheinungen vorauszusetzen. Die Herausarbeitung dieses Problems lässt aber noch auf exakt datierte archäologische Quellen warten.

Die erste Stufe des Balkano-Anatolischen Blocks bildet der Horizont der s. g. Monochromen Keramik, welcher im engsten Zusammenhang mit den Schichten VII—VI von Hacilar steht⁴. Es handelt sich um einen ziemlich undifferenzierten Kulturhorizont, welcher kaum erkennbare regionale Unterschiede aufweist. Wegen der niedrigen demographischen Dichte und der topographischen Lage seiner Siedlungen (oft unter Alluvialschichten), ist dieser Horizont ziemlich schwer feststellbar und erst in den letzten Jahren besser bekannt geworden⁵.

Die zweite Stufe dieses Blocks ist besser bekannt, da offensichtlich die Zahl der Bevölkerung und dementsprechend auch die Zahl der Siedlungen höher geworden sind. Diese Stufe umfasst auf die Balkanhalbinsel alle Kulturercheinungen, die weissbemalte Keramik führen. Es zeichnen sich bereits die ersten lokalen typologischen Unterschiede ab, welche die einzelnen frühneolithischen Kulturen kennzeichnen. Es handelt sich um die Kulturen Starčevo, Karanovo I, Protosesklo, die Kultur der westbulgarischen bemalten Keramik, Nea Nikomedia, Podgori I⁶, sowie um Hacilar V—III. Die Neolithisierung des Nordostens der Balkanhalbinsel bleibt weiterhin vom Balkangebirge begrenzt.

Einen entscheidenden demographischen Boom erlebt der Balkano-Anatolische Block in den darauffolgenden Stufen. Eine umfangreiche Expansion lässt sich archäologisch eindeutig feststellen. Das Balkangebirge wird überschritten und der Nordosten neolithisiert. Hier entstehen zwei neue Kulturen — Tsonevo und Ovčarovo⁷. Die Criszkultur

² Garašanin, M., *Praistorija na tlu Srbije*. Beograd 1973, Bd. I, 115.

³ Uerpman, H. P., *Probleme der Neolithisierung des Mittelmeerraumes*. — Beihefte zum Tübinger Atlas der Vorgeschichte des Vorderen Orients Reihe B, № 28, Wiesbaden, 1979, 146—156.

⁴ Mellaart, J., *Excavation at Hacilar*, Edinburg 1971, Bd. II, 248—270.

⁵ Богданович, М., *Неолитические поселения в Дивостине и протостарчевская культура*. *Советская археология* 1987, 5—17.

⁶ Korkuti, M., *Illyrien in der Vorgeschichte*. — Albanien, Schätze aus dem Land der Skipitaren. Ausstellungskatalog, Mainz 1988, 10.

⁷ Todorova, H., *Das Frühneolithikum Nordostbulgariens im Kontext des Ostbalkanischen Neolithikums*. — Karanovo und das Balkan-Neolithikum, Salzburg 1988, 14—15.

expandiert ebenfalls, wodurch die Prut-Siretgegend von der produzierenden Wirtschaft erfasst wird. Unter dem Druck dieser Ereignisse entstehen an den Peripherien des Balkano-Anatolischen Blocks zwei neue neolithischen Blöcke jener der Linearbandkeramik und jener der neolithischen Steppen- und Waldsteppenkulturen, in seiner frühesten Stufe durch die Bug-Diester Kultur vertreten. Im Rahmen des Balkano-anatolischen Blocks selbst wird die Formierung der einzelnen Kulturkomplexe abgeschlossen. Die bemalten zentral- und südbalkanischen Kulturen Starčevo, Westbulgarische bemalte Keramik, Westcriș, Magulitsa, Sesklo, Nea Nikomedia und Kolsh 1⁹ bilden den einen Komplex und die unbemalte ostbalkanischen Kulturen Karanovo II—III, Ovčarovo, Ostcriș und Tsonevo — den anderen. Zu derselben Zeit werden die Beziehungen zur Anatolien immer lockerer. Der Hacilar-Komplex entwickelt weiter seine spezifische Verzierungsart (Stufen II und I). Beide Gebiete haben sich auseinandergeliebt, was auch der Grund für die echt lokale Prägung der letzten Entwicklungsstufen der einzelnen Kulturen dieses Blocks ist und mit seinem Untergang im Zusammenhang steht.

Mitte des VI. Jt. v.u.Z. kommt auf der Balkanhalbinsel zu einer tiefgreifenden historischen Umwälzung. Der Balkanisch—Anatolische Block löst sich endgültig auf und auf seine Stelle, aber auch aus seinem Milieu erwächst der neue Block der balkanischen spätneolithischen und frühneolithischen Kulturen. Dabei muss hier unterstrichen werden, dass vielerorts eine deutlich erkennbare Kontinuität in der Entwicklung der Keramik diesen Prozess kennzeichnet (z.B. in Thessalien, Thracien, Banat, Muntenien). Diese Kontinuitätserscheinungen sind aber von oft vorkommender Siedlungsdiskontinuität begleitet. Meisten siedelt die Bevölkerung auf höher gelegenen offenen Plateaus um. Bei der Feuersteinindustrie tritt eine mikrolitisierung des Inventars hervor, es entstehen umfangreiche Gräberfelder extramurum, was im Frühneolithikum nicht der Fall war. In der Keramiktechnologie wird der reduzierte Brandprozess dominierend. Dobrudža wird erst jetzt neolithisiert — hier entsteht die Hamangiakultur. Im Rahmen des balkanischen spätneolithischen Blocks zeichnen sich mindestens drei Kulturkomplexe ab. Im Norden der Balkanhalbinsel formiert sich jetzt der grosse Komplex der Kulturen vom Vinčatypus. Beiderseits der Donau entlang umfasst er die Kulturen Vinča, Vâdastra, Kurilo, Boian, Hotnica, Ușoie und Hamangia. Sie führen typologisch einheitliche kannelierte Keramik, den Stichband und ein Teil der Plastik, die sich von Belgrad bis zum Schwarzen Meer kaum unterscheiden. Diese Kulturen kennen keine bemalte Keramik. Sie werden hauptsächlich aufgrund ihrer Ritz- und Stichverzierten Keramik identifiziert, d. h. durch den semantisch beladensten Erscheinungen, ergo — auf paläoethnographischem Niveau. Den südlichen Bereich des Vinčakomplexes nehmen die Kulturen Kalojanovec (Karanovo IV, Thracien) und Topolnica-Akropotamos (Nordgriechenland, Strymon, Südjugoslawien) ein. Sie führen nebst Kanneluren und Ritzverzierung einen niedrigen

⁹ Korkuti, M., *Op cit.*, 10.

Prozentsatz bemalter Keramik. Diese Kulturen sind ein Verbindungsglied zu dem südlichen spätneolithisch — frühneolithisch Komplex des Balkanischen Blocks. Der Südkomplex selbst, umfasst die Kulturen Dimini, Dunavec II⁹ und Maliq I¹⁰, welche die bemalte Keramikverzierung weiterführen und entwickeln. Der dritte Komplex ist jener der Adriatischen Küste (Adriakomplex) mit den Kulturen Cakran¹¹, Danilo, Hvar—Lisičići—Blaz III¹² u. a. Für den ganzen Block ist ein klarer kontinuierlicher Übergang seiner Kulturen zur Frühäneolithikum bekannt, obwohl wiederum ein Siedlungswechsel — u.zw. zurück zum Rande der Überschwemmungsterasse oft diesen Zeitabschnitt kennzeichnet. Ortsweise sind auch grawierendere Strukturänderungen zu beobachten, besonders in der Nähe der Metallzentren. So entstehen in Thracien die Kultur Marica, im Strymongebiet die Dikilitasch-Slatino Kultur und im Nordwesten Bulgariens — die Gradešnicakultur. Alle drei führen graphitbemalte Keramik und Metall.

Offensichtlich hat das antretende Metallalter Umstrukturierungen im Rahmen des Blocks herbeigeführt, deren Ergebnis das Formieren neuer Kulturkomplexe gewesen ist. So bilden die erwähnten Kulturen mit graphitbemalter Keramik einen neuen Komplex—Gradešnica—Marica—Dikilitasch—Slatino genannt¹³. Der westlichen Schwarzmeeerküste entlang entsteht eine weitere Kontaktzone, wo die Ritz- und Stempelverzierte Keramik für die späten Stufen der beiden Kulturen — Sava und Hamangia einheitlich ist. Das einsetzende Metallalter und die Kupferdistribution geben eine neue Richtung der Beziehungen und Kontakte auf der Balkanhalbinsel, was letzten Endes zur Blockzerfall führt.

Mit der Intensifizierung der Handelskontakte zeichnen sich Mitte des V. Jt. v.u.Z. auch intensive Integrationsprozesse ab, die das Mitteläneolithikum in Anspruch nehmen und zum Entstehen eines neuen, spätäneolithischen Blocks führen. Es handelt sich um den Nordbalkanischen Block der spätäneolithischen Kulturen mit graphitbemalter Keramik. Dieser umfasst drei selbständige Kulturkomplexe —Kodžadermen—Gumelnița—Karanovo VI, Krivodol—Salcuta—Bubanj und Varna—Bolgrad. Die ersten zwei Komplexe unterscheiden sich strukturell von den chronologisch vorangehenden Komplexen dadurch, dass in ihren Rahmen sich die frühere Kulturstruktur völlig aufgelöst hat. Die Komplexe sind in typologischer Hinsicht einheitlich und stellen eigentlich Metaldistribution- und Einflussbereiche dar (politische ?). Am Ende des V. Jt. v.u.Z. sind die Nivelierungsprozesse soweit fortgeschritten, dass auch die Unterschiede zwischen den beiden Komplexen verschwinden und ein «Salcuțoider» Horizont entsteht.

⁹ *Ibidem*, 13.

¹⁰ *Ibidem*.

¹¹ *Ibidem*.

¹² *Ibidem*.

¹³ Чо х а д ж и е в, С., *Ранният енеолит в Западна България*. Дисертация. София 1989, 87—92.

Drei grosse, ebenfalls metallführende Kulturblöcke flankieren den nordbalkanischen spätäneolithischen Block — im Süden Mitteleuropas ist das der Polgar Block und im Osten jener von Cucuteni — Tripolie in seinen frühen Stufen (bis Cucuteni A₃ und Tripolie B I, keineswegs später) und jener von Hvalynsk—Sredni Stog II.¹⁴ Am Ende des V. Jt. v.u.Z. zerfällt der spätäneolithische Block der Kulturen mit graphitbemalter Keramik unter dramatischen Umständen, verursacht durch die tiefgreifende ökologische Krise am Ende des Klimamaximums. Im Nordosten der Halbinsel kommt es am Ende der III. Stufe des Komplexes KGK VI und der Varnakultur zu einem totalen Kulturzusammenbruch und demographischen Kolaps, gefolgt von der frühesten Steppeninvasion (Steinszepterhorizont). Die thrakische Metallproduktion bricht ab, das umfangreiche äneolithische Siedlungssystem, welches über 600 registrierte Siedlungen zählte, ist nicht mehr vorhanden. Alle Siedlungen sind dem Feuer zum Opfer gefallen.

Im Zentralbalkan, dagegen, haben die Ereignisse offensichtlich einen etwas verspäteten und weniger dramatischen Verlauf genommen, und der endgültige Zerfall des spätäneolithischen Komplexes KSB vollzieht sich erst während seiner IV Stufe. Sogar blüht das Ostserbische Metallproduktionszentrum noch kurzfristig auf, indem es seine thrakische Konkurrenz nicht mehr gibt.

In dem ersten Viertel des IV. Jt. geht nun die ganze balkanische neolithische Welt unter und ein wichtiges Entwicklungsstadium wird abgeschlossen. Am Ende des Klimamaximums hat der Bevölkerungskolaps auf der Balkanhalbinsel riesengrosse Ausmassen angenommen. Am frühesten sind der ökologischen Krise die südlichen Areale zum Opfer gefallen. Aus Thessalien, Nordgriechenland und Westanatolien sind überhaupt keine Kulturerscheinungen bekannt, die zeitgleich dem balkanischen Spätäneolithikum wären und in das letzte Viertel des V. Jahrhunderts zu datieren sind. Etwas später, d.h. Anfangs des IV. Jt. v.u.Z. ist auch der Norden der Balkanhalbinsel davon betroffen. Insofern kann von direkter Kontinuität zwischen dem Äneolithikum und der frühen Bronzezeit für Griechenland und für den Nordosten der Balkanhalbinsel keine Rede sein. Träger einer gewissen, allerdings sehr bedingten Kontinuitätslinie ist nur der Nordwesten Südosteuropas, inclusive den Zentralbalkan, was tiefgreifende Kulturtransformationen auch in diesem Gebiet nicht ausschliesst.

Unter dem oft sehr starken Einfluss der Nordpontischen Steppen formieren sich daraufhin sehr langsam ganz neue Kulturerscheinungen, die eine völlig neue Struktur ihrer Kulturkontakte aufweisen. Um den Lauf der mittleren und unteren Donau entsteht der grosse Scheibenhenkelblock (Scheibenhenkelhorizont genannt), der aus zwei Kulturkomplexe besteht: im Westen jener der Kulturen Balaton—Lasinja—

¹⁴ Мерперт, Н. Я., *Об этнокультурной ситуации IV—III тысячелетия до н. э. в Циркумпонтийской зоне.* — *Древний Восток. Этнокультурные связи.* Москва, 1988, 4.; Васильев, В., *Энеолит лесного Поволжья.* — *Энеолит восточной Европы, Куйбишев 1980, 31—41.*

Mondsee¹⁵ und an der unteren Donau jener von Cernavoda I — Pevec.¹⁶ Sein unmittelbarer Ostnachbar ist weiterhin der Block der Cucuteni—Tripoliekultur in seinen späten Entwicklungsstufen. Engste Kontakte und wahrscheinlich auch gewisse Bevölkerungszuströmung aus diesem Bereich in Richtung der Balkanhalbinsel zeichnen sich archäologisch immer deutlicher ab.

Zu derselben Zeit entsteht in Süd- und Mittelgriechenland der Rachmani-Kefala Komplex und in Nordgriechenland bis Südalbanien der Komplex Mikro Vuni—Mandalo—Maliq II. Beide bilden den Südbalkanischen Block der s.g. «finaläolithischen Kulturen», zu welchem auch Sitagri IV gehört.

Aus Thracien kennen wir leider nichts aus dieser Zeit, ebenso wenig aus Westanatolien. In wiefern es sich hier um eine Forschungslücke oder um historische Tatsachen handelt, ist heutzutage schwer zu entscheiden. Beide Blöcke — der Donauländische und der Südbalkanische — vorbereiten die Entstehung der frühbronzezeitlichen Kulturen (im ägeischen Sinne), weswegen ich den besprochenen Zeitabschnitt, der die ersten drei Viertel des IV. Jt. v.u.Z. in Anspruch nimmt, als Übergangsperiode¹⁷ zu der Frühbronzezeit bezeichne, und die entsprechenden Blöcke als Kulturblöcke der Übergangsperiode.

Bei einem diachronen Überblick des besprochenen Stoffes fällt die Wiederholung der Entwicklungsmodelle fast aller Kulturblöcke auf. Sie durchlaufen in der Regel folgende Etappen: nach einer Entstehungsstufe, die noch im Rahmen des Finals des vorangehenden Blocks parallel zu dessen Zerfallprozessen verläuft und mit diesen dialektisch verbunden ist, kommt es zu der ersten Konsolidierungsstufe des neuentstandenen Blocks, während welcher auch die letzten Reste der typologischen Merkmale des vorangehenden Zeitabschnittes aussterben. Daraufhin folgt ein kulturelles Aufblühen, welches meist die zweite und dritte Stufe einnimmt. Es folgt eine Finalstufe mit den obenerwähnten Umstrukturierungsprozessen.

Den konkreten archäologischen Angaben entnommen, widerspiegelt dieses Entwicklungsmodell offensichtlich die Dynamik des uns zugänglichen historischen Prozesses bei ununterbrochener Kontinuität. Für das Neolithikum und Äneolithikum der Balkanhalbinsel ist dieses Bild kennzeichnend. Bei Diskontinuitätserscheinungen verzerrt sich zwar das Bild wesentlich, bewahrt aber im Grossen und Ganzen, dank indirekter Kontinuitätslinien, doch seine Grundstruktur, (Abb. 2). Dieses Strukturmodell scheint für die Urgeschichte Südosteuropas allgemein und bei ausreichend verfügbarem Fundstoff auch für andere Territorie gültig zu sein. Das Tempo der Entwicklung der Komplexe beschleunigt sich offensichtlich auf die höheren Kulturniveaus und senkt ab bei absinken der Kultur auf dem Niveau des Existenzminimums.

¹⁵ Kalicz, N., *Über der chronologischen Stellung der Balatongruppe in Ungarn.* — Symposium über der Entstehung und Chronologie der Baden-Kultur, Bratislava 1982, 131—166.

¹⁶ Тодорова, X., *Каменномедната епоха в България.* София 1986, 226—227.

¹⁷ *Ibidem*, 221—226.

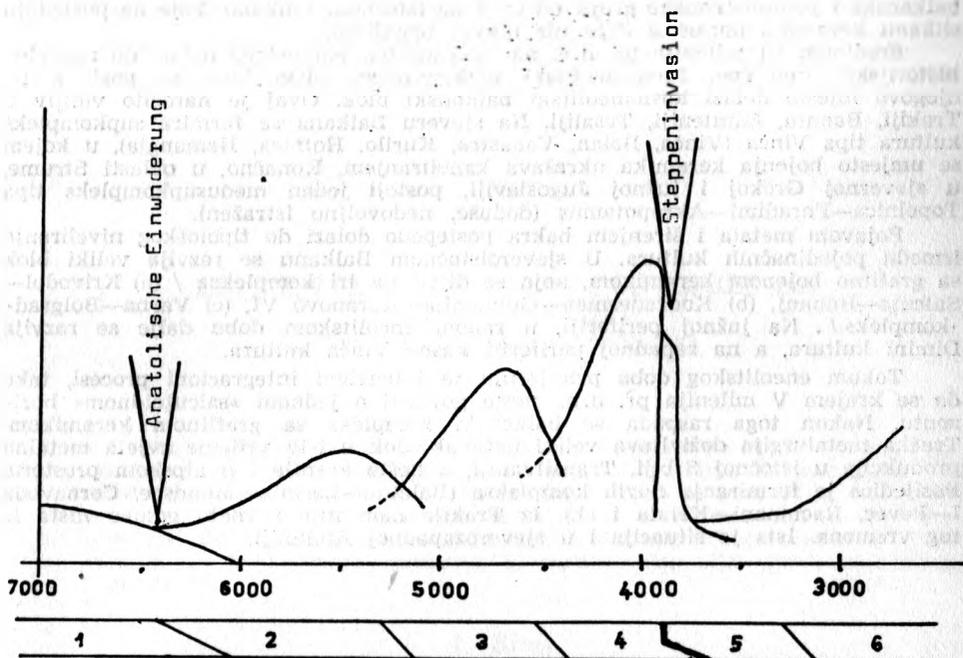


Abb. 2 — Entwicklungsmodell der Kulturblöcke des balkanischen Neo-Äneolithischen Systems zwischen 7500 und 3500 v. u. Z.

1. Mesolithikum; 2. Frühneolithikum; 3. Spätneolithikum-Frühäneolithikum;
4. Spätäneolithikum; 5. Übergang zur Bronzezeit; 6. Frühbronzezeit

KULTURNI BLOKOVI I KULTURNI KOMPLEKSI U NEOLITSKOM I BAKARNOM DOBU NA BALKANSKOM POLUOSTRVU

Kratak sadržaj

Keramički nalazi na praistorijskim lokalitetima su postali osnova za preciznije fiksiranje kulturnih areala i njihovih međusobnih odnosa. Svakako treba istaći da se na osnovu toga tek od neolitskog doba može govoriti o etnokulturnim kompleksima. Tipologija keramike i plastike je u izvjesnom smislu ekvivalent kasnijim pisanim izvorima. Velika množina istraženih lokaliteta u posljednje vrijeme donijela je jednu kvalitetno novu fazu istraživanja. Dosada upotrebljavani pojmovi (kulturnohistorijska zona, kulturni kompleks, etnokulturna oblast i sl.) nisu bili dovoljno formulisani. E. N. Černych je ustanovio postojanje kulturnih blokova, koji mogu da obuhvataju dva do tri kulturna kompleksa. Ovi posljednji se sastoje od više kultura. U kulturnim blokovima historijski procesi se odvijaju istovremeno. To su nadregionalni procesi.

U ovom okviru autorica je izložila svoju shemu razvoja u neolitskom i eneolitskom dobu na balkanskom području.

U ranom neolitskom dobu na Balkanskom poluostrvu se izdvajaju dva velika kulturna bloka: balkansko-anadolski i mediteranski. Prvi je nastao tokom neolitizacije Balkanskog poluostrva sredinom VII milenija pr. n. e. i njegova monohromna keramika u najstarijem horizontu je tipološki bliska keramici Hacilar VII—VI. Drugi stupanj ranog balkansko-anadolskog bloka je bolje poznat i obilježen je bijelom slikanom keramikom, sa pojedinim lokalnim razlikama (Starčevo, zapadnobugarska slika keramika, Karanovo I, Protosesklo i dr.). U sljedećem stupnju tog balkansko-anadolskog bloka jasnije se odvajaju centralno-

balkanske i južnobalkanske grupe od onih na istočnom Balkanu, koje ne posjeduju slikanu keramiku (autorica daje niz takvih primjera).

Sredinom VI milenija pr. n.e. na Balkanskom poluostrvu dolazi do značajne historijske promjene. Ranoeneolitski balkansko-anadolski blok se gasi, a na njegovo mjesto dolazi kasnoneolitski balkanski blok. Ovaj je naročito vidljiv u Trakiji, Banatu, Munteniji, Tesaliji. Na sjeveru Balkana se formira supkompleks kultura tipa Vinča (Vinča, Boian, Vadastra, Kurilo, Hotnica, Hamangia), u kojem se umjesto bojenja keramika ukrašava kaneliranjem. Konačno, u oblasti Strume, u sjevernoj Grčkoj i južnoj Jugoslaviji, postoji jedan međusupkompleks tipa Topolnica—Paradimi—Akropotamus (doduše, nedovoljno istražen).

Pojavom metala i širenjem bakra postepeno dolazi do tipološkog niveliranja između pojedinačnih kultura. U sjeveroistočnom Balkanu se razvija veliki blok sa grafitno bojenom keramikom, koja se dijeli na tri kompleksa / (a) Krivodol—Salcuța—Bubanj, (b) Kodžadermen—Gumelnița—Karanovo VI, (c) Varna—Bolgrad—kompleks /. Na južnoj periferiji, u ranom eneolitskom dobu dalje se razvija Dimini kultura, a na zapadnoj periferiji kasna Vinča kultura.

Tokom eneolitskog doba primjećuju se intenzivni integracioni procesi, tako da se krajem V milenija pr. n.e. može govoriti o jednom »salcuțoidnom« horizontu. Nakon toga raspada se balkanski kompleks sa grafitnom keramikom. Tračka metalurgija doživljava veliki nazadak, dok u isto vrijeme cvjeta metalna produkcija u istočnoj Srbiji, Transilvaniji, a nešto kasnije i u alpskom prostoru. Posljedica je formiranje novih kompleksa (Balaton—Lasinja—Mondsee, Cernavoda I—Pevec, Rachmani—Kefala i sl.). Iz Trakije nam nije poznato gotovo ništa iz tog vremena. Ista je situacija i u sjeverozapadnoj Anatoliji.

LE VIE DES CITES OUEST-PONTIQUES AU
BRONZE ANCIEN
(problèmes des prospections)

KALIN POROZANOV

Abstract — L'étude de la vie des cités pontiques au bronze ancien tient à plusieurs découvertes fortuites dans les eaux des lacs littoraux, des baies et des ports, à savoir dans le lac de Varna, dans le port de pêche de Burgas, à Attia, à Sozopol, à Primorsko et à Purdoviza. En y ajoutant le matériel du bronze ancien mis au jour à Durankulak et près des lacs littoraux de la Dobrudza romaine, le nombre des cités fouillées s'élève à plus de dix.

I. Sites

L'étude de la vie des cités ouest-pontiques à l'âge du Bronze tient à plusieurs découvertes fortuites dans les eaux des lacs côtiers, des baies et des ports ou sur la terre — à proximité de la mer et des lacs.

Entre le Danube et la Stara Planina:

Sur la côte roumaine de la Dobrudza sont identifiées trois cités du Bronze récent¹:

1. Sarinassuf (près du lac de Razim).
2. Enissala (dans la même région).
3. Limanu (près du lac de Mangalia).

Quant à la côte bulgare de la mer Noire, il y a lieu de noter:

4. Durankulak — sur la Grande île dans le lac², où sont découverts des matériaux du chalcolithique, du Bronze ancien et récent.

5. Le lac de Varna³. Près de Strasimirovo, d'Ezerovo et d'Arsenala sont retrouvés des matériaux du chalcolithique et du Bronze ancien.

¹ S. Morintz, *Contribuții arheologice de la istoria tracilor timpurii. 1. Epoca bronzului în carpato-balcanic*. București, 1978, 86—100, 121—152, 160; *История на Добруджа*, т. I, София, 1984, 24, 70—80.

² *История на Добруджа*, т. I, София, 1984, 24, 61, 70—71.

³ А. Маргос, *Към въпроса за датирването на наколните селища във Варненското езеро*. — ИВАД, 1961, т. XII, 1—4; Същият, *Праисторическо наколно селище Страшимирово I*. — ИНМВ, 1973, т. IX (XXIV), 267—284; Ив. Иванов, *Праисторическо наколно селище Страшимирово II*. — ИНМВ, 1973, т. IX (XXIV), 285—288; G. Tončeva, *Un habitat lacustre de l'âge du Bronze ancien dans les environs de la ville de Varna (Ezerovo II)*. — *Dacia*, n. s., tome XXV, 1981, 41—62.

Au sud de la Stara Planina⁴:

6. La presqu'île de Nessebar a livré des matériaux du Bronze récent (sur terre).

7. Le quartier Atanasovo de Burgas près du lac d'Atanasovo. Sur la terre sont recueillis des matériaux du chalcolithique.

8. Le port de pêche de Burgas — des matériaux du Bronze (en général).

9. Le port de la presqu'île d'Attia — des matériaux du chalcolithique et du Bronze ancien.

10. Le port de Sozopol — des matériaux du chalcolithique, du Bronze ancien et récent (sur terre).

11. Primorsko — sur la terre sont mis au jour des matériaux du Bronze (en général).

12. La baie d'Ourdoviza⁵ — des matériaux du Bronze ancien et récent.

Il est évident que les cités découvertes ne remontent pas toujours au Bronze ancien. Parfois indirectement, elles ont hérité des cités chalcolithiques et dans certains endroits se sont maintenues au Bronze récent aussi. Ce fait démontre la continuité relative de la vie des cités pontiques dans la période du VI^e/V^e au II^e/I^{er} mill. av. J.-C. La quasi-moitié des cités mentionnées ci-dessus se rapportent au Bronze ancien. Aussi présentent-elles, du point de vue statistique, un intérêt tout particulier pour la science. Vu aussi la thèse du rôle décisif des peuples des steppes dans l'«indo-européanisation» de la Péninsule balkanique au Bronze ancien, l'étude de la vie des cités ouest-pontiques à cette époque acquiert toujours plus d'actualité.

II. Particularités de la découverte et de l'exploration des cités

Les cités enregistrées sur la terre au voisinage de la mer ou des lacs côtiers, excepté celle près de Durankulak, ne sont pas fouillées systématiquement, elles sont localisées au cours d'observations de terrain ou sont découvertes, comme je l'ai déjà dit, fortuitement.

Les vestiges des cités submergées sont, eux aussi, dégagés accidentellement et ne sont pas explorés pour des raisons visibles. Des fouilles plus systématiques sont entreprises près d'Ourdoviza.

Dans bien des cas, on a constaté une «stratigraphie horizontale» qui atteste que les cités changeaient d'emplacement selon leurs besoins et les transformations dans l'environnement.

Je tiens à souligner que les nécropoles de ces cités riveraines ne sont pas encore fouillées, un fait d'importance fondamentale pour l'étude exhaustive de la structure de la société.

⁴ M. Lazarov, *Localités pré grecques sur le littoral de la mer Noire au sud du Balkan*. — Thracia III, Sofia, 1974, 107—113.

⁵ M. Lazarov, K. Porojanov, V. Popov. *Les cités submergées d'Ourdoviza*. — Thracia Pontica IV, quatrième symposium international à Sozopol 1988 (sous presse).

III. Observations et résultats généraux

Malgré toutes les difficultés que présente la prospection de ces cités (des cités submergées surtout) et les résultats insatisfaisants, les découvertes donnent lieu d'avancer certaines hypothèses:

1. Les cités ouest-pontiques du Bronze ancien étaient aménagées sur la première terrasse non inondée des lacs ou des fleuves. L'eau douce y aurait été utilisée non seulement à des fins domestiques, mais aussi dans la peausserie, le tissage et la métallurgie. Suivant cette logique, on espère bien découvrir d'autres cités de cette époque sur tout le littoral de la Mer Noire — au sud jusqu'au Bosphore et au nord jusqu'aux embouchures des grands fleuves nord-pontiques le Bug méridional, le Dniestr et le Dniepr, du moins.

2. A la différence de l'intérieur des terres thraces, le plan des cités riveraines n'est pas bien étudié. On n'y observe que des pilotis «chaotiques», des restes d'enduits de murs en haie — encore une imperfection des sondages subaquatiques.

3. Données sur la vie économique et la société.

Agriculture. Les pieux et les binettes y découverts témoignent que l'agriculture avait connu un grand développement, mais on ne peut pas dire, pour le moment, quel était son rôle dans la vie économique.

Elevage. Chasse et pêche. La population pratiquait l'élevage de menu et de gros bétail, de chevaux y domestiqués, comme en attestent les abondants restes ostéologiques près du lac de Varna et d'Ourdoviza surtout⁶, la chasse et la pêche. La pêche au dauphin y était aussi développée, ce qui implique la construction de vaisseaux. Il semble que l'élevage aurait joué un grand rôle dans l'économie.

Métiers artisanaux. De toute évidence, les métiers artisanaux liés à l'agriculture et à l'élevage, soit le tissage et la peausserie, avaient une grande extension. La découverte d'objets en métal (couteaux et autres) et de matrices en pierre pour le façonnage de haches de métal donne lieu de conclure que l'extraction et le travail des métaux étaient fort développés. Il s'agit surtout de la région au sud de la Stara Planina dont les minerais de cuivre et polymétalliques étaient exploités déjà au chalcolithique.

Commerce. On ne dispose pas d'informations directes sur les relations commerciales. Mais si l'on s'associe à l'hypothèse d'Honor Frost⁷ de situer certaines des ancrs en pierre à des trous du II^e mill. av. J.-C., retrouvées en mer Noire bulgare, au III^e mill. av. J.-C. et si l'on la lie à la pêche et à la pêche au dauphin, il ne ferait aucun doute. A plus forte raison que l'objet du commerce maritime au II^e mill. av. J.-C. — le cuivre, était connu déjà au III^e mill. av. J.-C. et même avant. On sait que le cuivre était le composant principal du bronze arsénié utilisé pour la fabrication d'armes (couteaux-poignards, haches etc.) liées aussi au culte.

⁶ A. Марос, *Праисторическо наколно селище...*, 279; M. Lazarov, K. Porojanov, V. Popov, *op. cit.*

⁷ H. Frost, *Stone Anchors as Clues to Bronze Age Trade Routes.* — Thracia Pontica I, premier symposium international à Sozopol 1979, Sofia, 1982, 280—289.

Vie spirituelle (et culte). Les témoignages de la vie spirituelle (et du culte) dans la société de cette époque sont peu nombreux. Les idoles anthropomorphes et zoomorphes stylisées en argile mettent en évidence les conceptions de la population au Bronze ancien. La »croix« et le »swastika« gravés sur certaines céramiques étaient déjà au néolithique un symbole solaire. Le développement du culte solaire est attesté aussi par les quinze crânes de chevaux intacts et les cinq paires de cornes de boeufs trouvés près d'Ourdoviza.

IV. Conclusion

Malgré les nombreux problèmes que soulèvent les fouilles des cités ouest-pontiques du Bronze ancien, le matériel archéologique découvert jusqu'à présent permet d'aboutir à certaines conclusions.

La structure de l'économie aurait été complexe, l'élevage et au sud de la Stara Planina — la métallurgie, ayant connu le plus grand essor. La pratique du commerce maritime en raison du cuivre semble toujours hypothétique, mais vu l'existence de la communauté circum-pontique au Bronze ancien, elle serait logique.

On n'a pas de renseignements directs sur l'organisation sociale. Mais le culte solaire développé et l'appartenance »royale« des armes de métal donnent lieu de présumer que la société était divisée en deux couches — les membres de la commune et les rois avec leur entourage — l'aristocratie.

En effet, le Bronze ancien sur la côte ouest de la mer Noire représente une étape de l'évolution de la zone de contact pontique de la Thrace ancienne, du phénomène historico-culturel dénommé la Thrace pontique. C'est par cette zone de contact que la Péninsule balkanique orientale faisait partie de la communauté circumpontique.

ZIVOT ZAPADNOPONTSKIH GRADOVA U STARIJEM BRONZANOM DOBU

(problemi terenskih istraživanja)

Kratak sadržaj

Proučavanje života pontskih gradova u starijem bronzanom dobu odnosi se na više slučajnih nalazišta u vodama primorskih jezera, zaljeva i luka, tj. u jezeru Varna, u ribarskoj luci Burgas, u Attia, Sozopol, Primorsko i Ourdoviza. Ako se tome doda i materijal iz starijeg bronzanog doba pronađen u nalazištu Durankulak i pored jezera u rumunjskoj Dobrudži, broj istraživanih naselja se penje na više od deset. S obzirom da se na jednom nalazištu otkrije najčešće više od jednog naselja, mogućnosti interpretacije se znatno povećavaju. U svakom slučaju, može se konstatovati da na obali Crnog mora nema nijednog naselja kompletno istraženog (sa nekropolom) koje bi dozvolilo jednu preciznu interpretaciju. To je zbog toga što su naselja potopljena na dubini od 3—4 metra do 8—10 metara, što sprečava i poskupljuje njihovo ispitivanje. Uprkos svih tih poteškoća i nezadovoljavajućih rezultata, otkrića dopuštaju stvaranje izvjesnih hipoteza.

Ova naselja su bila smještena na prvoj nepoplavljenoj terasi na obje rijeke. U većini tih naselja voda je bila upotrebljavana ne samo za domaćinstva već

i za umjetne zanate. Podaci o metalurgiji koja je bila razvijena u to doba svjedoče o tome. Nadamo se da ćemo otkriti i druga naselja iz tog doba duž čitave obale Crnog mora — na jugu do Bosfora i na sjeveru do ušća velikih pontskih rijeka.

Struktura privrede tih naselja mora da je bila složena. Stanovništvo se bavilo poljoprivredom i uzgojem sitne i krupne stoke, konja i drugih životinja. lovom, te riječnim i morskim ribolovom. Od umjetničkih zanata, najšire je bila rasprostranjena metalurgija, naročito južno od Stare planine. Trgovina se obavljala uglavnom morskim putem. Stanovnici krajeva južno od Stare planine izvozili su bakar u sjeverne krajeve.

Društvo je bilo podijeljeno na dva sloja, a duhovni život je bio označen solarnim kultom.

Starije bronzano doba na zapadnoj obali Crnog mora predstavlja jednu etapu u razvoju dodirne pontske zone stare Trakije, istorijsko-kulturnog fenomena nazvanog Thracia Pontica. Preko te dodirne zone istočno Balkansko poluostrvo ulazilo je u sastav cirkumpontske zajednice.

LES RELATIONS CULTURELLES DANS L'INTERFLUVE DU VARDAR ET DE LA STRUMA AU PREMIER AGE DU FER

RUMJANA GEORGIEVA

Abstract — Le matériel archéologique retrouvé en Macédoine orientale, les sites récemment recherchés dans la vallée de la rivière Struma en Bulgarie et les résultats des fouilles d'Assyros et de Castanas permettent d'étudier les relations culturelles dans l'interfluve du Vardar et de la Struma par l'analyse comparative de certains monuments, par les études des rites funéraires et des cités.

Les recherches archéologiques dans l'interfluve du Vardar et de la Struma ne sont pas systématiques en égard à la répartition des sites explorés, au rapport et au type des monuments remontant aux différentes phases du premier âge du Fer. Aussi les problèmes relatifs aux diverses zones culturelles et à leur interaction, au degré et au sens de l'influence extérieure, à la genèse de la culture, etc. sont-ils abordés avec circonspection.

Le matériel archéologique retrouvé en Macédoine orientale, les sites récemment prospectés dans la vallée de la Struma en Bulgarie et les résultats des fouilles d'Assiros et de Castanas permettent d'étudier les relations culturelles dans l'interfluve du Vardar et de la Struma par l'analyse comparative de certains monuments et la caractéristique des rites funéraires et des cités. Je voudrais vous faire connaître avant tout les sites et les matériaux de la Bulgarie du Sud-Ouest.

Les données sur la vie des cités dans la vallée de la Haute et de la Moyenne Struma résultent surtout des prospections des terrains et des sondages archéologiques, aussi n'est-elle pas étudiée à fond. Toutefois, on pourrait se faire une idée nette de son développement. En comparaison des sites datés des époques précédentes, le nombre de ceux du premier âge du Fer dans la vallée de la Haute Struma est élevé (région de Radomir et de Kjustendil),¹ tandis que de ceux de son

¹ Р. Георгиева, П. Алякова, Т. Спиридонов, *Проучвания по долината на Драговицица*. — *Expeditio Thracica*, 2, 1982, 7—51; Р. Георгиева, П. Алякова, Т. Спиридонов, *Разметаница. Проучвания и материали*. — *Expeditio Thracica*, 4, 1983, 5—48; Д. Й. Димитров, *Селища от ранножелязната епоха по долината на Горна Струма*. — *Expeditio Thracica*, 4, 1983 77—101; Д. Митова-Джонов, *Археологическите паметници в Пернишки окръг*. София, 1983, 185.

cours moyen, entre le défilé de Kresna et la frontière — fort petit.² Les céramiques fragmentaires y découvertes ne permettent pas d'établir avec précision la chronologie des cités. De ce fait, on ne saurait affirmer que la continuité topographique entre ces cités et celles des époques précédentes témoigne forcément de leur existence ininterrompue. Les cités du Bronze récent et du premier âge du Fer sont formées en général d'une couche. Elles sont aménagées à flanc de collines, dans les vallées et sur les terrasses fluviales. Certaines sont établies dans des localités protégées, mais des vestiges de fortifications sont rarement identifiés (par ex. la forteresse près du village de Marikostinovo, région de Petrič).³ Dans les cités des régions montagneuses et semi-montagneuses étaient développés la métallurgie (sur le cours supérieur de la Struma — l'extraction de l'or, de l'argent et du fer)⁴ et l'élevage. Cela déterminait le mode de vie sédentaire ou nomade et la mobilité des habitats (cf. les grottes habitées à cette époque).⁵ Donc, la densité des cités de la Haute Struma au premier âge du Fer dépendait non seulement de l'accroissement de la population, mais aussi du changement fréquent d'emplacement. Quant aux terres de la Moyenne Struma, le nombre peu élevé d'habitats est expliqué avec quelque réserve par des facteurs démographiques, climatiques et autres.⁶

Cela revient au même pour la région du Moyen Vardar. Il n'y a pas non plus des cités explorées du premier âge du Fer, mais lors des prospections des terrains sont enregistrés des habitats sur les hauteurs (gradini) et peu souvent — dans les plaines, à proximité des sources d'eau.⁷

Il est tout autre chose dans la région entre les cours inférieurs du Vardar et de la Struma. Sur certains tells sont dégagés des vestiges de vie au premier âge du Fer, mais il existe aussi des cités d'une couche aménagées par la suite.⁸ La densité des habitats y semble fixe. Or, les recherches toutes récentes démontrent que les couches consommées de la fin du Bronze et du début du Fer dans certains tells se rapportent à diverses époques et viennent réfuter l'hypothèse long-temps soutenue d'une calamité survenue dans cette période⁹. Il s'ensuit que les différences dans le plan des cités et des demeures et dans les céramiques ne tiennent pas à quelque désastre. Il est probable que des populations seraient venues dans cette région de terres limi-

² *Материали за археологията на Средна Струма*. Колектив (под редакцията на М. Домарадски) (sous presse).

³ Д. Гергова, Лам ми Зунг, *Тракийска крепост в м. Марена при с. Марикостиново, Благоевградски окръг*. — В: *Археологически открития през 1984 г. Сливен*, 1985, 86—87.

⁴ Д. Митова-Джоновна, *Op. cit.*, 185; Г. К. Георгиев. *Полезните изкопаеми от времето на траките*. София, 1987, 108—109.

⁵ В. Николов, В. Василев, *Проучвания в Голямата пещера над с. Илия, Кюстендилски окръг*. — *Векове*, 1980, № 3, 71—77.

⁶ *Материали за археологията...*

⁷ *Praistorija jugoslavenskih zemalja*, T. V. Sarajevo, 1987, 695.

⁸ А. Hochstetter, *Kastanas. Die handgemachte Keramik*. Berlin, 1984, 300—301.

⁹ *Ibidem*, 301, avec lit.

trophes. En effet, cela n'est pas dû à une migration, mais à la transition au mode de vie nomade.¹⁰

En comparaison des cités, les nécropoles dans cette région, en particulier celles dans la vallée du Vardar, sont relativement bien étudiées. Sur le cours moyen du fleuve sont établis au moins deux groupes de nécropoles voisines: les tumuli dans la région de Štip et les nécropoles planes aux environs de Ghevgheli.¹¹ Certains des tumuli présentent une analogie avec les rites funéraires typiques pour le cercle de Verghina, tandis que les nécropoles de Ghevgheli pourraient être liées aux tombes planes de Čaušica (et à celles de Bohemica et d'Ayvassil de l'époque postérieure).¹²

Les données sur la vallée de la Struma sont insuffisantes. Une communication du début du siècle nous fait savoir que près du village de Nevestino, région de Kjustendil, a été découverte une «nécropole circulaire en pierre» au centre de laquelle, dans la terre brûlée, ont été recueillies trois urnes fragmentaires dont deux contenant des restes d'ossements.¹³ Si les dessins dans la publication ne nous égaraient pas, la tombe pourrait être située à la fin du Bronze et au début du Fer. Plus tard, dans la même région (à 3,5 km au nord-est du village de Nevestino) ont été retrouvées fortuitement encore trois tombes, mais à part les squelettes, il n'y a pas d'autres témoignages du caractère des rites funéraires.¹⁴ La datation du mobilier y recueilli les fait rapprocher de la nécropole explorée ces dernières années près du village de Katrište (non publiée, à 2 km au nord-ouest du village de Nevestino). Selon toute probabilité, les tombes (au nombre de 21, dont quatre démolies avant les fouilles) étaient marquées par de petits tumuli.¹⁵ Certaines des tombes représentent des fosses recouvertes de terre ou de dalles de pierre, d'autres sont entourées et parementées de quelques rangées de pierres. Les morts sont inhumés sur le dos orientés nord-est — sud-ouest, les offrandes (des vases, des bijoux en bronze et en pâte de verre, des pointes de lances, des couteaux, une figurine stylisée d'oiseau en bronze) étant déposées autour et au-dessus des corps (fig. 1, 3). Cette nécropole, datée de la seconde moitié du VII^e s. av. J.-C., présente une grande ressemblance avec celle du village de Radanja, région de Štip.¹⁶ La différence consiste dans le mode d'inhumation: à Radanja, les morts sont déposés

¹⁰ B. Hänsel, *Siedlungskontinuität im spätbronzezeitlichen und frühelisenzeitlichen Nordgriechenland*. — Thracia Praehistorica. Supplementum Pulpudeva 3. Sofia, 1982, 281; R. Georgieva, *Migration or Movement of Cultural Values*. — In: Contributions au IV^e Congrès International de Thracologie. Sofia, 1984, 166.

¹¹ Praistorija jugoslavenskih..., 695, 706.

¹² St. Casson, *Excavations in Macedonia*, II, — BSA, 1923—1924, N. 26, 1—29; L. Reu, *Bohemica*. — Albania, 1932, N 4, 40—61.

¹³ И. Иванов, *Отчет за разкопките при Кадин мост, Кюстенбилско*. — ИВАД, 1, 1910, 193, обр. 89.

¹⁴ Ив. Венедиков, *Находки от ранножелязната епоха в България*. — ИВАД, 14, 1963, 15.

¹⁵ Fouilles de P. Aljakova, à laquelle j'exprime ma gratitude de m'avoir remis les matériaux non publiés.

¹⁶ М. Гарашанин, Д. Гарашанин, *Археолошка ископавања у с. Радању, на локалитету „Криви дол“*. Зборник на Штипскиот нар. музеј, 1958—1959, № 1, 9—60.

à même le sol, tandis qu'à Katrište — dans des fosses fixées. Mais, faute d'autres témoignages, on ne pourrait pas faire des conclusions. Tout comme dans la région du Moyen Vardar et dans le reste de la Thrace, ces tombes-là sont aussi planes et tumulaires avec prédominance de celles à inhumation.¹⁷ La faible densité de la population dans certaines régions vient expliquer le manque de nécropoles. Mais la définition de groupes de quelques nécropoles et l'ensevelissement des morts, au cours de plusieurs siècles, dans une même sépulture qui n'est pas liée à une cité déterminée attestent que le mode de vie nomade implique lui aussi des nécropoles fixées (par ex. les nécropoles près de Nevestino et de Kočan dans la vallée de la Mesta).¹⁸

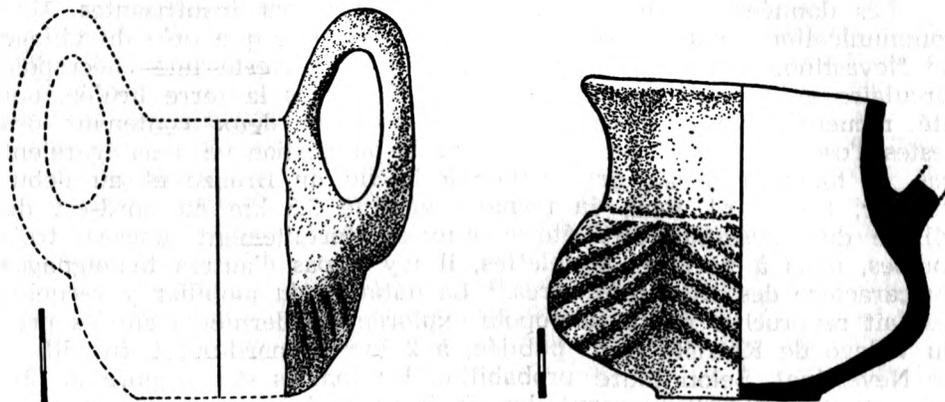


Fig. 1 — Vases de la nécropole du village de Katrište

Aux rites funéraires se rapporte probablement une plaque anthropomorphe en pierre découverte par hasard au village de Kalište, région de Pernik, datée avec incertitude de différentes époques, même du VIII^e s. av. J.-C.¹⁹ Des plaques à figurations sont aussi retrouvées dans la vallée de la Mesta, mais le fait que celle de Kalište se trouve dans une région à une distance égale des sites avec des stèles analogues (la Thrace du Nord-Est et l'Adriatique)²⁰ paraît quelque peu étrange.

En effet, l'étude de la vie religieuse dans cette région est au tout début. Le seul sanctuaire exploré est celui près du village de Levunovo, région de Petrič, ayant existé à partir du Bronze récent jusqu'aux IV^e—III^e s. av. J.-C.²¹ Il y a une hypothèse que certaines hauteurs dans la région de la Haute Struma étaient aussi liées aux pratiques rituelles du premier âge du Fer. C'est toujours là que sont

¹⁷ D. Gergova, *Thracian Burial Rites of Late Bronze and Early Iron Age*. — In: Actes du IV^e Congrès International de Thracologie. Rotterdam, 1984 (sous presse).

¹⁸ *Ibidem*.

¹⁹ Г. Тончева, *Монументални скулптурни паметници от къснобронзовата и от ранножелязната епоха в България*. — *Thracia*, 1984, N 6, 71—101.

²⁰ G. Tončeva, *Monuments sculpturaux en Bulgarie du Nord-Est de L'Age du bronze*. — *Studia Praehistorica*, 1981, N 5—6, 129—145; *Praistorija jugoslavenskih...*, 326—327.

²¹ M. Domaradzki, *Sanctuaires thraces du II^e—I^e millénaire av. n. è* — *Acta Archaeologica Carpatica*, 1986, N 25, 89—103.

découverts des cercles solaires taillés dans le roc.²² Mais les niches rupestres dans la vallée de la Razmetanica qui diffèrent profondément de celles du Rhodope oriental ne remontent pas au premier âge du Fer.²³

Quelques vases de Pernik²⁴ et des tessons de poteries recueillis dans la vallée de la Struma²⁵ permettent de se faire une idée de l'art céramique dans cette région au Bronze récent. Il est à noter qu'il présente une analogie avec celui du premier âge du Fer, fait qui témoigne de la continuité entre les deux époques, mais rend difficile leur délimitation. Le premier âge du Fer est représenté par les vases ornés par impression et de cannelures de la région de Pernik et de Kjustendil qui par leur forme et le mode de décoration (des écuelles à rebord recourbé en dedans, des tasses à une anse surélevée) appartiennent au groupe de Pšeničevo et marquent les limites de son aire à l'ouest.²⁶ Aux environs sud-ouest de Kjustendil se rencontrent des vases ornés par incision (le plus souvent de triangles inverses) et des formes (par ex. les vases de Katrište, les céramiques du village d'Ilija)²⁷ analogues avec ceux de la région Ovče polé—Bregalnica.²⁸ De toute évidence, ils existaient au VII^e s. av. J.-C. parallèlement aux vases typiques pour le groupe de Pšeničevo (fig. 1, 2).

Les poteries faites à la main des nécropoles de Ghevgheli ont des parallèles sur le cours inférieur du Vardar (Čaušica, Vardarovci, Castanas)²⁹ et les céramiques du Bronze récent et du premier âge du Fer de la Moyenne Struma trouvent des analogies dans la région entre les cours inférieurs du Vardar et de la Struma.³⁰

Ces dernières années, on s'occupe souvent du problème de la répartition des céramiques du groupe dit de Cepina en Thrace de l'Ouest. Ce type de céramique est à dégager sur le cours supérieur de la Marica, dans la région de Velingrad et de Jakoruda, mais des fragments ont été aussi retrouvés en d'autres endroits, même dans la région de la Haute Struma (Pernik, Červena mogila, Pokrovnik).³¹

²² Д. Митова-Джоновна, *Op. cit.*, 189.

²³ Р. Георгиева, П. Алякова, Т. Спиридонов, *Op. cit.*, 7.

²⁴ Перник. Т. 1. София, 1981, 46, обр. 31—33; 81, обр. 35.

²⁵ *Материали за археологията...*; D. Gergova, *Culture in the Later Bronze and Early Iron Age in South West Thracian (Upper Mesta and Middle Struma valley)*. — Actes du V^e Congrès International du Sud-Est Européen. Beograd, 1984 (sous presse).

²⁶ Д. И. Димитров, *Op. cit.*, 85; V. Ljubenova, *Einige Charakterzüge der thrakischen Kultur während des ersten Jahrtausends v.u.Z. im Gebiet der oberen Struma*. — Dritter Internationaler Thrakologischer Kongress, Wien, 1980. Sofia, 1984, 151, Abb. 3b.

²⁷ В. Николов, В. Василев, *Op. cit.*, 74.

²⁸ М. Гарашанин, Д. Гарашанин, *Op. cit.*; И. Микулчик, *Извештај са пробног ископавања халитатске некрополе код с. Стар Караорман*. — 36. на Штипскиот нар. музеј, 1958—1959, № 1, 95—101; И. Микулчик, *Могилу од „Орлова чука“ крај с. Караорман*. — Зборник на Штипскиот нар. музеј, 1960—1961, № 2, 47—62.

²⁹ З. Георгиев, *Рачно изработената керамика од долноповардарските некрополи*. — *Macedoniae Acta Archaeologica*, 1983—1984, N 9, 65—80, avec lit.

³⁰ D. Gergova, *Culture in the Later Bronze...*

³¹ Д. Стоянова-Серафимова, *Праисторически селища крај Благоевград*. — *Археология*, 1970, № 2, обр. 10; V. Ljubenova, *Op. cit.*, Abb. 3c, 151.

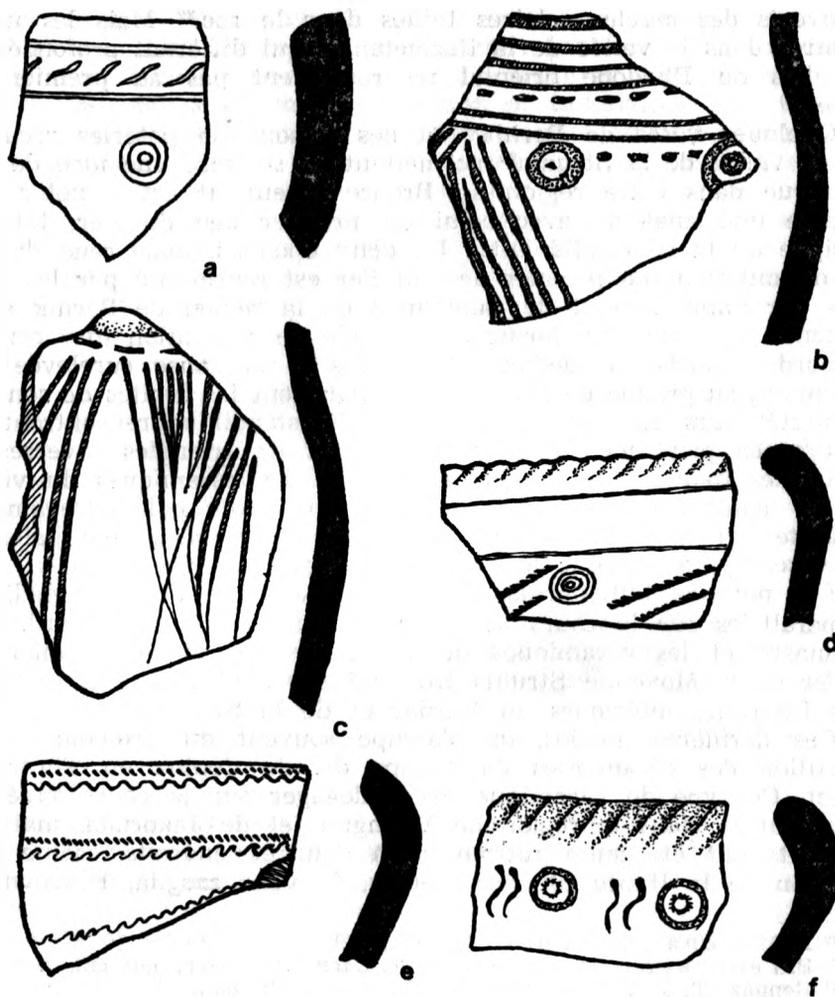


Fig. 2. — Tessons de céramique de Katrište (a), de Kocerinovo (b, c), de Gălăbniak (d), de Negovanci (e) et de Cetirci (f).

C'est probablement de ce fait que la limite occidentale de son aire est fixée dans la vallée de la Struma. Certains auteurs considèrent que ce groupe a exercé une influence sur l'art céramique en Macédoine du Nord-Est au premier âge du Fer.³² Comme on le sait, la caractéristique du groupe de Cepina est fondée sur le mode de décoration (en particulier, de lignes profondément incisées et par le procédé dit «Furchenstich») qui reconduit des motifs connus au premier âge du Fer. Mais on a laissé de côté le fait que les formes qui en attestent se rapportent à la fin du premier âge du Fer, soit à la période du VI^e au IV^e s. av. J.-C., fait confirmé par l'étude de la stratigraphie du

³² B. Hänsel, *Beiträge zur regionalen und chronologischen Gliederung der älteren Hallstattzeit an der unteren Donau*. Teil 1, 2. Bonn 1976, p. 220; *Praistorija jugoslavenskih...*, 658.

sanctuaire du village de Babjak dans la vallée de la Mesta.³³ Aussi est-il erroné de considérer le groupe de Cepina comme l'équivalent du groupe de Pšeničevo dans le Rhodope: il n'y est représenté dans aucune des nécropoles de cette époque, mais dans des tombes de la seconde moitié du I^{er} mill. av. J.-C.³⁴ Il semble que cette céramique ait été liée au culte.³⁵ Sa diffusion hors du Rhodope, y compris dans la région de la Haute Struma, est sporadique, mais il n'est pas de témoignages de son appartenance à des séquences du premier âge du Fer.

Le peu d'objets en métal de la Struma sont découverts principalement dans la région de Nevestino et dans la nécropole de Katrište. Les spirales en bronze, les bracelets à bouts ornés de rainures obliques, les fibules biconcaves en double spirale attestent des contacts de cette région avec la Thrace du Nord-Ouest, la vallée de la Mesta³⁶ et, en particulier, avec la région Ovče polé—Bregalnica (fig. 3).³⁷ Les perles biconiques de bronze, la figurine d'oiseau en bronze de Katrište et l'amulette de bronze du monastère de Rila³⁸ situent ces environs de Kjustendil dans la périphérie orientale de la région caractérisée par les bronzes macédoniens.³⁹ La fibule lunetiforme fragmentaire et deux appliques de Pernik, datées des VII^e—VI^e s. av. J.-C., témoignent des relations de cette partie de la vallée de la Struma avec la Thrace du Nord-Ouest.⁴⁰

Le caractère des prospections dans la région entre le Moyen Vardar et la Haute Struma ne permet pas de procéder à une périodisation précise de la culture du premier âge du Fer. Il semble que les céramiques du type Pšeničevo marquent un horizon ancien pour la Haute Struma correspondant, dans une certaine mesure, à la première phase de l'âge du Fer macédonien (d'après, Vasić),⁴¹ tandis que les trouvailles analogues à celles d'Ovče polé—Bregalnica sont plus tardives. Quant aux cours inférieurs des deux fleuves, on ne fait que compléter la chronologie établie. La culture dans cette région est homogène et diffère de la culture sur les terres entre le Moyen Vardar et la vallée de la Struma au nord du défilé de Kresna qui présente, elle aussi, de l'unité attestée par les céramiques, les objets en métal, les rites funéraires, etc. Cette différence tient à diverses raisons: l'héritage du Bronze récent, les relations culturelles avec les communautés voisines, l'expansion macédonienne, la colonisation grecque. Les éléments analogues entre les deux cultures sont dus au rôle des fleuves de relier le Nord et le Sud.

³³ М. Домарадски, *Тракийски светилища*. — В: *Паметници на тракийската култура по долината на Горна Места*. Колектив (sous presse).

³⁴ К. Кисъов, *Тракийски некрополи от старожелязната епоха в Родопите* — *Векове*, 1985, № 2.

³⁵ М. Домарадски, *Op. cit.*

³⁶ D. Gergova, *Op. cit.*

³⁷ Voir note 28.

³⁸ Ив. Венедиков, Т. Герасимов, *Тракийското изкуство*. София, 1973, 29.

³⁹ J. Bouzek, *Graeco-macedonian Bronzes*. Praha, 1973.

⁴⁰ *Перник*. Т. 1. София, 1981, 74, обр. 30.

⁴¹ Praistorija jugoslavenskih..., 675, sqq.

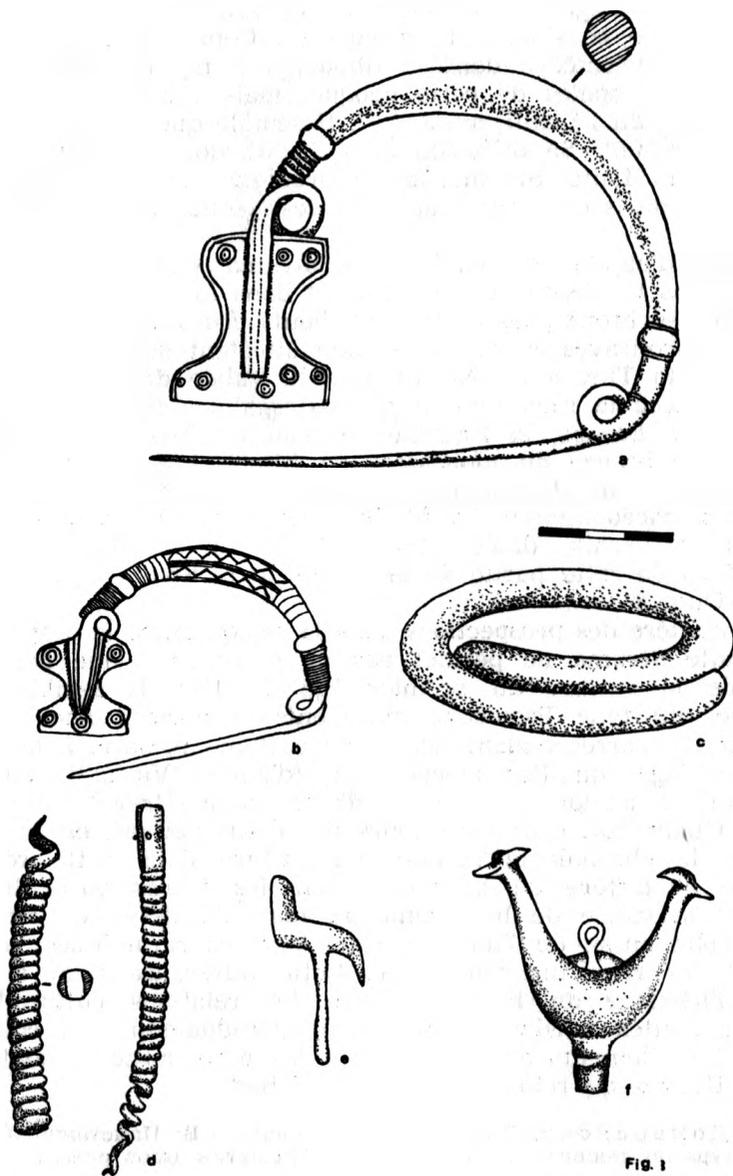


Fig. 3 — (a — e) objets en bronze de Katrište, (f) amulette de bronze du monastère de Rila

Les efforts d'attribuer un groupe de monuments ou une culture archéologique à une tribu déterminée (plus précisément, à un ethnonyme) ne sont pas toujours couronnés de succès et impliquent souvent des controverses. Les territoires des tribus ne sont pas fixes, à plus forte raison qu'il est possible que la culture dans une aire présente des différences plus profondes, en comparaison de celle dans une région entre deux ethnies. Aussi crois-je qu'aux caractéristiques ethnonymiques incertaines on pourrait substituer, en l'occurrence, les concepts adoptés par les milieux scientifiques de «zone de contact»⁴² et de «zone ethnique intermédiaire».⁴³

KULTURNE VEZE U MEĐURIJEČJU VARDARA I STRUME U RANOM ŽELJEZKOM DOBU

Kratak sadržaj

Arheološka istraživanja u međuriječju Vardara i Strume nisu sistematski izvedena u pogledu rasporeda istraživanih gradova. Arheološki materijal otkriven u istočnoj Makedoniji, nedavno istraživani gradovi u dolini Strume u Bugarskoj i rezultati iskopavanja u Assyrosu i Castanasu dopuštaju ispitivanje kulturnih veza u međuriječju Vardara i Strume pomoću komparativne analize pojedinih spomenika, te karakteristika pogrebnih običaja i gradova. Kultura u oblasti između donjeg toka dviju rijeka je homogena i razlikuje se od kulture na srednjem Vardaru i u dolini Strume sjeverno od klanca Kresna. Ta razlika postoji iz dva razloga: nasljeđe iz kasne bronzne i kulturni odnosi sa susjednim krajevima. Dakle, razmatra se analogija između tih dviju kultura, odnosno može se reći da se radi o zonama koje predstavljaju lokalne varijante jedne iste kulture.

⁴² Ал. Ф о л, *Политика и култура в древна Тракия*. София, 1990 (sous presse).

⁴³ Praistorija jugoslavenskih..., 687, 509.

URSPRUNG UND ENTWICKLUNG DES SIEDLUNGSLEBENS IM ALTTHRAKIEN

(bis zur hellenistischen Zeit)

VELIZAR VELKOV

Auszug—Es wird der Forschungsstand des Problems in der Literatur aufgezeigt, sowie auf verschiedene archäologische und historiographische Theorien über die Siedlungen der Thrazier hingewiesen. Die ältesten Siedlungsnamen in Thrazien und deren ethnische Zugehörigkeit werden kritisch untersucht und die Probleme des Siedlungslebens in der Übergangsperiode zwischen Bronze- und Eisenzeit erörtert. Kybele wird als Beispiel einer erforschten Binnenstadt in Thrazien angeführt. Die Zeit Philipps II. und Alexanders wird als neue Periode in der Entwicklung des städtischen Lebens in Thrazien unterstrichen.

Die Frage nach dem Ursprung der Siedlungen in Thrakien und ihrer Entwicklung in der Eisenzeit (1. Jahrtausend v.u.Z.) ergab sich aus archäologischen Forschungen. Die wissenschaftliche Literatur vor dem Zweiten Weltkrieg befasste sich vorwiegend mit den griechischen Kolonien an der westlichen Schwarzmeerküste (Iv. Velkov, G. I. Kazarov, H. Danov)¹. Diese Forschungen, die sich nur auf Überreste auf dem Gelände stützten, ermöglichten Iv. Velkov, V. Mikov, D. Cončev u.a. einige thrakische Festungen und thrakischen Siedlungen zu lokalisieren². Der Mangel an Ausgrabungen jedoch gestattete keine genauere Datierungen. Das grundlegende Material für die Erforschung der Kultur in der Eisenzeit, besonders in ihrer ersten Hälfte, lieferten nur Funde in Nekropolen, allerlei Bestattungen, u.a. meist Zufallsfunde.

¹ Iv. Velkov, *Bemerkungen über die Kolonisation und die Geschichte der griechischen Städte an der bulgarischen Küste des Schwarzen Meeres* (bulg.). — *Известия Историческо дружество (София)*, XI—XII, 1931/1932, 35—53; G. I. Kazarov, *Zur Geschichte des linkspontischen Koinon*. — *Klio*, IX, 1909, 492—493; Chr. M. Danov, *Zur antiken Wirtschaftsgeschichte der Westlichen Pontusküste bis zur Niederlassung der Römer* (bulg.). — *Известия Археологически институт (София)*, XII, 1938, 185—258.

² Iv. Velkov, *Einige thrakische und mittelalterliche Festungen am Mittleren Arda* (bulg.). — *Известия Историческо дружество*, XVI—XVIII, 1940, 70—78; D. Cončev, *Les forteresses des Rhodopes au sud du Peruštica* (bulg.). *Известия Историческо дружество* XXII—XXIV, 1948, 249—260; V. Mikov, *Thrakische Siedlungen im Sakar Gebirge* (bulg.). — *Българска историческа библиотека* V, 1932/1933, n. 2, 164 ff.

1950 veröffentlichte Ivan Velkov eine Studie, die das Ergebnis seiner langjährigen Wanderungen durch das Land enthält und möglicherweise der erste Versuch war, die einzelnen Typen vor für die betreffenden historischen Zeiten charakteristischen Siedlungen festzustellen und zu charakterisieren. Die Studie enthält interessante Beobachtungen, besonders in Bezug auf die thrakischen Festungen der verrömischen Zeit³.

Die 1948 begonnenen Ausgrabungen bei Kazanlak, deren Zweck die Untersuchung der thrakischen Überreste auf dem Boden eines noch zu bauenden Stausees war, brachten zum ersten Mal eine ganze thrakische Stadt (von Prof. D. P. Dimitrov entdeckt) an den Tag. Auch eine Inschrift wurde entdeckt, in der zum ersten Mal ihr Name, SEUTHOPOLIS, erwähnt ist. Sie wird zusammen mit dem benachbarten KABYLE genannt. Mit dieser Entdeckung trat die Frage nach dem Ursprung der thrakischen Stadt in den Vordergrund⁴. Prof. Dimitrov betont die Bedeutung der befestigten Residenz, um die sich das Leben der Siedlung entfaltet⁵. Seuthopolis aber entstand zu Beginn der hellenistischen Zeit, nach den Feldzügen Philipps II. in Thrakien, so daß die entstandene Stadt hier einen anderen Charakter hatte und sich von den früher erbauten thrakischen Städten, z. B. dem benachbarten Kabyle, unterschied.

1969 begann M. Čičikova eine bei dem Dorf Pšeničevo entdeckte Siedlung aus der frühen Eisenzeit auszugraben. Bis zu dieser Zeit wurde keine Siedlung des gleichen Typs ausgegraben. Die ersten Ergebnisse sind schon veröffentlicht, die gesamte Veröffentlichung der etwa 6 ha umfassenden Siedlung steht schon bevor⁶.

Vom theoretischen Standpunkt aus fanden die Fragen der Entstehung des Siedlungslebens in Thrakien im 1. Jahrtausend v.u. Z. durch einen kurzen, aber sehr inhaltsreichen, 1970 veröffentlichten Artikel von Prof. A. Fol, dessen Gegenstand das städtische Leben in den von Thrakern, Mazedoniern und Illyrern bewohnten Gebieten mit Rücksicht auf ihr gemeinsames historisch-typologisches Schema war, Eingang in die wissenschaftliche Literatur. A. Fol wies auf ihren allgemein balkanischen Charakter hin, der sich von dem städtebaulichen und sozialen System der griechischen Polis unterscheidet⁷.

A. Fol schenkte dem Problem der Kontinuität des Siedlungslebens in Thrakien in der mykenischen Zeit, d.h. in der späten Bronzezeit

³ Iv. Velkov, *Les anciennes citadelles en Bulgarie. Essai sur la systématization et la chronologie des places fortes à travers les régions bulgares* (bulg.). — *Годишник Пловдивска Народна Библиотека* II, 1950, 157—183.

⁴ *Seuthopolis* (bulg.), I, Sofia, 1984; D. P. Dimitrov, M. Čičikova, *The Thracian City of Seuthopolis*. — BAR, Suppl Series, Oxford 1978 t. 38.

⁵ D. P. Dimitrov, *Das Entstehen der thrakischen Stadt und der Eigenart ihrer städtebaulichen Gestaltung und Architektur*. — *Atti del settimo Congresso internazionale di Archeologia classica*. 1, Roma, 1961, 386 sq.

⁶ M. Čičikova, *Nouvelles données sur la culture thrace de l'époque du Hallstatt en Bulgarie du Sud*. — *Thracia*, I, Sofia, 1972, 79—100.

⁷ Al. Fol, *Le développement de la vie urbaine dans les pays entre le Danube et la Mer Egée jusqu'à la conquête romaine*. — *Et. balkaniques* (Sofia), 2—3, 1965, p. 316 sq.; Al. Fol, *La vie urbaine dans les pays thraces, macédoniens et illyriens avant la conquête romaine*. — *Actes du I^{er} Congr. intern. des ét. balk. et S. E. Européennes*, 2, Sofia, 1970, 96 sq.

und den Siedlungen in der frühen Eisenzeit besondere Aufmerksamkeit, was mit dem hier behandelten Thema ja auch in Zusammenhang steht⁸. Die ethnischen Veränderungen auf dem Balkan zu dieser Zeit führen zur Frage, wo das Siedlungsleben aufhörte und wo es weiter bestand. Spätere Untersuchungen einiger Siedlungen (Nebettepe in Plovdiv) haben erwiesen, daß diese Kontinuität mancherorts bezeugt sein muß. Doch das Siedlungsleben in der späten Bronzezeit (hier meine ich lokalisierte und erforschte Siedlungen) und die Siedlungen der frühen Eisenzeit ist immer noch nicht genügend erforscht. Diese Siedlungen können schon mit Sicherheit mit den Thrakern in Zusammenhang gebracht werden, da der Name der Thraker und Thrakien zum ersten Mal in Homers Ilias vorkommen⁹. Dort ist schon die Rede von der thrakischen Stadt Ainos, von der sogar vermerkt wird, daß sie früher Poltymbria geheißene habe¹⁰.

Das Leben der Siedlungen in Thrakien entwickelte sich am Anfang des ersten Jahrtausends in Hinsicht auf die gesellschaftlichen Verhältnisse der thrakischen Stämme, die veränderte politische Lage sowie die Wandlungen in der Wirtschaft auf dem Balkan¹¹.

Die Beruhigung dieser Gebiete nach den großen ethnischen Veränderungen gegen Ende des 2. Jahrhunderts, die günstigen wirtschaftlichen Veränderungen, die vor allem von der Entdeckung des Eisens und seiner Einführung in die Produktion hervorgerufen wurden, trugen der weiteren gesellschaftlichen Entwicklung der thrakischen Stämme bei. Landwirtschaft, Viehzucht und Bergbau erlebten einen Aufschwung. Es trat die sog. Alteisenzeit in Thrakien ein, die gegen Ende des 6. Jahrhunderts mit dem Entstehen des thrakischen Odrysenreiches, das eine wichtige politische Rolle auf dem Balkan spielte, endete.

Während dieser Periode existierten verschiedene Formen von Siedlungen im Innern des Landes und an der Meeresküste. Die Zahl der unbefestigten Siedlungen in den Ebenen (Pšeničevo z. B.) und der Festungen in den Gebirgsgebieten nahm zu. In den letzten Dezennien dank vielen Expeditionen und Forschungen in den Rhodopen, dem Strandžagebirge und dem Balkan (Stara planina) wurden viele bis jetzt unbekannte Festungen aus dieser Zeit entdeckt und lokalisiert. Leider stehen ihre Ausgrabungen noch am Anfang und viele Fragen ihrer Datierung bleiben offen¹².

Die Bevölkerung im Innern des Landes konzentrierte sich in den Tälern der großen Flüsse Thrakiens: Tonzos, h. Tundža, Hebros

⁸ Über die Siedlungen in Thrakien die bei Homer vorkommen vgl. A. I. F. o l, *Политическая история на траките* (bulg.), Sofia, 1972, 54—56.

⁹ Ausführlich bei A. Bonev, *La Thrace et le Monde Egéen pendant la seconde moitié du II^e mill. av. n. ère* (bulg.). — Разкопки и проучвания, XX, 1988, 23 ff.

¹⁰ Ilias Hom, IV 517—520; D. Detschew, *Die thrakische Sprachreste*², Wien, 1976, 373 s. v. Poltymbria.

¹¹ V. Velkov, *Das antike Siedlungsleben in Thrakien*. — *Klio*, 62/1, 1980, 8 sq.; M. Cičikova, *Das Siedlungsleben im Thrakien während des I. Jahrt.*, (bulg.). — In: I. Kongress der Bulg. Hist. Gesellschaft, I, 1972, 327 sq.

¹² V. Velkov, Zl. Gočeva, *Die thrakische Festung Čertigrad im Balkan*. — *Thracia*, I, Sofia, 1972, 121—143.

(h. Marica), Strymon (h. Struma), Arteskos (h. Arda), Nestos (h. Mesta), wo es auch fruchtbaren Boden gab, der leicht zu bebauen war. Besonders wichtig war der Bergbau im Ardatol (z. B. Goldgewinnung). In ökonomischer, politischer, strategischer und kultureller Beziehung waren diese Flußtäler die wichtigsten Gebiete Altthrakiens. Hier entstanden auch die frühesten Städte. Die Entwicklung der Viehzucht und der Landwirtschaft sowie verschiedener Handwerke schuf gute Voraussetzungen für den Austausch mit der hellenischen Welt, besonders im Bereich der Flüsse Thrakiens, die damals wasserreich und schiffbar waren.

Siedlungen bzw. Siedlungsleben entwickelten sich auch in den Tälern und an den Flußläufen in Mösien, dem heutigen Nordbulgarien und besonders dort, wo sie in die Donau einmündeten, wie z. B. an den Mündungen des Iskos (h. Iskâr), Asamus (h. Osam), Utus (h. Vit), Jatros (h. Jantra) u. a. Die thrakischen Namen dieser Orte kennen wir erst seit der Römerzeit, in der Regel wurden sie nach den Flüssen, an denen sie lagen, benannt — Oescus, Utus, Asamus, Jatrus usw., doch die Namen selbst sowie die dort gemachten Funde weisen darauf hin, daß sie während des ganzen ersten Jahrtausends bestanden hatten.

Die an der Küste der drei Meere — des Schwarzen, des Marmara und des Ägäischen Meeres, deren Wasser die Ufer Thrakiens umspülen, liegenden Siedlungen existierten schon in der Zeit des Äneolithikums und in der Bronzezeit. In der Regel lagen sie auf kleinen oder auch größeren Halbinseln, häufig auch an den Mündungen der in diese Meere mündenden Flüsse. Da die meisten von ihnen in der Zeit zwischen dem 7. und dem 5. Jhd. zu griechischen Kolonien wurden, sind uns ihre Namen erst aus dieser Zeit bekannt, doch sie weisen auf einen sehr alten Ursprung hin¹³. Archäologische Unterwasserforschungen¹⁴ in den entsprechenden Häfen brachten steinerne Anker aus dem 2. Jahrtausend, an einigen Stellen sogar auch Keramik aus dem Äneolithikum und der Bronzezeit an den Tag. Solche Orte sind Tirizis (vermutlich das Stammeszentrum der Tirizer), heute Kaliakra, Odessos (Varna), Bizone (Kavarna), Mesambria (Nessebâr), Antheia (h. Atthia), Urdobiza (h. Kiten), Byzantion (h. Istanbul), Selymbria (h. Silivri), Ainos, älter Polthymbria (heute Änes an der Mündung der Marica), Maroneia (das mit den Kykonen und dem Priester Maron aus der Ilias in Zusammenhang gebracht wird), Adbera (an der Mündung des Nestos) u. a.

Die Überreste von thrakischen Siedlungen liegen in den meisten Küstenstädten tief verschüttet unter den im Laufe eines vom Äneolithikum bis heutzutage ununterbrochenen Siedlungslebens geschaffenen Bauten.

In den frühesten schriftlichen Quellen (Homer und besonders Hekataeos von Milet, in Stephan von Byzanz erhalten) werden die ersten »Städte«, poleis vermerkt wie z. B. Kabessos bzw. Kardessos im heutigen Nordbulgarien, Agessos u. a. Hierher gehört auch Odessos. Von

¹³ P. Delev, *Bevölkerung und Siedlungssysteme an der bulgarischen Schwarzmeerküste*. — in: Die bulgarische Schwarzmeerküste im Altertum, Konstanz 1985, 9—28 (— Xenia 16).

¹⁴ V. Velkov, *Archäologische Unterwasserforschungen in Bulgarien*. — Ethnogr. archäolog. Zeitschrift, 27. Jahrg. 1986, Hft. 2, 283—296.

den auf diese Weise gebildeten Ortsnamen wird angenommen, daß sie einer sehr alten ethnischen Schicht angehören. Hier haben auch zahlreiche Namen, vorwiegend von Siedlungen an der Schwarzmeerküste, die die Komponente BYZ, BIZ enthalten ihren Platz — Bizone, Bizye, Karabizya, Urdobiza, Byzantion u. a., welche auch für eine einer alten ethnischen Schicht angehörende Komponente gehalten wird. Diese Art der Bildung von Ortsnamen verlor sich im 1. Jahrtausend, als ein neuer Ortsnamenbildungstyp entstand.

Die verschiedenen Siedlungstypen in den Ebenen, in den Gebirgen und am Meer wurden von der einheimischen thrakischen Bevölkerung unterschiedlich bezeichnet: -para, -bria, -dava, -diza. Man findet sie in den vielen erhaltenen Ortsnamen wie Mesambria, Selymbria, Poltymbria, Bolbabria, Bessapara, Bendipara, Buridava, Tirodiza u. a. In diesem Zusammenhang taucht das Problem des Verhältnisses zwischen diesen Begriffen und entsprechenden griechischen Begriffen, mit denen die griechischen Historiker gewöhnlich die von ihnen erwähnten Siedlungen in Thrakien bezeichneten, auf. Wir sind fern von der endgültigen Lösung dieses Problems; jedoch wird im allgemeinen angenommen, daß dem thrakischen -para das griechische *kome*, dem thrakischen *diza* (befestigte Siedlung) das griechische *horion* oder *teichos*, dem thrakischen *bria*, *dava* das griechische *polis* entspricht. Die letztgenannten Begriffe bedeuteten eine größere Siedlung, später eine thrakische Stadt. Die beiden Begriffe sind jedoch nicht identisch, weil ihr sozialwirtschaftlicher Inhalt ebenso verschieden war wie das wirtschaftliche und politische System in Hellas und in Thrakien. Die Bezeichnung *bria* gehört auch den alten Sprachschichten an¹⁵. Es kommen auch andere thrakische Siedlungsnamen wie Pautalia, Kabyle, Mastira, Drongilon u. a. vor, deren Bedeutung bis jetzt nicht erklärt worden ist. Eine Ausnahme ist vielleicht Kabyle, verbunden mit dem Felsenheiligtum der Göttin Kybele.

Fast gleichzeitig mit der Gründung der griechischen *poleis* an der thrakischen Küste und im Landesinneren verliefen auch sozial-ökonomische Prozesse, die die Entstehung eines Staates und einer staatlich politischen Organisation zur Folge hatten. Die jüngsten Forschungen zu diesem Problem (A. Fol¹⁶) haben erwiesen, daß vorwiegend in der zweiten Hälfte des 6. Jahrhunderts Staatenbildungen in fünf Gebieten festzustellen waren: im Gebiet zwischen der Struma und der Mesta mit den West- und den mittleren Rhodopen, das vor allem von Bessen besiedelt war; das Gebiet der Geten in Nordostthrakien; das Gebiet der östlichen Rhodopen am Lauf der Arda. In jedem dieser sowie in anderen Gebieten erlangten einige Siedlungen offensichtlich größere Bedeutung als wirtschaftliche und strategische Mittelpunkte der betreffenden Stämme. Die meisten bisher bekannten Siedlungen dieses Typs liegen auf hohen Terrassen, unweit von Hügeln, an Flußläufen oder in der Nähe größerer Quellen. Die Hügel spielten die Rolle einer Akropolis (Philippopolis, Beroe, Kabyle). Die Akropolis wurde befestigt, manchmal fand auch die Bevölkerung Schutz bei ihren Mauern. Dort

¹⁵ D. Detschew, *Sprachreste*. 86 (bria), 356 (para), 132 (diza), 121 (dava, deva).

¹⁶ A. I. Fol, *Политическа история*... 69 ff.

gab es Heiligtümer, in denen der Sonnenkult und die Felsenverehrung die Hauptrolle spielten. Auf der Akropolis siedelten sich die Einwohner der Stadt an und die günstigen wirtschaftlichen Verhältnisse trugen zur Festigung der gegebenen Siedlung bei. Dort befand sich auch die Residenz des lokalen Herrschers, der gleichzeitig der Oberpriester war. Häufig entwickelten sich die Siedlungen um alte Kultstätten, die mit der Verehrung der lokalen Gottheit, die auch der Siedlung den Namen geben konnte, verbunden waren. Die Befestigung der Siedlung begann mit der Befestigung der Akropolis, später wurde dann die ganze Siedlung von einer Ferstungsmauer umgürtet.

Die Zentren der erwähnten frühesten Kleinstaaten der Thraker sind nicht bekannt. Einige von ihnen entwickelten sich auch später weiter, wurden zu bedeutenden Mittelpunkten und ihre Namen sind uns aus späteren Zeiten bekannt. Aus der früheren Zeit (6.—5. Jahrhundert) aber sind Siedlungsnamen bekannt, die von Stammesnamen, und zwar in frühen Quellen, abgeleitet wurden, wie z. B. Odrysa (?), Bena, Treros, Nypsa, Apsynthos, Tirizis, Ksantheia u. a.¹⁷.

Eine besondere wichtige Entdeckung in der letzten Zeit war das Auffinden von Städtenamen wie Apros, Ergyske, Geista u. a. auf Gefäßen des Rogozenschatzes. Das sind eigentlich die ersten lokalen Dokumenten, die sichere Angaben über diese Siedlungen im Odrysenreich im 4. Jahrhundert lieferten. Sie waren auch aus späteren Quellen bekannt, was auf ihre jahrhundertalte Existenz hinweist¹⁸.

Unter den bedeutenden thrakischen Städten ist KABYLE (beim heutigen Dorf Kabile, 7 km nordwestlich der Stadt Jambol) die einzige, über der während des Mittelalters und auch in der neueren Zeit keine Stadt entstand¹⁹. Das ermöglichte uns, sie vollständig freizulegen und die einzelnen Etappen in der Entwicklung einer typischen thrakischen Stadt während der ganzen Antike zu untersuchen, d. h. die Siedlung vom Ende des II. Jhs. bis zum IV. Jh, weiter die hellenistische Stadt, weiter die Stadt während der römischen Zeit (ein castra militaria) und die frühbyzantinische Stadt- bis zum 583, als die Awaren die Siedlung vernichtet haben.

Die thrakische Kabyle lag auf einen Hügel, sog. Hissarlak, die hellenistische Stadt lag auf einer breiten Terrasse, die von dem nicht sehr hohen felsigen Gipfel »Zaiči vrah« (etwa 300 m. h.) der immer die Rolle einer Akropolis spielte und zusammen mit dem Hügel »Hissarlak«, zu einer Windung des Flusses Tonzos herabsteigt. Hier nämlich ändert der Fluß seinen Lauf von Osten nach Süden und schafft ausserordentlich günstige Voraussetzungen für die Entwicklung einer Siedlung.

¹⁷ D. Detschew, *Sprachreste*... 336 (Odrysa), 51 (Bena), 522 (Treros), 332 (Nypsa), 39 (Apsinthos), 508 (Tirizis).

¹⁸ A. I. Föf, *Essai de localisation des toponymes des inscriptions de Rogozen* (bulg.). — *Archeologia* (Sofia), XXVIII, 1987, n. 3, 1—3.

¹⁹ Über Kabyle vgl. V. Velkov, *Zum Militärwesen der römischen Provinz Thrakien. Das Militärlager Kabyle*. — *Chiron*, (München), 8, 1978, 433—439; V. Velkov, *Zur Entstehung des städtischen Lebens in Thrakien. Die thrakische Stadt Kabyle*. — in: 150. Jahre Deutsches Archäologisches Institut, Mainz, 1981, 188—192; V. Velkov, *Kabyle. Situation. Etudes. Sources* (bulg.) — in: Kabyle, I, Sofia, 1982, 7—17 mit allen schriftlichen Quellen im Anhang.

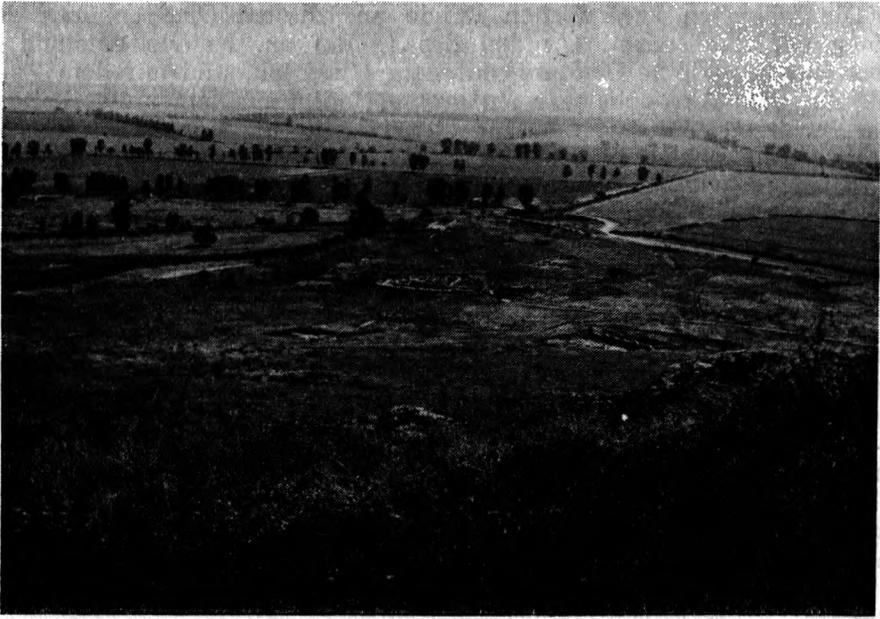


Abb. 1. — Kabyle. Blick von Akropolis nach NO.

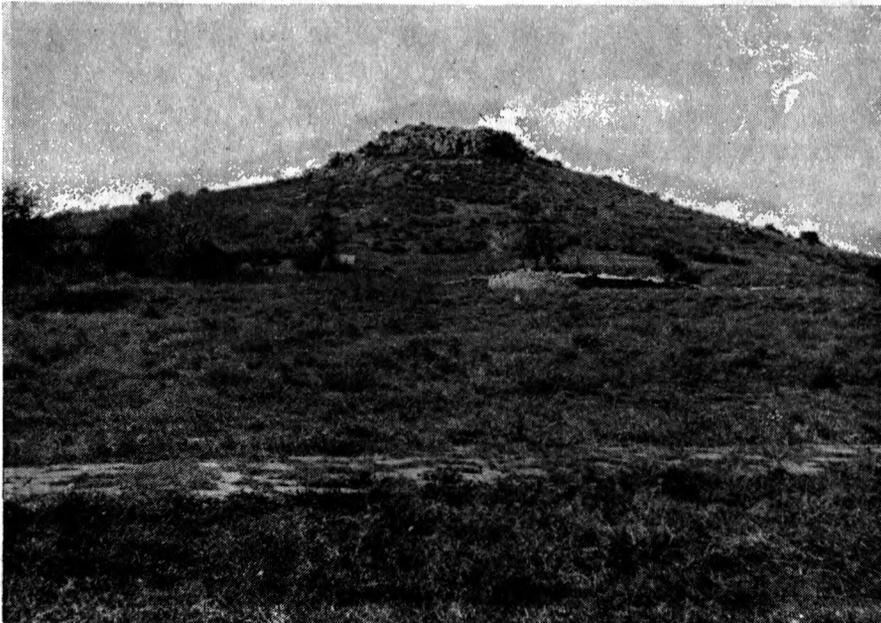


Abb. 2. — Akropolis von Kabyle. Unten frühchristliche Basilika. Blick von Osten.

Die frühesten keramischen Funde aus diesem Orte gehören dem Anfang der Alteisenzeit (Anfang des 1. Jts) an. Kabyle entstand zu dieser Zeit als kleine Siedlung auf dem Hissarlak, und auf dem Zaičivrah, auf dem Akropolis war ein grosse Heiligtum, dem unbearbeiteten Fels gewidmet. Meines Erachtens dieses Heiligtum existierte schon im II. Jts., und rund- herum um dieses Heiligtums entwickelte sich die früheste Siedlung der Bronzezeit — die Protokabyle.

In der Nähe dieses Ortes ungefähr 2—3 km nordöstlich und südöstlich wurden zwei große Siedlungshügel lokalisiert mit Kulturresten vom Änolithikum an bis zur Bronzezeit (Veselinovo und Jasatepe).

Der Name der Stadt Kabyle wurde zum ersten Mal von Demosthenes im Zusammenhang mit dem Feldzug Philipps in Thrakien im Jahre 342/341 erwähnt. Das heisst Philipp hat etwas zerstört, und nach Angaben desselben Demosthenes die Siedlung wiederhergestellt²⁰. Meines Erachtens wurde jetzt die Stadt auf der Terasse gebaut, gebaut von den hellenischen Kollonisten nach dem zeitgenössischen Städtebau. Die früheste einheimische Quelle, in der der Stadtname vorkommt, ist die bekkannte Inschrift von Seuthopolis (Anfang des III Jh), die nächstliegende Stadt am Tonzoslauf: ... τὸν δὲ ὄρκον τοῦτον γραφήναι / εἰς τήλας λιθίνας καὶ ἀνατεθῆναι / ἐμὲν μὲν Καβύληι εἰς τὸ Φωσφόριον καὶ / εἰς τὴν ἀγορὰν παρὰ τοῦ βωμῶν τὸν / τοῦ Ἀπόλλωνος ...²¹.

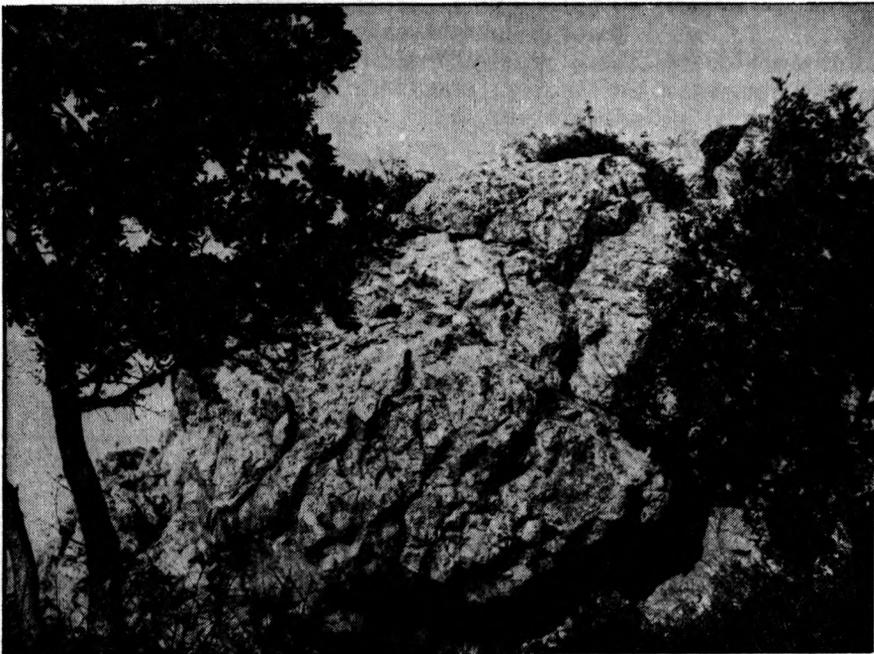


Abb. 3. — Steinlöwe (?) auf den Felsen von Akropolis von Kabyle

²⁰ Demosthenes, *Orationes* (ed. Fuhr), VIII, 44: οὐ γὰρ οὕτως εὐήθης ἐστὶν οὐδεὶς ὃς ὑπολαμβάνει τὸν Φίλιππον τῶν μὲν ἐν Θράκη κακῶν (οὐ γὰρ ἄλλο ἂν εἴποι Δρογγίλον καὶ Καβύλην καὶ Μάστειραν καὶ ἃ νῦν ἐξαιρεῖ καὶ κατασκευάζεται), τούτων μὲν ἐπιθυμῆναι καὶ ὑπὲρ τοῦ ταῦτα λαβεῖν καὶ πόνους καὶ χειμῶνας καὶ τοὺς ἐσχάτους κινδύνους ὑπομένειν ...

²¹ Mihailov, *IG Bulg.* III/2, n. 1731, 22—31.



Abb. 4. — Zoomorpher Stein (heiliger Fels) auf dem Akropolis von Kabyle.

Aus diese Inschrift ist zu entnehmen, daß zu dieser Zeit Kabyle eine Agora mit einem Tempel des Apollon und einem Tempel der dort verehrten Göttin Artemis-Phosphoros (d. h. ein Phosphorion) hatte. Damals regierte dort der thrakische Dynast Spartokos (nach Angaben derselben Inschrift). Spartokos prägte auch eigene Münzen.

Von Theopompos (4. Jh.) als chorion bezeichnet, wurde Kabyle auch von einigen Autoren der hellenistischen Zeit erwähnt. Damals war diese Stadt ein gut eingerichtetes reges Zentrum der Landwirtschaft und des Handwerks. Die Stadt unterhielt intensive Beziehungen zu mehreren griechischen Poleis, hauptsächlich auf dem damals schiffbaren Fluß Tonzos. Bei den Ausgrabungen wurden bis jetzt etwa 500 Amphorenstempel aus dem IV—II Jh. entdeckt.

Als einzige unter den wenigen Städten im hellenistischen Thrakien prägte die Stadt eigene Münzmissionen: Münzen aus Bronze, Tetradrachmen mit Prägungen, ähnlich jenen Alexanders des Grossen. Auf den Münzen von Kabyle erscheint die Schutzgöttin der Stadt: die Figur der Phosphoros, zwei Fäcckeln haltend. Man vermutet, daß diese Prägung das Standbild der Göttin darstellt, das sich in ihrem Tempel, dem sog. Phosphorion, in Kabyle befand. Es wird weiter angenommen, daß die Münzen des keltischen Königs Kavaros ebenfalls in Kabyle geprägt wurden²².

²² D. Draganov, Z. Popov, *Le monnayage de bronze de la ville Kabyle* (bulg.). — in: Kabyle, I, Sofia, 1982, 18—79.

Im Jahre 72 v. u. Z. während des Feldzuges des M. Lucullus in Thrakien besetzen die Römer Kabyle. Die Stadt hat grosse Schaden erlitten. Erst seit 136 hören wir wieder von Kabyle, als die wichtigste Militärlagers Thrakiens, als Sitz einer Kohors.

Nach den Angaben der Autoren, die die Feldzüge Philipps des II. in Thrakien beschrieben, gab es dort im 4. Jahrhundert eine bedeutende Anzahl von Siedlungen, von denen einige städtische Mittelpunkte im Sinne von Städten des Balkantyps, verschieden von den griechischen poleis en, waren. Gleichzeitig damit schufen die Folgen der makedonischen Kolonisierung oder noch genauer des Eindringens der hellenistischen Kultur in Thrakien, günstige Voraussetzungen für die Entwicklung von dem zeitgenössischen städtebaulichen System entsprechenden Städten. Eine solche Stadt war Seuthopolis, vermutlich auch Kabyle. Interessant ist es aber beim letzteren, daß das alte thrakische Kabyle auf dem Hissarlakhügel weiterexistierte, während unterhalb der Akropolis, in der Ebene, das hellenistische Kabyle, eine Stadt mit Agora, Tempeln, die Stadt der griechischen und makedonischen Kolonisten, entstand. Sie veränderten auch die Anlage der Festungsmauer sowie die Form der Türme. Für die städtebauliche Entwicklung in Thrakien, von der wir bisher nur wenig wissen, begann eine neue Zeit. Offensichtlich unterschied sie sich diesmal nicht von den anderen östlichen stark hellenisierten Provinzen. Künftige Funde werden diese Hypothese entweder bestätigen oder ablehnen.

STÄDTE UND SIEDLUNGEN IM ALTHRAKIEN (I. Jahrt. v. u. Z.)

(zitiert nach der ältesten, oder der einzigen Quelle)

- | | |
|--|---|
| 'Αβδηρα — Pind. Paean 1, 37 | 'Ανδρίσκος — Strabo 7, 6, 1. |
| 'Αγγίσιος — Pap. Ryland. 1,
19 (Fr. Gr. H. 115, n. 217). | 'Ανθεια — St. Byz. 96, 2—4. |
| 'Αγησός — St. Byz. 15, 1. | 'Αντίσαρα — St. Byz. 100, 17. |
| 'Αγώνεια — St. Byz. 20, 3. | 'Απολλωνία — Xen. Anab. 5, 2, 11. |
| 'Αγορά — Scyl. 67. | 'Απολλωνία Ποντική — Hdt. 4, 90. |
| 'Αρχίαλος — Strabo 7, 6, 1. | 'Απρος — Rogosenschatz, IV. Jhdt.
(Archeologia, 1987, n. 3, p. 1);
St. Byz. 107, 5. |
| 'Αδράνη — St. Byz. 27, 14. | 'Αραζος — St. Byz. 108, 13. |
| 'Αθως — St. Byz. 36, 15. | 'Αργίλος — Hdt. 7, 115. |
| Αιγή — Hdt. 7, 123. | 'Αρέθουσα — St. Byz. 116, 5;
Ps. — Scymnos 630. |
| Αίνεα — Hdt. 7, 122;
St. Byz. 50. 11—14. | 'Αρνη — Thuk. 4, 103. |
| Αἴνος — Hom. II. 4, 517—520.
(vgl. Πολτυμβρία) | 'Ασσί — St. Byz. 130, 3. |
| Αίολειον — St. Byz. 53, 1. | 'Ασσα — Hdt. 7, 122. |
| Αἶσα — Hdt. 7, 123. | 'Αφροδιτόπολις — St. Byz. 150, 23. |
| Αισύμη — St. Byz. 54, 13; Hom. II. 8,
305. später Οἰσύμη—Thuk. 4, 107. | 'Αφυτος — Hdt. 7, 123. |
| 'Ακανθος — St. Byz. 56, 17. | 'Αψυνθος — St. Byz. 153, 8. |
| 'Ακράγας — St. Byz. 62, 16. | Βέννα — St. Byz. 162, 17. |
| 'Ακρόθων — Hdt. 7, 22. | Βέος — Rogozenschatz, IV. Jhdt.
(Archeologia 1987, n. 3, p. 1) |
| 'Αλεξάνδρεια — St. Byz. 71, 8. | Βέος Καινός — Rogozenschatz
(Archeologia 1987, n. 3, p. 1). |
| 'Αλύβας — St. Byz. 79, 4. | Βεργέπολις — St. Byz. 163, 13. |
| 'Αλωπεκόννησος — Scyl. 67. | Βέρρη — Ps. — Scymnos; St. Byz. 163, 14. |
| 'Αμφίπολις genannt auch Κράδεμνα,
'Ανάδραιμος — Thuk. 102—108;
St. Byz. 90, 12—14. | Βέρης — St. Byz. 164, 23. |
| | Βερόια — Thuc. 1, 61, 4. |

Βίβαστος — St. Byz. 168, 8.
Βιζύη — Strabo 7, frg. 48.
Βιζώνη — Ps. — Scymnos 758—760;
Strabo 7, 6, 1.
Βίβαι, Βίβη — Etym. M. s. v.
Βίβα — St. Byz. 170, 13.
Βισάνθη, später Resistos, 'Ραιδεστός
— Hdt. 7, 137; Xen. Anab. 7, 5, 8.
Βίστιρος — St. Byz. 171, 6. Vgl. Πίστιρος.
Βιστονία — St. Byz. 171, 8.
Βόρουζα — Ael. Herodianos 2, 937, 10, 1;
St. Byz. 176, 11.
Βρέα — St. Byz. 185, 7.
Βύμαζος — St. Byz. 190, 14.
Βυζάντιον — Hdt. 4, 87.
Γάζα — St. Byz. 194, 14.
Γάληψος — Hdt. 7, 122.
Γάνος — Xen. Anab. 7, 5, 8.
Γειστοί/-αι, Γηιστοί/-αι — Rogosenschatz,
IV. Jhd. (Archeologia 1987, n. 3, p. 1).
Γίγωνος — Hdt. 7, 123.
Γονεῖς, Γονεῖς — St. Byz. 210, 13;
Eusth. zu Hom. II. II, 573.
Γρησίνοσ — St. Byz. 213, 6.
Δάτον, Δᾶτον, Δάτος — Hdt. 9, 75.
Δαύνιον τεῖχος, Δαμινὸν τεῖχος — Scyl. 67;
St. Byz. 222, 2.
Δέρις — Scyl. 67.
Desudaba — Livius 44, 26, 7.
Δία, Διον, Δίον — Hdt. 7, 22.
Δίκαια — Hdt. 7, 109.
Διονυσόπολις, früher Krounoi — Ps. Scymn.
751—757; St. Byz. 233, 8.
Δορίσκοσ — Hdt. 7, 59.
Δραβησκόσ — Thuk. 1, 100, 3.
Δραβος — Scyl. 67; Strabo 7, frg. 52.
Δρογγίλον — Demosthen. 8, 44; 10, 15.
Δρύς — Scyl. 67.
'Ελαιούς — Hdt. 7, 22.
'Εργίσκη, 'Ηργίσκη, Αργίσκη —
Rogosenschatz, IV. Jhd. (Archeologia
1987, n. 3, p. 1); Demosthen. 18, 27.
Ζειρηνία — St. Byz. 295, 1.
Ζήρυθος, Zerynthia litora — Ovid Tr. 1,
10, 19; St. Byz. 296, 18.
Ζώνη — St. Byz. 298, 8.
'Ητών — Hdt. 7, 107; 113.
'Ηλιοῦπολις — St. Byz. 300, 18.
'Ηραιον, 'Ηράτου τεῖχος
— Hdt. 4, 90; St. Byz.; 303, 14.
'Ηράκλεια — St. Byz. 303, 16 am Pontus.
'Ηράκλεια — Scyl. 67 am Propontis.
'Ηργίσκη, vgl. 'Εργίσκη.
Θεράμβωσ, Θράμβωσ — Hdt. 7, 123.
Θέρμη — Thuk. 1, 61; St. Byz. 309, 22.

Θέρμη — St. Byz. 310, 7.
Θέστωροσ — St. Byz. 312, 13.
Θύσσοσ — Hdt. 7, 22.

'Ιδη — Scyl. 67.
'Ιλιον — St. Byz. 330, 21.
'Ισμαροσ — Hom. Od. 9, 39; 198. Vgl.
Μαράνεα.

Καβησσοσ — Hom. II. 13, 363 (Eusth. ad
II. 13, 363), St. Byz. 344, 14—15.
Καβύλη — Demosthen. 8, 44; 10, 15.
Κάλλατις — Scyl. 67.
Καρδησσοσ — St. Byz. 358, 1.
Καρδίη — Hdt. 6, 33; Scyl. 67.
Κάττουζα — St. Byz. 368, 11.
Κλεωνάι — Hdt. 7, 22.
Κοσσαία — St. Byz. 378, 12.
Κράδεμνα — vgl. 'Αμφίπολις.
Κρηνίδεσ — nach dem IV. Jhd. Φίλιπποι.
Κρήσσα — Scyl. 67.
Κρήστων — Hdt. 7, 124; St. Byz. 383, 16.
Κριθάτε — Scyl. 67.
Κρουνοί — St. Byz. 233, 8, v. Διονύσσοπολις.
Κύπασις — Scyl. 67.
Κύψελα — Livius 33, 40.
Κώβρωσ — Scyl. 67; St. Byz. 400, 10.
Κώμβρεια — Hdt. 7, 123.

Λευκή ἀκτὴ — Scyl. 67.
Λίμνη — Ps. — Scymnos; Strabo 7,
frg. 52.
Λίπαζοσ — Hdt. 7, 123.
Λυκόζεια — St. Byz. 421, 15.
Λυκώνη — St. Byz. 422, 12.
Λυσιμάχεια — Strabo 7, frg. 52;
Livius 33, 40.

Μάδυτοσ — Hdt. 7, 33; St. Byz. 425, 6.
Μαραθωνία — St. Byz. 432, 6.
Μαρωνεία — Hdt. 7, 109. Vgl. 'Ισμαροσ.
Μάστειρα — Demosthen. 8, 44; 10, 15.
Μεθώνη — St. Byz. 440, 17.
Μένδε — Hdt. 7, 123.
Μηκώβερνα — Hdt. 7, 122.
Μεσαμβρία (früher Μελεσημβρία), Μεσημ-
βρία — Hdt. 4, 93; St. Byz. 446, 15. —
am Pontus.
Μεσαμβρία — Hdt. 7, 108 —
am Ägäischen Meer.
Μίλωροσ — St. Byz. 453, 11—12.
Μόκαρσοσ — St. Byz. 455, 1.
Μύρκινοσ — Hdt. 5, 11; St. Byz. 463 14.
Μυρτηνόν — Demosthen. 18, 27.
Μυρτίσκη, Μυργίσκη — Aischin, 3,82.

Νάτοσ, Νέτοσ — St. Byz. 470, 10.
Ναύλοχοσ — Strabo 7, 6, 1.
Νεάπολις — Hdt. 7, 123.
Νέον τεῖχοσ — Xen. Anab. 7, 5, 8.

Νίκαια — St. Byz. 474, 23.
Νίψα — Hdt. 4, 93; St. Byz. 477, 19.
Νύσα — St. Byz. 479, 8.

Ξάνθεια — Strabo 7, frg. 44.

Ὀδησσός — Scyl. 67; Ps. — Scymnos
748—750.

Ὀδρυσά — St. Byz. 484, 6.

Οἰσύμη vgl. Αἰσούμη.

Ὀλόφυξος — Hdt. 7, 22.

Ὀργάμη — St. Byz. 494, 16.

Ὀρνοι — Corn. Nepos, Alcib. 7, 4.

Ὀρθαγόρεια — Strabo 7, frg. 48.

Παίων — Scyl. 67.

Πακτύη — Scyl. 67, Hdt. 6, 36.

Παλλήνη — Hdt. 7, 123; Ps. —

Scymn. 630. Früher Φλέγρα

Παρθέτιον — St. Byz. 509, 11.

Πάσσα — St. Byz. 509, 11.

Πέργαμος — Hdt. 7, 112.

Πέρινθος — 4. 90; 5, 1. 2.

Πέρνη — St. Byz. 517, 24.

Πίλωρος — Hdt. 7, 122; Hdt. 7, 122; St.
B. 523, 12.

Πίστυρος — Hdt. 7, 109; St. Byz. 523, 12

Πολτυμβρία — Strabo 7, 6, 1.

Πονηρόπολις — St. Byz. 532, 17.

Ποτίδαιη — Hdt. 7, 123.

Σάλη — Hdt. 7, 59.

Σάνη — Hdt. 7, 22; 123; St. Byz. 554, 17.

Σαρπηδών — St. Byz. 557, 11.

Σάρπη — Hdt. 7, 122.

Σαυθάβα — Rogozenschatz, IV. Jhd.

(Archeologia 1987, n. 3. p. 1).

Σέρριον, Σέρριον τεῖχος — Demosthen. 18.
27; Aeschines 3, 82.

Σεγετική, corr. als. Σερδική — Dio Cass.
51, 24, 1.

Σερμύλη Hdt. 7, 122.

Σήστος — Hdt. 4, 143.

Σηλυμβρία — Hdt. 6, 33.

Σίγγος — Hdt. 7, 122.

Σίνδος, Σίνθος — Hdt. 7, 123.

Σίρις, Σίρρα, Σέρραι — Hdt. 8, 115.

Σκαπτή ὄλη, Σκαπτησύλη — Hdt. 6, 46;

Marcell. Vita Thuk. 47.

Σκάψα, Σκέμψα — Hdt. 7, 123.

Σκιώνη — Hdt. 7, 123.

Σμίλα — Hdt. 7, 123.

Σπάρτακος — St. Byz. 583, 11.

Τέμπυρα — Strabo 7, frg. 48.

Τιρίστασις, Τειρίστασις, Τηρίστασις —
Demosthen. 12, 3 (epistula Philippi)

Τίνδη — St. Byz. 624, 18.

Τίρις, Τίριστις, Τίριζα — Strabo 7, 6, 1.

Τόμοι, Τόμις — Ps. — Scymn. 767.

Τορώνη — Hdt. 7, 22; 122.

Τράγλιος, Τράγιλος — Inschriften und
Münzen auf dem V. Jhd.

Ἵγκρανία — St. Byz. 652, 3.

Φάγρης — Hdt. 7, 112.

Φίλιπποι — V. Κρηνίδες.

Φιλιππόπολις — Polyb. 23, 8.

Φινόπολις — Strabo 7, 6, 1.

Φλέγρα — St. Byz. 667, 12.

Φόρουνα — St. Byz. 670, 9.

Χαλάστρα — Hdt. 7, 123.

Χαράκωμα — Strabo 7, frg. 48.

Χερρόνησος — St. Byz. 691, 10.

Χυτρόπολις — St. Byz. 698, 15.

PORIJEKLO I RAZVITAK NASEOBINSKOG ŽIVOTA U STAROJ TRAKIJI

(do helenističkog doba)

Kratak sadržaj

U radu je prikazano stanje istraživosti problema u literaturi, različite teorije, arheološke i historiografske, te stanje arheološke istraživosti, zatim kritičko istraživanje o najstarijim nazivima (imenima) naselja u Trakiji i njihovoj etničkoj pripadnosti. Ukazano je na probleme istraživanja naseobinskog života u prelaznom razdoblju između bronzanog i željeznog doba.

Stabilizacija oblasti naseljene Tračanima nastala nakon velikih etničkih pokreta krajem II milenija i povoljne privredne promjene, izazvane, prije svega, uvođenjem produkcije željeza, doprinijele su daljem društvenom razvoju tračkih plemena. Ratarstvo, stočarstvo i, posebno, rudarstvo doživjeli su polet. Postojale su pogodne mogućnosti za nastanak različitih naselja u plodnim dolinama velikih rijeka u Trakiji (Hebros, Tonzos, Arteskos, Strymon), u ravninama sjeverno i južno od Hema, u planinama (Hem, Rodopi, antička Stranza), na tračkoj obali Egejskog, Mramornog (antički Propontis) i Crnog mora (Pontos Euxeinos nakon VI stoljeća).

Raspravlja se, zatim, o položaju različitih tipova naselja, izabranom na osnovu privrednih i strateških pogodnosti i daju se primjeri tračkih naselja u ravnici, u planini i na obali.

LES THRACES DANS LES SOURCES ECRITES ANCIENNES

KIRIL JORDANOV

Abstract — Les sources anciennes attestent le développement historico-culturel, dans la seconde moitié du II^m millénaire d'une population compacte. Les historiens, les archéologues et les linguistes ont établi que cette population porte le nom ethnique de Thraces. Les premiers témoignages sont les tablettes déchiffrées en linéaire B. Les spécialistes ont constaté qu'elles donnent des renseignements sur les topo-, anthropo- et ethnonymes d'origine thrace.

Les sources écrites anciennes, soit les textes des archives créto-mycéniennes, les descriptions des ethnies et des exploits de leurs basileis dans l'«Iliade», la poésie lyrique hellénique des VIII^e—VII^e s. av. J.-C., les notes géographiques, mythographiques et généalogiques de l'école ionienne, le mieux représentée par Hérodote, les observations et les conclusions pertinentes de Thucydide de la fin du V^e s. av. J.-C., donnent une ample information sur l'histoire et la culture du Sud-Est européen au milieu du II^e mill. av. J.-C. et après. Le développement socio-politique de la «Thrace mycénienne» et la synthèse historico-culturelle de la «Thrace orphique» représentent un ensemble de termes propres à caractériser la société thrace de l'époque du Bronze récent¹. Le premier témoignage de la Thrace et des Thraces sont les tablettes en linéaire B datées de la période du XV^e au XII^e s. av. J.-C.². Les linguistes et les historiens sont parvenus à les déchiffrer et ont fini par constater qu'elles représentent des parallèles avec les topo-, anthropo- et ethnonymes thraces. Je voudrais vous faire connaître les plus importants en la matière.

Tous les spécialistes sont unanimes à lire *pi-ta-ka-se* en linéaire A et en linéaire B l'anthroponyme *pi-ta-ke-u* équivalant au grec Πιττακος. Ce nom appartient au système anthroponymique thraco-micrasianique³. A en croire Thucydide, Pittacos, roi des Edoniens,

¹ Al. Fol, *Thracian and Mycenaean: Methodology of the Parallelism*, Bulgarian Historical Review, 1984, I, 77—79; същият, *Тракийският орфизъм*, София, 1986, 8—9, 29—31, 136, 166.

² Vl. Georgiev, *L'ethnogenèse de la Péninsule Balkanique d'après les données linguistiques*, Studia Balcanica, V, Sofia, 1971, 157; Казанскене, В. П., Н. Н. Казанский, *Предметно — понятийный словарь греческого языка. Крито — микенский период*, Ленинград, 1986, 47.

³ Iv. Duridanov, *Thrakische Eigennamen in den mykenischen Texten*, Linguistique Balkanique, 28, 1, 1985, 5; P. G. van Soesbergen, *Thracian*

aurait été victime d'un complot royal au cours de la lutte pour le contrôle politique sur la Chalcidique en 424 av. J.—C.⁴. Des tablettes de Cnossos en linéaire B mentionnent *di-za-so* ou *di-za* correspondant aux noms de personnes Διζας — Διζασ/σ/ος. On a établi leur lien avec la glose d'Hésychius — διζα, — διζη⁵. Sur une tablette cnosssienne est déchiffré *pu-zo* qui présente une analogie évidente avec les noms de personnes thraces βύζας, βύζης, βύζος⁶. Sur une tablette de Pylos est lisible le nom de *ma-ro* qui désigne Maron, le prêtre d'Apollon à Ismaros — ville des Cicones dans l'«Odyssée» d'Homère⁷. En l'occurrence, je ne voudrais pas discuter la question si le nom d'Ἰσμαρος appartient à une langue pré grecque (pélasgique?) ou devrait être rapporté à l'onomastique thrace⁸. Le texte d'une tablette pylienne où l'on peut lire le nom de *me-ra-to* donne lieu à certains auteurs de le lier au toponyme μελανδια en Sithonie ou à l'anthroponyme thrace μελανθος⁹. Selon Best¹⁰, aux anthroponymes thraces s'appliquent aussi les noms de *ke-ta*=Getas, *me-to-ke-u*=Metokos et *sa-ka-re-u*=Sagaris.

Sur des tablettes de pylos est déchiffré le toponyme *ka-ra-ti-ja* que les linguistes identifient avec καρπάδος, île située entre la Crète et Rhodes¹¹. Déjà Kretschmer a mis en doute l'identification de ce nom avec l'oronyme κάρπαδος qui n'existe pas dans la tradition écrite ionienne et hellénistique et n'apparaît que chez Claude Ptolémée¹².

Sur des tablettes en linéaire B du palais de Cnossos est enregistré le nom de *o-du-ru-we*, mentionné aussi sous la forme *o-du-ru-wi-jo*, correspondant au nom d'une montagne dans la Crète et à l'ethnonyme thrace Ὀδρυσαι¹³. Sur des tablettes pyliennes est lisible le nom de *tu-ni-jo*¹⁴ équivalant à l'anthroponyme θυνός et sur des tablettes cnosssiennes — le nom de *tu-ni-ja* lié à l'ethnonyme Θυνός, Θυνοί¹⁵.

personal, ethnical and topographical names in the Bronze Age Linear A and B texts from Crete and the Greek Mainland, Actes du II^e Congrès International de Thracologie, volume sélectif, Paris—Roma—Montreal—New York, 1982, 323—324.

⁴ Thuc., 4, 107, 3 (Smith); D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, Wien, 1976², 371.

⁵ O. Landau, *Mykenisch—griechische Personennamen*, Göteborg, 1958, 44—45, 230; D. Detschew, *op. cit.*, 132—135.

⁶ P. G. van Soesbergen, *op. cit.*, 324—325; D. Detschew, *op. cit.*, 95.

⁷ Hom, *Odyss.*, IX, 197 (Monro — Allen); Iv. Duridanov, *op. cit.* 5.

⁸ I. von Bredov, *Ethnonimie und Geographische Bezeichnungen der Thraker bei Homer, Thracians and Mycenaenaens*, Proceeding of the Fourth International Congress of Thracology, Brill Leiden, 1990 (in print).

⁹ M. J. Ventris, Chadwick, *Documents in Mycenaean Greek*, Cambridge, 1956, 560; D. Detschew, *op. cit.*, 291.

¹⁰ M. J. Ventris, Chadwick, *op. cit.*, 553, 561, 588; J. Best, *Thrakische Namen im mykenischer Schrift, Thracians and Mycenaenaens*, Proceeding of the Fourth International Congress of Thracology, Brill Leiden, 1990 (in print).

¹¹ W. Pape, G. E., Benseler, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, I, Graz, 1959, 627.

¹² Ptol., 3, 5, 8; 3, 8, 1 (Müller); P. Kretschmer, *Zum Balkan — Skythischen*, Glotta, 24, 1936, 39; Л. А. Гиндин, *Древнейшая ономастика Восточных Балкан* (Фрако — хетто — лувийские изогlossen), София, 1981, 154.

¹³ P. G. van Soesbergen, *op. cit.*, 330; Iv. Duridanov, *op. cit.*, 9

¹⁴ Vl. Georgiev, *Lexique des inscriptions créto—mycéniennes*, Sofia, 1955, 72; C. J. Ruijgh, *Etudes sur la grammaire et vocabulaire du grec mycé-nien*, Amsterdam, 1967, 171.

¹⁵ D. Detschew, *op. cit.*, 211—213.

Le texte mycénien de tablettes de Pylos met en évidence le nom de *ta-ra-ke-wi-ja* et la forme *tre-ke-wi-ja*¹⁶ que les linguistes identifient avec le grec Θράκιες, Θράκες, Θρήικης c.-à-d. l'ethnonyme générique Thraces¹⁷. Kretschmer a étayé d'arguments la thèse de Tomaschek sur la forme thrace de l'ethnonyme Τραυσοί et l'identité diachronique des formes grecques Τραυσοί et Θράκιης¹⁸, cette dernière présentant une grande ressemblance avec les formes mentionnées dans l'«Iliade» — οἱ Θρήικες,¹⁹ Θρηχῶν²⁰ et Θρήιχη.²¹

Sur des tablettes pyliennes et cnossiennes est déchiffré le nom de *pe-ri-te-u* qui correspond au grec Περωζος et sur une tablette pylienne — le nom de *-o-ro-ti-jo* = Ὀλυνθος.²² Une tablette de Cnossos mentionne le nom de *ka-sa-to* Ξανθος et une autre de Pylos — le toponyme *ko-ri-to* = κῶρινθος.²³ Je tiens à souligner que chez Strabon Ξανθεία désigne une ville des Cicones à côté de μαρώνεια et d'Ἰσμαρος. Ξανθος est un fleuve en Troade et Ξανοί -une tribu thrace mentionnée par le logographe Hécatée, cité par Etienne de Byzance.²⁴

D'après les linguistes, les toponymes formés par le suffixe *-nt (h)*, tels Perinthos, Olynthos, Zerinthos et Apsynthos,²⁵ pourraient être attribués à la communauté socio-culturelle thraco-pélasgique et identifiés avec les toponymes avec le suffixe *nd* en Asie Mineure²⁶. Cette couche toponymique, datée de la seconde moitié du II^e mill. av. J.—C., est typique pour les côtes: pontique, propontique et égéenne et certaines de leurs îles. A cet égard, une importance toute particulière revient au fait que les textes créto-mycéniens rédigés en écriture linéaire B contiennent des toponymes thraces de l'époque avant et vers la guerre de Troie. A la même époque ou à une époque un peu tardive de la thalassocratie des Pélasges et des Thraces aux XII^e—XI^e s. av. J.—C. remontent aussi les toponymes de la côte ouest du Pont formés par le suffixe — *σ/σος*, à savoir Κάβασσος / Καβησσός, Καρδησσος, Αίγισσος, Σαλμυδησσος et l'hydronyme Ὀρδησσος. Tous ces toponymes appartiennent à l'onomastique de la Thrace du Nord-Est, de la Thrace du Sud-Est et de l'Asie Mineure du Nord-Ouest de la fin du II^e mill. av. J.—C.²⁷

¹⁶ L. A. Stella, *La civiltà Micenea nel documenti contemporanei*, IV, Roma, 1965, 211—212.

¹⁷ D. Detschew, *op. cit.*, 204.

¹⁸ W. Tomaschek, *Die alten Thraker*, I, Wien, 1980², 99—100; P. Kretschmer, *op. cit.*, 39—40.

¹⁹ Hom., *Ilias*, XXIV, 234 (Monro — Allen).

²⁰ Hom., *Ilias*, IV, 519; XIII, 4.

²¹ Hom., *Ilias*, XI, 222; XIII, 301; Гиндин Л. А. цит. съч. 155.

²² D. Detschew, *op. cit.*, 342—343, 363.

²³ P. G. van Soesbergen, *op. cit.*, 329—330.

²⁴ Strabo, 7, Fr. 44 (Meineke); Strabo, 12, 1, 21; Steph. Byz., 480, 14 — Нес., Fr. 180 (Jacoby); Ал. Фол, *Проучвания върху гръцките извори за древна Тракия*. Траките в периегезата на Хекатей, ГСУ — ФИФ, 66, 1972—1973, София, 1975, 23, 32.

²⁵ D. Detschew, *op. cit.* 39, 184.

²⁶ Iv. Duridanov, *op. cit.*, 10

²⁷ K. Jordanov, *Caractéristique toponymique et ethnique de la Thrace du Nord—Est*, Bulgarian Historical Review, 1985, 2, 45—47.

Dans l'»Iliade«, Homère retrace les exploits des basilei thraces allés au secours de leurs alliés les Troyens dans la lutte contre les Achéens. Les archéologues et les historiens situent les événements liés à la guerre de Troie dans la période de 1285 à 1275 av. J.—C.²⁸ Tous les spécialistes sont unanimes à apprécier la valeur de l'»Iliade« comme source historique. Ils font ressortir les différentes couches chronologiques de certains chants ajoutés par la suite au poème créé en Ionie aux environs du VIII^e s. av. J.—C.²⁹ La plupart des auteurs sont convaincus que le II^e chant ou le »Catalogue des vaisseaux« a été composé entre le début de la première guerre de Messénie en 734 av. J.—C. et son annexion définitive à Sparte dans le dernier quart du VII^e s. av. J.—C. Le X^e chant, intitulé »la Dolonie«, esquisse les combats entre les Hellènes et les Thraces dans la période du VII^e jusqu'à la première moitié du VI^e s. av. J.—C., marquée par la colonisation d'Abdère, de la Maronée et de la Chersonèse de Thrace.³⁰ Ces deux chants ont été joints plus tard au poème et insérés dans sa rédaction par le tyran Pisistrate.

Le »Catalogue des vaisseaux« est un récit des hauts faits d'Acamas et du héraut Peiрос qui étaient à la tête de tous les Thraces habitant les terres »baignées par l'Hellespont impétueux«. Peiрос est fils d'Imbrasos et serait venu de la région d'Ainos.³¹ Le nom d'Ἰμβρασίδη est certainement d'origine anatolienne et vient confirmer les relations ethno-culturelles intenses entre la Thrace et l'Asie Mineure du Nord-Ouest dans la seconde moitié du II^e mill. av. J.—C.³² D'après l'étymologie de Vl. Georgiev, le nom de Πέρως est royal et désigne »chef«.³³ Ce nom présente une analogie avec les toponymes en Troade³⁴ et l'ancien nom de la Thrace Πέρκη. L'»Iliade« glorifie le héraut troyen Iphidamas, fils d'Anténor et de la Thrace Théano, élevé en Thrace. Un autre passage met en évidence que le Troyen Hellen tient entre ses mains une épée thrace.³⁵

Cimbursky a avancé récemment l'hypothèse que la mort de Peiрос et la victoire de Diomède sur Arès sous l'apparence d'un Thrace auraient été une répercussion d'un poème épique consacré à quelque dieu militaire de la Thrace en faveur de Troie en tant que partie intégrante de la communauté thraco-micrasianique.³⁶ Fils de Peiрос est Rigmos péri sous les murs de Troie, transpercé par la lance d'Achille.³⁷

²⁸ А. л. Фол, *Гръцки извори за историята на древна Тракия*. III. Тракия в Тукидидовата »Археология« I 2—12 и II 14—17, ГСУ — ИФ, 68, 1974, София, 1979, 15.

²⁹ G. Mihailov, *Homère comme source historique et les études thraces*, Linguistique Balkanique, 28, 3, 1985, 21.

³⁰ Ю. В. Андреев, *Политическая география Гомеровской Греции* (К вопросу о датировки »Каталога кораблей« в »Илиаде«), В: Древний Восток и античный мир, Ленинград, 1980, 129—149.

³¹ Hom., *Ilias*, II, 844—845; IV, 520.

³² Л. А. Гиндин, *цит. съч.*, 106, 109, 176.

³³ Vl. Georgiev, *Les noms des rois thraces et daces*, Linguistique Balkanique, 24, 1, 1981, 15.

³⁴ Л. А. Гиндин, *цит. съч.* 85—86, 137—138.

³⁵ Hom., *Ilias*, XI, 221—230; XIII, 576—577.

³⁶ Hom., *Ilias*, IV, 517—537; В. Л. Цымбурский, *Диомед в Троаде и во Тракии (Поединок двух балканских божества на последней странице истории ахейского мира)*, Etudes Balcaniques, (sous presse).

³⁷ Hom., *Ilias*, XX, 484—490; D. Detschew, *op. cit.*, 361—362.

De toute évidence, les légendaires basilei thraces Acamas et Peiroos jouissaient d'une grande popularité dans la tradition hellénique, vu qu'un texte de Pseudo-Aristote mentionne que tous les deux étaient ensevelis dans un même tumulus.³⁸

Dans un passage de Thucydide et la scholie y ajoutée sont localisés les domaines d'Acamas et de Peiroos qui étaient parmi les premiers alliés des Troyens. Ils doivent être cherchés sur la côte de la Propontide et de la Chersonèse de Thrace. Thucydide affirme qu'au cours de la guerre de Troie, les Achéens pratiquaient en même temps l'agriculture en Chersonèse de Thrace et la piraterie pour s'assurer la subsistance.³⁹ Le scholiaste fait remarquer qu'Acamas était à la tête de ceux qui cultivaient la terre et Achille — des pirates. Les commentaires du texte font noter qu'Acamas est mentionné par Antimaque, représentant d'une tradition poétique inconnue à Homère. Mais sa version est adoptée par Thucydide. Les historiens ont déjà établi que le cours inférieur de l'Hébro avec la région d'Ainos et la côte de la Propontide avec la Chersonèse de Thrace étaient des centres de la vie politique thrace avant et pendant la guerre de Troie.⁴⁰

Homère fait mention de la tribu Σιντιες de l'île de Lemnos, en empruntant des éléments à la mythologie. Zeus a précipité hors de l'Olympe Héphaïstos qui s'est abattu dans l'île de Lemnos et a été recueilli par les Sinties. Le scholiaste ajoute que cette île était un centre de pirates. Les Sinties se rencontrent encore une fois dans l'«Odysée», mais il importe, en l'occurrence, que la scholie précise que les Sinties sont Θρακῶν γένος.⁴¹ Les Sintes (Σιντοί) sont mentionnés pour la première fois par Thucydide. Cette tribu est devenue populaire dans la littérature mythographique et généalogique grâce à Hellanicos et c'est Strabon qui a systématisé tous les renseignements.⁴² Or, une importance primordiale revient à la conclusion que les Sinties (les Sintes) font partie de la communauté socio-culturelle thraco-pélasgique de la fin du II^e et du début du I^{er} mill. av. J.—C.

La thalassocratie des Pélasges et des Thraces a marqué de son empreinte la tradition écrite. On a déjà établi que Castor de Rhodes a été le premier à dresser la liste des peuples maîtres de la mer, reprise par Diodore. Le fragment bien connu de Diodore est conservé par la «Chronique» d'Eusèbe de Césarée pour se perpétuer dans la tradition historique byzantine en la personne de Georges le Syncelle.⁴³ L'interprétation historique des données sur la thalassocratie des ethnies se trouve appuyée par les nombreuses publications de découvertes subaquatiques dans la Méditerranée orientale et la mer Noire. La thalassocratie des Pélasges et des Thraces est datée des XII^e—XI^e s. av. J.—C.

³⁸ Pseudo-Arist., *Peplos*, 56 (Appelt).

³⁹ Thuc., 1, 11, 1 (Hude; Smith); Schol. ad Thuc., 1, 11, 1 (Hude).

⁴⁰ Ал. Фол, *Тракия в Тукидидовата »Археология«* ..., 16—17, 29.

⁴¹ Hom., *Ilias*, I, 593—594; Schol. ad *Ilias* I, 594; Hom., *Odyss.* VIII, 294; Schol. ad *Odyss.*, VIII, 294; D. Detschew, *op. cit.*, 445.

⁴² Ал. Фол, *Проучвания върху гръцките извори за древна Тракия*. V. Генеалогисти и митографи от V—IV в. пр. н. е., ГСУ — ИФ, 70, 1980, 14—15.

⁴³ Diod., 7, Fr. 11; Euseb., *Chron.*, I, 225; Hieronym., 119, 18 (Helm) Syncellus, 340, 17 (Dindorf); C. v. Lazova, *The Thracian Thalassocracy*, Thracia 8, Serdicae, 1988, 17—22.

et après l'hégémonie des Cariens à la fin du IX^e et dans le premier quart du VIII^e s. av. J.—C. commence l'époque de la colonisation grecque.⁴⁴

L'«Iliade» chante aussi 'Ευφημος, chef des Cicones armés de lances, sans préciser leur appartenance ethnique. Quant à l'«Odyssée», les Cicones sont localisés dans la région de la ville d'Ismaros, soit dans les terres entre la Maronée et Stryme, à en croire le témoignage plus tardif d'Hérodote. L'interprétation de ces renseignements démontre qu'ils sont l'écho des relations délicates et dynamiques entre les colons grecs et la population thrace autochtone aux VII^e—VI^e s. av. J.—C.⁴⁵

Après Acamas et Peiroos, c'est Rhésos, fils d'Eioneus, qui a conduit les Thraces allés au secours de Troie. Selon une autre version mythologique, Rhésos aurait été fils de Strymon. Le lien entre le nom du père de Rhésos et la ville d'Eion dans l'embouchure du Strymon est évident.⁴⁶ La plupart des auteurs considèrent que le X^e chant («la Dolonie») a été intégré dans l'«Iliade» par Pisistrate. Ses rédacteurs connaissaient bien les luttes politiques pour le contrôle sur les mines du Pangée et la popularité du roi-cavalier Rhésos que les tribus thraces vénéraient comme un héros de la guerre de Troie. Elles l'avaient érigé en divinité et oracle habitant dans les cavernes du Pangée. L'étymologie de ce nom est incontestable et remonte au concept indo-européen de «roi-prêtre».⁴⁷ La scholie ajoute que d'après la légende généalogique, Rhésos est fils de Strymon et de la muse Euterpe. Il s'est allié aux Troyens et a causé, en l'espace d'une journée, des ennuis (des malheurs) aux Hellènes. Ulysse et Diomède l'ont surpris en plein sommeil et l'ont tué, aidés par Héra et Athéna. Selon la version de Pindare, les Hellènes se sont réjouis que Rhésos ait été assassiné avant d'avoir bu, lui et ses chevaux, de l'eau du fleuve de Scamandre, sinon il aurait été invincible.⁴⁸ Polyen affirme que son corps a été drapé dans une chlamyde pourpre et transporté sur la rive du Strymon, tandis que Philostrate propose la version que Rhésos aurait gouverné les Thraces dans le Rhodope.⁴⁹ Le quatrième récit de Conon fait remarquer que Rhésos est fils de Strymon. Déjà Willamowitz-Moellendorff a localisé ses domaines dans le cours inférieur du Strymon et la région de la ville d'Eion.⁵⁰

L'analyse philologique d'un fragment d'Hipponax où l'on peut lire 'Ρῆος Αίνιων πάμυς, c.-à-d. roi (souverain), a donné lieu à certains auteurs de controverser l'hypothèse considérée comme plausible que le X^e chant («la Dolonie») est une interpolation tardive dans

⁴⁴ Αλ. Φολ, *Τρακία ε Τυκιδιδωατα »Αρχεολογια«* ..., 15—16.

⁴⁵ Hom., *Ilias*, II, 846; Hom., *Odyss.*, IX, 34—40; IX, 197—198; Hdt., 7, 109, 2 (Feix); G. Mihailov, *op. cit.*, 37—38.

⁴⁶ Hom., *Ilias*, X, 435; D. Detschew, *op. cit.*, 395—396; W. Pape, G. E. Benseler, *op. cit.*, 454, 1307.

⁴⁷ Strabo, 7, Fr. 36; Eur., *Rhes.*, 972 (Ebener); W. Tomaschek, *op. cit.*, II, 53.

⁴⁸ Schol. ad *Ilias*, X, 435; Pind., Fr. 262 (Schröder).

⁴⁹ Polyen, *Strat.*, 6, 35 (Wölfflin—Melber); Philostrate., *Her.* 680 (Jacoby); D. Detschew, *op. cit.*, 396.

⁵⁰ Conon., 4 (Jacoby); V. Willamowitz—Moellendorff, *Die Ilias und Homer*, 2 Aufl. Berlin, 1920, 64.

l' «Iliade». ⁵¹ La généalogie établit la filiation de Rhésos avec les muses et la personnification d'aèdes de l'époque de la «Thrace orphique», de ce fait, il est possible de faire un parallèle avec les chefs des Thraces de l'Hellespont du II^e chant de l'«Iliade». Cette assertion se trouve étayée par l'hydronyme antique en Troade Ρῆσος mentionné dans l'«Iliade» et dans la «Théogonie» d'Hésiode. Le nom de Rhésos appartient à une ancienne couche troyeno-hellespontico-égéenne du système nominal thrace qui pourrait être situé à l'époque de la guerre de Troie. ⁵²

Cimbursky a émis l'hypothèse que le V^e chant («la Diomédie») et le X^e chant («la Dolonie») remontent à différentes versions des luttes entre le Héros-cavalier, c.-à-d. Arès «thrace», et Diomède. Il est tout autre question si l'on pourrait identifier Diomède, roi d'Argos, avec Diomède, roi des Bistones, qui possédait des juments féroces se nourrissant de chair humaine. ⁵³ Sa capitale se trouvait au voisinage d'Abdère. Les domaines du roi des Bistones devraient être cherchés entre les terres de Peiroos à l'est et celles de Rhésos à l'ouest. L'histoire des combats entre le Cavalier thrace et Diomède pourrait être datée de l'époque de la guerre de Troie lorsque la société achéenne du Mycénien récent est entrée en conflit avec les Thraces qui défendaient les habitants de la Troade avec lesquels ils étaient unis par un lien de parenté. C'était un conflit entre chefs-cavaliers — le Héros thrace et Diomède d'Argos. ⁵⁴

La plus ancienne carte ethno-politique et toponymique de la Thrace et des Thraces se rapporte à l'époque de l'Antiquité mycénienne (XVI^e/XV^e — XIII^e s. av. J.—C.) lorsque fonctionne le linéaire B. La carte suivante se situe à l'époque de la guerre de Troie et de la thalassocratie des Pélasges et des Thraces. C'est à elle que sont attribués les témoignages des poèmes homériques et les toponymes formés par les suffixes «-nt(h)» et σ/σ/ος. Cette carte englobe une grande partie des anthro-, topo- et ethnonymes d'Asie Mineure du Nord-Ouest ayant pour centre la Troade, de la Propontide avec la Chersonèse de Thrace, de la côte de la mer Egée et certaines de ses îles, des terres des Cicones d'Ismaros et de Maronée, des Péoniens du cours inférieur de l'Axios et des habitants anonymes de l'embouchure du Strymon. ⁵⁵

Les renseignements sur les Thraces, les Cicones et les Péoniens et leurs basilei dans la poésie épique ancienne sont donnés du point de vue des Hellènes face à une société barbare nonlittéraire. Ils ont été complétés et révisés par les poètes lyriques et par les logographes Hécatee et Hellanicos, représentants de l'école ethno-généalogique et géographique ionienne pour acquérir de l'ampleur dans le «logos thrace» d'Hérodote et dans la prose historique de synthèse de Thucydide à la fin du V^e s. av. J.—C.

⁵¹ Hippo., Fr. 41 (Bergk); Л. А. Гиндин, *цит. съч.*, 127.

⁵² Hom., *Ilias*, XXII, 19; Hes., *Theog.* 340 (Pertusi); Ал. Фол, *Проучвания върху гръцките извори за древна Тракия*. VII. Конон »Разкази«, ГСУ — ИФ, 74, 74, София, 1982, 8—9, 15, 22.

⁵³ Diod., 7, Fr. 44; D. Detschew, *op. cit.*, 72.

⁵⁴ В. Л. Цымбурский, *цит. съч.*

⁵⁵ Ал. Фол, *Политика и култура в древна Тракия*, София, 1990 (под печат).

TRACANI U STARIM PISANIM IZVORIMA

Kratak sadržaj

Stari izvori svjedoče o istorijsko-kulturnom razvoju u drugoj polovini II milenija jedne kompaktne populacije na sjeverozapadu Male Azije, na obali Egejskog mora i na nekim egejskim ostrvima, sve do međuriječja Strume i Vardara. Istoričari, arheolozi i lingvisti su ustanovili da ta populacija nosi etničko ime Tračana. Prva svjedočanstva o istorijsko-kulturnom i socio-političkom razvoju u mlađem bronzanom dobu su dešifrovane pločice linear B. Naučnici koji se bave tim problemom konstatovali su da one daju podatke o toponimima, antroponimima i etnonimima tračkog porijekla. Autor daje mnoge primjere iz antroponimije i toponimije koji su karakteristični za ovu tematiku.

GRIECHISCHE SCHUTZWAFFEN UND IHRE NACHAHMUNGEN IM ILLYRISCHEN UND THRAKISCHEN GEBIET

OTTO-HERMAN FREY

Auszug — Die thrakische Kunst des 4 Jh. v. Chr. und ihre spätere Entwicklung sind relativ gut bekannt, jedoch ist es viel schwieriger ihre Anfänge im 6. und 5. Jh. zu erkennen. Wir müssen uns vor allem auf die *Prunkgräber* aus Duvanli stützen, sowie auf andere gleichzeitige Funde von Luxuserzeugnissen aus den Gräbern der herrschenden Klasse. Trotz der Ähnlichkeiten im Hinblick auf Kunst und gesellschaftliche Stellung, ist es möglich zwei Zonen zu unterscheiden, die westliche, illyrische, welche mit Mazedonien in Verbindung steht und die östliche, thrakische, die mit Ionien und Athen verbunden ist. Als Beispiele der thrakischen künstlerischen Richtung dieser Periode kann man die Prunkbeinschienen aus Vrace und Agighiol nennen. Bemerkbar ist auch die Einfuhr aus Persien, sowie skytische Einflüsse (Tierstil). In der Blütezeit, beginnend mit dem 4. Jh. ist das Gebiet südlich des Balkangebirges stärker mit den Inseln, mit Ionien und Athen in Verbindung, während das nördliche den älteren Traditionen folgt.

Zu der Ausstellung antiker Helme der Sammlung Lipperheide in Berlin im Sommer 1988 erschien ein umfangreicher Katalog, der unser Wissen über diese Waffenstücke vorzüglich zusammenfaßte und erweiterte.¹ Dabei wurde auch den Funden aus den »barbarischen« Randgebieten im Norden der griechischen Welt viel Raum gegeben. Bei den folgenden Überlegungen zum Aufkommen griechischer Waffen im illyrischen und thrakischen Gebiet soll unmittelbar an diese Zusammenstellung angeknüpft werden.

Die »illyrischen« Helme wurden bereits mehrfach zusammengestellt.² Grundlegend war die Bearbeitung von E. Kunze, der — von den Olympia-Funden ausgehend — mehrere Typen unterschiedlichen Alters aussondern konnte. Die Karte der Helme der zweiten Stufe (Typ II),³ der die ältesten Helmfunde aus dem nördlichen Barbarikum angehören, umfaßt Niederlegungen von der zweiten Hälfte des 7. bis zum späten 6. Jh. v. Chr. Gerade früheste Zeugnisse stammen nicht aus Nordgriechenland oder dem jugoslawischen Teil Makedoniens, von wo z. B. der Helm in Joannina auf Grund seiner Gravierung oder z. B. das Exemplar

¹ Antike Helme. Sammlung Lipperheide und andere Bestände des Antikemuseums Berlin, mit Beiträgen von A. Bottini u. a. Röm.-Germ. Zentralmus. Monogr. 14, Mainz 1988.

² Antike Helme a.a.O. 42ff. mit ausführlichen Literaturhinweisen.

³ Antike Helme a.a.O. 50 Abb. 9.

aus Trebenište mit Hilfe seiner Beifunde erst in die zweite Hälfte des 6. Jhs. datiert werden können, sondern weit aus dem Norden z. B. aus Kaptol in Slawonien, wo ein solcher Helm zusammen mit griechischen Beinschienen in einem Grab der älteren Hallstattzeit mit typischem Pferdegeschirr und anderem Fundgut der Epoche angetroffen wurde.⁴ In einem anderen Grabhügel gleichen Alters kam ferner ein korinthischer Helm zutage. Ob die Helme über die Adria oder von Nordgriechenland durch das Vardar- und Morava-Tal nach Norden gelangten, bleibt offen. In der Gräbern fassen wir nur das Absatzgebiet des Waffentausches. Die Funde erklären sich aus der schon damals im Hallstattbereich geübten Sitte, einem reichen Toten eine aufwendige Waffenausstattung mitzugeben. Entsprechend gibt es auch in Slowenien in hallstädtischen Kriegergräbern Helme, die dort von italischen Vorbildern herzuleiten sind.⁵

Erst in die zweite Hälfte des 6., in das 5., ja sogar in das 4. Jh. v. Chr. gehört dann die Menge der Funde mit »illyrischen« Helmen aus Bosnien/Herzegowina, Montenegro, Serbien, Albanien und Makedonien. Obwohl etliche Helme in Gräbern mit nur wenigen anderen Beigaben gefunden wurden, sind doch die Komplexe insgesamt ohne Zweifel als Bestattungen einer Eliteschicht anzusehen. Sicherlich waren nur hervorragende Krieger in der Lage, sich griechische Waffen zu beschaffen. Daß sich in dem betreffenden Gebiet in dieser Zeit eine sozial herausgehobene Bevölkerungsschicht an solchen und anderen außergewöhnlichen reichen Grabbeigaben zu erkennen gibt, zeigt beispielsweise die entsprechende Verbreitung griechischen Bronzegeschirrs, das wiederholt zusammengestellt wurde.⁶ Z. T. stammt solches Gut aus den gleichen Nekropolen, die auch die fremden Waffen geliefert haben; zu nennen wären etwa die neuen Funde von Pečka Banja. Am bekanntesten ist aber noch immer die Nekropole von Trebenište am Ohridsee.⁷ Dort finden wir in den Gräbern nicht nur Helme, sondern auch andere griechische Waffenstücke: Beinschienen, schwere Hoplitenschilder, typische Schwerter u. a. Hinzu kommen das reiche Bronzegeschirr und Edelmetallarbeiten, die offensichtlich aus mehreren Fabrikationszentren der griechischen Welt stammen.

⁴ Zu dem hallstädtischen Kulturkomplex Martijanec-Kaptol vgl. jetzt zusammenfassend K. Vinski-Gasparini in: *Praistorija jugoslavenskih zemalja V*, Sarajevo 1987, 182ff.; S. Gabrovec u. B. Čović ebd. 901ff.

⁵ Zusammenfassend S. Gabrovec, *Germania* 44, 1966, 1ff.; ders. in: E. Lessing, *Hallstatt. Bilder aus der Frühzeit Europas*, Wien/München 1980, 118ff.; M. Egg, *Italische Helme*. Studien zu den ältereisenzeitlichen Helmen Italiens und der Alpen. Röm.-Germ. Zentralmus. Monogr. 11, Mainz 1986; ders. in: *Antike Helme* a.a.O. (Anm. 1) 212ff.; 222ff.; vgl. auch die Karte bei O.-H. Frey, *Situla* 20/21 (Festschr. S. Gabrovec) 1980, 333ff.

⁶ Leider wurde der Vortrag von B. B. Shefton auf dem 8. Internat. Kongress für Vor- und Frühgeschichte in Belgrad, in dem das Bronzegeschirr umfassend vorgestellt wurde, bislang nicht gedruckt. Für Jugoslawien vgl. z. B. die Zusammenstellung bei A. Palavestra, *Princely Tombs during the Early Iron Age in the Central Balkans*, Belgrade 1984; R. Vasić, *Arch. Jugoslavica* 25 (im Druck).

⁷ B. D. Filow, *Die archaische Nekropole von Trebenište am Ochrida-See*, Berlin-Leipzig 1927; V. Lahtov, *Problem trebeniške kulture*, Ohrid 1965; R. Vasić in: *Praistorija jug. a.a.O.* (Anm. 4) 724ff. mit weiteren Literaturangaben.

Die ältesten sog. illyrischen Helme werden übereinstimmend Werkstätten in Korinth zugeschrieben. Von den jüngerer Varianten wird vermutet, daß sie nicht aus Korinth selbst, sondern aus Kolonien dieser Stadt an der Adria wie Korkyra, Apollonia und Epidamnos stammen, auch wenn sich das, da die Waffenbeigabe in Gräbern zu dieser Zeit von den Griechen nicht geübt wurde, archäologisch nicht nachweisen läßt. Mit Sicherheit hat aber ebenfalls Makedonien, wo diese Helmform im späten 6. und 5. Jh. vorherrschte, zu ihrer Verbreitung bei den benachbarten illyrischen Stämmen beigetragen. Das zeigt deutlich die Verbreitungskarte der Helme der dritten Stufe »mit glattem Rand«. ⁸ Daß es über das Tragen einer übereinstimmenden Waffenrüstung hinaus bei der makedonischen Kriegerelite und bei der illyrischer Stämme gemeinsame Vorstellungen in der Totenausstattung gab, spiegeln beispielsweise die goldenen Totenmasken, wobei die bekannten Exemplare von Trebenište in der Nekropole von Sindos und in anderen makedonischen Fundkomplexen ihre Vorbilder haben. ⁹

Die schwere Hoplitenrüstung, die die Gräber von Trebenište bargen und die nur bei in der Phalanx kämpfenden Kriegerern effektiv war, ist schwerlich ein Zeugnis dafür, daß entsprechende taktische Neuerungen im illyrischen Bereich Eingang gefunden hatten. Schriftliche Nachrichten lassen nichts dergleichen erkennen, wie an anderer Stelle ausgeführt wurde. ¹⁰ Die griechischen Waffen waren also vor allem Prestigeobjekte der Kriegerelite.

Ebenfalls wird im thrakischen Gebiet trotz des immer noch begrenzten Forschungsstandes an einzelnen reichen Bestattungen, die mit dem späten 6. Jhr. v. Chr. einsetzen, eine sozial herausgehobene Bevölkerungsschicht faßbar. Am bekanntesten sind immer noch die Gräber von Duvanli. ¹¹ Neben griechischen Bronzegefäßen kommen in solchen Komplexen persische Keimelia vor bzw. ostgriechische Erzeugnisse, die starke Einflüsse der achämenidischen Kunst spiegeln, dazu sind Rhyta aus Edelmetall in großer Zahl anzuführen. Alles dieses ist bei der politischen Geschichte des Gebiets und seiner geographischen Ausrichtung sofort verständlich und muß hier nicht weiter vertieft werden.

Auch in Thrakien gibt es unter dem fremden Gut viele Waffenstücke. Die schwere griechische Rüstung spiegeln mehrere archaisierende Glockenpanzer, die z. T. bereits dem späten 5. Jh. v. Chr. angehören und »provinziellen« Werkstätten entstammen. ¹² Am größten ist wieder die Zahl der Helme. Im Gegensatz zum illyrischen Gebiet

⁸ Antike Helme a.a.O. (Anm. 1) 62 Abb. 19.

⁹ H. Pflug in: Antike Helme a.a.O. 60.

¹⁰ O. Frey in: *Jugoslawien. Integrationsprobleme in Geschichte und Gegenwart*. Beitr. z.V. Internat. Südosteuropa-Kongreß, hrsg. von K.-D. Grot-husen, Göttingen 1984, 42.

¹¹ B. D. Filow, *Die Grabhügelnekropole bei Duvanlij in Südbulgarien*. Sofia 1934. Eine Auswahl der Beigaben aus den reichen Bestattungen bei I. Venedikov u. T. Gerassimov, *Thrakische Kunst*, Wien — München 1973. Vgl. ferner den Ausstellungskatalog: *Traci, arte e cultura nelle terre di Bulgaria dalle origini alla tarda romanità*, Venezia 1989 (Milano) mit der neusten Literatur.

¹² L. Ognenova, *Bull. Corr. Hellénique* 85, 1961, 501ff.

handelt es sich aber vorwiegend um sog. chalkidische Helme.¹³ Daneben gibt es — nur auf ein engeres Gebiet in Südthrakien beschränkt — eine Gruppe von Helmen des sog. phrygischen Typus.¹⁴ Bei einer gemeinsamen Kartierung der verschiedenen Helmtypen im illyrischen und thrakischen Raum springt in die Augen, wie sie regional auseinanderfallen (Abb. 1).¹⁵

Trotz einer Überschneidungszeit ersetzt im griechischen Mutterland der chalkidische Helm in etwa den korinthischen. Die jüngeren Typen der »illyrischen« Helme und die chalkidischen sind aber zweifelsohne zeitlich nebeneinander zu ordnen; und der bislang durch Beifunde schlechter datierte »phrygische« Typus überlappt sich chronologisch

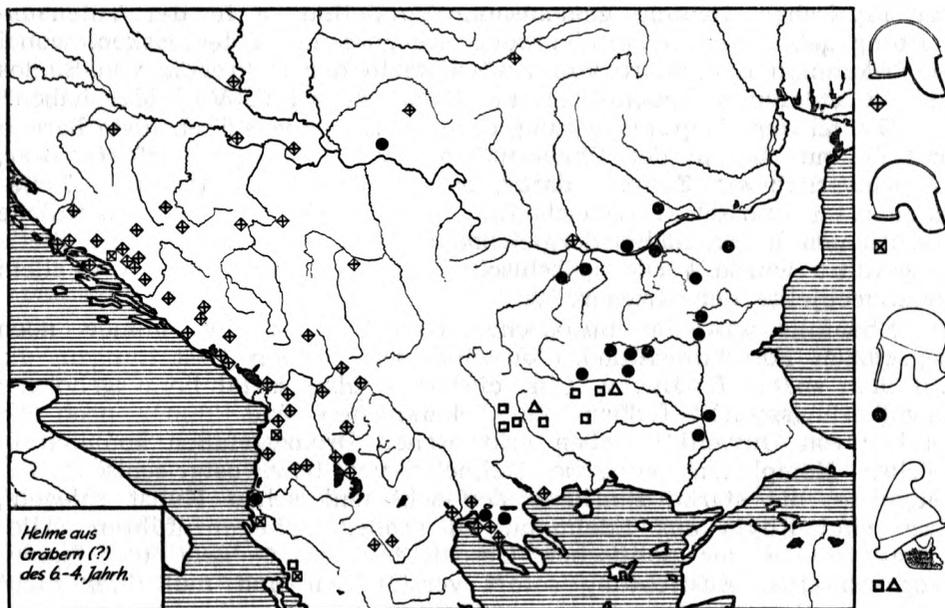


Abb. 1

¹³ H. Pflug in: Antike Helme a.a.O. (Anm. 1) 137ff.; zur Kartierung vgl. R. Vasić in: Il crinale d'Europa. L'area illirico-danubiana nei suoi rapporti con il mondo classico. Atti Convegno Roma 1981. Bibl. Internaz. di Cultura 13 (1984) 25ff.

¹⁴ G. Waurick in: Antike Helme a.a.O. 163ff. B. Schröder, Jahrb DAI 27, 1912, 317ff., dem viele in seiner Benennung folgen, spricht von »thrakischen« Helmen; P. Dintsis, *Hellenistische Helme*, Rom 1986, 23ff. wählt die Bezeichnung tiarartige Helme.

¹⁵ H. Pflug in: Antike Helme a.a.O. 58. Weitere Belege aus dem hier interessierenden Gebiet bieten verschiedene Darstellungen. Für den »illyrischen« Helm siehe z.B. die Silbergürtel von Selca e Poshtëme (eine gute Wiedergabe jetzt in dem Katalog der Ausstellung in Hildesheim: Albanien. Schätze aus dem Land der Skipetaren, Mainz 1988, Nr. 284) und von Loveč, Bez. Stara Zagora (vgl. I. Venedikov u. T. Garassimov a.a.O. [Anm. 11] 350 mit Abb. 248. 250). Illyrische Helme erscheinen auch auf makedonischen Münzen (Antike Helme a.a.O. 55 mit Anm. 80). Auf Münzen des Kassandros (306/297 v. Chr.) ist auch der chalkidische Helm wiedergegeben (P. Dintsis a.a.O. 138f.). Für Hilfe bei der Zusammenstellung der Verbreitungskarte danke ich sehr Frau U. Müller, Marburg.

ebenfalls mit ihnen. Auch wenn die bis jetzt bekannten reichen Fundkomplexe im südlichen Jugoslawien nicht in das späte 5. und 4. Jh. v. Chr. hinabreichen und damit etwas älter sind als die Mehrzahl der bulgarischen, — im illyrischen Gebiet ist aber z. B. aus dem 4. Jh. das fürstlich ausgestattete Grab von Belsh in Albanien anzuführen¹⁶ — so können wir im ganzen genommen von zwei relativ klar unterscheidbaren regionalen Gruppen ausgehen, die eine Erklärung fordern.

Wo der sog. chalkidische Helm in der griechischen Welt seinen Ursprung hatte, ist zur Zeit noch schwer zu bestimmen. Seinen Namen empfing er auf Grund der Darstellungen auf den sog. chalkidischen Vasen. Zudem wurde Chalkis in der Antike wegen seiner Metallverarbeitung gerühmt.¹⁷ Besonders häufig erscheint dieser Helmtypus in der attischen Vasenmalerei. In Makedonien ist neben dem »illyrischen« auch einmal der chalkidische Helm auf Münzen wiedergegeben.¹⁸ Doch sind die einzelnen Varianten dieser Helmform noch nicht ausreichend bestimmt, um verschiedene Fabrikationszentren zu scheiden. Die Waffenproduktion der meisten Poleis bleibt für uns im dunkeln.

Dem Helm kam vor anderen Waffenstücken besonderer Abzeichencharakter zu. Es sei als Beispiel nur Alkaios zitiert (Frgt. 54 D.), der die in seinem Saal aufbewahrten Waffen schildert und den Helm als Agalma des Mannes hervorhebt. Bei der Karte Abb. 1 stellt sich deshalb sofort die Frage, ob sich hinter der unterschiedlichen Verbreitung der Helme nur divergierende Handelsinteressen verbergen? Oder spiegeln sich darin nicht politische Bindungen?

Man wird solchen Überlegungen sofort entgegenhalten, daß es in der griechischen Welt vor der Zeit der hellenistischen Reiche keine uniformierte Bewaffnung gab. Der griechische Krieger, sei er Adliger, Bürgerhoplit oder Söldner, stellte seine Waffen selbst.¹⁹ Einen guten Beleg dafür, daß sich die Gegner nicht unbedingt sofort an unterschiedlichen Waffenstücken und auch nicht an den Schildzeichen erkennen mußten, liefert Thukydides bei dem Bericht über die Schlacht bei Delion (IV, 96). Denn von den auf dem linken Flügel zunächst siegreichen Athenern machten sich etliche in der Verwirrung, die bei der Umfassung der Feinde entstanden war, gegenseitig nieder.

Vor allem läßt sich immer wieder ein besonderes Prunken mit Waffen feststellen. Beispielsweise zeigt dieses das Gespräch des Sokrates mit dem Panzerschmied Pistias (Xenophon, Mem. III, 10, 9 ff.), aus dem hervorgeht, daß neben einfachen, gut sitzenden Muskelpanzern auch verzierte und vergoldete verkauft wurden. Oder man kann an das Auslaufen der Flotte der Athener 415 v. Chr. nach Sizilien erinnern. Im Gegensatz zu den Schiffen, die von den Trierarchen und dem Staat ausgestattet wurden, sorgte im Landheer ein jeder

¹⁶ Siehe jetzt den Katalog: Albanien a.a.O. 244ff.

¹⁷ Zu der Waffenproduktion von Chalkis vgl. K. A. Neugebauer, *Röm. Mitt.* 38/39, 1923/24, 397ff.

¹⁸ Vgl. oben Anm. 15.

¹⁹ Ausführlich dazu jetzt S. G. Gröschel, *Waffenbesitz und Waffeneinsatz bei den Griechen*, Frankfurt a.M. 1989, auf den sich auch die folgenden Ausführungen gründen. Herrn Gröschel, Berlin, danke ich sehr für wiederholte Gespräche voller Anregungen.

selbst für seine Waffen. Und Thukydides schreibt dazu (VI, 31), die Soldaten wetteiferten nach Kräften untereinander in Waffen und Kriegsbekleidung. Auf Prunkwaffen der Feldherren soll dabei gar nicht eingegangen werden.

Bei solchen Nachrichten wird aber leicht zu wenig beachtet, daß es bereits in dem hier besonders interessierenden Zeitraum in den verschiedenen Poleis Tendenzen zu einer bis zu einem gewissen Grade vereinheitlichten Kriegerrüstung gab. Das ist nicht nur für geschlossen kämpfende Formationen selbstverständlich, sondern läßt sich ebenfalls aus der gesteigerten Waffenproduktion und der Spezialisierung der Handwerker, die nur Helme, Panzer, Schilde oder Schwerter herstellten, folgern. Was für Mengen in Serien gefertigter Waffen auf die Käufer warteten, geht z. B. gut aus einer Stelle bei Lysias hervor (XII, 19), der von 700 durch die dreißig Tyrannen beschlagnahmten Schilde einer Schildfabrik spricht. Eine gewisse Uniformiertheit der Waffenausstattung ergibt sich ebenfalls aus der Tatsache, daß die Bewaffnung der Krieger öfters vom Staat übernommen wurde. Von verschiedenen Hinweisen im Geschichtswerk des Thukydides sei nur der Zug der Athener gegen Milet im Jahre 412 zitiert (VIII, 25), an dem 1000 Athener und 1500 argeiische Hopliten teilnahmen, wobei von letzteren 500 von Athen schwere Rüstungen bekommen hatten. Und um noch einen anderen Beleg zu bringen, sei eine Gesetzesinschrift der ersten Hälfte des 4. Jhs. von Thasos angeführt,²⁰ in der die Versorgung der Nachkommen im Krieg gefallener Soldaten geregelt wird: Beim Mannbarwerden der jungen Männer erhalten sie vom Staat eine vollständige Panhoplie, nämlich Beinschienen, Panzer, Helm, Schwert, Schild und Speer.

Dabei wurden sicherlich nicht nur übereinstimmende Schildgrößen angestrebt. Vielmehr wurden auch in der Ausrüstung mit Helmen, die am deutlichsten individuelle Züge tragen und von denen nach dem Zeugnis von Vasenbildern und anderen Monumenten oft mehrere Typen nebeneinander dargestellt wurden, eine gewisse Vereinheitlichung erreicht. Das belegt deutlich die häufig zitierte Äußerung des Demosthenes (LIX, 94) über ein Gemälde des Mikon von der Schlacht bei Marathon, das uns in das 5. Jh. zurückführt. Darauf könnten die plattäischen Hopliten hauptsächlich durch die böotischen Helme, die sie trügen, von den Athenern unterschieden werden.

Die wenigen Bemerkungen werden ausreichend gezeigt haben, daß es im 5. u. 4. Jh. v. Chr. trotz eines breiten Spielraums für Prunk, der individuelle Bedürfnisse befriedigen konnte, in den verschiedenen Poleis Dispositionen für eine mehr einheitliche Waffenrüstung gab. Entsprechend wird sich der Verkehr mit den barbarischen Randvölkern gestaltet haben. Waffen wurden sicherlich zu Prestigezwecken eingekauft, um mit ihnen wie der effektive griechische Schwerbewaffnete aufzutreten. Ferner ist mit Ehrengeschenken zu rechnen.²¹ Schon bei Homer werden immer wieder Waffengeschenke gepriesen. Ebenfalls

²⁰ S. G. Gröschel, a.a.O. 35.

²¹ Vgl. in diesem Zusammenhang auch Waffen als Auszeichnungen: S. G. Gröschel a.a.O. 127ff.

werden z. B. dem persischen Großkönig, wie es die Reliefs von Persepolis zeigen, auch Waffen unter den zahlreichen Gaben überreicht. Waffen als politische Geschenke sind durchaus in Betracht zu ziehen. Das Kartenbild Abb. 1 führt wohl eindeutig über übliche Handelskontakte mit Luxusgütern hinaus und verdeutlicht wirksame politische Konstellationen.

Die außerhalb von Griechenland und Makedonien allein auf das illyrische Gebiet beschränkte Verbreitung der griechischen Helme vom »illyrischen« Typus präsentiert klar einen solchen Einflußbereich. Bei den chalkidischen Helmen hat bereits E. Kunze Ansätze für die Zuschreibung an einzelne Produktionsstätten geliefert.²² Damit sind vielleicht schon erste Schritte getan, um den politischen Verflechtungen im 5. und 4. Jh. auch mit Hilfe des archäologischen Fundguts nachzuspüren. Dabei zeigt sich schon jetzt — für das nördliche Barbarikum besonders interessant —, daß vom makedonischen Reich enge Kontakte mit Gebieten illyrischer Stämme bestanden, daß sich dagegen solche zum thrakischen Raum kaum ergeben. Es werden hier Gegensätze aus der Zeit vor Philipp II erkennbar, die sich ebenfalls mit anderen archäologischen Zeugnissen nachzeichnen lassen.²³

Die Ausführungen waren nur als Anstöße für eine Diskussion im Rahmen des Kolloquiums gedacht. Gerade an den Waffenfunden wird vom 6. bis 4. Jh. v. Chr. eine illyrische und thrakische Kriegerelite greifbar. In Thrakien sind die fremden Waffen Zeugnis für eine Schicht sozial herausgehobener Toter, die in das 5. Jh., d. h. noch vor die ältesten archäologischen Komplexe mit den für den Adel so charakteristischen thrakischen Silberarbeiten zurückreichen. Doch sind bei dem heutigen Forschungsstand gerade die Anfänge der Grablegungen mit reichen Beigaben nur schlecht zu überblicken. Interessant ist aber, daß wir aus dem 4. Jh. aus Nordthrakien Prunkwaffen kennen, die wir trotz ihrer eigenartigen Ausprägung mit älteren griechischen in Beziehung bringen können. Dabei soll hier nicht auf die Helme eingegangen werden,²⁴ deren Ohrausschnitte von denen chalkidischer oder attischer Helme herzuleiten sind, sondern auf die Beinschienen mit Frauenkopf, wie sie uns aus den Bestattungen von Agighiol²⁵ und Vraca²⁶ überliefert sind. In beiden Fällen bietet mitgeführte griechische Keramik einen Anhaltspunkt für eine Datierung in die Mitte des 4. Jhs. Auch auf einer Schmuckplatte von Letnica ist ein Heros mit einer solchen Beinschiene dargestellt.²⁷ Letztlich ist an spätarchaische griechische Beinschienen mit Gorgokopf als Vorbild zu denken. Als Parallele wurden bereits die zwei Beinschienen aus

²² E. Kunze im: 8. Olympia-Ber. 1967, 135ff.

²³ Z. B. in diesem Symposium-Ban der Beitrag von M. Pfrommer.

²⁴ Zusammengestellt z. B. bei D. Berciu, Ber. RGK 50, 1969 (1971) 211ff.

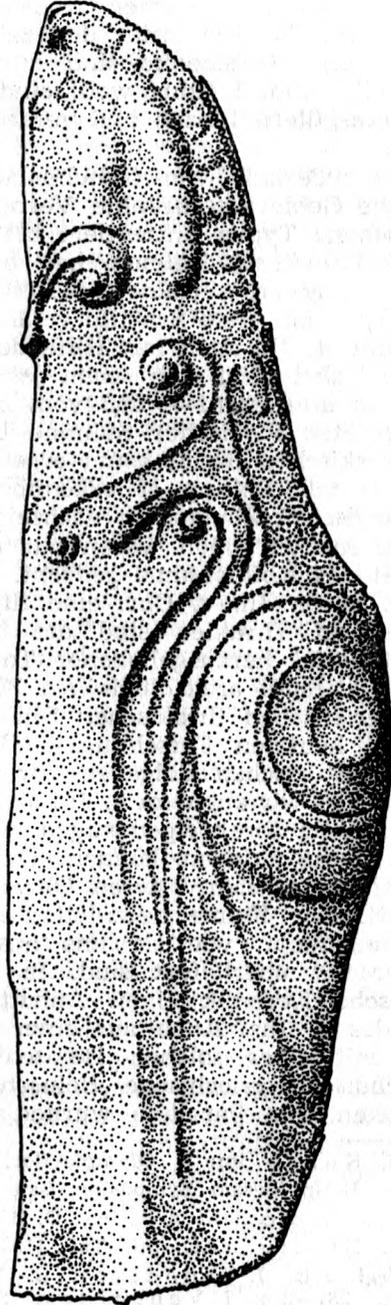
²⁵ D. Berciu a.a.O. mit Taf. 112—114.

²⁶ Vgl. z. B. I. Venedikov u. T. Gerassimov a.a.O. (Anm. 11) 349 mit Abb. 231—234; I. Venedikov, *Sakrovisteto ot Vraca*, Sofia 1975; oder siehe den Ausstellungskatalog Köln—München—Hildesheim 1979/80: Gold der Thraker, Archäologische Schätze aus Bulgarien, Mainz 1979, Nr. 293.

²⁷ Siehe z. B. I. Venedikov u. T. Gerassimov a.a.O. 353 mit Abb. 286; I. Venedikov, *Skrovisteto ot Letnica*, Sofia 1974, 5ff. oder den Katalog: Gold der Thraker a.a.O. Nr. 277.



1



2

Abb. 2

einem Grab bei Pantikapaion/Kertsch herangezogen (Abb. 2,1).²⁸ Der Komplex ist in das frühe 5. Jh. zu stellen. Aus Ruvo in Süditalien stammt ein spätarchaisches Beinschienenpaar, auf dem jeweils eine ganze Gorgo abgebildet ist.²⁹ Olympia mit seinen zahlreichen Waffenweihungen hat wohl eine Oberarmschiene mit einem Gorgoneion geliefert,³⁰ doch keine entsprechenden Beinschienen. Von dort sind aber mehrere spätarchaische Exemplare bekannt, deren Kniepartie maskenartig ausgeformt und bei denen die Angabe der Wadenmuskulatur zu Schlangen umgedeutet ist (Abb. 2,2).³¹ Diese Schlangen erinnern wiederum an die schlangenartigen Wesen der Stücke von Vraca und Agighiol. Ohne Zweifel haben solche Werke die thrakischen Schöpfungen angeregt. Unsere Kenntnis von griechischen Waffen beruht überwiegend auf den Weihungen in Olympia. Jedoch sind aus der Zeit nach den Perserkriegen kaum noch Waffen überliefert.³² Beim Ausbau des Heiligtums und vor allem des Stadions in dieser Zeit wurden zahlreiche archaische Tropaia aufgelöst und in den Boden gesenkt, woraus sich teilweise die reiche ältere Fundüberlieferung erklärt. Hinzukommen mag ein Wandel in der Einstellung zum Krieg und Kampfgeschehen. Bei dieser Situation könnte man argumentieren, daß die hier als Vorbilder genannten spätarchaischen Belege nicht genügend repräsentativ sind. Denn auch in späterer Zeit, in der die archäologischen Funde aussetzen, wären Prunkbeinschienen mit ähnlichen Dekorationselementen denkbar. Die Übernahme solcher Motive in das thrakische Kunstschaffen müßte also nicht unbedingt schon im 5. Jh. erfolgt sein. Das Problem ist nicht klar zu lösen.

Damit wurde die so schwer zu beantwortende Frage nach der frühen Entwicklung der thrakischen Kunst angeschnitten. Fast unvermittelt stehen die Eigenschöpfungen vor uns, die wir aus Gräbern und Horten des 4. Jhs. kennen. Eine enge Berührung mit griechischen Werken dieser Epoche ist evident und muß an dieser Stelle nicht ausgeführt werden. Gibt es aber nicht eine Vorstufe, die in das 5. Jh. zurückreicht? Eines der ältesten typisch thrakischen Werke, das Goldpektorale aus der Bašova-Magula von Duvanli,³³ dessen Löwenbild mit den »hängenden« Pranken auf Stilzüge späterer Erzeugnisse hinführt, kann nach dem Grabensemble auch nur bis an die Jahrhundertwende zurückdatiert werden. Läßt sich das Fehlen z. B. von Trinkgeschirr thrakischer Machart und weiterer typischer Erzeugnisse in den Grabkomplexen des 5. Jhs. durch ein anderes Totenbrauchtum

²⁸ S. Reinach, *Antiquité du Bosphore Cimmérien*, Paris 1892, 78 mit Taf. 28, 7; M. Oppermann, *Thraker zwischen Karpatenbogen und Ägäis*, Leipzig/Jena/Berlin 1984, 119.

²⁹ Siehe A Guide to the Exhibition Illustrating Greek and Roman Life. British Museum, Dept. Greek and Roman Antiquities, 3. Aufl. London 1929, 85f. Nr. 246.

³⁰ Olympia, Ergebnisse IV, 161f. Taf. 60.

³¹ Beinschiene mit einer Weihinschrift der Kleonaier, vgl. E. Kunze im: 8. Olympia-Ber., Berlin 1967, 95ff. mit Taf. 46. Dort auch weitere Weihungen ähnlicher Beinschienen; vgl. ferner Olympia, Ergebnisse IV, 159f. Taf. 51.

³² Vgl. W. Gauer, Die Tongefäße aus den Brunnen unterm Stadion-Nordwall und im Südost-Gebiet. Olympische Forschungen 8, Berlin 1975, 234ff.

³³ B. D. Filow, Duvanlij a.a.O. (Anm. 11) 59ff. mit Taf. 2, 1; I. Venedikov u. T. Gerassimov a.a.O. (Anm. 11) 347 mit Abb. 213.

erklären? Oder bestimmten in erster Linie die Entwicklung und Ausweitung thrakischer Produktionsstätten im 4. Jh. dieses Bild?

Daß die Wurzeln der späteren thrakischen Kunst in diese Zeit zurückreichen, daß es lokale Bindeglieder zwischen spätarchaischen griechischen Werken und thrakischen Erzeugnissen des 4. Jhs. gegeben haben muß, zeigen einzelne Motive. Als ein Beispiel sei nur eine Silberkanne aus dem Schatz von Rogozen mit der Wiedergabe der Potnia Theron herangezogen.³⁴ (Abb. 4) Der Gesichtsschnitt der Göttin entspricht dem der sie flankierenden geflügelten »Kentauren«. An einer Datierung in das 4. Jh. kann kein Zweifel bestehen. Das Schema der Darstellung orientiert sich aber an archaischen Vorlagen und nicht an vereinzelt jüngeren Wiedergaben der Herrin der Tiere.³⁵ Das Bild läßt nur den Schluß zu, daß dieses alte Motiv in einem Randbereich der griechischen Welt länger tradiert wurde, wobei durchaus auch an Thrakien selbst gedacht werden kann. Hier gibt es wieder einen Hinweis dafür, daß beim gegenwärtigen Forschungsstand die Anfänge der thrakischen Kunst noch im Dämmerlicht liegen.

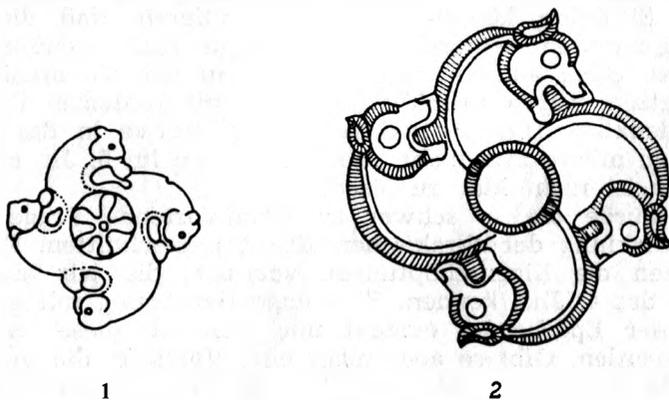


Abb. 3

Natürlich könnte man für das Nachleben archaischer Motive an den kleinasiatischen Raum bzw. an andere Küstenstreifen des Schwarzen Meeres denken. Über eine andere Region ließe sich evtl. auch die Tradierung des Tierwirbelmotivs erklären, das die typischen Silber- und Bronzeappliken des Pferdegeschirrs bildet, wie es uns aus den thrakischen Gräbern des 4. Jhs. in großer Zahl bekannt ist.³⁶ Dazu gibt es ältere Parallelen aus Blei aus Slowenien, die in die Zeit um 500 und in das 5. Jh. gehören (vgl. Abb. 3,1—2).³⁷ Ein Zusammenhang

³⁴ Siehe den Ausstellungskatalog: Der thrakische Silberschatz aus Rogosen, Bulgarien, Bonn—Mainz—Freiburg—München—Hamburg 1988/89, Nr. 158.

³⁵ Zur Potnia Theron vgl. zuletzt: L. Kahil u. N. Icard, s.v. Artemis in: LIMC II, 618ff; siehe auch I. Krauskopf ebd. 775ff.

³⁶ Vgl. z. B. I. Venedikov u. T. Gerassimov a.a.O. (Anm. 11) 352f. mit Abb. 277—280; zusammenfassend D. Berciu a.a.O. (Anm. 24) 229ff. 239ff.

³⁷ Auf Abb. 3 sind als Beispiele jeweils eine Zierscheibe aus Stična (S. Gabrovec in: Symposium zu Problemen der jüngeren Hallstattzeit in Mitteleuropa, Smolenice 1970 [Bratislava 1974] 163ff. mit Abb. 4, 7—8. 10. 12) und aus Lukovit (I. Venedikov u. T. Gerassimov a.a.O. 352 mit Abb. 277)



Abb. 4

scheint zwingend. Muß man dafür Parallelen aus vergänglichem Horn oder Knochen beispielsweise in der Szentes-Vekerzug-Gruppe in der ungarischen Tiefebene voraussetzen? Wären von da die slowenischen Appliken und die späteren thrakischen Silberarbeiten herzuleiten?

wiedergegeben. Vgl. zu dem Fragenkreis O.-H. Frey in: *Die Hallstattkultur*, Symposium Steyr 1980, Linz 1981, 227ff.; ders., in: 3. internationaler thrakologischer Kongress, Wien 1980, II (Sofia 1984) 260ff.

Oder fassen wir in Thrakien selbst die Frühphase solchen Pferdezierrats mit Tierköpfen nur so schlecht wegen der noch ungenügenden Forschungssituation oder wegen eines noch andersartigen Grabritus? Denn daß sich dort im 5. Jh. bereits ein eigener Tierstil herausgebildet hatte, der solchen Überlegungen Raum gibt, verdeutlicht am besten die Patritze von Gračinovo.⁸⁸

Mit den hier vorgetragenen Bemerkungen zu der Übernahme griechischer Waffen durch illyrische und thrakische Adlige vom 6. bis 4. Jh. v. Chr. sollte der Blick vor allem auf die Lücken in unserem Bild gelenkt werden. Im gesamten Gebiet ist hauptsächlich die Mitte und zweite Hälfte des 5. Jhs. — eine Epoche besonders interessanter politischer Konstellationen — schwer zu überschauen. Sind in dieser Zeit die Wurzeln der thrakischen Kunst zu suchen, die im Gegensatz zum Kunstschaffen im illyrischen Bereich dann im 4. Jh. eine hohe Blüte erlebt? Es wurden mehr Fragen formuliert als Ergebnisse präsentiert, die aber zu einer vertiefenden Diskussion beitragen könnten.

GRČKO ODBRAMBENO ORUŽJE I NJEGOVE IMITACIJE NA ILIRSKOM I TRAČKOM PODRUČJU

Kratak sadržaj

Tračka umjetnost 4. stoljeća pr. Hr. i njen kasniji razvoj relativno su dobro poznati. Teže je zasada dokučiti njene početke u 6. i 5. stoljeću. Stvarno se možemo osloniti samo na grobove iz Duvanli — kao sahrane pripadnika gornjeg sloja — i na izvjestan broj nedovoljno preglednih kompleksa nalaza koji sadrže oklope, šljemove i sl. i koji takođe ukazuju na bogate pokojnike.

Takvi raskošno opremljeni grobovi imaju analogija, između ostalog, i u ilirskoj oblasti. Pored importa iz grčkog područja (primjerci oružja, metalno posuđe), ima i persijskog importa (čuvena srebrna amfora iz Duvanlia), kao i etruskih bronzanih izrađevina. I pored sličnosti u oblasti društvenih odnosa, ocrtavaju se dvije izdvojene zone uticaja, jedna zapadna, ilirska, povezana s Makedonijom, i druga, tračka, usmjerena ka grčkim otocima, jonskoj Grčkoj i Ateni. To se posebno ističe u prihvatanju različitih tipova grčkog šljema.

Ako se relativno lako moglo dokučiti postojanje gornjeg društvenog sloja u čijoj su sjenci umjetnici radili i mogli stvarati posebni, trački umjetnički pravac, dosad su nam izmicala umjetnička djela koja su prethodila vremenu procvata u 4. stoljeću. A da je odgovarajućih djela ipak moralo biti, pokazuje povezanost sa starijim, kasnoarhaiskim uzorima. Kao primjeri mogu se izvući raskošne knemide iz Vraca i Agighiola, koje se na osnovu dekoracije mogu povezati sa starijim primjercima iz Olimpije.

I životinjski stil, koji pokazuje povezanost sa skitskim, a kako je karakterističan za trački prostor, potvrđuje žig iz Gorčinova (5. stoljeće). O ostalim djelima, možda od organskog materijala, može se samo indirektno zaključivati.

Naše nedovoljno poznavanje uslovljeno je i promjenom u pogrebnom ritualu na tračkom području. Dok stariji grobovi iz Duvanlia još pokazuju uže podudarnosti s ilirskim i makedonskim raskošno opremljenim grobovima, u 4. stoljeću izbor grobnih priloga postaje znatno drugačiji. Pri tome se na tračkom području, koje je sada mnogo preglednije, mogu izdvojiti različiti umjetnički krugovi. Južno od balkanskog gorja dolazi do znatnog približavanja grčkom umjetničkom razvoju, a dalje na sjeveru, naprotiv, direktni tradicionalni konci vode prema umjetničkim izrazima 2. i 1. stoljeća pr. Hr.

⁸⁸ Vgl. B. Filow, *Eurasia Sept.* Antiqua 9, 1934, 197ff.; N. Fettich, *Der skythische Fund von Gartschinowo.* Arch. Hung 15, Budapest 1934; I. Venedikov u. T. Gerassimov a.a.O. 343 mit Abb. 152.

DIE BEDEUTUNG SÜDOSTEUROPAS FÜR DIE HERAUSBILDUNG UND VERBREITUNG DER KUPFERZEITLICHEN ZIVILISATION ALT-EUROPAS

JAN LICHARDUS

Auszug — Das Problem des Entstehens der kupferzeitlichen Zivilisation in Europa wird behandelt. Es wird die Bedeutung unterstrichen, welche die Kontakte zwischen den Ackerbaukulturen der letzten Phase der alteuropäischen Steinzeit und den Viehzüchtern aus den nordpontischen Steppen für deren Entstehung hatten. Man weist auf die Wichtigkeit der kulturellen und wirtschaftlichen Beziehungen hin, sowie auf die Veränderungen in der Struktur der Wirtschaft, Gesellschaft und Religion der frühkupferzeitlichen Kulturen Südosteuropas und des Karpathenbeckens. Die neue Westpontische Zivilisation beeinflusste die Herausbildung der südbalkanischen und ägäischen Frühkupferzeit. Die im Karpathenbecken entstandene kupferzeitliche Zivilisation trug dazu bei, dass neue Bestrebungen in das westliche Mitteleuropa übertragen wurden. Die Vermittlung neuer technologischer Erfindungen und der Handel, der über Entfernungen von einigen tausend Kilometern geführt wurde, förderte die Bildung neuer Wertbegriffe. Hier muss man auch die gemeinsamen Wurzeln der ersten allgemeinen Sprachausdrücke suchen. Diese Prozesse fallen in die zweite Hälfte des 4. Jahrtausends v. Ch.

Das Problem der Entstehung der kupferzeitlichen Zivilisation¹ Alt-Europas kann man heute am besten anhand der folgenden zwei Beispiele untersuchen:

Erstens: im westpontischen Raum am Beispiel der Herausbildung des Kodzadermen-Gumelnița-Karanovo VI-Verbandes und zweitens im Karpatenbecken bei der Herausbildung des Tiszapolgar-Bodrogkeresztur-Verbandes.

In beiden Gebieten gibt sich die kupferzeitliche Zivilisation durch neue wirtschaftliche, gesellschaftliche und religiöse Strukturen, die sich ständig gegenseitig beeinflussten, zu erkennen. Die Beherrschung der Metallurgie, die Kenntnis des Kupfers und seine Verwendung, kann nicht als Hauptkriterium gelten, sondern ist lediglich als ein von der Gesamtheit der strukturellen Verhältnisse abhängiges Merkmal zu bewerten. Die Entstehungsprozesse der kupferzeitlichen Zivilisation

¹ J. Lichardus, M. Lichardus-Ippen und G. Bailloud, J. Cavin, *La Protohistoire de l'Europe. Le Néolithique et le Chalcolithique entre la Méditerranée et la mer Baltique* (1985) 355 ff. Innerhalb der alteuropäischen Entwicklung benütze ich den Begriff Kupferzeit (Chalcolithikum, Äneolithikum) von dem Moment an, wo es gegenüber dem Neolithikum zu veränderten wirtschaftlichen, religiösen und gesellschaftlichen Strukturen kam. Das ist in Südosteuropa erstmals mit dem Komplex Kodzadermen—Gumelnița—Karanovo VI zu erkennen.

müssen selbstverständlich in diesen beiden Gebieten — dem westpontischen Raum und dem Karpatenbecken — parallel und unabhängig voneinander untersucht werden.

In meinem Beitrag möchte ich mich zuerst auf die Hauptprinzipien der Entwicklung im westpontischen Raum konzentrieren². Als Ausgangsbasis für die Untersuchungen muss die Tatsache berücksichtigt werden, dass an der nordöstlichen Peripherie des westpontischen Raumes die nordpontischen Steppengebiete und im Süden der ägäisch-anatolische Kulturraum anschliessen. Innerhalb des westpontischen Raumes sind folgende drei grosse kulturelle Komplexe erkennbar.

1. Cucuteni—Tripolje in der Moldau und der westlichen Ukraine
2. Kodzadermen—Gumelnița—Karanovo VI in der Walachei, Ostbulgarien und Thrakien
3. Salcuța—Krivodol—Bubanj-Hum I in Oltenien, Westbulgarien, Serbien und Makedonien

Über die Entstehung der ersten zwei Komplexe herrscht Klarheit. Das frühkupferzeitliche Cucuteni—Tripolje entwickelte sich aus Prä-cucuteni III und der frühen Tripolje A-Kultur des späten Neolithikums, die beide aus der Verschmelzung westlicher, notenkopfverzierter Linearbandkeramik mit Boian-Giulesti entstanden sind. Ausserdem müssen im westukrainischen Raum auch noch Traditionen der Bug—Dneestr-Kultur in Betracht gezogen werden. Der Kodzadermen—Gumelnița—Karanovo VI-Komplex geht im Gegensatz dazu aus der Grundlage des Boian—Marica—Komplexes hervor, in den auch regionale Erscheinungen wie Sava und Poljanica einzuordnen sind.³

Die Entstehung des dritten Komplexes, Salcuța—Krivodol—Bubanj Hum I, ist im Südwest-Rumänien und in Westbulgarien zu erkennen. In Oltenien bildet sich Salcuța auf der Grundlage der Vadastra—Kultur heraus und in Nordwestbulgarien geht aus Gradesnica die Krivodol—Kultur hervor.⁴ In Südwestbulgarien entwickelt sich, parallel zu Krivodol, die Sitagroi III—Pernik—Kultur, die aus der mit Gradesnica verwandten Dikili Tash—Slatino—Kultur entstanden ist.⁵ Im nördlichen Teil des Zentralbalkans erscheint die Bubanj—Hum I—Kultur,⁶ dies

² J. Lichardus, *Der westpontische Raum und die Anfänge der kupferzeitlichen Zivilisation*, in: A. Fol—J. Lichardus (Hrsg.) *Macht, Herrschaft und Gold. Das Gräberfeld von Varna und die Anfänge einer neuen europäischen Zivilisation*. (1988) 79 ff.

³ H. Todorova, *Kamenno-mednata epoha u Balgarija (peto hiljadoletie predi novata era)* (1986) 103—107; 113—118.

⁴ D. Berciu, *Contribuții la problemele Neoliticului în România în lumina noilor cercetari* (1965) 155 ff.; B. Nikolov, *Développement du chalcolithique en Bulgarie de l'Ouest et du Nord-Ouest*, in: *Stud. Praehist.* 1/2, 1978, 121 ff.

⁵ St. Cohadziev, *Frühneolithische Keramik aus der prähistorischen Siedlung bei Slatino, Bez. Kjustendil* in: *Stud. Praehist.* 8, 1986, 185 ff.; ders., *Ausgrabungen an der prähistorischen Siedlung beim Dorf Djakovo, Kreis Kjustendil*, in: *Stud. Praehist.* 7, 1984, 64 ff.; A. Radunčeva, *Praistoričeski selišča (V—II. Chil. pr. n.e.)*, in: *Pernik Bd. I* (1981) 18 ff.; R. K. Evans, *The Pottery of Phase III*, in: C. Renfrew, M. Gimbutas, E. S. Elster, *Excavations at Sitagroi. A Prehistoric Village in Northeast Greece Bs. 1*, in: *Monumenta Arch.* Bd. 13 (1986) 393 ff.

⁶ M. Garašanin, *Betrachtungen zum Salcuța—Krivodol—Bubanj—Komplex auf dem mittleren Balkan*, in: *Stud. Praehist.* 172, 1079, 101 ff.; ders., *Zur chronologischen und kulturellen Wertung der Bubanj—Funde*, in: *Jahrb. RGZM* 26, 1979, 154 ff.

allerdings nicht zu Beginn der Kupferzeit, denn hier hat sich Vinča D kontinuierlich aus dem spätneolithischen Vinča C entwickelt. In der Vojvodina und Teilen von Nordserbien wird die Erfassung der frühkupferzeitlichen Entwicklung jedoch dadurch kompliziert, dass sich hier, aus dem Karpatenbecken kommend, Träger der Tiszapolgar- und der Bodrogeresztur-Kultur niederzulassen versucht haben.⁷ Der Bujanj-Hum — Komplex ist somit im nördlichen Bereich des Zentralbalkans nur vom zweiten frühkupferzeitlichen Abschnitt an zu verfolgen. Eine andere Situation herrscht im Südbalkan, wo eine klare Vinča D-Entwicklung fehlt und wo die frühkupferzeitliche Entwicklung durch die Kulturen Šuplevec, Bakarno Gumno und Maliq II gekennzeichnet ist.⁸

Es zeigt sich, dass es sich trotz der antiquarisch herausarbeiteten Unterschiede bei Verzierung und Form der Keramik, sowie bei Schmuck und Trachtbestandteilen, im Prinzip um verwandte kulturhistorische Einheiten handelt. Die beiden südlichen Komplexe: Kodzadermen—Gumelnița—Karanovo VI und Salcuța—Krivodol—Bujanj Hum I — dies zeigen insbesondere auch die Untersuchungen zur Tonplastik und zu den religiösen Vorstellungen ganz allgemein — besitzen untereinander wesentlich engere kulturelle Beziehungen als zum Cucuteni—Tripolje—Komplex.

Seit den Arbeiten von M. Garašanin aus den späten 50^{er} und frühen 60^{er} Jahren, ist klar, dass die Entstehung der frühneolithischen (frühkupferzeitlichen) Zivilisation in Südosteuropa in Verbindung mit den Hirtenkulturen, die in den nordpontischen Steppengebieten lebten, gesehen werden muss.⁹ Diese Hirtenkulturen werden von der sowjetischen Forschung unter Namen wie: Srednij Stog II, Novo Danilevka, Mariupil, Sees'ze Chvalynsk, Repino, Michailivka (unterste Schicht) usw. zusammengefasst.¹⁰ Das Totenritual dieser Gruppen ist nicht einheitlich, sowohl Rückenstrecker-, Strecker-, Hocker- aber auch Teil- und Kollektiv-Bestattungen, alle in der Regel mit Ockerstreung, sind typisch und oft auch während gleicher Zeit innerhalb eines Gräberfeldes in Verwendung. Die Einbeziehung von domestizierten Tieren wie Schafen, Rindern und Pferden im Totenritual spielt eine wichtige Rolle. Das Auftreten von langen Feuersteinklingen, deren Zurichtung nur aus frischen und bergmännisch abgebauten Feuersteinknollen möglich war, Feuersteinbeile und Spitzen sind jetzt erstmals nachgewiesen. Es tritt ausserdem eine ganze Reihe von technologischen Neuerungen bei der Feuersteinbearbeitung auf, wie die doppelseitige Flächenretusche und die Abdrucktechnik.

⁷ B. Bruckner—B. Jovanović—N. Tasić, *Praistorija Vojvodine* (1974) 118 ff.

⁸ M. Garašanin — D. Simoska, *Kontrolni iskupavanja na Šuplevec i nekoj problemi na grupata Šuplevec — Bakarno Gumno*, in: *Mac. Acta Arch.* 2, 1976, 9 ff; F. Prendi, *La civilisation préhistorique de Maliq*, in: *Stud. Alb.* 3, 1966, 255 ff.

⁹ M. Garašanin, *Pontski i stepni uticaji u Donjem Podunavlju i na Balkanu na prelazu iz neolita u metalno doba*, in: *Glasnik Sarajevo* 15—16, 1961, 5 ff.

¹⁰ Vgl. dazu: M. Makarenko, *Marijupil'skij mogilnik* (1933); D. J. Telegin, *Sredno-stogivska kultura epochi midi* (1968); S. S. Berezanska u. a. (Hrsg.), *Archeologija Ukrainskoj RSR* Bd. 1 (1971) 221—231; 250—258; V. N. Danilenko, *Eneolit Ukrainy* (1974); V. M. Masson — N. J. Merpert, *Eneolit SSSR* (1982).

Alle diese recht uneinheitlichen Gruppen besitzen von der Ukraine bis nach Mittelasien einen gemeinsamen Zug, nämlich die Konzentration auf die Viehzucht, die es ihnen ermöglichte, die bisher wirtschaftlich kaum genutzten Steppengebiete zu bewohnen. Die Einführung von neuen Schafrassen, die erste Pferdedomestikation, die Regelung des Transports auch mit Hilfe von Wagen sind als Voraussetzungen für diese neue Lebensweise zu betrachten. Die Untersuchungen zu den Jenseitsvorstellungen erlauben es, feste soziale Systeme innerhalb der Männergesellschaft, die Mitgabe von Machtzeichen, sowie eine Einbeziehung von Frauen und Kinder in diesem System zu erkennen. Das hierarchische System, basierend auf Familienzusammengehörigkeit, spiegelt erste dynastische Vorstellungen wider.

Im Vergleich zum agrarischen Spätneolithikum Alteuropas besitzen diese Steppenkulturen folglich nicht nur ein anderes Wirtschaftssystem, sondern auch eine andere Gesellschaftsordnung und ganz bestimmte religiöse Vorstellungen und Kulthandlungen.

Im Norden, das heisst in den Steppen der Dobrudza, grenzt der Kodzadermen—Gumelnița—Karanovo VI-Komplex an die Gebiete dieser Hirtenkulturen an. Er ist im westpontischen Raum, von der Donaumündung im Norden bis nach Küstenthrakien und zum Marmarameer im Süden verbreitet. Seine Westgrenze liegt nördlich der Donau am Olt, und südlich der Donau, in Bulgarien, auf der Linie Lovec—Pazardzik (Abb. 1). Er gliedert sich in mindestens fünf regionale Gruppierungen. So unterscheidet man eine Bolgrad—Aldeni—Variante an der Donaumündung, eine Dobrudza—Variante (auch Varna—Kultur genannt), eine zentrale klassische Gumelnița—Variante in Südwestrumänien, eine Kodzadermen—Variante in Nordbulgarien und eine südliche Karanovo VI—Variante in Thrakien. Umgeben ist dieser Verband im Nordosten von der nordpontischen Srednij Stog II-Kultur, im Norden vom Cucuteni—Tripolje—Verband, im Westen vom Salcuța—Krivodol—Bubanj Hum I—Komplex und im Südosten von der nordwestanatolischen Kum Tepe la-Kultur.

Aber nicht nur die Rolle des Nordens, sondern auch die Bedeutung des Südens muss bei der Herausbildung dieser neuen Zivilisation in Betracht gezogen werden. Die Verbindungen zur Ägäis sind heute ebenfalls gesichert. Sie können am einfachsten am Auftreten von mediterranen Spondylusmuscheln verfolgt werden. Die Marica—Kultur kann ausserdem bis in die europäische Türkei verfolgt werden. Dennoch wissen wir immer noch nicht, was mit dieser Kultur im nordwestanatolischen Raum gleichzusetzen ist. Es stellt sich darum auch die Frage, wo die Innovationskräfte, die in diesem Raum für die Herausbildung der neuen Zivilisation in Südosteuropa verantwortlich sind, zu suchen sind.

Das Chalkolithikum im vorderasiatischen,¹¹ konkret im nordwestanatolischen Raum, kann uns derzeit bei diesen Überlegungen nicht weiterhelfen. Dieser Begriff ist hier bis heute nicht in strukturellem Sinn definiert und somit nur als terminologische Konvention zu

¹¹ Vgl. dazu: P. P. Vertésalji, *Babylonien zur Kupfersteinzeit*. Beihefte z. Tübinger Atlas d. Vorderen Orients. Reihe B Nr. 35 (1984).



Abb. 1 — Verbreitungsgebiet des kupferzeitlichen Kulturverbandes Kodžadermen—Gumelnița—Karanovo VI.

verstehen. Das zeigt schon die Tatsache, dass der Beginn des Chalkolithikums hier mit dem Auftreten der sogenannten »Buntkeramik« festgelegt wird, also eine Zeit betrifft, während der in der Ägäis und in Südosteuropa die frühneolithischen Kulturen mit bemalter Keramik lebten. Die mittelchalkolithischen Kulturen Anatoliens, mit schwarz- und graupolierter Ware sind zeitlich mit den mittelneolithischen Kulturen Südosteuropas (Yarimbuzg—Paradimi—Karanovo III—Vinča A) zu synchronisieren. In den beiden Perioden sind klare kulturelle Verbindungen zwischen Anatolien einerseits, der Ägäis und Südosteuropa andererseits erkennbar. Sie erlauben es uns auch, über eine gemeinsame, anatolisch—balkanische Kulturentwicklung zu sprechen. Die Abhängigkeit Alteuropas von Anatolien ist im frühen und mittleren Neolithikum ganz deutlich sichtbar. Es ist aber noch unklar, womit die spätneolithische südosteuropäische Entwicklung in Nordwest-Anatolien synchronisiert werden kann.

Das späte Chalkolithikum Anatoliens wird mit der Frühkupferzeit Südosteuropas gleichgesetzt. Die Situation ist aber noch nicht sehr klar. Die vortrojanische Kum Tepe la-Kultur, die am Nordufer des Marimarees dicht an den Kodzadermen—Gumelnița—Karanovo VI-Komplex angrenzt, kann nur auf indirektem Wege mit letzterer synchronisiert werden. Nach heutigen Erkenntnissen ist es allerdings nicht möglich, in der Zeit des nordwestanatolischen Spätchalkolithikums und der Frühkupferzeit Thrakiens weder starke gegenseitige Beziehungen noch schöpferische Impulse aus dem anatolischen Bereich, die das Geschehen in Alteuropa beeinflusst hätten, zu erkennen. Deswegen kann man in der frühen Kupferzeit nicht über einen anatolisch-balkanischen kulturellen Komplex sprechen.

Die kulturellen Beziehungen des Kodzadermen—Gumelnița—Karanovo VI—Verbandes zum Norden und zum Süden können heute am besten in Südost-Bulgarien, im Einzugsgebiet der unteren Tundza untersucht werden. Es ist dies ein Gebiet, wo einerseits nach Norden, über die Karnobat—Passage durch den Balkan, zum nordpontischen, und andererseits nach Süden, der Marica entlang, zur ägäisch-anatolischen Welt natürliche Verbindungswege bestanden.

Ich möchte einige dieser Fragen, basierend auf den Ergebnissen der bulgarisch—deutschen Ausgrabungen in Drama,¹² im ehemaligen Bezirk Jambol, heute Burgaz, die von A. Fol, R. Katinčarov und mir geleitet werden, zu beantworten versuchen.

Drama liegt im Einzugsgebiet der unteren Tundza, am rechten Ufer des kleinen Nebenflusses Kalnica. Auf dem Siedlungshügel »Merdzumekja« von Drama haben wir bis 1988 eine 3400 m² grosse, zusammenhängende Fläche mit 10 × 10 m grossen Arealen, die in ein Netz von 1 × 1 m aufgeteilt wurden, ausgegraben. Diese Untersuchungen haben zu den Fragen der Entstehung von Karanovo VI folgende Ergebnisse gebracht.

1. Die Karanovo V-Besiedlung wurde bisher auf der ganzen gegrabenen Fläche gefunden. Auf der Kuppe sind die Siedlungsschichten

¹² A. Fol — R. Katinčarov — J. Lichardus, *Die bulgarisch-deutschen Ausgrabungen in Drama*, in: A. Fol — J. Lichardus (Hrsg), *Macht, Herrschaft und Gold. Das Grüberfeld von Varna (Bulgarien) und die Anfänge einer neuen europäischen Zivilisation* (1988) 151 ff.

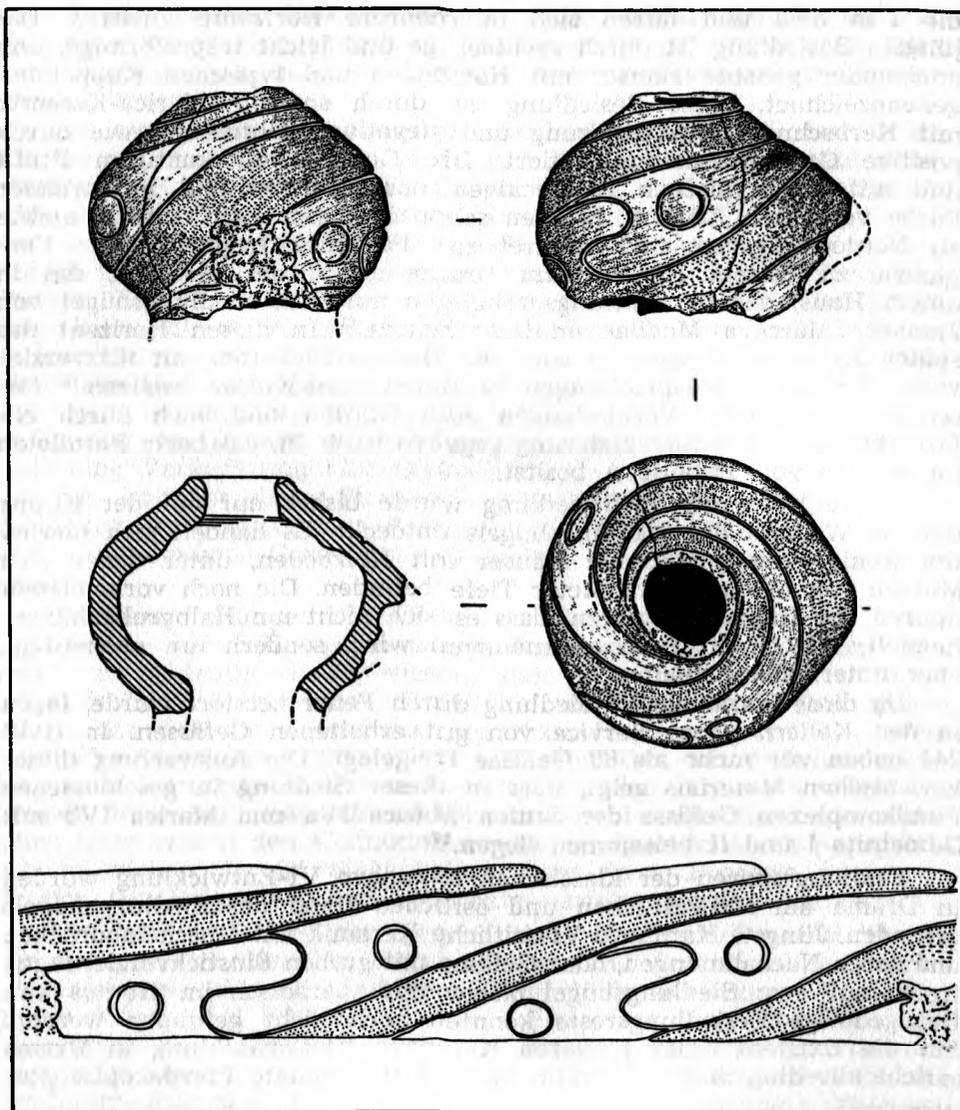


Abb. 2 — Drama, Bez. Burgas. Das mit Tripolje A vergleichbare Gefäß
(KL 87 : 546) aus Areal L 10. M 1 : 1.

bis 1 m dick und lassen sich in mehrere Horizonte gliedern. Die jüngste Besiedlung ist durch rechteckige und leicht trapezförmige, eng aneinander gebaute Häuser mit Holzböden und typischen Kuppelöfen gekennzeichnet. Diese Besiedlung ist durch späteste Marica-Keramik mit Kerbschnitt, Ritzverzierung und negativen Motiven, sowie durch positive Graphitbemalung datiert. Die Gefäße mit kantigem Profil und mit den typischen rechteckigen ausgekratzten und mit weisser Farbe verfüllten Flächen, belegen schon in dieser Zeit erste Kontakte zu Nordostbulgarien und konkret zur Poljanica-Gruppe.¹³ Gute Vergleiche zu diesem Horizont im Drama ergibt das Material, das in einem Haus, das bei Rettungsgrabungen auf dem Siedlungshügel von Jambol »Marceva Mogila« entdeckt wurde.¹⁴ In diesen Horizont des späten Karanovo V gehören auch die flachen Plaketten mit Ritzverzierung, die beste Entsprechungen in der Aldeni-Kultur besitzen.¹⁵ Die schon angedeuteten Verbindungen zum Norden sind auch durch ein Miniaturgefäß mit Ritzverzierung gegeben (Abb. 2), das beste Parallelen im Bereich von Tripolje A besitzt.

2. Die Karanovo VI-Besiedlung wurde bisher nur auf der Kuppe und im Westteil des Siedlungshügels entdeckt. Es handelt sich hierbei um weniger dicht stehende Häuser mit Holzböden, unter denen sich Mulden von bis zu einem Meter Tiefe befinden. Die noch vorhandenen Spuren der Holzböden zeigen, dass es sich nicht um Halbgrubenhäuser handelt, wie es oft noch angenommen wird, sondern um ebenerdige, aber unterkellerte Bauten.¹⁶

Da diese Karanovo VI-Siedlung durch Feuer zerstört wurde, lagen in den Kellern ganze Service von gut erhaltenen Gefäßen. In Haus 244 haben wir mehr als 80 Gefäße freigelegt. Die Auswertung dieses keramischen Materials zeigt, dass in dieser Siedlung in geschlossenen Fundkomplexen Gefäße der Stufen Marica IVa und Marica IVb mit Gumelnița I und II beisammen liegen.¹⁷

Siedlungsspuren der klassischen Karanovo VI-Entwicklung wurden in Drama am südwestlichen und östlichen Rand des Siedlungshügels gefunden. Jüngste Karanovo VI-zeitliche Keramik mit Muschelabdrücken und deren Nachahmungen, oder Gefäße mit groben Einstichverzierungen traten auf dem Siedlungshügel bisher nur sporadisch im Humus auf. Dazugehörige Besiedlungsreste konnten noch nicht gefunden werden. Für die Existenz einer jüngeren Karanovo VI-Entwicklung in Drama spricht allerdings auch das schon lange Zeit bekannte Pferdekopfszepter

¹³ H. Todorova — V. Vasiliev — Z. Januševič — M. Kovačeva — P. Valev, *Ovčarovo. Razkopki i proučavanja* 8 (1983) Tab. 70, 7.

¹⁴ P. Detev — I. Krajčev — I. Krastev — G. Iliev, *Razkopki na Marčevata seliščna mogila v grad Jambol*, in: *Izvestija na muz. ot jugoistočna Balgarija* 2, 1979, 7 ff.

¹⁵ A. Fol — R. Katinčarov — J. Lichardus, a. a. O. Abb. 208; 2; vgl. dazu: I. T. Dragomir, *Eneoliticul din Sud-Estul Romaniei Aspectul cultural Stoicani—Aldeni* (1983) Fig. 56, 15.

¹⁶ A. Fol — R. Katinčarov — J. Lichardus, a. a. O. 160 ff Abb. 97; vgl. dazu: I. T. Dragomir, a. a. O. 24 ff.

¹⁷ Vgl. dazu: H. Vajsova, *Stand der Jungsteinzeitforschung in Bulgarien*, in: *Slov. Arch.* 14, 1966, 15 ff.; H. Todorova, *Kamlenno-mednata epoha v Balgarija* (1986) 48 ff.

vom Typus Terekli Mekteb-Casimcea, das schon früher auf der Oberfläche des Siedlungshügels gefunden worden ist und das ausserdem klare Verbindungen zum Nordosten und zu den pontischen Steppengebieten besitzt.¹⁸

Die Auswertung der bisherigen Beobachtungen zeigt, dass in der Mikroregion von Drama mit Hilfe der Keramik und der zahlreichen Idole eine Kontinuität von Karanovo V zu frühem Karanovo VI erkennbar ist. Trotzdem ist eine direkte Entwicklung von spätestem Marica zu frühestem Kodzadermen—Gumelnița—Karanovo VI nicht so einfach zu verstehen. Hier dauerten offensichtlich lokale Spätmarica—Formen, Motive und Verzierungstechniken länger an wie im nördlichen Raum dieses Komplexes. Die im Bereich der Kodzadermen—Variante vorhandenen Kramikformen der Stufen Gumelnița I und Gumelnița II treten hier unvermittelt auf. Im Hausbau und in der Anordnung der Siedlung ist jedoch innerhalb dieser frühesten Karanovo VI-Periode in Drama gegenüber der spätesten Karanovo V—Periode eine Veränderung klar erkennbar.

Wie ist aber diese Situation zu verstehen, vor allem auch in Verbindung mit historischen Prozessen, die sich im nördlichen Bereich des Kodzadermen—Gumelnița—Karanovo VI—Komplexes vollzogen haben?

Die Untersuchungen im Bereich der Gumelnița—Kultur in Rumänien haben mit Hilfe geschlossener Fundkomplexe in Tangiru oder Radovanu eindeutig nachgewiesen, dass sich hier spätestes Boian kontinuierlich zu frühestem Gumelnița entwickelt hat.¹⁹ Das spricht dafür, dass sich die Entstehung des Kodzadermen—Gumelnița—Karanovo VI—Komplexes zuerst im Norden vollzogen hat und nur später die neuen Errungenschaften auch im Süden übernommen wurden. Die Gründe dafür sind einleuchtend. Sie sind in der günstigen geographischen Lage und in den Kontakten zu den nordpontischen Steppengebieten zu suchen. Es ist auch belegt, dass diese Prozesse zuerst im Bereich der Bolgrad—Aldeni—Variante verfolgt werden können.²⁰

Die zunächst durch den gegenseitigen Fernhandel nachweisbaren Beziehungen zwischen den Hirtenkulturen und den ansässigen Agrargemeinschaften des Kodzadermen—Gumelnița—Karanovo VI—Komplexes führten bei letzteren zu einer Steigerung der Produktion von Sachgütern über den eigenen Bedarf hinaus und verlangten dadurch auch nach einer Organisation des geregelten Absatzes. Sowohl der Kupfererzabbau wie die Metallbearbeitung ganz allgemein bezeugen dies.²¹ Für solche weiträumigen Beziehungen ist allerdings nicht nur

¹⁸ I. Ghetov, *Sur le problème des sceptres zoomorphes en pierre*, in: Stud. Praehist. 3, 1980, 91 ff.

¹⁹ D. Berciu, a. a. O. 369 ff. E. Comşa, *Quelques problèmes relatifs au complexe néolithique de Radovanu*, in: Dacia N. S. 16, 1972, 39 ff.; ders., *Die Entwicklung, Periodisierung und relative Chronologie der jungsteinzeitlichen Kulturen Rumäniens*, in: Zeitschr. f. Archäologie 8, 1974, 1 ff.

²⁰ V. S. Bjelekči, *Rannij eneolit nižove v Pruta i Dunaja* (1978); I. T. Dragomir, a. a. O. (1983) 20 ff.

²¹ E. N. Černych, *Metallurgische Bereiche des 4—2. Jahrht v. Chr. in der UdSSR*, in: Congr. Union Internat. d. Sc. Préh. et Protohist. Nice, Colloque XXIII (1976) 177 ff.; ders., *Frühmetallurgische Kontakte in Eurasien*, in: Beitr. z. Allgem.

die gut funktionierende Organisation zwischen Nachfrage—Herstellung—Transport—Gewinn und dessen Verteilung notwendig, sondern es bedurfte zum Funktionieren eines solchen komplexen Systems voneinander abhängiger Prozesse überregional verlässlicher Regeln, sowie der Existenz von übergreifenden Wertvorstellungen, die allen am Wirtschaftsprozess Beteiligten eine kalkulierbare Erfolgchance einräumten. Das musste zu einer allgemein gültigen Abstraktion und Herausbildung von neuen Wertnormen führen, die als allgemein verstandene Begriffe beschrieben oder gekennzeichnet werden konnten. Hier sind auch die gemeinsamen Wurzeln der ersten allgemeinen Sprachbegriffe zu suchen. Es scheint kein Zufall zu sein, dass gerade jetzt, an der Schwelle zu und in der frühen Kupferzeit, die ersten piktographischen Zeichen und Symbole, sowie die ersten Rollsiegel erscheinen.²²

Die Kontakte mit der fremden Oberschicht bedingten die Stärkung der eigenen Position und führten zur Übernahme von Teilen der fremden Strukturen und zur Bildung einer hierarchisch strukturierten Gesellschaft. Das Gräberfeld von Varna und das Totenritual anderer Gräberfelder in Nordost-Bulgarien belegen diese Rezipierung der hirtennomadischen Vorstellungen durch eine Agrarbevölkerung sehr nachdrücklich.²³ Hier spielte natürlich nicht nur der Fernhandel und seine Organisation eine Rolle. In Betracht gezogen werden müssen auch begrenzte und nachweisbare Migrationsbewegungen in die ursprünglichen Ackerbaugebiete, sowie Transhumance der Hirten in die westliche Steppenperipherie, das heisst, in Gebiete mit steppenähnlichen Umweltbedingungen.

Die Untersuchungen in Drama haben auch zu diesen Fragen einige neue Anregungen gebracht. Die Grabungen am westlichen Fuss des Siedlungshügels »Merdzumekja« belegen, dass hier nach der späten Karanovo V—Besiedlung die Bildung der Schwarzerde vom Typus Smolnici begonnen hat. Es mussten sich hier wesentliche klimatische Veränderungen vollzogen haben, die zur Entstehung einer steppenähnlichen Vegetation führten. Dasselbe sagen auch archäozoologische Untersuchungen der Wildtierfauna aus. S. Bökönyi konnte in der Wildfauna der Karanovo VI—Besiedlung 45% Dammhirsche, eine Tierart, die in offenem Gelände mit Galleriewald lebt, nachweisen.

Dieses Biotop, das in Nordostbulgarien durch eine Schwarzerde vom Typus Tschernozem und in Thrakien durch diejenige vom Typus Smolnici charakterisiert ist, eignet sich nicht für eine neolithische Ackerbestellung ohne Pflug. Die Beobachtungen in Drama bestätigen somit, dass es gerade jetzt, an der Schwelle von Karanovo V zu Ka-

u. Vergl. Arch. 5, 1983, 19 ff.; J. Lichardus, *Handwerker und Handwerkerstand in der frühen Kupferzeit am Beispiel des Karanovo VI — Gumelnița — Kulturverbandes*, in: *Interaction and Acculturation in the Mediterranean*, Proc. Sec. Internat. Congr. of Mediter. Pre- and Protohistory, Amsterdam 1980 (1982) 197 ff.

²² J. Makkay, *Early Stamp Seals in South-East Europe* (1984) fig. 26; V. Mikov — G. I. Georgiev — V. I. Georgiev, *Nadpisat varchu kraglija pečat ot Karanovo*, in: Arch. Sofia 1969, Heft 1, 1ff.

²³ J. Lichardus, *Kontinuität und Diskontinuität im frühkupferzeitlichen Totenritual Bulgariens*, in: Abh. d. Akad. Wiss. Göttingen. Phil.-Hist. Klasse. Dritte Folge Nr. 177. *Kulturelle Traditionen in Bulgarien* (1989) 11 ff.

ranovo VI, zu wesentlichen klimatologischen und damit verbundenen Vegetationsveränderungen im westpontischen Raum gekommen war, Veränderungen, die sich für eine spezialisierte Viehzucht, also das Wirtschaftssystem, das den in den Steppen lebenden Hirtenkulturen eigen war, gut eigneten. Das bedeutet aber, dass der neolithische Bauer nicht unter kriegerischem Zwang — wie es oft, vor allem von M. Gimbutas²⁴ betont wurde — sondern in der veränderten Umwelt aus wirtschaftlichen Gründen seine bisherige Nahrungsproduktion ergänzte und durch spezialisierte Viehzucht erweiterte, was zu einer Reihe von kausalen Veränderungen führte, die sich in der Entstehung der neuen kupferzeitlichen Zivilisation manifestieren. Es zeigt sich also, dass die kupferzeitliche Zivilisation auf der Basis von kulturellen Kontakten zwischen der einheimischen, agrarischen Bevölkerung des Spätneolithikums und der Hirtenkulturen der nordpontischen Steppen entstand.

Ähnliche Prozesse können auch im Bereich des Cucuteni—Tripolje — und Salcuța—Krivodol—Bubanj Hum I—Komplexes beobachtet werden. Es zeigt sich, dass es zuerst in denjenigen Räumen Südosteuropas, die an die pontischen Hirtenkulturen angrenzten, zur Entstehung dieser neuen Zivilisation kam, einer Zivilisation, die sich primär auf den Grundlagen des alteuropäischen Neolithikums, jedoch unter dem Einfluss der pontischen Hirtenkulturen entwickelt hat.

Die Bedeutung der westpontischen kupferzeitlichen Zivilisation liegt im Weiteren auch darin, dass sie diese neuen strukturellen Errungenschaften umgesetzt und danach weiter in den ägäischen Raum vermittelte, was in der Zeit von Tigani IV — Kefala/Ägina und frühem Rachmani geschah. Dadurch wird in der Ägäis zum ersten Mal eine so entscheidende kulturelle Beeinflussung aus nördlicher Richtung sichtbar.²⁵

Die frühe Kupferzeit ging im Bereich des Kodzadermen—Gumelnița—Karanovo VI—Komplexes, wie die rumänischen Forscher zeigen konnten, unter verstärkten nordpontischen Verbindungen zuerst im Norden zu Ende.²⁶ Über einen Hiatus oder eine Übergangsperiode, die einen selbständigen chronologischen Horizont darstellt, kann man allerdings nicht sprechen. Die veränderte kulturelle Entwicklung, die mit Cernavoda III und Cernavoda II im Norden und durch Ezero A. B1 und B2 im Süden gekennzeichnet ist, steht einerseits mit historischen Prozessen, die durch die Herausbildung der Grubengrabkultur in den nordpontischen Steppen und durch die Herausbildung der ägäischen und anatolischen Kulturen des dritten Jahrtausends geprägt sind.

Es handelt sich im westpontischen Raum jedoch nicht um einen Bevölkerungshiatus, sondern wir können hier nur einen lokalen

²⁴ M. Gimbutas, *The First Wave of Eurasian Steppe Pastoralist into Copper Age Europe*. in: *The Journal of Indo-European Studies* 5, 1977, 277 ff.

²⁵ Diese Deutung widerspricht den bisherigen Ansichten, wonach die Ägäis bei der Herausbildung der frühen Kupferzeit sowohl auf dem Balkan wie im Karpatenbecken eine entscheidende Rolle gespielt habe. Vgl. dazu: J. Makkay, *Problems concerning Copper Age chronology in the Carpathian Basin*, in: *Acta Arch. Hung.* 28, 1976, 251 ff.

²⁶ Vgl. dazu: E. Comşa, *Les relations entre les cultures Cucuteni et Gumelnița. La Civilisation de Cucuteni en contexte européen*. Iasi—Piatra Neamt 1984 (1987) 81 ff.; N. Hartuche, *Complexul cultural Cernavoda I de la Rimnicea judetului Brailita*, in: *Istros* 1, 1980, 86 ff.

Siedlungshiatus erkennen, dessen Bedeutung nur nach Erforschung einzelner Mikroregionen erkannt werden kann. Es zeigt sich aber, dass die kulturelle Entwicklung an gesellschaftlicher und wirtschaftlicher Stabilität verliert und dadurch auch ihre schöpferische Ausstrahlung aufgibt. Dagegen haben im ägäischen Raum die frühkupferzeitlichen kulturellen und wirtschaftlichen Grundlagen, der günstigen geographischen Lage wegen, zur Entstehung der frühbronzezeitlichen Hochkulturen geführt, einer Entwicklung, der von nun an eine entscheidende Rolle bei der Gestaltung der Geschichte Südosteuropas zukommt.

Ähnliche Entwicklungsprozesse wie im westpontischen Raum haben sich auch im Karpatenbecken vollzogen. Diese Prozesse lassen sich an der Entstehung der Tiszapolgár Kultur, die sich der Basis der spätesten Theiss—Kultur herausgebildet hat, sehr gut ablesen²⁷. Auch in diesem Bereich sind Fernhandelsbeziehungen zur Westukrajine und Veränderungen im Totenritual erkennbar die auf Verbindungen zu den nordpontischen Hirtenkulturen hinweisen.²⁸ Das Gräberfeld von Decea Muresului bestätigt sogar die Präsenz vom »fremden«, aus dem nordpontischen Raum stammenden Bevölkerungsgruppen in diesem Gebiet.²⁹

Die im Westen an die Tiszapolgár-Kultur angrenzende späte Lengyel-Kultur hat alsdann diese neuen wirtschaftlichen, gesellschaftlichen und religiösen Strukturen weiter nach Mitteleuropa vermittelt³⁰. Die Voraussetzungen für die Weitergabe dieser neuen Strukturen waren besonders günstig. Schon während des späten Neolithikums, am Ende des Stichband—Rössener Komplexes, wurden Siedlungsräume auch in ackerbaugünstigen Gebiete gegründet. Die ersten saisonalen Seeufersiedlungen und eine nicht nur mit dem Ackerbau verbundene Nahrungsproduktion waren die Folge. In dieser Zeit der abschliessenden Binnen-Kolonisation wurden die Alpen überquert und Vorstösse ins Nordseegebiet und zur atlantischen Küste bis zu den Kanal-Inseln durchgeführt. Durch diese spätneolithische Kolonisation Europas kam es zu engeren und unmittelbaren Kontakten zwischen verschiedenen und kulturell vollkommen unterschiedlichen Gemeinschaften, was die Übernahme und Adaptation einzelner Strukturen oder ihrer Teile erleichterte.

Das spricht dafür, dass die frühkupferzeitliche Zivilisations Mittel-Europas nicht mit Hilfe einer autochtonen Entwicklung erklärt werden kann. Aber auch rein diffusionistische Vorstellungen nicht annehmbar. Archäologisch sind keine weiträumige Wanderungen von Hirtennomaden der Steppe nachweisbar. Die Vermittlung von neuen technologischen

²⁷ I. Bognár — Kutzian, *The Early Copper Age Tiszapolgár culture in the Carpathian Basin*, in: Arch. Hung. 48 (1972).

²⁸ M. Lichardus — Itten, *Silex als Rohstoff in frühkupferzeitlichen Gräbern des Karpatenbeckens*, in: 5000 Jahre Feuersteinbergbau. Veröff. Bergbau — Museum Bochum 22 (1980) 279 ff.

²⁹ I. Kovach, *A marosdécei rézkori temető* in: Közlemenyek Kolozsvár IV, 1—2; 1944, 3—21.

³⁰ J. Lichardus, *Die Bedeutung der Lengyel — Kultur für das frühe Äneolithikum in Mittel- und Süddeutschland*, in: Bayer. Vorgeschichtsbl. 39, 1974, 29 ff; ders., *Lengyel IV und dessen kulturelle Verittlerrolle bei der Herausbildung der frühen Kupferzeit Mitteleuropas*, in: Szekszard Muz. Ekvönyve 13, 1986, 31 ff.

Prozessen, von Inovationsprozessen, die die wirtschaftlichen, gesellschaftlichen und religiösen Strukturen des Neolithikum verändert haben, wurden vor allem durch den Fernhandel, begrenzte Bewegungen und durch enge wirtschaftliche und kulturelle Kontakte zwischen den einzelnen Kulturen vermittelt.

Alle bisherige Beobachtungen sprechen dafür, dass bei der Entstehung der kupferzeitlichen Zivilisation Europas räumlich zwei historische Prozesse zu unterscheiden sind:

1. Die primäre Entwicklung, als die spätneolithischen Ackerbaukulturen in direktem Kontakt mit den nordpontischen Hirtenkulturen standen. Hierzu rechne ich Gebiete wie den westpontischen Raum, den Zentral-Balkan, das Karpatenbecken und Teile der polnischen Tiefebene.

2. Die sekundäre Entwicklung, als die in den primären Gebieten bereits umgesetzten wirtschaftlichen, gesellschaftlichen und religiösen Strukturen in die weiter westlich oder südlich liegenden spätneolithischen Ackerbaukulturen vermittelt wurden. Hier spielte Südosteuropa die entscheidende Rolle für die Herausbildung der kupferzeitlichen Zivilisation in der Ägäis und im mediterranen Raum, das Karpatenbecken für die Herausbildung der kupferzeitlichen Zivilisation in Mitteleuropa und Teile der polnischen Tiefebene für die Herausbildung der kupferzeitlichen Zivilisation Nordwesteuropas.

ZNAČAJ JUGOISTOČNE EVROPE U NASTAJANJU I ŠIRENJU ENEOLITSKE CIVILIZACIJE STARE EVROPE

Kratka sadržaj

Jugoistočnoevropsko porijeklo eneolitske civilizacije najbolje se može pratiti u zapadnobalkanskom prostoru u kojem se obrazovao kompleks Kodžaderman — Gumelnica — Karanovo VI i u karpatskom bazenu, gdje je, u Potisju, nastala Tiszapolgár kultura.

Dosadašnja istraživanja su pokazala da nastanak te nove civilizacije potječe iz kulturnih dodira zemljoradnika iz posljednje faze staroevropskog neolita i stočara sjevernopontskih stepa. Odlučujuću ulogu u tom procesu nisu igrala samo ograničena migraciona kretanja ka prvobitno zemljoradničkim područjima već i transhumanca na zapadnoj periferiji stepskih oblasti, a isto tako i kulturni kontakti između dvaju tako različitih društava. U strukturama privrede, društva i religije ranoeneolitskih kultura jugoistočne Evrope i karpatskog bazena prepoznaju se podudarne promjene. Uzajamni uticaj tih struktura mora se posmatrati kao pretpostavka funkcioniranja te nove, eneolitske civilizacije.

Nova zapadnopontska civilizacija uticala je na obrazovanje južnobalkanskog i egejskog ranog eneolita, što je uočljivo za horizont Rachmani — Kephala/Agina — Tigani IV — Šuplevec/Bakarno Gumno — Maliq IIa. Eneolitska civilizacija koja je nastala u karpatskom bazenu posredovala je u prenosu novih stremljenja preko lenčelske kulture u zapadnu srednju Evropu, što se, opet, može pratiti pomoću horizonta Tiszapolgár — Lengyel IV (Bronzany — Nitra i odgovarajuća nalazišta) — Strešovice — Poströssen (Aichbühl — Schwieberdingen itd.) — Frühnichelsberger — Trichterbecher A.

Eneolit prednjoazijskog prostora strukturalno nije definiran i predstavlja samo terminološku konvenciju. Njegov početak je istovremen sa mesopotamskom polihromnom keramikom. Srednjoeneolitska crno-siva glačana keramika Anadolije može se sinhronizovati sa srednjoeneolitskim kulturama Stare Evrope (Yarimbürgaz — Paradimi — Karanovo III — Vinča A). Zasada se ne mogu identifikovati bilo kakvi stvaralački uticaji na Staru Evropu iz predtrojanskih — u Anadoliji kasnoeneolitskih — kultura, istovremenih sa zapadnopontskim ranim eneolitom (Karanovo VI), kao što su, npr., Kum Tepe Ia — Besiktepe itd.

U ranom eneolitu Stare Evrope nastala je nova situacija i stoga što su se veoma udaljene oblasti sada nalazile u stalnim direktnim dodirima. To ubjedljivo dokazuje preuzimanje novih tehnoloških dostignuća daleko od centara njihovog pronalaska, kao i trgovina vođena na udaljenosti od više hiljada kilometara, koju je moguće dokazati. Za takve odnose na veoma širokim prostorima bila je potrebna ne samo djelotvorna organizacija između narudžbe — izrade — transporta — zarade i njihove podjele, nego i povezivanje pojmova vrijednosti, što podrazumijeva i određenu opštevažeću apstrakciju. To je moralo voditi izgrađivanju novih normi vrijednosti koje su mogle biti opisane ili prepoznate kao opšterazumljivi pojmovi. Tu treba tražiti i zajedničke korijene prvih opštih jezičkih izraza. Ove procese treba postaviti u vrijeme koje po konvencionalnom datiranju (nekalibrirani C 14 datumi) odgovara drugoj polovini 4. milenija pr. Hr.

CONCLUSIONS CONCERNANT LES RAPPORTS DE LA DEUXIEME PARTIE DU SYMPOSIUM

J'ai résumé mes réflexions en trois points principaux.

1. Problèmes de la critique des sources.

a) Lors de la critique des sources écrites, il faut tenir compte de quatre difficultés d'ordre général:

— les hypothèses des auteurs anciens, par ex. l'hypothèse d'Hérodote sur l'existence du peuple cimmérien;

— la stratigraphie chronologique des témoignages, par ex. la datation de l'ethnonyme «Daces» et de l'ethnonyme «Gètes» distants de six siècles;

— la mythologisation secondaire, par ex. chez Euripide;

— l'archaïsation des témoignages, par ex. chez Strabon.

b) Les rapports ont montré les difficultés que créent les sources linguistiques. Tout d'abord, il faut être prudent quand on opère avec les soi-disant étymologies. En ce qui concerne les données onomastiques, elles proviennent, de toute évidence, de deux groupes: celles qui sont attestées en Thrace et celles qui appartiennent à la langue thrace.

Il me semble que la méthode historico-philologique est la plus appropriée à l'état des sources écrites et des traditions littéraires.

c) Les rapports ont prouvé qu'il est absolument nécessaire de réexaminer les résultats des fouilles publiés jusqu'à présent. Les recherches archéologiques doivent être menées à l'avenir par micro-régions (prof. Lichardus), dans le texte et le contexte de la relation Homme — Nature, et dans le cadre des macro-régions. Cette analyse doit être complétée par l'étude du lieu de provenance des trouvailles dans un site donné.

Il me semble que pour le moment il faut préférer la chronologie relative à la chronologie absolue.

2. On a discuté les problèmes méthodologiques à deux niveaux qu'on peut définir comme deux langues. La première langue est celle de la critique de toutes les sources. La deuxième provient de l'interprétation de chaque source comme information de possibilités, de probabilités ou de faits.

La première langue comprend trois points principaux:

— regroupement et description des sources;

— alternatives d'analyse;

— alternatives de reconstruction.

La deuxième langue doit être formée d'une série de concepts. Un bon exemple a donné le prof. Frey. Il a suggéré la définition du concept de culture comme «intensité de la délimitation des valeurs matérielles et spirituelles». J'espère que la discussion sur ce sujet aura lieu au II^e symposium thraco-illyrien.

3. Au présent symposium, on a fait un effort de situer les études thraces dans le cadre des études indo-européennes. Cet effort vient compléter les résultats obtenus au V^e congrès de thracologie (octobre '88, Moscou). La thracologie a une grande importance pour trois cercles de recherches:

- l'origine des Indo-Européens et de leur culture;
- les éléments balkaniques (thraces, illyriens) dans la synthèse intellectuelle grecque;
- les mécanismes de la continuité culturelle, non ethnique, entre l'Antiquité et le Moyen Age.

Alexander Fol

SCHLUSSFOLGERUNGEN

Im Laufe des Symposiums »Tribus paléobalkaniques entre la Mer adriatique et la Mer Noire, de l'énéolithique, jusqu'à l'époque hellénistique«, das vom Centrum für Balkanforschungen, der Akademie der Wissenschaften und Künste Bosniens und der Herzegowina, dem Balkanologischen Institut der Serbischen Akademie der Wissenschaften und Künste, dem Thrakologischen Institut der Bulgarischen Akademie der Wissenschaften und Künste und dem Kultur-Komitee der Volksrepublik Bulgarien, in der Zeit vom 30 Mai — 4. Juni in Niš (Jugoslawien) und Blagoevgrad (Bulgarien), organisiert wurde, sind in den Vorträgen und Diskussionsbeiträgen einer Anzahl werter jugoslawischer, bulgarischer und ausländischer Forscher, die Probleme der Entstehung und Entwicklung dieser Völker und Völkerschaften, ausführlich behandelt und diskutiert worden.

Daraus ergeben sich auch folgende Schlussfolgerungen und Anregungen zur Wertung und weiteren Erarbeitung der bestehenden Ergebnisse und Standpunkte, die auf der Wertung und Diskussion der Forschungsergebnisse einzelner Wissenschaften (Alte Geschichte, Prähistorische Archäologie, Sprachwissenschaft, Anthropologie im europäischen Sinne dieses Begriffs) beruhen:

1. Vom methodischen Standpunkt aus, ist als Ausgangspunkt zur Erarbeitung dieser Probleme die Zeit des Ersten Jahrtausends v. u. Z. anzunehmen. Dabei ist vor allem folgendes zu betonen: wenn in einem bestimmten geographischen (auch kulturellen) Raum, zu dieser Zeit, auf Grund der historischen Überlieferung mit einem bestimmten Volk oder einer Völkerschaft zu rechnen ist, und dabei, auf Grund archäologischer Daten mit einer engen Verwandtschaft oder auch Gleichsetzung in der geistigen und der Sachkultur zu rechnen ist, so ergibt sich der Schluss, dass die Entstehung und Entwicklung dieser Einheit, vor allem aufgrund archäologischer Forschung, in eine weitere Vergangenheit zurückgeführt werden kann. Recht aufschlussreich in dieser Hinsicht waren die Vorträge von Prof. Hensel (Bassarabi-Kultur) und dr. D. Garašanin (Problem der Päonier). Dabei handelt es sich selbstverständlich nicht um Illyrier, Thraker, Daker, oder Dardaner, Triballen u.s.w. sondern um frühere kulturhistorische und soziokulturelle Kategorien die ihre Entstehung vorbereiten und einführen. Die prähistorische Forschung (M. Garašanin unter weiterer Verarbeitung der früheren Formulierung von A. Benac) unterscheidet im westlichen und mittleren Teil des Balkanhalbinsel, eine Zeit der Substratsentwicklung (Aeneolithikum, Übergang zur frühen Bronzezeit), mit der

Indoeuropäisierung, die auf dem Verfall der neolithischen Gesellschaftsformen, dem Aufschwung des Bergbaues und den Vorstößen aus dem nordpontischen Gebiet beruht, wobei mit Wanderungen nomadisierenden Hirten, auch anderer Gruppen, und einer Assimilation der autochtonen Bevölkerung mit den zugekommenen Gruppen zu rechnen ist. Dass dabei primäre und sekundäre Kontakte, auch klimatische und palinologische Änderungen mitgewirkt haben, wurde im Vortrag von J. Lichardus klar dargestellt. Im Laufe der Bronzezeit handelt es sich um eine Zeit der Annäherung und Ausprägung neuer regionaler Einheiten, die durch einzelne Kulturen (Kulturgruppen) und in einem breiteren Sinne grössere Kulturkomplexe dargestellt wird (»Vor-Illyrier nach A. Benac). An der Wende vom II. zum ersten Jahrtausend ist dann, mit einem neuen Assimilations-Process, neuen Umgruppierungen, vor allem im Zusammenhang mit der führenden Rolle der »Urnfelderleute« (Proto-Illyrier von A. Benac) zu rechnen. Erst danach, im Rahmen einer neuen Stabilisation kann zum erstenmal von historisch belegten Völkern und Völkerschaften die Rede sein. Dieses auf archäologischer Forschung, unter Berücksichtigung historischer und sprachwissenschaftlicher Ergebnisse beruhende Bild, scheint gut mit der von Prof. A. Fol auf socio-kulturellen Beobachtungen beruhenden Vorstellung verglichen werden zu können: einer Zeit der Annäherung, einer Periode ethnokultureller und schliesslich, im Ersten Jahrtausend vor u. Z. einer Periode sociokultureller Verbände, die dann als Völkerschaften oder historisch bekannte Völker anzusehen sind. Es wäre wünschenswert diese Vergleiche weiterzuführen, um dadurch ein kohärentes historisches Bild aufbauen zu können.

2. Begriffe wie Illyrier, Thraker, Daker, Dardancier u.a.m., sind nur unter Voraussetzung einer interdisziplinären Kritik der Forschungsergebnisse und Fundbestände aufzunehmen. Dabei bleibt die Tatsache ausschlaggebend, dass solche Begriffe, vor allem Illyrier, Thraker, auch Daker und Geten, auf der historischen Überlieferung der klassischen, griechischen und römischen Welt beruhen, die der eigentlichen Lage an Ort und Stelle nicht unbedingt gerecht sein müssten. Wohl sind Begriffe Illyrier, Thraker u.s.w., auf eine allgemeine Verwandtschaft verschiedener Völker und Stämme zurückzuführen, wobei vor allem bei den Illyriern mit »Illyrii proprie dicti« und Illyriern im weiteren Sinne zu rechnen ist. Eine gute Vorstellung zu diesen Problemen bieten die Angaben von Dio Cassius (LI, 272—3) bezüglich der Geten, Daker, Mösier und anderer verwandter Völker. Autariaten und Ardiäer sind als illyrische Völker in der schriftlichen Überlieferung definiert. Unter den Dardaniern befinden sich auch Stämme wie die Gelabri und Thunatae. In diesem Zusammenhang soll auch der von linguistischer Seite ausgeprägte Begriff Dako-Mysier (V. Georgiev), nur bedingt verwendet werden, zur Aussonderung einer kultur-historischen Gemeinschaft die, vor allem archäologisch, von der Bronzezeit ab von jenem auf später illyrischem und (südlich des Hämus) thrakischem Gebiet auszusondern ist, und der, aufgrund der Eigenschaften ihrer geistigen und sachlichen Kultur im Laufe der Eisenzeit, auch unbedingt Dardancier und Triballen, vielleicht auch die Pänier zugerechnet werden müssen.

3. Zum Aussagewert einzelner bei der Erforschung dieser Fragen beteiligten Wissenschaften ist besonders hervorzuheben:

a. Zur Alten Geschichte und dem Wert der schriftlichen Überlieferung, die von R. Katičić in seinem Beitrag betonte Notwendigkeit einer kritischen Analyse der Einstellung einzelner Autoren des Wertes und der Zeit der von ihnen übernommenen Angaben, wodurch, so besonders z. B. bei Strabon, eine zeitliche Nachfolge festgestellt, und scheinbare Widersprüche beseitigt werden können. Dabei ist auch mit der Feststellung sekundär Mithologisierung besonders zu rechnen.

b. Der grösste Mangel der Sprachwissenschaft besteht in der Tatsache, dass gut datierte und methodisch, von R. Katičić vorzüglich erarbeitete Daten, aus einer recht späten Zeit stammen, wodurch eine Verwertung in früheren Zeitspannen wesentlich erschwert wird. Dabei ist allerdings zu betonen, dass noch immer Versuche bestehen die, etwa, den früheren Auffassungen und der Entwicklung einzelner »Pan«, vor allem »Panillyrischer« Theorien folgen. Methodisch und wissenschaftlich, sind sie heutzutage restlos von der Hand zu weisen.

c. Bei der Prähistorischen Forschung ist vor allem auf den verschiedenen Aussagewert einzelner Fundgattungen hinzuweisen, und zwar:

c1. Für die Kenntniss des geistigen Lebens, in welchem die Tradition meistens am besten erhalten bleibt, sind in erster Reihe geschlossene Grabfunde ausschlaggebend;

c2. In der Sachkultur gebührt der Keramik eine vorragende Stellung;

c3. Waffen und Schmuck sind, als Einzelfunde, vorwiegend als allgemeine Kulturerscheinung einer bestimmten Periode zu werten. Dagegen sind, durch geschlossene Funde bezeugte Kriegerausrüstung und Trachtzubehör, Erscheinungen die einen weiteren kulturhistorischen, gesellschaftlichen und ethnischen Wert nachweisen können. Besonders aufschlussreich in dieser Hinsicht waren der Vortrag von Prof. O. H. Frey und die Diskussionsbeiträge von Dr. R. Vasić.

4. Für die weitere prähistorische Forschung können folgende Empfehlungen vorgeschlagen werden:

a. Die Orientierung auf gross angelegte Siedlungs- und Nekropolen Grabungen, die bisweilen nur teilweise durchgeführt wurden (Cașcioarele, Trușești, Habașești), Poljanica, Ovčarevo, Nekropole von Varna);

b. Die Bevorzugung mikroregionaler und interdisziplinärer Forschungen, die, im allgemeinen, einzelne Modelle zur Erforschung der Entwicklung im kulturellen, gesellschaftlichen und ethnischen Sinne, vorbereiten, wodurch dann eine bessere Beurteilung und Deutung dieser Probleme erzielt werden kann (vorläufig, teilweise die Forschungen in Westserbien Belotić-Bela Crkva).

5. Der Erfolg und die Ergebnisse des Symposiums, berechtigen den Wunsch, dass in absehbarer Zeit, auf Grund derselben methodologischen Voraussetzungen, ein weiteres Symposium über die Probleme der hellenistischen und der unmittelbar folgenden Periode, bis zum Beginn des frühen Mittelalters, von jugoslawischer und bulgarischer Seite, als internationale, wissenschaftliche Tagung organisiert und später publiziert wird.

CIP — Katalogizacija u publikaciji

**Biblioteka Akademije nauka i umjetnosti Bosne i Hercegovine,
Sarajevo**

UDC 903>636/638<(496/497—[262.3—262.5)

UDC 572+938(093)

SIMPOZIJUM Iliro-trački (1. 1989; Niš: Blagoevgrad)

1. [prvi] Ilirotrački simpozijum: Paleobalkanska plemena između Jadranskog i Crnog mora od eneolita do helenističkog doba / Redakcija Alojz Benac... [et al.]: Glavni urednik Alojz Benac. — Sarajevo: Akademija nauka i umjetnosti Bosne i Hercegovine; Beograd: Srpska akademija nauka i umjetnosti, 1991. — 229 str.: 20 ilustr.; 30 cm. — (Posebna izdanja / Akademija nauka i umjetnosti Bosne i Hercegovine; knj. 94; Centar za balkanološka ispitivanja; knj. 14; Posebna izdanja / Srpska akademija nauka i umjetnosti; knj. 44; Balkanološki institut)

YU ISBN 86-7123-031-7

PK: a) Arheologija—paleobalkanska plemena—eneolit—gvozdeno doba — Balkan—Jadransko more—Crno more

b) Antropologija—Balkan—istorija Grčke—helenizam

Štampa

**Beogradski grafički zavod
Bulevar Vojvode Mišića 17
Beograd**